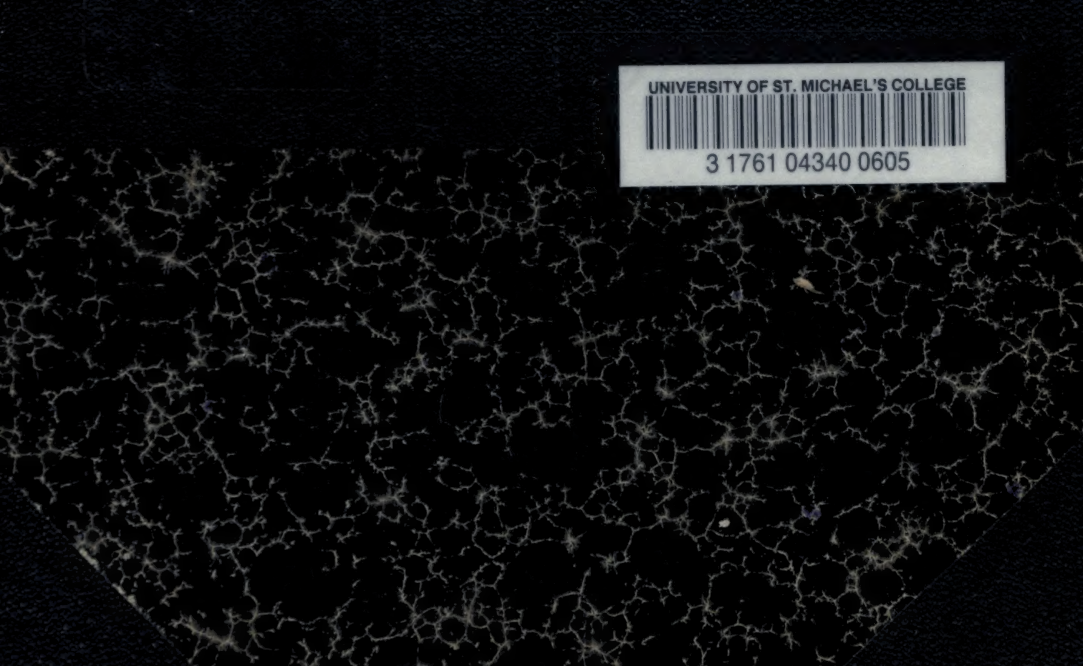

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04340 0605

Prov. Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

BIBLIOTHECA
PROV. TRANSFERRED TORONTINAE
STUDENDATUS

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chefsdoeuvreasc00cath

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

PENSÉES

DE

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

de l'Ordre de Saint Dominique

Nil obstat
20 juillet 1923.
Fr. R. Louis, o. p.

Imprimatur
27 mai 1923.
✝ Felix, episc. Foroj.

Sainte Catherine de Sienne

PENSÉES

EXTRAITES

de ses Lettres, de son Dialogue, de sa Vie

PAR

le P. J.-D. FOLGHERA o. p.

BIBLIOTHECA PROV. TORONTINAE STUDIA FUNDATUS TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO LIBRARY
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR TRANSFERRED

DIEU

En dehors de Dieu, rien n'est solide. (Lett. I, p. 135). (1).

Vous ne pouvez sortir des mains de Dieu, car vous appartenez à sa justice ou à sa miséricorde. Changez donc votre vie, afin d'échapper à sa justice et de rester dans sa miséricorde. (Lett. I, p. 211).

L'amour de Dieu est si grand qu'il nous envoie des tribulations. (Lett. II, p. 183).

Dieu nous a aimés sans être aimé, et nous aimons parce que nous sommes aimés. Il nous aime gratuitement et nous l'aimons par devoir, parce que nous sommes tenus de l'aimer et que nous en retirons un avantage. (Lett. II, p. 280).

La Providence ne manquera jamais à qui voudra la recevoir. (Lett. II, p. 137).

Je vous invite à entrer dans un océan paisible et profond... non pas que cet océan soit

(1) Trad. Cartier, 3 vol. in-8°. Poussielgue, 1858.

nouveau, mais ce qui est nouveau, c'est le sentiment de mon âme à cette parole : Dieu est Amour. Comme un miroir représente le visage de l'homme, et le soleil sa lumière sur toute la terre, cette parole montre à mon âme que ses œuvres sont tout amour; car elles viennent uniquement de l'amour, et il le dit lui-même: Je suis Dieu Amour. (Lett. II, p. 426).

Pourquoi avons-nous reçu tant de grâces? Est-ce à cause de nos vertus? Non; mais seulement à cause de son infinie miséricorde. (Lett. II, p. 507).

L'âme s'écrie: O Dieu aimable, qu'aimez-vous davantage ? Et notre Dieu si doux répond: Regarde en toi, et tu trouveras ce que j'aime. (Lett. II, p. 516).

Vous savez que Dieu est souverainement bon, qu'il nous a aimés avant que nous fussions; il est l'éternelle sagesse, et sa puissance est infinie. Nous sommes donc certains qu'il peut, qu'il sait et qu'il veut nous donner ce qu'il nous faut. (Lett. III, p. 183).

La créature aime son Créateur selon qu'elle se voit aimée de lui. Ainsi toute la froideur de notre cœur vient uniquement de ce que nous ne regardons pas combien nous sommes aimés de Dieu. (Lett. III, p. 191).

L'amour a fait toute chose. (Lett. III, p. 227).

J'admire les ingénieux moyens que notre Dieu prend à l'égard de ses créatures pour les conduire à la fin pour laquelle nous sommes créés. Quand il ne réussit pas par les médecines agréables et la douceur des consolations, il nous envoie la tribulation; il brûle la plaie avec le feu, pour qu'elle ne se corrompe pas. (Lett. III, p. 308).

Tout ce que donne et permet sa Providence, c'est dans un but mystérieux, par amour et non par haine. (Lett. III, p. 427).

L'éternelle Providence ne peut cesser un instant d'être Providence. (Lett. III, p. 427).

Dieu laissa à Job sa femme qui était sa croix. (Ibid.).

Dieu ne nous donne que ce que nous pouvons porter et jamais plus. (Lett. III, p. 541).

Oh! combien est bon notre Dieu qui, pour avoir abandonné les choses finies, nous donne les choses infinies. (Lett. III, p. 579).

Si tous les péchés qu'on peut commettre étaient réunis en une créature, ce serait comme une goutte de vinaigre au milieu de la mer, si on les comparait à la miséricorde divine. (Lett. III, p. 589).

Je suis Celui qui me délecte en peu de paroles, mais en beaucoup d'œuvres. (Dial. I, p. 39) (1).

Vous me devez faire un sacrifice de vous-mêmes, sacrifice du corps et de l'âme tout ensemble, comme sont unis la coupe et l'eau que l'on présente au maître. (Dial. I, p. 47).

Les hommes ne peuvent sortir de moi : ils y sont par ma justice à cause de leurs péchés, ou par ma miséricorde. (Dial. I, p. 69).

Ta vue est imparfaite et finie, et ma miséricorde est parfaite et infinie; de sorte qu'aucune proportion n'existe entre elles, sinon celle du fini à l'infini. (Dial. I, p. 105).

Dans les mondains brille ma miséricorde et l'abondance de mon amour : je leur laisse le temps et n'ordonne pas à la terre de les engloutir. (Dial. I, p. 278).

Je suis le médecin, et vous, les malades : et je donne à tous ce qui est nécessaire au salut et au progrès spirituel. (Dial. I, p. 321).

Le fidèle voit et professe que, par ma pro-

(1) On voudra bien se souvenir que, dans le *Dialogue*, c'est Dieu qui parle presque toujours. La première personne se rapporte donc à lui.

Je renvoie à l'édit. Hurtaud, 2 vol. Lethielleux : mais la traduction donnée ici est d'après l'italien.

vidence, je fais tout, dans le seul but de procurer le salut des hommes. (Dial. II, p. 159).

Je suis cette souveraine Providence qui ne manque jamais à mes serviteurs confiants, pour aucun de leurs besoins spirituels ou temporels. (Dial. II. p. 174).

O ma fille, sois énamourée de ma Providence. (Dial. II, p. 190).

Je ne manque jamais au pauvre, tant qu'il espère en moi. (Dial. II, p. 224).

Pourquoi vous occuper de vous? laissez faire la divine Providence; au moment où vos craintes sont les plus grandes, elle a toujours les yeux sur vous et ne cessera pas de pourvoir à votre salut. (Vie, p. 94) (1).

L'âme qui voit son néant, et qui sait que tout son bien est dans le Créateur, s'abandonne complètement elle-même avec toutes ses puissances et toutes les créatures et se plonge toute entière dans le Créateur. (Vie, p. 97).

Seigneur, si vous me prévenez de l'abondance de vos dons, ce n'est pas l'effet de mes mérites, c'est l'effet de votre miséricorde infinie. Je le reconnais, tout ce que j'ai reçu de vous est un don gratuit, car je ne trouve

(1) Éd. Hugueny, Lethielleux.

rien de bon en moi. Je ne puis faire le moindre bien, si vous ne me donnez d'abord la lumière nécessaire, et si vous ne m'enflammez des ardeurs de votre sainte charité. (Supp. p. 156) (2).

Ne voyez-vous pas comme tout honore Dieu et nous parle de lui ? Ces fleurs rouges ne nous représentent-elles pas les plaies vermeilles de Jésus?... Ces petits êtres (des fourmis) sont sortis comme nous de la sainte pensée de Dieu, et il a mis autant de soin à créer les insectes et les fleurs que les anges. Supp. p. 288).

(1) Second vol. de la Vie. édit. Cartier. Poussielgue. 1877.

JÉSUS-CHRIST

J'ai voulu que par l'ouverture de mon côté vous fût révélé le secret de mon cœur; car il renfermait plus d'amour pour l'homme que le corps ne pouvait en montrer pendant sa vie. (Lett. I, p. 102).

Si Dieu n'avait pas vu et voulu notre bien, il ne nous aurait pas donné un semblable Rédempteur. (Lett. I, p. 117).

Donnez, donnez du sang du Christ à votre âme, afin que toute enivrée elle coure sur le champ de bataille pour combattre avec courage. (Lett. I, p. 123).

La paix, l'union, le précepte de s'aimer les uns les autres, c'est là son testament, le signe qui fait reconnaître les enfants et les vrais disciples du Christ. C'est ce que ce Père véritable nous laisse par testament. Nous qui sommes ses enfants, nous ne devons pas renoncer à ce testament, car celui qui y renonce ne doit pas avoir l'héritage. (Lett. I, p. 276).

Jésus n'a pas dit: Père, trouvez un moyen

qui m'épargne les souffrances et je vous obéirai. (Lett. II, p. 144).

Jésus s'est fait élever comme un étendard sur le bois de la très sainte croix. (Lett. II, p. 144).

L'âme se fait un chemin de la doctrine de Jésus crucifié. (Lett. III, p. 26).

Jésus a écrit la voie et la règle en grosses lettres, pour que personne, quelque faible que soit son intelligence, ne puisse avoir d'excuse; et il l'a écrite non pas avec de l'encre, mais avec son sang. (Lett. III, p. 88).

Le sang a été la couleur qui a rendu vermeille la face de l'âme qu'avait rendue toute pâle la faute d'Adam. (Lett. III, p. 105).

Le doux et tendre Verbe... a préparé notre chemin avec son sang. (Lett. III, p. 134).

Le péché répugne tant à Dieu que du corps de l'humble Agneau sans tache, il a fait une enclume pour y châtier nos iniquités. (Lett. III, p. 210).

Va te cacher intérieurement dans le côté de Jésus crucifié, et là, applique ton intelligence à regarder le secret du cœur. (Lett. III, p. 226).

Le Christ béni est bien véritablement une

fontaine. De même qu'une fontaine contient l'eau et la laisse passer par le mur qui l'entoure, de même le doux et tendre Verbe, qui contient son éternelle divinité unie à l'humanité, répand le feu de la divine charité par le mur ouvert de Jésus crucifié; car ses très douces plaies ont versé son sang mêlé au feu, puisqu'il a été répandu par le feu de l'amour. (Lett. III, p. 269).

Le Maître est monté à la tribune de la croix et nous a enseigné sa doctrine qu'il avait écrite sur son corps. Il a fait de lui-même un livre dont les lettres sont si visibles, que tout homme peut parfaitement les lire, malgré la faiblesse de son intelligence et de sa vue. Que notre âme lise donc et que, pour lire mieux, elle monte avec les pieds de son affection jusqu'à l'amour de Jésus crucifié, autrement vous ne pouvez pas bien lire. (Lett. III, p. 270).

Pour punir la faute, Jésus a fait de son corps une enclume pour y forger l'homme nouveau au feu de sa charité, avec le lourd marteau de grandes souffrances. (Lett. III, p. 272).

Ce Verbe divin, en devenant homme mortel, descendit sur le champ de bataille pour nous. Il défit le démon, brisa l'obscure prison où depuis si longtemps le genre humain était

plongé; il nous ouvrit avec la croix la porte de la vie éternelle. Il a fait tout cela par amour. Puisqu'il nous a montré la voie et ouvert la porte, il ne nous reste plus qu'à avancer. Nous pouvons marcher en toute assurance sous l'étendard glorieux de la croix, et nos ennemis seront épouvantés et vaincus. Notre Dieu nous attend avec amour et nous invite à venir jouir de lui, le souverain Bien. (Lett. III, p. 401).

Dieu nous a donné le livre écrit, le Verbe, le Fils de Dieu; il a été écrit sur le bois de la croix, non pas avec de l'encre, mais avec du sang, et les initiales sont les très douces et très sacrées plaies du Christ. Et quel est l'ignorant et l'esprit grossier qui ne saura pas lire ce livre? Personne, excepté ceux qui s'aiment eux-mêmes, et cela, non par défaut de science, mais par défaut de volonté. (Lett. III, p. 419).

Le chrétien fervent trouve l'amour sincère des vraies et solides vertus dans son Cœur ouvert, car cette blessure nous a montré cet ardent amour; elle nous a fait un bain de son Sang, et ce sang était mêlé au feu de la divine charité, puisqu'il a été répandu par amour. (Lett. III, p. 421).

Jésus a fait comme la nourrice qui nourrit

un enfant malade ; elle prend la médecine, parce que l'enfant est trop petit et trop faible pour en supporter l'amertume, il ne peut prendre que du lait. (Lett. III, p. 467).

Il s'est fait aussi notre champion et il est descendu sur le champ de bataille; il a combattu et vaincu les démons. St Augustin dit qu'avec sa main désarmée, notre chevalier a défait nos ennemis; il a chevauché sur le bois de la très sainte croix. La couronne d'épines était son casque, sa chair flagellée sa cuirasse, les clous de ses mains ses gantelets, la lance de son côté le glaive qui vainquit l'homme, et les clous de ses pieds ses éperons. Vous voyez comme il est bien armé, notre chevalier. (Lett. III, p. 468).

Enivrez-vous du sang de Jésus crucifié; ne vous laissez pas mourir de soif, n'en prenez pas un peu, mais beaucoup, pour vous enivrer et vous perdre vous-même. (Lett. III, p. 416).

Jésus, le médecin du ciel, est venu dans le monde pour guérir nos infirmités. Et vraiment il a fait comme un bon médecin qui nous donne une médecine amère et qui nous saigne pour nous conserver la santé. Vous savez bien que le malade supporte tout dans l'espoir de guérir. Hélas! pourquoi ne faisons-nous pas avec le médecin du ciel ce que

nous faisons avec le médecin de la terre ? (Lett. III, p. 503).

Ce côté ouvert de Jésus crucifié te laisse voir le secret du Cœur, ce Cœur qui nous fait tout, qui nous donne tout par amour. (Lett. III, p. 523).

Par la sainte communion, l'âme est alors en Dieu, et Dieu en l'âme; comme le poisson est dans la mer, et la mer dans le poisson. (Dial. I, p. 7).

Pour que vous ayez la vie, il ne suffit pas que mon Fils se soit fait le Pont, si vous ne passez par ce Pont. (Dial. I, p. 77).

L'union que j'ai faite de ma Divinité avec la nature humaine vous a valu une telle excellence que par là vous êtes supérieurs aux Anges. (Dial. II, p. 4).

De même qu'en divisant le miroir, on ne divise pas l'image qui s'y voit, de même en divisant l'hostie, ni Dieu, ni l'Homme n'est divisé, mais reste entier dans chaque parcelle. (Dial. II, p. 4).

Vous devez chercher asile en mon Fils unique, le Christ crucifié, habiter et vous cacher dans la caverne de son côté... Dans ce Cœur ouvert, vous trouvez l'amour de moi et de votre prochain. (Dial. II, p. 69).

Sais-tu, ma fille, qui tu es et qui je suis? Si tu as cette double connaissance, tu seras heureuse. Tu es celle qui n'est pas, Je suis celui qui est. Si tu gardes en ton âme cette vérité, jamais l'ennemi ne pourra te tromper, tu échapperas à tous ses pièges; jamais tu ne consentiras à poser un acte qui soit contre mes commandements, et tu acquerras sans difficulté toute grâce, toute vérité, toute clarté. (Vie, p. 87).

Ma fille, pense à moi. Si tu le fais, je penserai sans cesse à toi. (Vie, p. 93).

Le Seigneur me rassasie tellement dans la réception de son très vénérable Sacrement, que je ne puis plus désirer aucune nourriture matérielle. (Vie, p. 186).

Les actions du Sauveur sont si fécondes en enseignements, pour qui les considère attentivement, que chaque âme, selon son point de vue, peut y trouver la part de nourriture qu'il lui faut pour son salut. (Vie, p. 226).

A quoi me sert de savoir comment Dieu, qui est esprit et qui n'a pas de corps, a parlé pour créer le monde? Mais ce qu'il importe, ce qu'il est nécessaire à vous et à moi de savoir, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, a revêtu notre nature

pour nous sauver, qu'il a souffert et qu'il est mort pour nous racheter. Oui, ce qui est nécessaire, c'est de le croire et de le méditer, afin que mon cœur s'enflamme d'amour pour celui qui m'a tant aimée. (Supp. p. 271).

MARIE

Je veux (dit Jésus) que tu saches que, pour sauver cet homme de la damnation éternelle, j'ai permis ce malheur, pour que son sang lui fît trouver la vie dans mon Sang. Je n'avais pas oublié le respect et l'amour qu'il avait pour Marie, ma très douce Mère. C'est donc par miséricorde que j'ai fait ce que les ignorants prennent pour de la cruauté. (Lett. II, p. 329).

Marie n'est pas ingrate envers ceux qui la servent, elle ne les oublie pas et elle les récompense. Elle est comme un char de feu; car elle a conçu en elle le Verbe, le Fils unique de Dieu; elle porte et répand le feu de l'amour, car son Fils est amour. (Lett. II, p. 541).

Je vous prie aussi de haïr et d'avoir en horreur le péché d'impureté et toutes les autres fautes, car il ne serait pas convenable de vous souiller en servant Marie qui est la pureté même. (Ibid.).

Marie ne veut pas sauver Jésus de la mort, mais elle est prête à servir d'échelle pour qu'il monte sur la croix. (Lett. III, p. 9).

AMOUR DE DIEU

Toutes les vertus ne sont vertus que par l'amour. (Lett. I, p. 2).

L'amour s'est attaché à la croix parce que l'homme qui était fait d'amour ne pouvait être mieux gagné que par l'amour. (Lett. I, p. 63).

La charité est le saint et doux lien qui lie l'âme à son Créateur ; elle lie Dieu en l'homme et l'homme en Dieu. (Lett. I, p. 107).

L'homme qui aime, son cœur et son affection ne se reposent pas en lui, mais dans l'objet de son amour. (Lett. I, p. 129).

L'amour a tant de puissance que de celui qui aime et de celui qui est aimé il ne fait qu'un cœur et qu'une âme. (Ibid.).

Quand on aime une chose, on ne s'arrête, pour l'obtenir, ni aux affronts, ni aux injures, ni aux peines. (Ibid.).

L'homme, créé par l'amour, ne peut pas vivre sans amour. (Lett. I, p. 153).

Sans cette racine de l'amour, l'arbre de votre âme ne portera pas de fruits, mais il se dessèchera. (Lett. I, p. 164).

Quand l'âme n'aime que son Créateur, elle ne désire rien en dehors de lui. (Lett. I, p. 187).

C'est dans le moment du besoin que se montre l'amour. (Lett. I, p. 239).

Une loi de l'amour, c'est d'aimer quand on se voit aimé. (Lett. I, p. 285).

Il faut que l'âme qui est unie à Jésus crucifié, l'éternelle et suprême Bonté, soit séparée et retranchée du siècle, comme celui qui est uni par l'amour au siècle est retranché de Jésus-Christ. (Lett. I, p. 108).

Le feu de la divine charité fait pour l'âme ce que fait le feu matériel; il échauffe, il éclaire, il convertit en lui. (Lett. II, p. 50).

Le chevalier qui va combattre sur le champ de bataille doit être armé des armes de l'amour qui sont les plus fortes. (Lett. II, p. 55).

L'œil, quand il sent la douleur du cœur, veut y satisfaire; il pleure comme le bois vert qui est mis au feu. Il en est de même pour l'âme qui sent le feu de la divine charité. (Lett. II, p. 175).

Quand l'âme voit et pense qu'elle est tant aimée de Dieu, elle ne peut s'empêcher de l'aimer, et, dès qu'elle l'aime, l'esprit s'occupe de son amour. (Lett. II, p. 230).

Si l'amour ne goûte pas Dieu par amour et par désir, il ne pourra le goûter dans la vie éternelle. (Lett. II, p. 258).

L'âme ne peut vivre sans amour, et ce qu'elle aime, elle s'applique à le connaître et à le servir. (Lett. II, p. 324).

Si l'âme n'a pas de zèle, c'est signe qu'elle n'aime pas. (Lett. II, p. 338).

L'amour est la mesure de la foi, et la foi est la mesure de l'amour. Celui qui aime est toujours fidèle à celui qu'il aime et il le sert fidèlement jusqu'à la mort. (Lett. II, p. 372).

C'est la condition de l'âme d'appartenir à l'Infini; aussi, elle désire sans fin, et elle n'est jamais rassasiée tant qu'elle n'est pas unie à l'Infini. (Lett. II, p. 479).

Votre dévotion n'est guère solide, si elle se perd en changeant de lieu. (Lett. II, p. 487).

La charité n'est jamais oisive, elle travaille toujours. (Lett. II, p. 498).

Il n'y a que ceux qui font la volonté de Dieu qui lui sont unis par l'amour. (Lett. II. p. 556).

La condition de l'épouse véritable est de n'avoir qu'une volonté avec son époux; elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut, et il

lui semble qu'il est impossible de penser autre chose que lui. (Lett. III, p. 19).

L'âme qui se voit aimée ne peut s'empêcher d'aimer. (Lett. III, p. 26).

Quel danger et quelle honte de se voir aimée et de ne pas aimer ! (Lett. III, p. 41).

Sais-tu quand tu seras fidèle à ton époux ? Quand tu n'aimeras que lui. Oui, je ne veux pas qu'on trouve en ton cœur un autre que Dieu. Lett. III, p. 60).

La divine charité... agit sans cesse et ne se lasse jamais. Elle est comme l'usurier qui gagne toujours avec le temps ; s'il dort, il gagne; s'il mange, il gagne; quoi qu'il fasse, il gagne et ne perd jamais le temps; ce n'est pas l'usurier, c'est le trésor du temps qui rapporte. Ainsi fait l'épouse qui aime le Christ, lorsqu'elle est enflammée de la divine charité; elle gagne toujours et n'est jamais oisive, elle dort et la charité travaille; qu'elle mange, qu'elle dorme, qu'elle veille, tout lui profite. (Lett. III, p. 107).

Il est bien vrai que l'amour transforme et qu'il fait une seule chose de celui qui aime et de celui qui est aimé. (Lett. III, p. 110).

Il vaut mieux mourir que de voir tant d'outrages contre Dieu. Moi, je meurs toute vi-

vante et je demande la mort à mon Créateur sans pouvoir l'obtenir. (Lett. III, p. 116).

Il faut faire toutes nos œuvres avec mesure et sans mesure. Il convient d'aimer Dieu sans mesure: l'amour que nous avons pour lui doit être sans bornes, sans limites, sans exception. Mais, pour arriver à la perfection de l'amour, il faut régler ta vie. (Lett. III, p. 125).

Une des lois de l'amour est d'aimer autant qu'on se sent aimé, et d'aimer tout ce qu'aime celui qu'on aime. (Lett. III, p. 199).

L'âme ne peut vivre sans amour. (Lett. III, p. 214).

L'homme doit donc rougir et mourir de honte de ne pas aimer, de ne pas reconnaître tant d'amour. N'est-il pas déplorable d'avoir du feu et de se laisser mourir de froid? D'être près de la nourriture et de se laisser mourir de faim ? (Ltt. III, p. 227).

La lumière enfante l'amour, car on n'aime une chose qu'autant qu'on la connaît et on la connaît autant qu'on la voit, et on la voit aussi parfaitement que la lumière est parfaite. L'amour et la lumière se nourrissent ensemble, comme la mère nourrit son enfant sur son sein, et l'enfant, lorsqu'il a grandi, nourrit sa mère par son travail. (Lett. III, p. 231).

Celui qui aime est fidèle à celui qu'il aime et le sert fidèlement jusqu'à la mort. (Lett. III, p. 236).

L'amour n'est jamais sans force, ni la force sans persévérance. (Lett. III, p. 294).

C'est une honte que Dieu se tienne à la porte de ton âme et que tu ne lui ouvres pas. (Lett. III, p. 311).

Toute vertu tire sa vie de l'amour acquis dans l'ardeur de la charité. (Lett. III, p. 321).

Hélas! comment le cœur n'éclate-t-il pas d'amour pour Jésus crucifié? (Lett. III, p. 351).

Tes œuvres et tes paroles seront comme la flèche qu'on retire d'un foyer bien embrasé et qu'on jette: elle embrase ce qu'elle touche, car elle ne peut faire autrement que de donner ce qu'elle a. De même, mon fils, si ton âme entre dans la fournaise de la charité divine, elle sera toute changée par l'ardeur de l'amour, et, en s'élançant, elle communiquera ce que tu as trouvé dans le feu. (Lett. III, p. 368).

En regardant Jésus, vous ne pourrez vous empêcher d'être comme l'étoupe qu'on met dans le feu et qui ne peut y être sans brûler. (Ibid).

L'âme ne peut vivre sans amour; il faut

qu'elle aime Dieu ou le monde; et l'âme s'unit toujours à ce qu'elle aime, elle s'y transforme, elle en prend toujours quelque chose. (Lett. III, p. 375).

Nous sommes sur le champ de bataille pour combattre nos ennemis, c'est-à-dire le monde, la chair et le démon; nous ne pourrons pas combattre sans armes et parer les coups qu'on nous donnera. Quelle arme faut-il donc avoir ? Une épée. Il faut avoir aussi la cuirasse de la vraie charité, qui résiste aux coups du monde de différentes manières, aux tentations nombreuses du démon et aux attaques de la chair qui se révolte contre l'esprit. Il faut que la cuirasse soit couverte d'une cotte d'arme vermeille, c'est-à-dire du sang de Jésus crucifié, uni et mêlé au feu de la divine charité. (Lett. III, p. 388).

La charité seule frappe le démon et le chasse de l'âme, comme la mouche est chassée par la vapeur de l'eau qui bout. (Lett. III, p. 389).

Comment pourrons-nous, très cher fils, augmenter le feu du saint désir? En mettant du bois sur le feu. Mais quel bois? Le souvenir des nombreux et infinis bienfaits de Dieu. (Lett. III, p. 406).

Soyez plein de zèle pour augmenter en vous la lumière; car si la lumière augmente, l'amour augmentera, et si l'amour augmente, les vertus et les bonnes œuvres augmenteront aussi jusqu'à la mort. (Lett. III, p. 417).

Que ton âme se revête d'amour; c'est avec l'amour qu'on entre dans la vie éternelle. (Lett. III, p. 433).

Celui qui aime n'offensera jamais ce qu'il aime. (Lett. III, p. 434).

Rien ne peut se faire sans amour, ni spirituellement, ni corporellement. Si je veux aimer les choses sensibles, aussitôt l'œil s'y fixe pour en jouir. Mais si l'homme veut aimer et servir Dieu, l'œil de l'intelligence s'ouvre et le prend pour objet, il trouve l'amour dans l'amour: car, en voyant que Dieu l'aime infiniment, il ne peut s'empêcher de l'aimer et de lui rendre amour pour amour. (Lett. III, p 442).

L'amour ne s'acquiert que par l'amour. (Lett. III, p. 472).

Une servante qui serait choisie pour épouse par un empereur, aussitôt qu'elle serait unie à lui deviendrait impératrice, non pas par elle-même, puisqu'elle était servante, mais

par la puissance de l'empereur. De même.... l'âme qui aime Dieu... (Lett. III, p. 475).

L'amour est ce qui rend fidèle: on n'a confiance qu'en ce qu'on aime. (Lett. III. p. 482).

Nous craignons plus de perdre les créatures et les choses qui passent comme le vent que nous ne craignons de perdre Dieu. (Lett. III, p. 524).

Les choses de ce monde... sont faites pour nous, et nous ne sommes pas faites pour elles, mais nous sommes faits pour Dieu. (Lett. III, p. 524).

Tout ce que l'âme peut vouloir et désirer, elle le trouve en Dieu, et, en le trouvant, elle trouve la sagesse qui sait donner et la volonté qui veut donner les choses utiles à son salut. (Lett. III, p. 524).

Il faut aimer Dieu pour Dieu, parce qu'il est l'éternelle et souveraine Bonté, véritablement digne d'être aimée. (Lett. III, p. 571).

L'amour ne peut venir que de l'amour, et sans la lumière on ne peut le trouver. (Lett. III, p. 599).

La volonté n'est autre chose que l'amour; toutes ses affections, tous ses mouvements sont réglés par l'amour; elle aime et elle hai

ce que l'œil de l'intelligence a vu et compris. (Lett. III, p. 642).

Ce qu'il aime, il l'aime en Dieu, et, hors de Dieu, il n'aime rien. (Lett. III, p. 645).

L'âme qui aime Dieu voudrait le voir aimé par tout le monde. (Lett. III, p. 663).

L'amour suit la connaissance, et l'âme aimante cherche à suivre et à revêtir la vérité. (Dial. I, p. 3).

Aucune vertu ne peut avoir en soi la vie, sinon par la charité, et par l'humilité qui est la gouvernante et la nourrice de la charité. (Dial. I, p. 12).

Dans ma maison, où il y a beaucoup de demeures, je ne veux rien autre que l'amour. (Dial. I, p. 29).

Moi, qui suis infini, je demande des œuvres infinies; c'est-à-dire un infini sentiment d'amour. (Dial. I, p. 46).

La vertu consiste dans la seule charité, éclairée de la lumière de la vraie discrétion; autrement, elle ne vaut rien. (Dial. I, p. 42).

L'âme ne peut vivre sans amour; elle veut toujours aimer; parce qu'elle est faite d'amour et que je la créai par amour. (Dial. I, p. 175).

Le cœur est un petit vase qui ne peut rester vide, mais, dès qu'il ne contient plus d'amour déréglé pour les choses qui passent, il est déjà plein d'air, c'est-à-dire du céleste et doux amour divin, et bientôt des eaux de la grâce. (Dial. I, p. 187).

M'aimer, l'homme le peut faire en tout temps, en tout lieu, en toute condition, en aimant et en rapportant tout à la louange et à la gloire de mon Nom. (Dial. I, p. 190).

Pour avoir la vie éternelle, il est nécessaire d'aimer sans égoïsme. (Dial. I, p. 200).

Je réponds à l'amour qu'on a pour moi par le même amour. (Dial. I, p. 201).

Je me manifeste à l'âme avec la même perfection qu'elle me cherche. (Dial. I. p. 204).

Le moyen d'éviter les illusions, c'est de recevoir par amour toutes choses de moi qui suis votre fin, en vous appuyant sur ma douce volonté. (Dial. I, p. 235).

Aucune douleur, aucune peine ne peut retirer l'âme du feu de l'amour. Elle est comme un tison tout embrasé dans la fournaise et qu'on ne saurait prendre pour l'en sortir, par ce qu'il est devenu feu. (Dial. I, p. 271).

Plus on connaît, plus on aime; et plus on aime, plus on connaît: connaissance et

amour se nourrissent l'un l'autre. (Dial. I, p. 295).

Toute larme vient du cœur ; nul organe plus que l'œil, ne sympathise avec le cœur. (Dial. I, p. 305).

Ici-bas, l'âme n'est jamais si parfaite qu'elle ne puisse s'élever à une plus grande perfection, à un amour plus parfait. (Dial. I, p. 313).

L'âme ne peut être trompée, tant qu'elle Me reste unie. Le démon la fuit, comme la mouche fuit la marmite qui bout, par peur du feu. (Dial. I, p. 316).

La charité entre au ciel, comme une reine, chargée du fruit de toutes les autres vertus. (Dial. I, p. 323).

Le cœur ne souffre qu'autant qu'il aime. (Dial. I, p. 325).

La sensualité est contraire à l'esprit, et c'est par la sensualité que l'âme prouve l'amour qu'elle a pour moi, son Créateur. Quand cela? Quand elle se lève contre la sensualité avec haine et déplaisir. (Dial. I, p. 355).

Il n'est pas une créature raisonnable dont le cœur ne dût se fondre d'amour en voyant, après tous les autres bienfaits que vous avez

reçus de moi, le bienfait de l'Eucharistie. (Dial. II, p. 9).

Plus on me connaît, plus on m'aime, et plus on aime, plus on reçoit: le mérite est à la mesure de l'amour. (Dial. II, p. 119).

Cette vision d'amour, qui devient chaque jour plus claire, transforme, pour ainsi dire, tellement l'âme en Dieu, que la pensée de cette âme, son intelligence, son cœur, sa mémoire, ne peuvent plus avoir d'autre objet que Dieu. (Vie p. 97).

Celui qui se plonge dans la mer et nage sous les eaux ne voit et ne touche plus que les eaux de la mer et ce qu'elles renferment. En dehors de ces eaux, il ne voit rien, ne touche rien, ne palpe rien. Si les objets extérieurs se reflètent dans l'eau, alors seulement il peut les voir, mais dans l'eau seule, dans la mesure où ils s'y trouvent et non autrement. Voilà l'amour juste et bien ordonné qu'on doit avoir pour soi et pour toutes les créatures. (Ibid).

Le vrai spirituel ne cherche autre chose que Dieu, et c'est pour son amour qu'il travaille et se fatigue au salut du prochain. (Supp. p. 216).

AMOUR DU PROCHAIN

Celui qui hait le prochain se hait lui-même, parce que la haine le prive de la charité divine. Il est bien fou et bien aveugle celui qui ne voit pas qu'avec le glaive de la haine du prochain il se tue lui-même. (Lett. I, p. 165).

Le prochain nous a été donné comme moyen de montrer l'amour que nous avons pour Dieu. (Lett. I, p. 285).

Le cœur, une fois rempli de l'amour et du désir de Dieu, s'élargit pour aimer le prochain avec une charité fraternelle et non par amour-propre. (Lett. I, p. 324).

Comme l'âme se conduit, elle conduit les autres, car on aime le prochain comme on s'aime soi-même. (Lett. I, p. 368).

Ce qui fait que les serviteurs de Dieu aiment tant la créature (raisonnable), c'est qu'ils voient combien l'aime le Créateur. Lett II, p. 33).

Il faut... haïr la haine que vous avez contre votre prochain. (Lett. II, p. 63).

La charité sait porter et supporter les défauts des créatures par amour pour le Créateur. (Lett. II, p. 214).

Une servante de Dieu disait: « O mon Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Et il lui fut répondu: « Honore-moi et sers le prochain; offre-moi des honneurs pour moi et des peines pour le prochain. » (Lett. II. p. 339).

(Les bons) quand ils voient faire ce qui est évidemment un péché, ils ne jugent pas, mais ils en ressentent seulement une sainte et vraie compassion, en disant: Aujourd'hui, c'est toi: demain, ce sera moi, si la grâce de Dieu ne me conserve. (Lett. II, p. 465).

Lorsque le plaisir ou l'utilité diminue pour celui qui aime, son amour ne diminue pas, s'il est fondé en Dieu. (Lett. II, p. 482).

Comme je veux que vous soyez parfait et que vous portiez des fruits de perfection, je veux que vous n'aimiez aucune créature en général ou en particulier, si ce n'est en Dieu. (Lett. II, p. 496).

Toutes les divisions viennent de ce qu'on voit les défauts des autres et non les siens.

et de ce qu'on ne sait pas se supporter mutuellement. (Lett. II, p. 571).

Il faut aimer beaucoup le prochain et le rechercher peu. (Lett. II, p. 125).

L'amour de la créature doit avoir pour mesure celui de Dieu. (Lett. III, p. 126).

Que ton amour soit comme un vase que tu emplis dans une fontaine et qui te sert à boire dans cette fontaine. Si tu retires ton amour de Dieu qui est la fontaine d'eau vive, si tu ne bois pas continuellement en lui, ton vase deviendra vide: ce sera une preuve que tu ne bois pas pleinement en Dieu. (Lett. III, p. 126).

Prends garde d'aimer ton prochain par intérêt. (Lett. III, p. 155).

Celui qui reste dans la haine, en croyant tuer son ennemi, il se tue lui-même, car il tue son âme avec le poignard de la haine. (Lett. III, p. 177).

Dieu ne nous défend pas d'aimer; il nous commande, au contraire, d'aimer le prochain comme nous-mêmes, mais il nous défend d'aimer d'une affection déréglée. (Lett. III, p. 198).

Vous aimerez tout pour Dieu et rien en dehors de Dieu. (Lett. III, p. 508).

Il faut aimer le prochain pour Dieu et non pour l'intérêt ou le plaisir qu'on y trouve. (Lett. III, p. 571).

Cette douce et glorieuse affection ne divise jamais, mais elle unit. Elle fait comme le maître qui bâtit un mur avec beaucoup de pierres: ces pierres s'appellent un mur quand la chaux les a unies; mais, s'il n'avait pas pris ce moyen, elles seraient tombées et se seraient brisées et séparées plus que jamais. Pense aussi que notre âme doit s'unir à toutes les créatures par l'amour et le désir de leur salut, afin qu'elles aient part au sang de l'Agneau; alors le mur est solide: il y a beaucoup de créatures, mais elles ne font plus qu'un. (Lett. III, p. 613).

C'est par le moyen du prochain que nous devons aimer Dieu, et que nous montrerons que nous l'aimons. (Lett. III, p. 384).

L'âme ne peut être vraiment utile au prochain par la doctrine, l'exemple, la prière, si elle n'est d'abord utile à elle-même. (Dial. I, p. 4).

La grandeur du désir, dans celui qui m'offre sa prière et dans celui qui doit en recevoir le fruit, sert de mesure à ma Bonté. (Dial. I, p. 17).

Toute vertu, comme tout défaut, s'exerce par le moyen du prochain. (Dial. I, p. 20).

Il est d'une charité bien ordonnée de ne pas se nuire à soi-même par le péché pour être utile au prochain. (Dial. I, p. 42).

Qui consent à perdre ses propres consolations spirituelles au service du prochain, me reçoit et me gagne, moi, et son prochain. (Dial. I, p. 237).

Je vous ai aimés sans être aimé et sans aucun intérêt, car je vous ai aimés avant même que vous existiez... Vous ne pouvez me rendre cet amour gratuit, mais vous devez le rendre à votre prochain. (Dial. I, p. 311).

Qu'il le veuille ou non, l'homme est lié à son semblable. S'il se détache par un sentiment opposé à la charité, il lui reste lié par la nécessité. (Dial. II, p. 219).

Les membres de votre corps vous font honte, car ils ont la charité mutuelle, et vous ne l'avez pas. (Dial. II, p. 220).

Je n'ai nullement l'intention de te séparer de moi, d'aucune façon ; mais je veux me servir de l'amour du prochain pour t'unir plus fortement à moi. Tu sais qu'il est double, mon précepte d'amour : amour de moi, amour du prochain... Je veux que tu accomplisses la

justice de ces deux préceptes, que tu marches non pas avec un seul pied, mais avec les deux, que tu aies deux ailes pour voler au ciel. (Vie, p. 125).

O mon Père, si vous aviez vu la beauté de l'âme raisonnable, je ne doute pas que, pour le salut d'une seule âme, vous ne soyez prêt à subir cent fois la mort corporelle, si c'était possible. Rien, dans ce monde sensible, n'est comparable à cette beauté. (Vie, p. 163).

La pureté de l'âme doit être recherchée par tous les moyens imaginables. Il faut, pour l'obtenir et la conserver, s'abstenir de tout jugement sur les actions des autres, et bien se garder d'examiner, de critiquer sévèrement leurs fautes. (Suppl., p. 212).

La charité demande toujours qu'on ait de la compassion pour la faiblesse humaine. (Ibid).

AMOUR ET HAINE DE SOI-MÊME

Celui qui s'aime nourrit en lui ce funeste orgueil, source et principe de tout mal dans toutes les conditions, que l'on commande ou que l'on obéisse. (Lett. I, p. 2).

Si la plaie, quand il le faut, n'est pas brûlée avec le feu et taillée avec le fer, si on y met seulement du baume, non-seulement elle ne guérit pas, mais encore elle se corrompt et elle donne la mort. (Lett. I, p. 3).

L'amour-propre resserre le cœur tellement qu'il ne peut vous contenir, ni vous, ni le prochain; tandis que la divine charité l'élargit et lui fait recevoir les amis, les ennemis et toutes les créatures raisonnables. (Lett. I, p. 109).

Si quelqu'un nous dit: « Tu n'es qu'un animal stupide, nous ne pouvons le souffrir, et nous chercherons à nous venger de celui qui nous l'aura dit; et cependant notre faiblesse est telle que nous descendons nous-mêmes au rang des bêtes, et que nous ne nous vengeons pas de l'appétit sensitif et de l'amour-propre qui nous mettent dans cet état. (Lett. I, p. 220).

Celui qui veut la vie éternelle doit quitter la chair avant de mourir; et, quitter la chair, c'est renoncer à ses appétits, à ses désirs, à ses jouissances. (Lett. I, p. 356).

La bête qui n'a pas la raison cède à ses appétits, de même, l'homme qui se fait semblable aux bêtes perd la raison et se laisse conduire par les mouvements de la chair et par tous les appétits déréglés qu'il ressent. (Lett. II, p. 55).

Ce qui rend parfaites toutes les œuvres spirituelles ou temporelles, c'est lorsque la volonté les fait sans s'y attacher et non autrement. (Lett. II, p. 76).

Toute offense contre Dieu et le prochain vient de ce qu'on ne se hait pas soi-même, mais qu'on s'aime d'un amour sensuel. Lett. II, p. 77).

Celui qui ne soumet pas sa volonté dans la position que Dieu lui a donnée est toujours dans la peine et se rend insupportable à lui-même. (Lett. II, p. 109).

Celui qui s'aime se plaint et voudrait que chacun prît part à sa peine. (Lett. II, p. 118).

Toute perfection consiste à faire mourir notre volonté sensuelle et à faire vivre notre raison dans la douce volonté de Dieu. (Ibid).

Le royaume du ciel, la vie éternelle, ne s'achète pas, ne se vend pas, par le plaisir. (Lett. II, p. 122).

Il faut acquérir la vertu par l'ardeur de l'amour; mais il est impossible d'arriver à l'amour véritable, si le cœur ne se dépouille pas de l'amour-propre. (Lett. II, p. 228).

Comme il est impossible de vivre sans aimer, et que deux amours contraires ne peuvent exister ensemble, il faudra que l'âme se dépouille de l'amour coupable et se revête de l'amour de Dieu. (Lett. II, p. 230).

La voix de l'amour-propre est agréable à entendre, parce que l'âme se laisse conduire par sa sensibilité, mais elle ne s'aperçoit pas que cette voix l'égare, la fait tomber dans l'abîme. (Lett. II, p. 329).

Là où règne l'amour-propre, ne peut briller la justice. (Lett. II, p. 349).

L'enfant qui se nourrit de lait est incapable de combattre sur le champ de bataille; il n'aime qu'à jouer avec ses semblables. De même l'homme qui reste dans l'amour de lui-même ne se plaît qu'à goûter le lait des consolations spirituelles et temporelles; il se réjouit comme un enfant avec celui qui lui ressemble. Mais, quand il devient un homme,

en quittant la tendresse et l'amour de lui-même, il se nourrit de pain avec la bouche du saint désir, et il le broie avec les dents de la haine et de l'amour ; et plus il est dur et épais, plus il l'aime. Oh! combien s'estime heureuse son âme, lorsqu'il voit ses gencives saigner. Il est devenu fort. (Lett. II, p. 369).

Ah! perdons nos dents de lait et tâchons d'avoir les bonnes dents de la haine et de l'amour. (Lett. II, p. 371).

Un mort ne voit pas, n'entend pas, ne sent pas. Efforcez-vous de vous tuer avec le glaive de la haine et de l'amour, et alors vous n'entendrez pas les injures, les outrages, les reproches du monde. (Lett. II, p. 377).

Tant que le vase du cœur est plein de l'amour-propre spirituel ou temporel, il ne peut se remplir de l'amour divin. (Lett. II, p. 456).

Quelle paix profonde possède l'âme, quand elle s'affranchit de la volonté qui cause les tempêtes. (Lett. II, p. 491).

Que votre âme soit toujours prête à supporter les peines comme Dieu vous les envoie; autrement, vous seriez semblable à celui qui tient le flambeau dehors pour éclairer l'extérieur et qui laisse l'intérieur obscur. Ainsi fait celui qui se soumet à la volonté de Dieu

pour les choses extérieures et qui méprise le monde, mais qui, à l'intérieur, conserve une volonté spirituelle vive et cachée sous les apparences de la vertu. (Lett. II, p. 492).

Il est vrai que la sensualité ne peut souffrir ce qui lui déplaît, mais la raison en triomphe et la soumet comme elle doit. (Lett. II, p. 538).

La perfection ne consiste pas à macérer et tuer son corps, mais à mortifier et à détruire la volonté propre et perverse. (Lett. III, p. 68).

J'ai vu bien des pénitents qui ne sont pas restés dans la pénitence et l'obéissance, parce qu'ils se sont appliqués à tuer leur corps et non leur volonté. (Lett. III, p. 77).

Notre âme, dépouillée de tout vouloir et revêtue de la volonté de Dieu, est très agréable à Dieu, son maître. Et, comme un cheval libre, elle court avec ardeur de grâce en grâce, de vertu en vertu; aucun frein, aucun lien ne l'empêche de courir, car elle a coupé l'appétit déréglé et le désir de la volonté qui sont les freins et liens qui empêchent l'âme de courir dans les voies spirituelles. (Lett. III, p. 112).

Par la connaissance de toi-même tu acquerras la haine de ta propre sensualité, et par cette haine, tu deviendras un juge, tu

t'asseoiras sur la tribunal de ta conscience, et tu ne laisseras passer aucun défaut sans en faire justice. (Lett. III, p. 127).

Visite chaque jour le jardin de ton âme, à la lumière de la foi, pour en arracher les épines qui étoufferaient la bonne semence, et pour remuer la terre, c'est-à-dire dépouiller ton cœur. (Lett. III, p. 161).

Ce qu'on possède sans amour se perd toujours sans peine. (Lett. III, p. 161).

Toutes nos peines viennent de ce que nous voulons ce que nous ne pouvons pas avoir. (Lett. III, p. 165).

Puisque c'est la volonté qui cause la peine, en détruisant la volonté propre, on détruira toute peine. (Lett. III, p. 165).

Comme un mauvais arbre dont tous les fruits sont corrompus, l'homme qui s'adonne à l'amour sensitif ne produit rien de bon et plie sous le poids du péché mortel. (Lett. III, p. 173).

La confiance en nous-même... c'est là un ver qui se cache sous la racine de l'arbre de notre âme; et, si l'homme ne le tue pas avec le glaive de la haine, ce ver ronge l'arbre et le fait pencher et le renverse à terre. (Lett. III, p. 239).

Je veux que chacun de vous sépare en lui la sensualité et la raison, et qu'il en fasse des ennemis irréconciliables. (Lett. III, p. 325).

Celui qui s'aime est toujours tiède de cœur (Lett. III, p. 353).

La lumière de la foi ne peut nous être enlevée ni par le démon, ni par les créatures, si nous ne la perdons nous-mêmes par l'amour-propre. (Lett. III, p. 419).

Donnez à Dieu ce qui est à Dieu et à la terre ce qui est à la terre. A Dieu, il faut donner le cœur, l'âme, toute l'affection, sans négligence et avec zèle: toutes vos œuvres doivent avoir Dieu pour fondement. Que faut-il donner à la terre, c'est-à-dire à la partie sensitive ? Ce qu'elle mérite. Et que mérite celui qui tue ? De mourir. (Lett. III, p. 453).

Il faut souffrir l'épreuve, car personne ne peut s'en délivrer par l'impatience. On a beau dire: Je ne puis pas, je ne veux pas souffrir; il faut toujours souffrir, et la résistance ne fait qu'ajouter à la souffrance par la volonté propre: c'est dans cette volonté que se trouve toute peine. La peine est proportionnée à la volonté: ôtez la volonté et vous ôtez la peine. (Lett. III, p. 498).

Nous allons toujours nous attachant. Si Dieu

coupe une branche, nous en prenons une autre. (Lett. III, p. 534).

La peine est ce que la volonté la fait. Lett. III, p. 573).

Quelle est cette chose qui est à nous, que Dieu nous a donnée, et que le démon et les créatures ne peuvent pas nous enlever? La volonté. A qui rendrons-nous le trésor de notre volonté? A Jésus crucifié: c'est-à-dire que nous renoncerons généreusement et avec patience à notre volonté propre qui, une fois qu'elle est en Dieu, est un trésor; et avec ce trésor nous achèterons la perle précieuse des tribulations et nous mériterons par la vertu de patience la récompense dont nous jouirons au festin de la vie éternelle. (Lett. III, p. 625).

L'amour-propre, qui détruit l'amour de Dieu et du prochain, est le principe et le fondement de tout mal. (Dial. I, p. 25).

De même que l'amour pour moi contient en lui toute vertu envers le prochain, de même l'amour-propre sensitif, parce qu'il procède de l'orgueil, comme le mien procède de la charité, contient en lui tout mal. (Dial. I, p. 67).

Mes serviteurs, en me voyant, me connais-

sent, en me connaissant, ils m'aiment, en m'aimant, ils anéantissent et perdent leur volonté propre; une fois leur volonté perdue, ils se revêtent de la mienne qui ne veut autre chose que votre sanctification. (Dial. I, p. 152).

Tout mal a pour principe l'amour égoïste de soi; celui-ci est un nuage qui enlève la lumière de la raison, et la raison contient en elle la lumière de la foi: on ne peut perdre l'une sans perdre l'autre. (Dial. I, p. 174).

L'amour-propre sensuel... est un arbre qui ne produit que des fruits de mort, des fleurs putrides, des feuilles souillées, des rameaux qui traînent sur le sol et que frappent tous les vents. (Dial. I, p. 325).

La chose fondamentale, c'est de détruire et de renier la volonté propre, et quand elle sera soumise à ma volonté, vous me ferez l'offrande d'un désir doux, ardent, infini, en recherchant mon honneur et le salut des âmes. (Dial. I, p. 381).

Ceux qui ont placé leur confiance en eux-mêmes craignent toujours; ils ont peur de leur ombre, et s'imaginent que le ciel et la terre vont leur manquer. (Dial. II, p. 44).

L'amour de Dieu engendre naturellement la haine des fautes commises contre Dieu.

Or, l'âme voit la concupiscence, foyer et source de toute faute, régner et plonger ses racines dans la partie sensitive. Dès lors, elle se sent prise d'une grande haine, d'une sainte haine contre cette vie des sens, et met tous ses efforts non pas à la tuer, mais à arracher le foyer de corruption qui y est enraciné. (Vie, p. 98).

Rien n'assure autant la sécurité et la force d'une âme que cette sainte haine, dont voulait parler l'Apôtre quand il écrivait : C'est dans ma faiblesse qu'est ma force. (Ibid.).

O mes fils, gardez toujours cette haine de vous-mêmes ; elle vous rendra humbles, toujours humbles, dans le sentiment que vous aurez de vous, patients dans les adversités, modérés dans les joies de la prospérité; elle mettra dans toutes vos mœurs une harmonieuse honnêteté et, par elle, vous deviendrez chers et agréables à Dieu comme aux hommes. (Vie, p. 99).

Malheur, oui, deux fois malheur à l'âme qui n'a pas cette haine, car là où cette haine n'est pas, règne nécessairement l'amour-propre, sentine de tout péché, cause et racine de toute cupidité mauvaise. (Ibid.).

Mettez toute votre énergie à arracher de

votre cœur l'amour-propre et à planter à sa place la sainte haine. C'est là infailliblement la voie royale qui nous élève à toute perfection et corrige tout défaut. (Ibid.).

Seigneur... je vous supplie de m'apprendre la vertu dont vous aimez davantage enrichir vos fidèles serviteurs. — Je demande surtout à mes fidèles serviteurs de se haïr et de m'aimer parfaitement. (Supp. p. 143).

Ceux que je conduis dans la bonne voie s'arrêtent au milieu du chemin, vaincus par l'ennemi : ils cherchent du repos dans le lit commode de l'amour-propre, sans vouloir s'appliquer à la haine parfaite d'eux-mêmes... La persévérance dans la pratique des vertus chrétiennes leur devient impossible, parce qu'ils se relâchent dans mon amour, seul capable de rendre la fatigue douce et les fardeaux légers. (Supp. p. 144).

Il est impossible que le cœur se donne entièrement à Dieu, s'il n'est pas libre et détaché de tout autre amour, s'il ne s'affranchit de cette division intérieure qui le partage entre Dieu et les créatures. (Suppl. p. 210).

L'amour-propre sensitif tient le cœur enchaîné à tout ce qui est terrestre : aussi, de cet amour comme d'une fontaine empoisonnée

découlent ce honteux penchant à se plonger sans cesse dans la fange des souillures charnelles, cette avidité insatiable d'amasser des richesses, de surpasser les autres, de se repaître de fumée et d'ambition, enfin ce mépris scandaleux de tout ce que prescrit la loi divine. (Supp. p. 215).

L'amour-propre spirituel... se met ordinairement dans le cœur de certaines personnes pieuses.... Elles veulent servir Dieu seul, mais selon leur goût et leurs idées, quand, au contraire, Dieu veut que chacun se consacre entièrement à son service, et que la première chose à faire soit de déposer sa volonté propre. (Ibid.).

VERTU ET VERTUS

Là où n'est pas la vertu, est toujours la guerre contre le Créateur. (Lett. I, p. 12).

L'âme qui est remplie du Saint-Esprit reconnaît toujours son néant, et ne s'attribue que le péché. (Lett. I, p. 236).

L'homme sage et prudent... voudrait se faire le plus petit de tous, et, en se faisant petit, il devient grand. (Lett. I, p. 243).

Il a toujours le regard sur nous, et nous devons toujours craindre d'offenser ce doux et cher Seigneur. C'est cette sainte crainte qui entre dans l'âme comme un serviteur et en chasse le vice, le péché et tout ce qui peut être contre la volonté de son Maître. (Lett. I, p. 293).

Combattons généreusement en suivant l'étendard de la très sainte Croix... C'est là le combat que doit soutenir tout homme qui reçoit la vie, et, dès qu'il arrive à l'âge de raison, il faut qu'il descende sur le champ de bataille. (Lett. I, p. 312).

Dès que l'homme est maître de lui, il est

maître du monde entier, et ne s'inquiète de rien, ne craint rien, si ce n'est Dieu qu'il sert et qu'il aime. (Lett. I, p. 328).

Beaucoup possèdent des villes et des châteaux, et ne se possèdent pas eux-mêmes par l'amour de la vertu; ils se trouvent pauvres, et privés de tout à la fois, du monde et de Dieu, dans la vie ou dans la mort. (Lett. I, p. 328).

Il faut que l'homme qui doit gouverner et conduire les autres se gouverne et conduise d'abord lui-même. (Lett. I, p. 330).

A quoi servirait de commander au monde entier, si nous ne commandons pas aux vices et aux péchés qui sont en nous. (Lett. I, p. 409).

La vertu est la seule chose qui rende l'homme noble et agréable à Dieu. (Lett. II, p. 54).

Celui qui persévère triomphe toujours. (Lett. II, p. 59).

La patience montre si les vertus sont ou ne sont pas dans l'âme. (Lett. II, p. 116).

Quand la volonté est droite, elle ne se relâche jamais, mais elle est toujours joyeuse et empressée. (Lett. II, p. 162).

C'est la volonté qui commet l'offense, et c'est l'obéissance qui tue la volonté propre

et empêche la faute, en détruisant son principe. (Lett. II, p. 162).

C'est par le combat que s'éprouve la vertu et que s'obtient la gloire. (Lett. II, p. 163).

L'humilité est toujours obéissante, et l'obéissance est toujours humble. (Lett. II, p. 201).

Puisque Dieu vous a rendus dignes d'être parmi les anges, efforcez-vous de ne pas rester parmi les hommes; car les hommes, ce sont les séculiers, qui sont appelés à l'état commun; mais vous, vous êtes appelés à l'état parfait, et si vous n'êtes pas parfaits, vous serez moins que des hommes, vous serez des animaux sans raison. (Lett. II, p. 203).

Par amour de la vraie richesse, le bon religieux méprise les vaines richesses. (Lett. II, p. 202).

C'est au temps des grands combats que l'âme acquiert une plus grande perfection et donne des preuves de sa vertu. (Lett. II, p. 230)

Devant le juge suprême, personne ne répondra pour vous au moment de la mort; il n'y aura que la vertu qui élèvera la voix avec la miséricorde. (Lett. II, p. 240).

La vertu s'acquiert par ce qui lui est contraire. (Lett. II, p. 305).

La Vérité première peut bien commencer à produire des fleurs, mais cela ne suffit pas: car on ne vit pas avec des fleurs, mais avec des fruits. (Lett. II, p. 364).

L'humilité est la gouvernante et la nourrice de la charité. (Lett. II, p. 498).

Nous tombons seulement quand nos fondements ne sont pas bien creusés dans la vallée de l'humilité et appuyés sur la pierre vive du Christ, le doux Jésus. (Lett. II, p. 506).

Les savantes et grandes œuvres rencontrent plus d'obstacles que les petites; c'est qu'elles donnent plus de fruits et le démon cherche à les combattre de toutes les manières. (Lett. II, p. 513).

Les saints s'appliquent tout entiers à connaître la bonté de Dieu et le feu de son ardente charité. La pensée du précieux sang les faisait courir répandre leur sang. (Lett. II, p. 515).

Vivre dans la vertu donne toujours la joie, la paix avec Dieu, la paix avec le prochain. (Lett. II, p. 540).

Par l'humilité, on arrive à l'obéissance, et par l'obéissance à la paix. (Lett. II, p. 564).

O douce obéissance, tu n'as jamais de peines, tu fais vivre et courir les hommes morts.

car tu fais mourir la volonté, et plus elle est morte, plus on court rapidement. (Lett. III, p. 41).

Le corps est donné à l'âme comme un instrument pour augmenter sa vertu. (Lett. III, p. 75).

Si le corps est faible et infirme... il faut manger de la viande; et, si ce n'est pas assez d'une fois par jour, il faut en manger quatre. (Lett. III, p. 76).

Il n'y a de bon chevalier que celui qui a fait ses preuves sur le champ de bataille. (Lett. III, p. 96).

Ne demandez pas toujours le lait des enfants, lorsqu'il faut, avec les dents du désir, mordre du pain dur et même moisi, s'il est besoin. (Lett. III, p. 120).

Veille sur les mouvements de ta langue, pour qu'elle ne réponde pas quelquefois aux mouvements de ton cœur. (Lett. III, p. 127).

Fais que tu sois la plus petite des plus petites. (Ibid.).

Si nous voulons voir les étoiles des mystères divins, descendons dans l'abîme d'une humilité profonde. (Lett. III, p. 232).

Les vertus s'acquièrent avec peine, en faisant violence à notre faiblesse. (Lett. III, p. 273).

St Paul dit que celui qui n'aura pas bien combattu ne sera pas couronné. Ne faut-il pas plaindre celui qui fuit même le champ de bataille ? (Lett. III, p. 307).

Les vrais serviteurs de Dieu, voyant que le monde n'a aucune ressemblance avec le Christ, font tous leurs efforts pour n'avoir aucune ressemblance avec le monde. (Lett. III, p. 357).

Servir Dieu, ce n'est pas être esclaves, c'est régner; plus on le sert, plus on se soumet à lui, plus on est libre, plus on est maître de soi-même. (Lett. III, p. 380).

Il y en a beaucoup qui possèdent des villes et des châteaux, et qui ne se possèdent pas eux-mêmes. (Lett. III, p. 383).

Il sera plus demandé à celui qui aura plus reçu. (Lett. III, p. 417).

Ne serait-ce pas une chose bien honteuse, si nous, des créatures raisonnables, nous ne nous servions pas plus de notre raison que les animaux ? (Lett. III, p. 426).

Tout ce que nous possédons, la vie, la santé, une femme, des enfants, des richesses, les honneurs et les plaisirs du monde, il faut les posséder comme des choses que Dieu nous a prêtées pour notre usage, mais qui ne nous ap-

partiennent pas; nous devons nous en servir en conséquence. (Lett. III, p. 428).

Nous ne pouvons rien garder qui soit à nous et qui ne puisse nous être enlevé, excepté la grâce de Dieu. (Ibid.).

Les saintes pensées commencent le sillon ; mais c'est la persévérance dans la vertu qui l'achève. (Lett. III, p. 433).

L'homme... cherche, pour mieux travailler sa terre, s'il ne trouvera pas une charrue bien tranchante qui puisse la remuer plus profondément; et il voit qu'il est impossible de trouver un instrument meilleur pour briser, couper et arracher notre volonté que le fer et le joug de la sainte obéissance. (Lett. III, p. 433).

La patience est toujours maîtresse; elle triomphe toujours et n'est jamais vaincue, parce qu'elle ne se laisse pas dominer et posséder par la colère. (Lett. III, p. 500).

La patience est la moelle de la charité. (Lett. III, p. 542).

Celui qui est maître de lui-même devient maître du monde. (Lett. III, p. 550).

Il n'y a que la vertu qui nous rend nobles. (Lett. III, p. 619).

La vertu qui, à l'heure où de nombreuses contrariétés l'éprouvent, ne fait pas ses preuves, n'est pas fondée sur la vérité. (Dial. I, p. 32).

Les passions, je les ai permises et je les permets pour accroître la grâce et augmenter la vertu dans les âmes. (Dial. I, p. 119).

En cette vie, j'ai placé le démon pour tenter et molester les hommes, non pas pour être vaincus par lui, mais pour le vaincre et recevoir de moi la gloire de la victoire, en prouvant leur vertu. (Dial. I, p. 142).

Mon amour permet que vous soyez tentés, mais seulement pour vous faire acquérir la vertu en pratiquant la vertu. (Dial. I, p. 143).

Sans la pupille de la foi, l'âme est aveugle: elle est comme un homme qui aurait bien des yeux, mais dont la pupille, par laquelle l'œil voit, serait recouverte d'un voile. (Dial. I, p. 152).

Comme les conseils sont liés aux commandements, personne ne peut observer les commandements sans observer les conseils, sinon réellement, du moins spirituellement. (Dial. I, p. 159).

Dans n'importe quel état qu'une personne choisit, qu'elle ait une volonté bonne et sainte, et elle me sera agréable. (Dial. I, p. 161).

La sensualité est une servante; elle est faite pour servir l'âme, car c'est par le corps comme par un instrument que se prouve et s'exerce la vertu. (Dial. I, p. 177).

Si tu veux parvenir à la vie, il faut persévérer dans la vertu; qui veut parvenir à la mort éternelle n'a qu'à persévérer dans le vice. (Dial. I, p. 197).

Mes saints... veulent me servir, non pas à leur manière, mais à la mienne; tous les temps leur sont également bons, celui de la consolation et de la tribulation, celui de la prospérité et de l'adversité. L'un vaut l'autre, parce qu'en toute chose ils trouvent ma volonté. (Dial. I, p. 262).

Consentir à se rendre à leurs ennemis, ceux qui sont enivrés du Précieux Sang ne le font jamais, et persévèrent courageusement jusqu'à la mort. (Dial. I, p. 264).

La patience est la preuve que les vertus sont dans l'âme; elle montre si elles ont ou n'ont pas leur fondement en moi. (Dial. I, p. 265).

La patience est victorieuse, et jamais vaincue. Elle a pour compagnes la force et la persévérance, et c'est avec la victoire qu'elle rentre dans sa maison. (Dial. I, p. 265).

La langue est faite uniquement pour me rendre hommage, confesser ses fautes, pratiquer la vertu et servir le prochain. (Dial. I. p. 328).

La parole pénètre jusqu'au milieu du cœur de celui à qui elle est dite, et elle passe et entre là où le poignard ne pourrait passer. (Dial. I, p. 328).

La patience est la moelle de la charité : c'est elle qui montre si notre vêtement de charité est la vraie robe nuptiale; si ce vêtement est déchiré par quelque imperfection, elle le montre aussitôt par son contraire qui est l'impatience. (Dial. II, p. 41).

Le vice qu'il te semble discerner dans ton prochain, vois-le aussi bien en toi-même, par le constant usage d'une sincère humilité. (Dial. I, p. 375).

Aucun état, civil ou ecclésiastique, ne peut se conserver en état de grâce, sans la sainte justice. (Dial. I, p. 41).

Celui dont la conscience est sans reproche, ne craint rien. (Dial. II, p. 42).

L'obéissance a une nourrice qui l'alimente, et qui est la vraie humilité: on est donc obéissant autant qu'on est humble, et humble autant qu'on est obéissant. (Dial. II, p. 254).

Vous serez récompensés, non selon le temps et l'ouvrage, mais selon le degré d'amour... C'est donc par l'amour avec lequel elle obéit que l'âme acquiert des mérites. (Dial. II, p. 315).

On doit abandonner tout le reste pour l'obéissance. (Dial. II, p. 318).

Tout ce que fait l'obéissant est méritoire. (Ibid).

La voie de la pénitence et de mes commandements apparaît tout d'abord rude et difficile; mais plus on y avance, plus elle devient douce et facile. La voie du vice, au contraire, semble dans le principe fort agréable; mais plus on y marche, plus on y trouve d'amertumes et de ruines. (Vie, p. 78).

Une âme a surtout besoin d'avoir la vérité sur moi et sur elle. Il faut qu'elle me connaisse et se connaisse. Cette connaissance l'amènera toujours à se mépriser et à m'honorer; c'est bien en cela que consiste l'humilité... La vérité rend l'âme humble, le mensonge la rend orgueilleuse. (Vie, p. 78).

Celui qui saurait utiliser la grâce que le Seigneur met en tout ce qui nous arrive ferait continuel profit. (Vie, p. 194).

Je voudrais que vous agissiez ainsi en tout

évènement heureux ou malheureux, et que vous rentriez alors en vous-même, pour vous dire: « Je veux gagner à cela quelque chose ». A vous conduire de cette façon vous seriez bientôt riche. (Ibid).

SOUFFRANCES

Toujours la persécution de l'Eglise ou les tribulations de l'âme vertueuse finissent par la paix, que méritent la vraie patience et la persévérance. (Lett. I, p. 51).

(Cet accident) sera un heureux frein qui retiendra en vous toute vanité déréglée, comme on fait au cheval qui s'emporte: on lui tire la bride, pour qu'il ne s'écarte pas de son chemin. (Lett. I, p. 179).

La patience se rappelle sans cesse la volonté de Dieu... Comment la montrer, si ce n'est dans le temps des tribulations? (Lett. I, p. 306).

Il faut travailler en tout temps, en tout lieu, en toute créature. Dieu ne s'arrête ni au lieu, ni aux créatures, mais il regarde les saints et vrais désirs, et c'est avec eux qu'il faut travailler. (Lett. I, p. 334).

La patience ne se prouve qu'au temps de l'adversité, car, sans tribulation, cette vertu n'existe pas. (Lett. II, p. 116).

La peine n'est plus une peine, mais une consolation, quand on pense qu'elle rend conforme aux opprobres de Jésus crucifié. **(Lett. II, p. 122).**

Celui-là est bien fou, bien insensé, qui veut faire la loi aux créatures, et qui se scandalise lorsqu'elles n'agissent point à son gré. (Lett. II, p. 124).

Dans le combat je reconnais mon néant. Si j'étais quelque chose, je me délivrerais moi-même; mais je ne puis faire cesser les tempêtes de mon âme et les maladies de mon corps. (Lett. II, p. 129).

Bien souvent, l'âme dont la vertu n'a pas été éprouvée, est prête à souffrir tout pour son Dieu; et, quand Dieu voit qu'elle a ce désir, aussitôt il l'éprouve, afin de voir si son amour est fidèle ou mercenaire. (Lett. II, p. 130).

L'âme montre qu'elle est fidèle, quand elle ne se trouble pas plus dans la tribulation que dans la consolation. (Ibid).

Les serviteurs de Dieu qui veulent suivre Jésus, s'ils pouvaient fuir l'enfer, gagner le paradis et quitter le monde sans jamais souffrir, ne le voudraient pas; ils aiment mieux vivre dans la souffrance pour éviter l'enfer

et mériter la vie éternelle, afin de ressembler à leur bien-aimé Jésus. (Lett. II, p. 132).

Si Dieu vous envoie une croix, ne la choisissez pas selon votre volonté, mais selon la volonté de Celui qui vous la donne. (Lett. II, p. 156).

L'âme ne doit jamais s'attrister d'aucun combat, et ne jamais abandonner aucune prière, aucun exercice de piété, quand même elle devrait rester seulement devant la croix en disant: Jésus! Jésus! Je me confie en Notre Seigneur Jésus-Christ. (Lett. II, p. 183).

Cette vie ne se passe pas sans peine, et celui qui veut fuir la peine fuit la récompense sans éviter la peine. (Lett. II, p. 235).

Il ne faut pas fuir et se plaindre dans le temps des ténèbres, car des ténèbres naît la lumière. (Lett. II, p. 305).

Celui-là serait bien insensé qui laisserait la rose par crainte des épines. (Lett. II, p. 317).

La souffrance est toujours juste de la part de Dieu, car nous l'offensons toujours. (Lett. II, p. 342).

Nous devons nous réjouir quand nous recevons de grands fardeaux, parce qu'alors

Dieu nous donnera le don de force. (Lett. II, p. 377).

C'est avec l'amour de la souffrance que se perd le sentiment de la douleur. (Ibid).

Les hommes, bien souvent perdent le temps en voulant le choisir à leur gré, et en ne se servant pas de celui qu'ils ont dans la peine et les ténèbres. (Lett. II, p. 490).

Je remercie mon Créateur qui s'est souvenu de moi au milieu des ténèbres, et qui veut bien me punir dans le temps qui passe; c'est une grande preuve de son amour de ne pas vouloir me punir pendant l'éternité. (Lett. II, p. 491).

Nous ne devons pas avancer à notre manière, mais à la manière de Dieu, en souffrant et en évitant le péché jusqu'à la mort. (Lett. III, p. 88).

L'âme supporte les peines du corps, parce qu'elle y trouve un gain. (Lett. III, p. 43).

Une paille qu'elle rencontrerait sous les pieds lui serait insupportable (à l'âme ingrate envers Dieu). (Lett. III, p. 47).

Notre Seigneur m'a placée dans une île que les vents frappent de tous les côtés. (Lett. III, p. 132).

Prends garde, ma fille bien-aimée, de te tromper. Tu te tromperais, si tu voulais manger à la table du Père et si tu voulais éviter la table du Fils: c'est sur cette table qu'il faut manger, car rien ne peut s'acquérir sans peine, et le Père ne peut connaître la peine, mais seulement le Fils. (Lett. III, p. 134).

La peine ne peut pas être plus grande que le temps, et le temps pour l'homme est étroit comme la pointe d'une aiguille. (Lett. III, p. 166).

Nous devons tout supporter... parce que la peine est bien petite et la récompense bien grande... La peine est petite. Savez-vous combien? Comme la pointe d'une aiguille. (Lett. III, p. 200).

Celui qui vous donne la peine, c'est notre Dieu qui est souverainement bon; et, parce qu'il est souverainement bon, il ne peut vouloir que notre bien. (Lett. III, p. 200).

Le serviteur du monde... porte la croix du démon. (Lett. III, p. 215).

Ceux qui sont au service du démon... pour acquérir l'enfer, ne craignent pas la mort corporelle, ne redoutent aucune fatigue; et moi, misérable, pour avoir Dieu, pour acquérir Dieu, je ne supporte pas la moindre

chose, mon ombre me fait peur. (Lett. III, p. 216).

Qui pourrait raconter la paix de l'âme fidèle? Je ne dis pas qu'elle se trouve au milieu de la paix, qu'elle est à l'abri des flots et des tempêtes de la mer; mais sa volonté est dans la paix, parce qu'elle ne fait qu'une seule chose avec la douce volonté de Dieu. Et alors la tempête même est le repos, car elle ne s'inquiète pas d'elle, mais elle sert son créateur, qu'il veuille la guerre ou qu'il veuille la paix. (Lett. III, p. 281).

Le sang des glorieux martyrs qui sont morts ici à Rome... bout encore pour vous inviter à venir souffrir... Ne faisons pas la sourde oreille; et si le froid nous empêche d'entendre, prenons ce sang brûlant d'ardeur et lavons-nous en pour guérir notre surdité. (Lett. III, p. 316).

Le vrai serviteur de Dieu ne voudrait pas vivre sans souffrir. (Lett. III, p. 423).

On rencontre bien en cette voie (le ciel) des épines, les épines nombreuses de la tribulation, les illusions du démon, le monde avec les tourments de l'orgueil; mais l'âme qui se plaît en cette voie ne s'en inquiète pas, elle fait comme celui qui trouve un rosier:

il cueille la rose et laisse l'épine. (Lett. III, p. 476).

Dieu, dans sa miséricorde, nous punit dans le temps fini et nous donne une peine finie; car la tribulation ne dure pas plus que cette vie, et toute peine est petite, puisque le temps est si court. (Lett. III, p. 695).

Faites, faites le sacrifice de vous-même et de vos enfants à Dieu... S'il les prend d'une main, donnez-les lui des deux, comme une véritable et bonne mère qui aime leur salut. (Lett. III, p. 645).

Plus on souffre, plus on prouve que l'on m'aime; en m'aimant on connaît davantage ma vérité, et plus on la connaît, plus on ressent une peine, une intolérable douleur de me voir offensé. (Dial. I, p. 18).

L'amour de divine charité est tellement uni dans l'âme avec la parfaite patience, que l'un ne peut disparaître sans que l'autre disparaisse aussi. (Dial. I, p. 18).

Dans les épreuves réjouissez-vous. (Dial. I, p. 17).

Pélerins et voyageurs en cette vie mortelle, vous ne pouvez marcher sans souffrance, parce que le péché fait produire à la terre des épines. (Dial. I, p. 180).

Les œuvres que l'on fait dans le temps de la tribulation, ont, par elles-mêmes, autant de valeur que celles que l'on fait au temps de la consolation. Elles pourraient même valoir davantage, si l'on était patient. (Dial. I, p. 230).

Le juste est capable de souffrir, et je le prive des biens de la terre, pour lui donner en plus grande abondance des biens du ciel. (Dial. I, p. 279).

Souffrir réjouit mes serviteurs; ne pas souffrir les fait souffrir. (Dial. I, p. 289).

S'il leur était possible d'avoir la vertu sans fatigue, ils ne le voudraient pas. (Ibid).

Dans le but de vous donner en exemple les actes de mon Humanité; j'ai voulu vaincre par la voie de la croix, et pratiquer ce que ma parole vous enseignait. Voulez-vous être forts pour vaincre toute puissance ennemie? Recevez la croix comme un soulagement pour votre cœur. (Vie, p. 102).

Reçois, ma fille, à cause de moi, comme amer ce qui est doux, et comme doux ce qui est amer; et ne doute point qu'après cela tu ne sois forte en toutes circonstances. (Vie, p. 102).

Ma fille, Catherine, vois-tu combien j'ai

souffert pour toi? Ne trouve donc pas trop lourd d'avoir à souffrir pour moi. (Vie, p. 108).

Et où étiez-vous, mon Seigneur, quand mon cœur était tourmenté par tant de turpitudes? J'étais dans ton cœur. (Ibid).

Sache bien, ma très chère fille, qu'il te faudra nécessairement recevoir, l'une après l'autre, ces deux couronnes. Choisis ce que tu préfères. Veux-tu, pendant cette vie, porter la couronne d'épines, je te réserverai l'autre et sa beauté pour la vie éternelle. Veux-tu, au contraire, avoir dès maintenant la couronne de prix et tu recevras après ta mort celle d'épines. — Depuis longtemps, Seigneur, j'ai renoncé à ma volonté. Par conséquent, il ne m'appartient pas de choisir. Mais, puisque vous voulez une réponse, je vous dis donc que je veux avant tout me conformer toujours pendant cette vie à votre bienheureuse Passion et mettre ma consolation à souffrir pour vous. (Vie, p. 170).

Mon plaisir (dit Jésus) n'est pas dans les souffrances des justes, mais dans leur volonté de porter courageusement ces souffrances. (Vie, p. 109).

Ma suprême consolation, quand je souffre

de quelque mal, est de savoir que cette souffrance me procurera une vision plus parfaite de Dieu. Voilà pourquoi les souffrances, bien loin de m'être à charge, sont la joie de mon âme. (Vie, p. 232).

Mon très doux Epoux, vous savez que je n'ai jamais désiré d'autre époux que vous; secourez-moi, afin que je triomphe en votre saint nom de ces tentations. Je ne vous demande pas de me les enlever, mais de vouloir bien, dans votre miséricorde, me donner sur elles la victoire. (Vie, p. 438).

O Charité inappréciable ! O Vérité première ! Que je serai heureuse, quand vous me ferez la grâce de beaucoup souffrir pour vous, pour votre gloire! Si, dans ce désir de souffrir, vous trouvez quelque chose de moi, une ombre de vanité, d'amour-propre, je vous conjure de l'anéantir. (Supp. p. 134).

Si on savait combien sont douces les peines qu'on souffre pour Dieu, on les recevrait avec plus de joie et de reconnaissance que tous ses autres bienfaits. (Supp. p. 244).

O mon Seigneur souverainement aimant ! pourquoi permettez-vous que ce corps si vil me prive plus longtemps de vos embrassements ? Hélas! en cette vie, rien ne peut plus

me plaire, je ne cherche rien, si ce n'est vous, je n'aime rien en dehors de vous, car tout ce que j'aime, je l'aime uniquement à cause de vous. (Vie p. 223).

Puisque tel n'est point votre bon plaisir, que votre volonté soit faite; mais, je vous en supplie, daignez exaucer seulement une toute petite demande. Puisque vous avez décrété que je resterai encore quelque temps en ma chair, accordez-moi de partager pendant ce temps toutes les douleurs que vous avez supportées, jusqu'à la dernière. (Ibid.).

Seigneur, je ne m'étonne pas de l'égarement des hommes; moi, vous avez blessé mon cœur de votre parfaite charité, vous l'avez préservé en conservant sa pureté. Ah! si tous ceux que les sens et les plaisirs aveuglent avaient éprouvé la douceur ineffable de votre saint amour, il leur serait impossible de ne pas détester sur le champ les jouissances honteuses de la chair; ils accourraient avec empressement se désaltérer aux sources de votre douceur. (Supp. p. 141).

PÉCHÉ ET PÉCHÉS

Ni le démon, ni les créatures ne peuvent nous forcer à commettre un péché mortel. (Lett. I, p. 144).

Il est juste et convenable qu'une peine infinie punisse celui qui offense Dieu, le bien infini. (Lett. I, p. 177).

La vérité peut bien être un peu obscurcie par quelque nuage, mais ce nuage se dissipe malgré ceux qui veulent le contraire. (Lett. I, p. 210).

Vous aurez beau vouloir changer les ténèbres en lumière, vous ne le pourrez pas malgré tous vos efforts. (Ibid.).

L'âme est bien cruelle, lorsqu'elle met elle-même dans les mains de son ennemi le glaive avec lequel il peut la tuer. (Lett. I, p. 213).

Le péché est naturel à l'homme, mais la persévérance dans le péché est l'œuvre du démon. (Lett. I, p. 215).

L'homme attaché à la corruption du péché

est comme celui qui a les pieds et les mains liés, et qui ne peut se mouvoir. (Lett. I, p. 409).

C'est une grande folie à l'homme de se rendre digne de mort, lorsqu'il peut, au contraire, mériter la vie. (Lett. II, p. 70).

Quand nous sommes dans le péché mortel, nous sommes des aveugles qui nous vendons au démon. (Lett. II, p. 72).

Que la tristesse ne trouble jamais votre âme, car le démon ne désire pas autre chose. (Lett. II, p. 104).

Ce n'est pas l'habitude d'une âme revêtue de la douce volonté de Dieu de se plaindre de ce qui arrive, si ce n'est de l'offense de Dieu. (Lett. II, p. 108).

Le péché est digne de haine parce qu'il ne vient pas de Dieu. (Lett. II, p. 109).

Nous désobéissons à notre supérieur en voyant seulement sa volonté et non pas la volonté de Dieu en lui. (Lett. II, p. 120).

Si tu ne connaissais que toi-même, tu tomberais dans le découragement ; si tu ne connaissais que la bonté divine, tu tomberais dans la présomption. (Lett. II, p. 126).

Le démon gagne plus sur les serviteurs de

Dieu par le trouble que par tout autre moyen (Lett. II, p. 129).

Celui qui vit en mauvais religieux est une fleur infecte qui répand sa mauvaise odeur devant Dieu et devant les hommes. (Lett. II, p. 200).

Quelle imprudence de dormir dans le péché quand la mort vient si vite et donne l'éternelle damnation qui est sans remède! (Lett. II, p. 540).

L'orgueilleux n'est jamais obéissant ; son orgueil ne veut jamais se soumettre et obéir à aucune créature. (Lett. II, p. 562).

C'est parce que la colère et l'impatience sont la moelle de l'orgueil, qu'elles plaisent tant au démon. (Lett. III, p. 145).

L'âme... se laisse emporter par la colère et l'impatience, comme la feuille par le vent. (Lett. III, p. 146).

(La volonté propre spirituelle est) un rejeton d'orgueil qui sort du véritable orgueil comme un arbre pousse un sauvageon qui en paraît séparé, mais qui tire cependant sa substance du même arbre. (Lett. III, p. 147).

Cet arbre a été taillé, mais pas arraché; il est taillé, lorsqu'on éloigne son désir du monde et qu'on le place en Dieu ; mais on le

place imparfaitement, et il reste la racine, qui donne un sauvageon. (Lett. III, p. 148).

Comme le porc se roule dans la fange, le pécheur se roule dans la fange de l'impureté. (Lett. III, p. 160).

Nous avons fait si longtemps une étable de notre corps, il faut désormais en faire un jardin. (Lett. III, p. 193).

Je n'observe pas les lois qui me sont imposées, et je veux en donner à Dieu. (Lett. III, p. 232).

Les impatients pour lesquels une parole semble être un coup de poignard ; et s'ils n'en répondent pas quatre, on dirait que leur cœur va éclater de dépit. (Lett. III, p. 271).

Tu serais vraiment trop coupable, si tu résistais (à Dieu); et tu résisterais si, par négligence, tu voulais dénouer au lieu de trancher. (Lett. III, p. 227).

L'orgueil épaissit l'intelligence de l'homme et le rend incapable de connaître Dieu ; mais il n'en est pas ainsi de l'humble : l'œil de son intelligence est pur, il en a ôté la poussière de l'amour-propre et de la sensualité. (Lett. III, p. 350).

C'est la seule volonté mauvaise qui fait le péché ; c'est la volonté qui fait le péché ou

la vertu, selon qu'elle aime l'un ou l'autre. (Lett. III, p. 424).

Le péché est la seule chose qui affaiblisse l'âme. (Lett. III, p. 436).

Nous avons beau voir des religieux relâchés, qui n'observent pas leur règle, la règle est toujours bonne, parce qu'elle est établie et donnée par le Saint-Esprit. (Lett. III, p. 463).

L'âme n'offense Dieu qu'en aimant ce qu'il déteste, et en détestant ce qu'il aime. (Lett. III, p. 583).

Elle est bien folle et bien insensée l'âme qui veut se conduire elle-même. Il semble qu'elle croit en savoir plus que Dieu, et elle ne s'en aperçoit pas. (Lett. III, p. 669).

Toutes les peines qu'endure ou peut endurer l'âme en cette vie sont insuffisantes à expier la plus légère faute. (Dial. I, p. 9).

La croix . . effaça la souillure du péché d'Adam. Mais une trace en demeura, qui est l'inclination au péché et à toutes les infirmités du corps, comme la cicatrice que laisse une plaie quand elle est guérie. (Dial. I, p. 58).

Le péché est beaucoup plus puni depuis la Rédemption par le sang, parce que les hommes ont plus reçu. . . Et ils redeviennent mes

ennemis, après avoir été réconciliés par le sang de mon fils. (Dial. I, p. 63).

La volonté, ni le démon, ni l'homme ne la peuvent changer, parce qu'elle est vôtre et donnée par moi... Mais cette arme, vous la remettez aux mains du démon, vraiment comme un couteau avec lequel il vous frappe, avec lequel il vous tue. (Dial. I, p. 142).

Je n'ai jamais donné, je ne donne pas ma miséricorde pour qu'on se serve d'elle pour m'offenser. (Dial. I, p. 171).

Le mondain, comme un voleur, dérobe mon honneur à Moi, son créateur, pour se le donner à lui-même. (Dial. I, p. 327).

Celui qui n'est pas corrigé et celui qui ne corrige pas ressemblent à un membre qui commence à pourrir et sur lequel le mauvais médecin met vite un emplâtre au lieu de brûler la plaie. (Dial. II, p. 40).

Dans une âme parfaite la sensualité sommeille, mais elle n'est pas morte... beaucoup sont misérablement tombés par trop de confiance en eux-mêmes. (Dial. II, p. 205).

Beaucoup sont pauvres et voudraient bien ne pas l'être: ceux-là sont riches par la volonté. (Dial II, p. 224)

Les hommes, amis des richesses... ont plus de douleur de perdre la richesse et les biens de ce monde que de me perdre, moi qui suis la suprême et éternelle richesse. (Dial. II, p. 229).

Oui, je le sais bien, ce qui vient de moi dans ce que je fais mérite nécessairement l'enfer, car il ne vient de moi que l'imperfection et le péché ; mais vous, Seigneur, la miséricorde vous est naturelle, comme il est naturel au feu de brûler. (Supp. p. 142).

PRIÈRE

On ne cesse pas de prier en ne cessant pas de bien faire. (Lett. I, p. 93).

Attachez-vous à la prière comme au sein de votre mère. (Lett. II, p. 169).

Il faut pratiquer peu à peu la prière continuelle, qui n'est autre chose qu'un saint désir et un doux mouvement d'amour qui suit l'intelligence. (Lett. II, p. 194).

Tous les trésors et les jouissances qu'une âme peut avoir dans cette vie, on les trouve dans la sainte prière. (Lett. II, p. 203).

Le parfum des choses terrestres vient de la sainte pensée de Dieu d'où elles sortent. (Lett. II, p. 246).

La prière porte et rapporte : elle porte nos désirs pleins de la haine de nous-mêmes et de l'amour de la vertu, éprouvés dans la charité du prochain ; et elle rapporte la volonté de Dieu, et lorsque l'âme la connaît, elle se l'applique par de saintes et bonnes œuvres. (Lett. III, p. 37).

La prière mentale est vraiment une mère qui conçoit les vertus dans l'amour de Dieu et les nourrit dans l'amour du prochain. (Lett. III, p. 55).

La prière est une arme avec laquelle l'âme se défend contre tout ennemi. (Dial. I, p. 218).

L'âme doit unir à la connaissance de ma bonté, la connaissance d'elle-même, et la connaissance de moi à la connaissance d'elle-même ; ainsi la prière vocale sera utile à l'âme et agréable à moi-même. (Dial. I, p. 224).

Tout ce qui se dit et se fait pour le salut du prochain, est une prière virtuelle... Tout ce qu'on fait pour soi ou pour son prochain, avec une bonne volonté, est une prière. (Dial. I, p. 227).

La prière est un pâturage, un champ où toutes les vertus trouvent leur nourriture, leur développement, leur vigueur ; et, dès que cette ressource leur manque, elles s'affaiblissent et meurent, pour ainsi dire, de faim. (Suppl. p. 211).

Je veux que ta cellule soit la connaissance profonde de tes faiblesses et de tes fautes. Cette cellule, dans laquelle l'esprit se retire

avec une sainte componction, tous ceux qui se consacrent à mon service peuvent et doivent la creuser dans leurs cœurs. En le faisant, on travaille à sa perfection ; quels que soient le lieu et les personnes qu'on rencontre, on s'y trouve toujours solitaire et tranquille. (Supp. p. 217).

TEMPS ET ÉTERNITÉ

Après la fleur vient le fruit ; nous recevons la récompense de nos fatigues en cette vie par l'augmentation de la grâce, et en l'autre par l'éternelle vision de Dieu. (Lett. I, p. 313).

Le temps paraît toujours précieux, parce que c'est avec le temps que la volonté peut acquérir ou perdre son trésor. (Lett. II, p. 339).

Oh! combien est aveugle et insensé celui qui compte sur le temps qu'il n'a pas, qui ne profite pas de celui qu'il a, et qui agit comme s'il était sûr de toujours vivre (Lett. II, p. 505).

Lorsqu'on voit que la vie est si courte, qu'il faut attendre la mort de jour en jour, et que notre vie est comme sur une pointe d'aiguille, quel est celui qui ne réprimera pas les vaines et folles joies du monde? Lett. II, p. 539).

Oh! combien est à plaindre cette âme qui, à l'instant de la mort, au moment de la récolte, se trouve sans aucun fruit. (Lett. II, p. 546).

Les choses de la terre ne périssent que parce qu'on néglige celles du ciel. (Lett. I, p. 5).

Nos iniquités, Il paraît ne pas les voir, et cependant, quand viendra l'heure de la mort, il montrera qu'il les a bien vues, puisque toute faute sera punie et toute vertu récompensée. (Lett. I, p. 127).

Nous sommes des étrangers et des voyageurs en cette vie, et nous pouvons faire fortune avec le trésor du temps et le libre arbitre. (Lett. I, p. 194).

N'attendez pas le temps, parce que le temps ne nous attend pas. (Lett. III, p. 193).

Les choses du monde passent comme le vent. (Lett. III, p. 196).

En mourant, l'homme doit tout laisser ; il n'emporte avec lui que le bien ou le mal qu'il a fait. (Lett. III, p. 197).

(Celui qui) s'attache par le désir à toutes les délices du monde... est comme le fou, ou comme celui qui rêve qu'il a de grandes jouissances, et qui ne trouve plus rien à son réveil. (Lett. III, p. 198).

Les choses passagères... périssent comme la fleur qui, une fois cueillie, perd sur le champ sa beauté. (Lett. III, p. 220).

Le Christ, le doux Jésus, nous invite à boire l'eau vive, mais le démon, de son côté, nous invite à boire celle qu'il a pour lui-même : il a en lui la mort, et il nous invite à boire une eau de mort. Si vous lui demandez : Qu'est-ce que tu me donneras, si je te sers ? Il vous répondra : Ce que j'ai pour moi; je suis privé de Dieu, et tu seras privé de Dieu ; je suis dans le feu éternel où sont les flammes et les grincements de dents ; je suis privé de la lumière et plongé dans les ténèbres ; j'ai perdu toute espérance et j'ai pour compagnons tous ceux qui sont tourmentés et torturés dans l'enfer comme moi. Ce sont les joies et les consolations que tu auras pour ta peine. (Lett. III, p. 274).

Le temps ne vous attend pas ; vous ne devez pas non plus l'attendre et faire comme le corbeau qui crie: « Cras, cras » : demain, demain. (Lett. III, p. 394).

Nous devons être comme des pélerins que les plaisirs ou les difficultés du chemin ne détournent et n'arrêtent pas, mais qui marchent toujours jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme. (Lett. III, p. 408).

En suivant cette voie douce et droite, nous recevrons le fruit de cette paix: en cette vie nous mangerons les miettes de la grâce, et

dans la vie éternelle, nous jouirons de la nourriture abondante et parfaite qui rassasie parfaitement, sans laisser rien à désirer. (Lett. III, p. 422).

Ne voyez-vous pas que la chair est mortelle ? Sa beauté passe aussi vite que la fleur séparée de sa tige. (Lett. III, p. 453).

Je confesse que je suis mortelle, et c'est là une grande grâce, car, par la mort, j'arriverai à ma fin, à Dieu, qui est ma vie. (Lett. III, p. 589).

Avez-vous plus d'une âme ? Non. Si vous en aviez deux, vous pourriez en donner une à Dieu et l'autre au monde. Vous n'avez aussi qu'un corps et c'est bien peu de chose. (Lett. III, p. 619).

Les richesses de cette vie sont une bien triste pauvreté, quand nous les possédons avec un amour déréglé, en dehors de Dieu. (Ibid.).

Les richesses du monde sont une grande pauvreté, et elles ne peuvent être jamais complètement possédées que par celui qui les méprise complètement. (Lett. III, p. 510).

Avec la vie finit pour l'homme l'usage du libre arbitre. (Dial. I, p. 129).

Quand une âme arrive à la vie éternelle, tous les élus participent au bonheur de cette

âme, et elle, au bonheur de tous. (Dial. I, p. 132).

Ce n'est pas le corps qui rend l'âme bienheureuse, c'est l'âme qui, de son abondance, donne au corps la béatitude. (Dial. I, p. 134).

Sais-tu quel est le bien principal que possèdent les bienheureux ? C'est d'avoir leur volonté pleine de ce qu'ils désirent. C'est Moi qu'ils désirent, mais ce désir est en même temps une possession et une jouissance parfaites. (Dial. I, p. 151).

Mes saints se sont faits petits pour l'amour de moi, et je les ai faits grands en moi, l'éternelle vie, et dans le corps mystique de la sainte Eglise... Le monde les honore, parce qu'ils ont méprisé le monde. (Dial. I, p. 261).

O ma fille bien-aimée, combien glorieuse l'âme qui a réellement su traverser l'océan des tempêtes et arriver jusqu'à moi, l'Océan de paix, pour y remplir le vase de son cœur dans les flots de ma souveraine et éternelle divinité. (Dial. I, p. 309).

Le démon ne dort jamais, et il fait ainsi la leçon aux négligents qui passent à dormir le temps de gagner. (Dial. I, p. 316).

Toutes vos richesses temporelles ne sont pas égales, ne seront jamais égales ni même

comparables, aux dons spirituels que vous recevez. (Dial. II, p. 18).

J'ai vu aussi les peines des damnés et de ceux qui sont en purgatoire. Si les pauvres humains voyaient ce qu'est un seul de ces tourments le plus léger, ils aimeraient mieux mourir dix fois, si c'était possible, que de l'endurer un seul jour. (Vie p. 232).

Mes enfants bien-aimés, ne vous affligez pas de mon trépas, mais réjouissez-vous plutôt avec moi, et félicitez-moi de ce que j'abandonne ce lieu de douleurs pour aller me reposer dans cet océan de paix qu'est le Dieu éternel. (Vie p. 401).

Oui, Seigneur, vous m'appelez et je vais à vous ; je viens, non pas à cause de mes mérites, mais à cause de votre seule miséricorde, et cette miséricorde, je vous la demande au nom de votre précieux Sang. (Supp. p. 304).

TABLE DES MATIÈRES

Dieu..... 7

Jésus-Christ..... 13

Marie..... 21

Amour de Dieu..... 22

Amour du prochain..... 35

Amour et haine de soi-même..... 41

Vertu et Vertus..... 53

Souffrances..... 65

Péché et Péchés..... 76

Prière..... 83

Temps et Eternité..... 86

Toulon — Imp. G. MOUTON, 2, rue de l'Ordonnance

ORAISONS ET ÉLÉVATIONS

NIL OBSTAT :

Saint-Maximin, 7 mars 1923

Fr. R. Bonhomme,
Pr. Prov.

IMPRIMATUR :

Saint-Maximin, 11 mars 1923

† Felix, *episc. Forojul.*

Oraisons et Élévations

PAR

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR LE

R. P. AUGUSTIN BERNARD O. P.

ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
SAINT-MAXIMIN
(Var)

AVERTISSEMENT

La publication que la *Collection des Chefs-d'œuvre ascétiques et mystiques* présente aujourd'hui au public pourrait s'intituler : *Esprit de sainte Catherine*. Le lecteur y trouvera en effet la moelle des enseignements de l'incomparable mystique siennoise et la fleur de sa doctrine. Les dévots de sainte Catherine, nourris du *Dialogue* et des *Lettres*, retrouveront ici les thèmes familiers à la contemplative dominicaine, à la fervente thomiste, les idées maîtresses sur le *Mystère du sang*, le *néant de la créature, la connaissance surnaturelle de Dieu par le don de la foi*, l'*intercession pour l'Église, Épouse du Christ*... qui rythment comme des *leitmotiv* ses brûlantes contemplations.

Notre recueil contient, avec les *Oraisons* recueillies et publiées par Gigli à la suite du *Dialogue*, les admirables élévations éparses dans ce dernier livre.

Notre publication ne prétend pas faire oublier l'excellente traduction des *Oraisons* seules (supérieure à celle de Cartier) publiée

par l'*Art catholique* en 1919. Elle vise seulement à donner une plus grande diffusion à ces incomparables reliques d'une des âmes les plus lumineuses qui aient jamais rendu gloire à Dieu « dans le jardin de sa chère Épouse », l'Église. Le peu qui en a été conservé [1] mérite d'être connu de toutes les âmes qui apprécient plus que tout la piété doctrinale.

Ce petit recueil ne fait du reste pas double emploi avec l'excellent travail signalé plus haut. Il est plus complet et disposé, autant du moins que nous l'avons pu, dans l'ordre chronologique. Chaque « Oraison » est précédée d'une courte notice qui fixe les idées du lecteur.

***

1. Nous n'en possédons en effet qu'une très minime partie. Les extases de sainte Catherine — surtout à la fin de sa vie — étaient quasi quotidiennes. Le recueil des « Oraisons » proprement dites ne comprend que vingt-six pièces. Elles furent publiées pour la première fois à Venise en 1500, par Aldo Manuzio, et réimprimées par Gigli en 1707, à la suite du *Dialogue*, tome IV des *Opere di S. Catherina*. Le P. Chardon les traduisit en 1648, à la suite du *Dialogue* avec le titre : « Élévations d'esprit en forme d'oraisons proférées de la bouche de sainte Catherine de Sienne avec véhémence de ferveur, durant ses extases : Recueillies et réduites par escrit par plusieurs doctes et saints personnages présents ».

Traductions plus récentes de Cartier, à la suite du *Dialogue* (1855) et d'un religieux Dominicain, (les *Oraisons* seules) à l'*Art catholique*, 1919. Ce dernier travail l'emporte de beaucoup sur l'infidèle paraphrase de Cartier.

Ces « pages choisies » de sainte Catherine forment, avec les *Lettres au Bienheureux Raymond de Capoue*, publiées par le P. Bernadot dans la même collection, une Anthologie catherinienne qui, nous l'espérons, donnera aux âmes désireuses d'une plus abondante lumière le goût d'un commerce plus intime avec les écrits de la Sainte.

Nous supposons connues, au moins dans leurs grandes lignes, la vie et l'activité historiques de Catherine (voir la préface de l'opuscule du P. Bernadot mentionné ci-dessus).

Nous donnons simplement ici quelques points de repère chronologiques sur les dernières années de sainte Catherine. C'est entre ces dates que s'échelonnent les « oraisons » que nous publions.

1376 (juin-septembre). Mission de sainte Catherine à Avignon, auprès de Grégoire XI pour le compte de la république de Florence. Sa mission diplomatique échoue, mais elle décide Grégoire à retourner à Rome.

1376 (octobre). A Gênes, le pape apprenant les mauvaises dispositions des Romains à son endroit, hésite à poursuivre son voyage. Il surmonte enfin ses répugnances et continue sa route vers la ville éternelle, tandis que Catherine retrouve sa chère solitude de Sienne.

1377. Ambassade de Catherine à Florence.
1378. Mort de Grégoire XI. Élection d'Urbain VI. Commencement du Grand schisme d'Occident (20 septembre 1378).
La sainte est appelée à Rome.
Composition du *Dialogue* (octobre 1378).
Arrivée à Rome le 28 novembre 1378.
1380. Mort de Sainte Catherine, à l'âge de 33 ans, le 29 avril 1380.

***

Il ne sera pas inutile, pour faciliter l'intelligence de ces belles prières, d'ajouter quelques indications sur leur origine. La plupart furent prononcées pendant les extases de la sainte et quelques-unes furent recueillies par son entourage. Voici comment s'exprime le B. Raymond :

« Le feu tend naturellement à s'élever, de même l'âme de Catherine toute brûlante de l'amour divin, manifestement entraînée par une habitude qui était devenue comme une seconde nature, tendait continuellement à ces régions supérieures où le Christ est assis à la droite de Dieu. Aussi son corps tombait-il souvent, très souvent dans cet état extraordinaire qu'on appelle extase.

Aussitôt que cette sainte âme était un peu plus pénétrée du souvenir de son Époux

céleste, elle s'arrachait autant qu'elle le pouvait aux sens corporels. Les extrémités du corps, c'est-à-dire les mains et les pieds se contractaient. Cette contraction prenait d'abord les doigts, puis les membres tout entiers qui adhéraient alors si fort aux lieux qu'ils touchaient, qu'on les eût rompus et brisés avant d'avoir pu les en arracher. Les yeux se fermaient complètement, le cou prenait une rigidité cadavérique telle qu'il y avait danger, pour la santé de la sainte, à la toucher à ce moment...

...Depuis que la vierge consacrée à Dieu eût puisé un breuvage de vie au côté du Sauveur, elle déborda d'une telle plénitude de grâce que sa contemplation devint pour ainsi dire continuelle. Son esprit était si fortement attaché à la considération de son Créateur... que les facultés inférieures en perdaient la plupart du temps l'exercice de leurs fonctions. Nous en avons fait mille fois l'expérience. Nous avont vu et palpé avec nos mains ses bras et ses mains, tellement raidis qu'on les eût brisés plutôt qu'arrachés aux lieux qu'ils touchaient pendant ses ravissements. Ses yeux étaient complètement fermés, ses oreilles ne percevaient plus aucun son, si fort qu'il pût être. Tous les sens de son corps étaient alors privés de leur activité propre.

Elle chantait alors le Seigneur avec les esprits angéliques, et souvent son corps était soulevé de terre. Pendant ces ravissements, Catherine voyait les merveilles de Dieu et murmurait alors quelquefois des paroles admirables et des pensées bien profondes dont quelques-unes ont été consignées par écrit... [1] »

1. *Vie de Sainte Catherine*, par le B. Raymond, traduction Hugueny, pp. 132, 196, 202.

Oraisons et Élévations

I

Prière pour le Pape Grégoire XI.

Faite en Avignon, au cours de l'ambassade de Catherine, et probablement dans les premiers jours de septembre 1376.

Le Pape subissait l'ascendant de la sainteté de Catherine qui l'exhortait à la fermeté et à la virilité et le poussait à retourner à Rome ; mais elle devait lutter contre les atermoiements du caractère indécis du Pape, et l'opposition intéressée de la Cour pontificale.

Grégoire fit demander à Catherine de prier tout particulièrement pour lui.

Cette prière fut recueillie par messire Thomas Petra, sténographe (abbreviatore) de Grégoire XI et plus tard secrétaire du pape Urbain VI.

O Déité ! Déité ! ineffable Déité ! O Bonté souveraine qui, par pur amour, nous as créés à ton image et à ta ressemblance ! Tu n'as pas dit en créant l'homme : Sois fait ! comme pour les

autres créatures ; mais tu as dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* ! O amour ineffable, toute la Trinité a concouru à sa création et la forme de la Trinité, Déité éternelle, a été imprimée dans les puissances de son âme [1].

Tu lui as donné la mémoire pour qu'il reçoive ta forme, ô Père éternel. Comme Père, tu tiens et conserves toutes choses en toi : ainsi tu nous as donné la mémoire pour retenir et conserver ce que l'intelligence voit, saisit et connaît de toi, Bonté infinie. Et par cette intelligence nous participons à la Sagesse de ton Fils unique. Tu nous as donné la volonté, la douce clémence du Saint-Esprit : cette volonté se lève, pleine de ton amour, elle saisit comme avec la main ce que l'intelligence comprend de ta Bonté ineffable, avec cette main énergique de l'amour elle remplit la mémoire et le cœur de toi.

Grâces, grâces à toi, haute et éternelle Déité, pour tant d'amour que Tu nous manifestes en nous donnant une forme si précieuse et les puis-

1. Cette idée, qui va revenir si souvent dans la bouche de la sainte, est étudiée au point de vue théologique par saint Thomas, *Sommme théologique*, 1re partie, quest. 93.

S. Thomas y montre la différence entre le *vestige* de Dieu dans la création commune et son *image*, reflet plus brillant et conformité plus étroite entre l'effet et la cause qui ne se trouve que dans la créature intelligente, humaine et angélique,

Le rapprochement entre les trois personnes de la Sainte Trinité et les trois facultés (mémoire, intelligence, volonté) de notre âme unique est également une idée très familière à sainte Catherine.

sances de notre âme : l'intelligence pour te connaître, la mémoire pour nous souvenir de toi et te garder en nous, la volonté et l'amour pour t'aimer au-dessus de tout. N'est-il pas raisonnable, quand on sait que tu es l'infinie Bonté, de t'aimer ? Qu'il rougisse l'homme qui, tant aimé de toi, n'aime pas !

O Déité éternelle, en toi est l'amour sans mesure. Lorsque notre misère et notre fragilité nous firent tomber dans la corruption du péché par la désobéissance de notre premier père, toi, Père souverain et éternel, l'amour t'a contraint à jeter un regard de miséricorde sur nous, pauvres malheureux. Et tu as envoyé le Verbe, ton Fils unique, le Verbe, Parole incarnée, voilé sous la misère de notre chair, vêtu de notre mortalité.

Et toi, ô Christ Jésus, notre Réconciliateur, notre Réformateur et Rédempteur, tu t'es fait médiateur, ô Verbe d'amour. De la grande guerre entre l'homme et Dieu tu as fait la grande paix. Nos iniquités et la désobéissance d'Adam, tu les as punies sur ton corps en obéissant jusqu'à l'ignominieuse mort de la croix. Sur la croix, ô doux Amour Jésus, tu as fait un coup qui a satisfait à notre faute et aussi à l'offense du Père que tu as vengé sur toi-même.

J'ai péché, Seigneur, prends pitié de moi.

De quelque côté que je me tourne, je trouve l'ineffable Amour. Nous sommes inexcusables

de ne pas aimer car, ô Dieu-Homme, tu m'as aimée sans être aimé de moi ; je n'étais pas et tu m'as créée. Tout ce que je veux aimer et qui a l'être, je le trouve en toi, excepté le péché qui n'est pas en toi et qui n'est pas digne d'amour. Si nous voulons aimer Dieu, nous avons ton ineffable Divinité ; si nous voulons aimer l'homme, tu es l'Homme, et je peux te connaître, Pureté ineffable. Si je veux aimer un maître, n'as-tu pas payé le prix de ton sang, ne nous as-tu pas retirés de la servitude du péché ? C'est toi, le Maître, notre Père, notre Frère par ta bénignité, par ton amour sans mesure. O Déité éternelle, le Verbe, ton Fils, a voulu, selon ta volonté, répandre son précieux Sang en faveur de notre misère sur le bois salutaire de la très sainte Croix.

O Déité, tu es la souveraine Sagesse : je suis une ignorante et misérable créature. Tu es la souveraine et éternelle Bonté. Je suis la mort, et toi, la vie ; moi, les ténèbres : toi, la lumière ; moi, la folie : toi, la Sagesse ; toi, l'infini : moi, le fini ; moi, le malade : toi, le médecin. Je suis une fragile pécheresse qui ne t'a jamais aimé. Tu es la Beauté très pure, et je ne suis qu'une très sordide créature. Par un amour ineffable tu m'as sortie de toi-même, et c'est par grâce et non par justice que tu nous attires à toi, si nous voulons nous laisser attirer, c'est-à-dire si notre volonté ne se révolte pas contre la tienne.

Hélas ! Seigneur, j'ai péché ; prends pitié de moi.

Bonté éternelle, ne regarde pas nos misères dont nous nous sommes chargés nous-mêmes en nous séparant de toi, Bonté sans mesure, en éloignant notre âme de son objet véritable. Nous te prions, par ton infinie miséricorde, de regarder avec ta souveraine clémence et ta compassion ton unique Épouse. Éclaire celui qui est ton Vicaire sur la terre afin qu'il ne t'aime pas pour lui-même, ni lui-même pour lui-même, mais qu'il t'aime et qu'il s'aime pour toi. S'il t'aime pour lui, nous périssons tous car en lui est notre vie et notre mort selon qu'il est zélé pour nous sauver, nous, ses brebis en danger de perdition. S'il s'aime et s'il t'aime pour toi, nous vivons car nous recevons du bon pasteur un exemple de vie.

O souveraine et ineffable Déité, j'ai péché et je ne suis pas digne de te prier ; mais tu es assez puissante pour m'en rendre digne. Seigneur, punis mes péchés et ne regarde pas le monde à travers mes misères. J'ai un corps : je te le rends et je te l'offre. Voici ma chair, voici mon sang : immole, détruis, brise mes os en faveur de ceux pour lesquels je te prie. Si tu le veux, mes os et la moelle de moi-même, triture-les en faveur de ton Vicaire, l'unique époux de ton Épouse, pour lequel je te prie de m'accorder qu'il cherche ta volonté, qu'il l'aime et qu'il l'accom-

plisse, et qu'ainsi nous ne périssions pas. Donne-lui un cœur nouveau. Fais-le croître sans cesse en ta grâce. Qu'il soit fort pour dresser l'étendard de la très sainte Croix et faire participer les infidèles, autant que nous, au fruit de la Passion, au sang de ton Fils unique, l'Agneau immaculé.

Éternelle, ineffable et haute Déité !

J'ai péché, Seigneur, prends pitié de moi.

II

Prière pour obtenir aux ministres du Seigneur l'union à la volonté de Dieu.

Cette seconde oraison, prononcée en la même circonstance, fait corps avec la précédente.

« Quand elle eut prononcé à haute voix l'oraison qui précède, nous apprend Gigli, la sainte demeura encore en extase, sans rompre le silence. Après un certain temps, elle prononça cette deuxième oraison. »

O Déité ! Déité ! éternelle Déité ! Je le confesse et je ne le nie point, tu es l'Océan de la paix où vit et se nourrit l'âme qui se repose en toi par un tendre amour et dans l'union de l'amour, en conformant sa volonté à ta souveraine et éternelle volonté dont le seul but est notre sanctification. L'âme qui considère cela se dépouille de sa volonté pour se revêtir de la tienne.

O très doux Amour, le signe très sûr de ceux qui demeurent en toi, c'est qu'ils suivent ta volonté selon que tu l'entends et non comme ils l'entendent. C'est un signe excellent qu'ils sont revêtus de ta volonté, s'ils cherchent cette volonté et non celles des créatures ; s'ils évitent de se réjouir de la prospérité pour se réjouir de

l'adversité dont ils savent que c'est l'amour seul qui l'envoie. Aussi l'aiment-ils comme ils aiment tes créatures, lesquelles sont dignes d'amour. Seul le péché ne vient pas de Toi et ne mérite point l'amour.

Et moi, pauvre misérable, j'ai péché en aimant le péché. Seigneur, prends pitié de moi. O mon Seigneur, punis mes péchés. Purifie-moi, Bonté éternelle, ineffable Déité. Exauce ta servante et ne regarde pas la multitude de mes iniquités.

Je te demande de diriger vers toi le cœur et la volonté des ministres de la sainte Église, ton épouse, afin qu'ils te suivent, toi, l'Agneau immolé, pauvre, humble et doux sur la voie de la très sainte Croix, de la manière que tu le veux et non selon leur fantaisie. Qu'ils soient des créatures célestes, les anges de la terre, car ils doivent administrer le Corps et le Sang du Fils unique de Dieu, l'Agneau immaculé. Qu'ils ne soient pas des animaux sans raison indignes de ce ministère. Unis-les, ô divine Miséricorde, et baigne-les dans le tranquille océan de ta Bonté afin qu'ils ne perdent plus le temps présent.

J'ai péché, Seigneur, prends pitié de moi. Exauce ta misérable servante qui te supplie d'écouter sa prière. Je crie vers toi, Père très miséricordieux. Je te prie aussi pour tous mes fils et tous ceux que tu m'as donnés et que j'aime d'un amour particulier, par ta charité immense, ô souveraine, éternelle et ineffable Déité.

III

Sur le chemin du retour à Rome, Catherine avait précédé le Pape de quelques jours. Elle se trouvait déjà à Gênes quand Grégoire y arriva le 18 octobre 1376. Des nouvelles alarmantes lui parvinrent. L'hostilité des Florentins ne désarmait pas et, à Rome, des éléments turbulents manifestaient des dispositions hostiles au Pontife. Les cardinaux profitèrent de ces circonstances pour arracher au Pape hésitant et déjà ébranlé la décision du retour à Avignon.

Mais une entrevue secrète eut lieu la nuit entre la sainte et le pape : Grégoire en sortit renouvelé et plein de courage pour mener à bien son dessein.

La prière suivante a vraisemblablement été prononcée après l'entrevue dont nous venons de parler.

O Père tout-Puissant, Dieu éternel, inestimable et très douce charité ! Je vois et je tiens en mon cœur que tu es la voie, la vérité et la vie. Tu es l'itinéraire que doit suivre tout homme qui veut aller à toi. Cette voie, ton amour ineffable l'a tracée. Elle consiste en la vraie connaissance de la sagesse, ton Fils unique, notre Seigneur Jésus-Christ.

O Dieu éternel et incompréhensible ! Quand la race humaine, victime de sa lamentable fragi-

lité eut mérité la mort, poussé par ton seul amour et n'écoutant que ta miséricorde compatissante, tu envoyas vers nous ce vrai Dieu et Seigneur, Jésus-Christ, ton Fils.

Tu l'as revêtu de notre chair mortelle et tu as voulu qu'il vînt à nous, non dans les délices et dans le faste de ce monde caduc, mais dans la gêne, le dénuement, la souffrance ; obéissant à ta volonté et l'accomplissant pour notre rédemption, il méprisa les embûches du monde, et l'opposition de l'ennemi : il put ainsi vaincre la mort par la mort même, en poussant l'obéissance jusqu'à l'affreuse mort de la Croix [1].

O incompréhensible amour ! Tu es bien toujours le même ! Aujourd'hui, tu envoies ton vicaire racheter les enfants qui se sont perdus en se séparant de l'obédience de l'Église leur mère et ton unique Épouse. Et, comme jadis tu fis à ton cher Fils notre sauveur, c'est dans l'an-

1. Le meilleur commentaire de cette doctrine se trouve dans les chapitres 21-22 du *Dialogue* (trad. Hurtaud, t. I, pp. 74-77), où sainte Catherine expose sa fameuse allégorie du *Pont*. Jésus-Christ, Dieu et homme, est le pont qui, franchissant l'abîme, qui sépare le ciel et la terre, a rétabli entre l'homme et Dieu les communications coupées par le péché. Depuis lors, il est la pierre angulaire, le seul fondement sur lequel il est profitable de bâtir.

A rapprocher des pages célèbres de sainte Thérèse (*Vie par elle-même*, chap. XXII), où la sainte Carmélite raconte les illusions qu'elle eut pendant un certain temps sur la possibilité d'aller à Dieu en négligeant l'humanité de N.-S. J.-Christ. Cf. Marmion, *Jésus-Christ dans ses mystères*, p. 77 sq.

goisse et les périls que tu confies à ton vicaire la mission d'arracher ces enfants au châtiment de la désobéissance et à la mort du péché.

Mais voilà que des hommes fragiles, présumant trop de leur jugement dépravé et de l'attachement charnel au dessein contraire, veulent, poussés par l'ennemi, contrecarrer ta volonté et l'empêcher de porter son fruit de salut. Ils veulent détourner ton vicaire terrestre d'accomplir sa mission libératrice.

O amour éternel, ils redoutent la mort du corps et non celle de l'âme ! Ils jugent d'après leur sens et leur volonté propres et non pas en se réglant sur tes jugements véridiques et sur la profonde sagesse de ta Majesté. Tu es cependant la norme qui s'impose à nous : tu es la porte par où il nous faut passer. C'est dans le labeur et dans l'angoisse que, conformément à ta parole nous devons nous réjouir, car pour cela nous sommes nés. Le monde et la chair misérable ne portent que des fruits décevants : ton admirable Providence l'a voulu ainsi pour que nous ne nous réjouissions pas en ces choses et que nous mettions ailleurs notre espérance ; pour que nous ne désirions plus que le fruit de ton salut et tes dons célestes.

Qu'il se réjouisse donc ton vicaire en faisant ta volonté, se conformant à la Justice de Jésus-Christ lequel ouvrit toutes les veines de son corps très saint et le laissa meurtri et donna tout son

sang pour laver nos péchés et nous racheter, dans son ineffable miséricorde. Tu as donné à ton vicaire le pouvoir des clés, pour qu'il liât et déliât nos âmes en se conformant à ta volonté et en suivant tes traces. Je supplie donc ta très sainte Clémence de le purifier. Qu'il brûle en son cœur du désir de recouvrer les membres perdus ; puisse-t-il les recouvrer effectivement, ta souveraine Puissance aidant.

Si sa lenteur t'offense, ô éternel Amour, punis-la sur mon corps : je te l'offre pour que tu le châties, le détruises même, si tel est ton bon plaisir.

J'ai péché, Seigneur ! Prends-moi en pitié !

***

Par une faveur ineffable, par pure bonté, toi Dieu éternel, tu t'es épris de ta créature. Tu lui as envoyé ton vicaire, avec mission de sauver cette brebis en péril : permets à cette misérable pécheresse que je suis de t'en rendre grâces !

Infinie bonté, charité inestimable, Dieu de vérité ! Poussé par l'Amour et moyennant la mort de ton Fils unique, tu as racheté l'homme, fils d'Adam. Honte à lui qui ne fait pas ta volonté, laquelle pourtant ne cherche que notre sanctification.

Dieu éternel ! fait homme et uni à notre nature par amour, tu nous envoies ton Vicaire

pour qu'il nous distribue les grâces de sanctification et qu'il te ramène tes enfants égarés. Accorde-lui donc de ne s'inspirer que de ta volonté, en délaissant la prudence charnelle qui ne sait juger que selon le sens propre ; accorde-lui de ne se laisser abattre par aucune adversité. En dehors de toi, tout n'est que néant.

***

Ne regarde pas mes péchés, à moi qui crie vers toi. Exauce-moi plutôt, clémente et ineffable Charité ! En nous quittant tu ne nous laisses pas orphelins : tu laisses après toi ton vicaire qui nous donne le baptême de l'Esprit-Saint ; et non pas une fois seulement comme pour le baptême d'eau qui nous a lavés une fois pour toutes : mais sans cesse, il nous purifie par la sainte Puissance que tu lui as donnée et il efface nos péchés. Ta venue parmi nous a été accueillie par des affronts et nous nous sommes détournés de toi pour écouter la voix de la chair et de l'amour-propre. Tu es tout pâle parce que tes créatures rendent inutile ta grâce et dépouillent ton unique Épouse.

Éternelle Miséricorde, fais de ton Vicaire un mangeur d'âmes, enflammé de zèle pour ta gloire et ne s'appuyant que sur toi, infinie et éternelle Bonté ! Guéris par lui nos infirmités et rétablis ton Épouse, grâce à ses conseils salutaires et à ses œuvres vertueuses.

Réforme aussi, ô Dieu éternel, son entourage : qu'ils s'appliquent à te suivre, toi seul, Dieu éternel avec un cœur simple et une volonté parfaite. Ne regarde pas ma misère à moi, qui te prie pour eux, mais plante-les, eux, dans le jardin de ta volonté.

Je te bénis, ô Père éternel, pour qu'en retour tu bénisses ces serviteurs : apprends-les à se mépriser eux-mêmes pour toi et à ne suivre en tout que ta volonté, ton éternelle et toujours obéie volonté. Pour eux tous, je te rends grâces.

IV

Elévation sur la fête de la Conversion de Saint Paul, 25 janvier 1377[1].

De retour à Sienne, Catherine reprit sa vie de contemplation et d'apostolat. C'est surtout après la sainte Communion qu'elle était favorisée d'extases et de ravissements. Ses disciples qui l'entouraient à ces moments, recueillaient parfois les paroles qui sortaient alors de sa bouche. Le B. Raymond de Capoue transcrivit cette prière, faite le jour de la conversion de saint Paul, un de ses saints de prédilection, qu'elle appelait familièrement « mon cher Paul » *mio Paoluccio*.

Cette oraison, qui ne se trouve pas dans la version latine est certainement incomplète. Le début appelait d'autres développements et il y manque les prières que Catherine avait l'habitude d'adresser à Dieu pour l'Église en général et ses disciples en particulier.

O Trinité éternelle et unique Déité ! Déité, essence unique en trois personnes ! Pourrai-je te comparer à une vigne à trois rameaux ? Tu fis l'homme à ton image et ressemblance pour

1. Dans Gigli, la 23e.

qu'il fût marqué à l'empreinte de ta Trinité et de la Déité, par les trois facultés qu'il possède dans une âme unique. Et par là non seulement il te ressemble, mais encore il s'unit à Toi. Par sa mémoire, il ressemble et il s'unit au Père à qui l'on attribue la puissance ; par l'intelligence il ressemble et s'unit au Fils à qui appartient la sagesse ; par la volonté, il se rapproche du Saint Esprit à qui l'on attribue la clémence et qui est l'amour mutuel du Père et du Fils.

***

O grand saint Paul, tu avais pénétré cette vérité toi qui savais si bien d'où tu venais, où tu allais et par quel chemin. C'est que tu avais connu ton Principe et ta fin, comme aussi l'itinéraire à suivre. Par cette considération, les trois facultés de ton âme se sont unies aux trois personnes divines. Ta mémoire adhérait au Père par le souvenir très net qu'il est le Principe d'où procèdent toutes choses : non seulement ce qui est créé mais aussi les divines personnes. Dès lors, tu ne pouvais pas ne pas voir qu'il est ton propre Principe.

Ton intelligence, unie au Fils, au Verbe, scrutait à fond l'ordre disposé par la sagesse du Verbe, selon lequel les créatures font retour à leur fin, qui s'identifie à leur principe [1].

1. Cette vue profonde est en parfait accord avec la méta-

Ta volonté, tu l'avais unie au Saint Esprit en aimant à plein cœur cet amour, cette clémence, qui, tu le savais, est la cause de toute la création, de toutes les grâces qui furent ton lot, sans aucun mérite préalable de ta part.

Tu savais qu'en toutes ses œuvres, la divine Clémence n'avait qu'un but : ta béatification. C'est pourquoi à pareil jour [1], ramené que tu fus par le Verbe, de l'erreur à la vérité, après avoir reçu la faveur d'un ravissement où tu as contemplé la divine Essence en trois personnes, revenu à ton corps, ou mieux : à tes sens, tu ne retins que la vision du Verbe incarné : mais tu en étais tout imprégné. Tu fus absorbé par la pensée que c'est en souffrant sans interruption que le Verbe incarné procura la gloire de son Père et notre salut. De là, chez toi-même cette perpétuelle soif de souffrances qui te faisait perdre de vue tout le reste pour ne plus connaître que le Christ Jésus crucifié. Le Père et l'Esprit-

physique de saint Thomas. Pour le Docteur angélique, la cause finale étant la plus haute des quatre causes, et celle qui déclanche l'action de la cause efficiente, par l'attrait qu'elle exerce sur lui, l'*ordre des agents* doit correspondre à l'*ordre des fins*. Par conséquent la cause efficiente première et universelle de la création doit être aussi la cause finale suprême, la fin dernière de toute créature.

Cf. *Somme théologique*, 1re partie, quest. 44, art. 4. La même doctrine sous l'aspect moral (*fin dernière de l'homme*) est exposée au début de la 2e partie de la *Somme* (traité de la Béatitude).

1. Allusion à la rencontre de S. Paul et de Jésus sur le chemin de Damas.

Saint n'ayant pas été sujets à la souffrance, il semblait que tu eusses oublié ces deux Personnes pour ne te souvenir que du Fils, et ne plus voir, en Lui, que les indicibles tourments de sa Passion... et Jésus crucifié, ajoutais-tu...

V

Invocation à la Trinité.

Comme il semble bien résulter d'une lettre au Bienheureux Raymond, la sainte aurait appris à écrire miraculeusement (cf. Jœrgensen, *Sainte Catherine de Sienne*, pp. 411-412). Il faut placer cet événement, semble-t-il, en 1377, pendant un séjour de la sainte au château-fort de Tentanno, près de Sienne, chez la comtesse Salimbene. Trouvant à portée de sa main un petit vase de cinabre comme en avaient les enlumineurs, la sainte, obéissant à une inspiration intérieure aurait écrit de sa propre main, la prière suivante [1] :

O Esprit saint, viens dans mon cœur : par ta puissance, attire-le à toi, ô Dieu vrai, et accorde-moi la charité en même temps que la crainte.

1. Le miracle est contesté par le Père Hurtaud, dans sa savante introduction au *Dialogue* (p. XXXVII-XLV, et particulièrement p. XLV, note 1). Jœrgensen, dans sa belle vie de la sainte, Appendice, p. 628, conteste la rigueur de l'argumentation du P. Hurtaud. De fait, le témoignage de la sainte paraît décisif. Il faudrait, pour le ruiner, établir que la lettre n'est pas authentique. Elle est publiée par le P. Bernadot, op. laud., pp. 117-118

O Christ, garde-moi de toute mauvaise pensée : réchauffe-moi et embrase-moi de ton très doux amour, et toute peine me semblera légère.

O mon Père saint, mon doux Seigneur, maintenant aide-moi dans toutes mes actions.

Christ Amour ! Christ Amour !

VI

Appel à la Miséricorde et à l'Amour.

Les cinq oraisons suivantes sont empruntées au *Dialogue* ; il faut donc les placer au mois d'octobre 1378, entre le 9 et le 13, au moment où Catherine venait d'apprendre la lamentable nouvelle qui devait avoir de si funestes conséquences sous le nom du « Grand Schisme d'Occident ».

Dans une extase, Dieu le Père avait fait connaître à Catherine combien est grand son désir de sauver ceux qu'il a créés. Mais la malice humaine contrarie les desseins de l'amour infini. La vierge répond par un appel ardent à la miséricorde en faveur de l'Église et de toutes les âmes rachetées par le sang de Jésus.

Mon Seigneur, abaisse le regard de ta miséricorde sur ton peuple et sur le corps mystique de la Sainte Église. Si tu pardonnes à tant de créatures et si tu les éclaires, elles te rendront plus de gloire en chantant ton infinie bonté qui les aura délivrées des ténèbres du péché mortel et de l'éternelle damnation, que je ne saurais jamais t'en donner, moi misérable, coupable de tant de fautes, occasion et instrument de tout mal. Je te

supplie donc, éternelle et divine Charité, d'exercer sur moi ta vengeance et de faire miséricorde à ton peuple. Je ne sortirai point de ta présence que je ne te voie lui faire miséricorde.

Et que me servirait-il d'avoir la vie si ton peuple était dans la mort, si les ténèbres se levaient sur ton Épouse, qui est lumière ; et tout cela, surtout à cause de mes fautes ! Je veux donc, je te demande en grâce, que tu prennes pitié de ton peuple, par l'éternelle charité qui te poussa à créer l'homme à ton image et ressemblance ; car tu l'as dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance.* Et si tu as fait cela, c'est que tu voulais, ô Trinité éternelle, que l'homme te participât tout entier, toi, souveraine, éternelle Trinité. Tu lui donnas la mémoire pour retenir tes bienfaits, et par elle il participe à ta puissance, ô Père éternel. Tu lui donnas l'intelligence pour connaître ta bonté, et par elle il participe à la sagesse de ton Fils unique ; Tu lui donnas la volonté pour aimer ce que l'intelligence voit de ta vérité, et par elle il participe à l'amour de l'Esprit Saint.

Quelle est donc la raison qui t'a fait constituer l'homme en si grande dignité ?

L'amour. L'amour inexprimable avec lequel tu as regardé la créature en toi-même. Tu t'es énamouré d'elle. Tu l'as créée par amour, tu l'as faite capable de goûter dans la joie ton bien éternel.

Le péché, il est vrai, lui a fait perdre sa dignité première ; sa révolte l'a mise en guerre contre ta clémence et nous sommes devenus tes ennemis. Mais ce même feu qui t'avait poussé à le créer, t'a porté à offrir le moyen de réconciliation au genre humain tombé dans la grande guerre, afin que de la grande guerre sortît la grande paix. Et tu nous a donné le Verbe ton Fils unique, notre Médiateur. Il fut notre justice : il punit nos injustices sur lui-même. Il accomplit l'obéissance que tu lui avais imposée, ô Père éternel, lorsqu'il avait revêtu notre humanité et pris notre image.

O abîme de charité ! Quel cœur n'éclatera à la vue de la grandeur descendant à tant de bassesse, jusqu'à notre humanité ! Nous sommes ton image ; et toi, tu es devenu notre image par l'union contractée avec l'homme quand tu voilas la Divinité éternelle sous la nuée misérable de la chair corrompue d'Adam. Quelle en est la raison ? L'Amour. Toi, ô Dieu, tu t'es fait homme, et l'homme est devenu Dieu. C'est par cet amour ineffable que je veux te contraindre, que je te prie de faire miséricorde à tes créatures.

VII

Louange après la contemplation.

O ineffable et très douce charité, qui ne s'enflammera à tant d'amour ? Quel cœur se défendra de défaillir ? Toi, ô Abîme de charité, il semble que tu deviens fou de tes créatures, comme si tu ne pouvais vivre sans elles, alors que tu es notre Dieu. Tu n'as nul besoin de nous, notre bien n'ajoute rien à ta grandeur, tu es immuable ; notre mal ne te porte aucun dommage, toi qui es la souveraine et éternelle Bonté.

Qui te pousse donc à tant de miséricorde ?

L'amour, et non point le besoin que tu aurais de nous ; nous ne sommes que de coupables et mauvais débiteurs.

Si je vois bien, ô Vérité souveraine et éternelle, c'est moi le coupable : mais c'est toi qui expies pour moi, car voici le Verbe ton Fils unique cloué à la croix.

VIII

Hymne à la Miséricorde.

Dans l'extase, le Seigneur avait expliqué à Catherine comment, pour faire miséricorde au monde, il a envoyé son Fils unique et comment le Verbe incarné est le pont qui relie la Divinité à l'humanité divisées par le péché. Devant de telles manifestations de la divine miséricorde, Catherine « comme enivrée, ne pouvait plus se contenir, et, debout en la présence de Dieu, elle disait :

O éternelle miséricorde, tu couvres les fautes de tes créatures. Je ne suis pas étonnée de t'entendre dire à ceux qui sortent du péché mortel pour revenir à toi : « Je ne me souviendrai jamais plus de tes offenses ». O miséricorde ineffable, non, je ne puis m'étonner que tu parles ainsi à ceux qui sortent du péché mortel quand je t'entends dire de tes persécuteurs : « Je veux que vous me priiez pour eux afin que je leur fasse miséricorde. »

O miséricorde qui procède de ta Divinité, Père éternel, et qui avec ta puissance gouverne le monde entier ! C'est dans ta miséricorde que

nous avons été créés et dans ta miséricorde que le sang de ton Fils nous a recréés ; ta miséricorde nous conserve ; ta miséricorde fit lutter ton Fils sur le bois de la croix, la vie luttant contre la mort et la mort contre la vie. Combat où la vie vainquit la mort du péché, mais où la mort du péché arracha la vie corporelle à l'Agneau immaculé. Qui demeura vaincu ? La mort. Quelle en fut la cause ? Ta miséricorde.

Ta miséricorde donne la vie ; elle distribue la lumière qui fait connaître ta clémence pour toute créature, les justes et les pécheurs. Dans les hauteurs des cieux, ta miséricorde éclate sur tes saints ; si je regarde la terre, ta miséricorde y abonde ; même dans les ténèbres de l'enfer la miséricorde luit encore, car tu n'infliges pas aux damnés toute la peine qu'ils ont mérité. Ta miséricorde adoucit la justice. Par miséricorde tu nous as lavés dans le sang ; par miséricorde tu as voulu vivre avec tes créatures.

O Fou d'amour ! Il ne te suffisait donc pas de t'incarner, qu'encore tu aies voulu mourir ! Ce n'était pas assez de la mort, que tu sois descendu aux enfers pour en retirer les saints Patriarches et accomplir en eux ta vérité et ta miséricorde. Ta bonté avait promis le bonheur à tes serviteurs : aussi descendis-tu aux limbes pour tirer de peine ceux qui t'avaient servi et leur donner le fruit de leurs travaux.

Ta miséricorde t'a forcé à faire à l'homme un don plus grand encore : tu t'es laissé en nourriture afin que nous, débiles, recevions réconfort et que les plus ignorants et les plus oublieux ne puissent perdre le souvenir de tes bienfaits. Et chaque jour tu te donnes à nous, toujours présent au sacrement de l'autel, dans le corps mystique de la sainte Église.

Qui a fait cela ? Ta miséricorde.

O miséricorde, le cœur s'enflamme à penser à toi. De quelque côté que je me tourne, je ne trouve que la miséricorde. O Père éternel, pardonne à mon ignorance assez présomptueuse pour parler devant toi : l'amour de ta miséricorde sera mon excuse devant ta bénignité.

IX

L'âme se confond devant l'infinie Bonté.

L'oraison suivante se trouve au chapitre 153 d
Dialogue comme conclusion aux explications que l
Seigneur daigna donner à Catherine sur la Provi
dence miséricordieuse pour le salut des âmes
Catherine s'humilie devant l'immensité de l'amou
de Dieu et loue encore une fois l'absolue gratuit
de ses dons.

O Père éternel ! ô Feu et Abîme de charité
ô éternelle Beauté, ô éternelle Sagesse, ô éternell
Bonté, ô éternelle Clémence, ô Espérance,
Refuge des pécheurs, ô Largesse inestimable
ô Bien éternel et infini, ô Fou d'amour ! As-t
donc besoin de ta créature ? On le dirait, car t
agis comme si tu ne pouvais vivre sans elle, T
qui es la Vie source de toute vie et sans laquel
tout meurt. Pourquoi donc es-tu si fou d'amour
Pourquoi t'éprendre de ta créature, lui donn
tes complaisances, prendre en elle tes délices ?
est en toi comme une ivresse, ce désir de s
salut : elle te fuit et tu pars à sa recherche ; el

s'éloigne et toi, tu te rapproches. Pouvais-tu venir plus près d'elle qu'en te revêtant de son humanité ?

Et que dirai-je ? Je ferai comme le bègue, je dirai a, a, puisque je ne sais rien dire d'autre et que des mots finis ne sauraient exprimer le sentiment de l'âme qui infiniment ne désire que toi. Il me semble que je pourrais répéter la parole de Paul : *Ni la langue ne peut dire, ni l'oreille entendre, ni l'œil voir, ni le cœur penser ce que j'ai vu.* — Et qu'as-tu vu ? — *Les mystères de Dieu.* — Que dirai-je donc ? Pas de sentiments grossiers ici. Disons seulement, ô mon âme, que tu as goûté et vu l'abîme de la souveraine et éternelle providence. Et je te rends grâces, à toi, Seigneur, Père éternel, pour la bonté sans mesure que tu m'as témoignée, à moi si misérable et indigne de toute grâce.

X

Action de grâces pour le don de la foi.

Cette oraison, l'une des plus parfaites, est la con
clusion de tout le *Dialogue*. La sainte crainte et u
amour ardent s'y unissent pour remercier le Sei
gneur, avec des accents émouvants, du don de l
foi, clef de la vie spirituelle.

Grâces, grâces te soient rendues, Père éternel
de ne m'avoir pas méprisée, moi, ta créature, d
n'avoir pas détourné de moi ta Face ni repouss
mes désirs. Toi, la lumière, tu es venu à moi
ténèbres ; Toi, la vie, à moi qui suis la mort ; Toi
médecin, à mes graves infirmités ; Toi, Puret
éternelle, à moi pleine de la boue d'innombrable
péchés ; Toi, l'Infini, à moi, finie ; Toi, la Sagesse
à moi qui suis folie. Malgré la gravité et le nombr
de mes fautes et de mes misères, ni ta sagesse, n
ta bonté, ni ta clémence, ni ta perfection infini
ne m'ont méprisée. Ta clémence m'a permis d
connaître ta vérité, de trouver ton amour et celu
du prochain.

Et qui donc t'a poussé ? Certes, pas mes vertus
uniquement ton amour. C'est ton amour qui t'

contraint à éclairer mon intelligence de la lumière de la foi pour que je pûsse connaître la vérité que tu as révélée. Donne à ma mémoire qu'elle conserve tes bienfaits, à ma volonté qu'elle brûle du feu de ton amour, et que ce feu de ton amour fasse mon sang bouillonner et se répandre pour toi, et qu'avec mon sang versé pour l'amour du Sang, et avec la clef de l'obéissance, je puisse enfin ouvrir la porte du ciel. Et je te demande même cette grâce de tout mon cœur pour toutes les créatures raisonnables, pour chacune d'elles en particulier et pour le corps mystique de la sainte Église. Je confesse, et je ne nie pas, que tu m'as aimée avant même que je ne fusse, et que tu m'aimes ineffablement, comme si tu étais fou de ta créature.

***

O Trinité éternelle ! O Déité, Nature divine, Déité qui as donné tant de prix au sang de ton Fils ! Trinité éternelle, tu es une mer sans fond, où plus je me plonge, plus je te trouve, et plus je te trouve, plus je te cherche encore. De toi on n'est jamais rassasié ; elle se remplit de toi, dans tes profondeurs, l'âme, mais sans apaiser sa soif, car elle continue à te désirer, ô Trinité éternelle, elle veut te voir dans ta lumière. Comme le cerf soupire après l'eau vive des sources, ainsi mon

âme désire sortir de la prison ténébreuse du corps pour te voir en vérité ! Oh ! Combien de temps encore ta Face sera-t-elle cachée à mes yeux, Trinité éternelle ! O Feu, ô abîme de charité, dissous aujourd'hui même le nuage de mon corps ! La connaissance que tu m'as donnée de toi-même, dans ta vérité, excite le violent désir de déposer le fardeau de ma chair et de donner ma vie pour la gloire et la louange de ton nom, maintenant que j'ai goûté et vu, avec mon intelligence éclairée de ta lumière, ton abîme, ô éternelle Trinité, et la beauté de ta créature. En me contemplant en toi, j'ai vu que j'étais ton image tu m'as donné ta puissance, Père éternel, et à mon intelligence ta sagesse qui est appropriée à ton Fils unique ; l'Esprit-Saint qui procède de toi et de ton Fils, m'a donné la volonté et je suis capable d'aimer. Trinité éternelle, tu es le Créateur ; je suis ton œuvre et quand tu m'as réparée par le sang de ton Fils, j'ai compris que tu es épris d'amour pour la beauté de ta créature.

***

O abîme ! Déité éternelle ! Océan sans fond ! Pouvais-tu me donner davantage que te donner toi-même ? Tu es le Feu qui brûle toujours et jamais ne s'éteint. Tu es le Feu qui consume l'amour-propre de l'âme. Tu es le Feu qui fond

toute glace. Tu illumines. A ta flamme j'ai connu la vérité. Tu es cette lumière au-dessus de toute lumière qui éclaire surnaturellement l'œil de l'intelligence, avec une telle abondance et une telle perfection que tu clarifies la lumière de la foi ; dans cette foi, je vois que mon âme a la vie, et dans cette lumière je te reçois, toi, ô Lumière. Par la lumière de la foi, je possède la sagesse dans la Sagesse du Verbe ; par la lumière de la foi, je suis forte, constante et persévérante ; par la lumière de la foi j'espère et je ne me laisse pas défaillir en route. Cette lumière m'enseigne la vraie voie; sans elle, j'irais dans les ténèbres. Aussi te supplie-je, Père éternel, de m'éclairer de la lumière de la très sainte foi.

Vraiment cette lumière est un océan, car elle nourrit l'âme de toi, Océan de paix, ô éternelle Trinité. L'eau en est limpide. L'âme qui y navigue n'a point peur, car elle y est dans la vérité. Mer transparente qui laisse voir les trésors cachés en ses profondeurs ; aussi là où abonde la très puissante lumière de la foi, l'âme a, pour ainsi dire, l'évidence de ce qu'elle croit. Elle est un miroir, et quand, prenant ce miroir avec la main de l'amour, j'y regarde, je m'y vois en toi, et je te vois en moi à cause de l'union de la Divinité avec notre humanité. C'est dans cette lumière que je te connais et te contemple, ô Bien

suprême et infini, Bien au-dessus de tout bien, Bien source de félicité, Bien incompréhensible, Bien inestimable ; Beauté au-dessus de toute beauté, Sagesse au-dessus de toute sagesse, que dis-je ? la Sagesse même. Toi, le pain des anges, dans le feu de ton amour tu t'es donné aux hommes. Tu es le vêtement qui couvre toute nudité. Tu es le pain dont la douceur nourrit ceux qui ont faim, ô Douceur sans amertume.

***

O Trinité éternelle, dans la lumière que tu m'as donnée avec la très sainte foi, j'ai connu la voie de la grande perfection. Tu me l'as montrée afin que je te serve dans la lumière et non dans les ténèbres, que je sois un miroir de bonne et sainte vie et que je m'arrache enfin à la misérable existence que je mène, par ma faute, dans les ténèbres. Je ne connaissais pas ta vérité et je ne l'ai pas aimée.

Mais pourquoi ne t'ai-je pas connu ? Parce que je ne te regardais pas dans la glorieuse lumière de la très sainte foi ; la nuée de l'amour-propre obscurcissait le regard de mon intelligence. Mais ta lumière, ô Trinité éternelle, a dissipé les ténèbres.

Qui pourra s'élever jusqu'à ta hauteur, pour te remercier du don inappréciable de la vérité ?

Réponds toi-même, Seigneur. C'est toi qui as donné, à toi de remercier et de satisfaire, en me remplissant d'une lumière surnaturelle qui me fasse capable de te rendre grâces. Revêts-moi, ô Vérité éternelle, revêts-moi de toi afin que ma vie mortelle s'écoule dans l'obéissance véritable et la lumière de la très sainte foi dont tu as enivré mon âme. *Deo Gratias!*

XI

Prière pour les besoins de la Sainte Église.

Cette prière est la 25e dans le recueil de Gigli. Elle y est datée du 26 octobre 1378, pendant que Catherine était au château de Tentanno chez la comtesse Salimbene. Elle serait donc de très peu postérieure au *Dialogue* (9-13 octobre 1378).

Les historiens de la sainte ne parlent d'aucun séjour d'elle à Tentanno à cette époque. Si la mention de Gigli est exacte, il faudrait supposer la sainte en route pour Rome où Urbain VI l'avait appelée. Son séjour chez les Salimbeni ne serait donc qu'une étape. Très probablement alors, elle aurait composé cette prière en recevant la nouvelle du commencement du grand schisme. Les cardinaux partisans du retour à Avignon venaient en effet d'élire à Fondi l'antipape Clément VII (20 septembre 1378).

O Puissance du Père éternel, aide-moi ! Sagesse du Fils, éclaire le regard de mon intelligence. Douce Clémence du Saint-Esprit, embrase-moi et unis mon cœur à Toi, ô Père éternel, je proclame que ta toute-puissance est capable de secourir l'Église et d'arracher ton

peuple aux mains de Satan ; elle peut faire cesser la tribulation de la Sainte Église, et m'obtenir, à moi, victoire et supériorité sur mes ennemis.

Je le confesse, la Sagesse de ton Fils, qui est une même chose avec toi, peut éclairer mon intelligence et celle de ton peuple et dissiper les ténèbres qui enveloppent ta chère Épouse.

Je confesse, ô douce et éternelle bonté de Dieu, que la Clémence de ton Esprit-Saint, que ta charité de feu veulent embraser mon cœur pour se l'unir — mon cœur et celui de toute créature raisonnable !

Puis donc que tu sais, que tu peux et que tu veux, j'adjure ta Puissance, ô Père éternel, j'adjure la Sagesse de ton Fils, par son précieux sang, j'adjure la clémence de l'Esprit-Saint, brasier et abîme de charité qui tint ton Fils cloué à la croix, de faire enfin miséricorde au monde et de rendre à la sainte Église la paix et l'union avec l'ardeur de la charité.

Hélas ! je ne veux pas que tu tardes davantage ; je t'en supplie, que ta Bonté infinie t'empêche de fermer l'œil de ta miséricorde sur ta sainte épouse ! Doux Jésus ! Jésus amour !

XII

Prière faite le jour de la fête de saint Thomas apôtre.

(21 décembre 1378.)

La sainte vient d'arriver à Rome, le 28 novembre. Elle a eu immédiatement une audience du Souverain Pontife. Elle a aussitôt déployé tout son zèle pour ramener l'unité et la paix dans l'Église. Elle suit attentivement la politique religieuse des chefs d'État, écrit à tous les personnages influents, leur envoie ses disciples en députation. C'est ainsi que le B. Raymond, qu'elle ne devait plus revoir, fut chargé d'une mission auprès de Charles V, roi de France, et Neri di Landoccio, auprès de la reine Jeanne de Naples.

Pendant ce temps, sainte Catherine ne cessait de prier pour les besoins de l'Église.

Urbain VI, réfugié au palais de Sainte-Marie du Transtévère (le château Saint-Ange étant tenu par les troupes de l'antipape), avait lancé, le 29 novembre, une bulle d'excommunication contre Robert de Genève (Clément VII) et les cardinaux dissidents. Il avait auparavant (le 18 septembre), créé 26 nouveaux cardinaux. C'est à ces événements que fait allusion Catherine sous l'image des rameaux

pourris qu'on a dû tailler et des plantes nouvelles greffées sur le corps mystique de l'Église.

Cette oraison est la 6e dans Gigli, qui n'indique pas l'année. On peut la dater avec certitude, grâce à l'allusion aux nouveaux cardinaux créés en septembre 1378.

O Déité, Déité, éternelle Déité ! Amour véritable, par l'union de l'humanité de ton Verbe Notre-Seigneur Jésus-Christ avec ta toute-puissante divinité, tu nous as donné, à nous qui étions perdus, la lumière de la très sainte foi, qui est la pupille de notre intelligence et grâce à laquelle nous connaissons le véritable objet de notre âme : je veux dire ton impénétrable Divinité.

Tu as fait de ton Fils nôtre sacrifice sans tache, offert à toi pour nous et placé comme la pierre d'angle et la colonne inébranlable qui soutient notre Mère l'Église, ton unique Épouse.

Depuis longtemps tu l'as destinée à renouveler ton Église par des plantes nouvelles et plus fécondes. Dès lors, nul ne peut se mettre en travers de ta volonté sainte, éternelle et immuable.

Ne t'arrête pas à nos péchés : je me reconnais, à cause d'eux, indigne de te prier. Efface-les, aujourd'hui, ces péchés, par la vertu de ton Saint apôtre Thomas, avec ta très miséricor-

dieuse Bonté. Purifie mon âme, Dieu suprême, mon Amour, et exauce ta servante qui cri vers toi. Et quoique tu sois Feu inextinguible tu ne consumes pas les choses qui te son agréables, mais seulement celles qui, dans l'âme te sont étrangères. Brûle donc par le feu de to Esprit, consume jusqu'à la racine tout atta chement charnel des cœurs de ces plantes nou velles que tu as voulu greffer sur le corps mys tique de la Sainte Église[1]. Transplante-les de affections mondaines dans le jardin de ton Amou donne-leur un cœur nouveau avec la vraie con naissance de ta sainte volonté, afin qu'appre nant à mépriser et le monde et eux-mêmes, e tout amour-propre ils se remplissent de la fer veur de ton amour, du zèle pour la foi et pou la vertu, ils se détachent des désirs trompeurs e du faste de ce monde passager ; bref, qu'il n'aient plus de pensée que pour te suivre, To avec une pureté sans tache et une ardent charité.

Puisse le nouvel Époux de ton Église, notr guide dans la voie du salut, se laisser lui-mêm guider par ton Conseil ! Puisse-t-il ne promou voir, n'agréer et n'écouter que ceux qui son nets et purs. Quant aux autres, tes nouvelle pousses, qu'ils soient comme les Anges qui s

1. Les nouveaux cardinaux.

tiennent devant l'Assemblée des saints : attentifs aux désirs de Notre-Seigneur ton vicaire terrestre, simples de cœur, parfaits de vie pour réformer selon ton cœur notre Sainte Mère l'Église. Qu'ils se considèrent comme nouvellement greffés sur le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont ton admirable Providence a retranché sans le secours de l'homme, certains rameaux superflus et stériles [1]. Et comme Jésus dès sa naissance progressa tout ensemble, en âge et en vertu [2], qu'ainsi ils portent du fruit dans l'Église par leur vie vertueuse et exemplaire.

Et comme les greffes nouvelles, par une disposition naturelle qu'elles tiennent de toi, produisent des fleurs plus embaumées et des fruits plus savoureux, qu'ainsi ils répriment tout attachement charnel, par la vertu de cette grâce que tu déversas sur tes apôtres comme la rosée de l'Esprit Saint. Que cette rosée céleste dépose en eux le germe de vertus nouvelles dont le suave parfum monte vers toi et qu'ils ornent l'Église par des actes vertueux et des œuvres fécondes, afin qu'en eux ton Épouse soit réformée.

O Amour éternel, purifie vraiment ton vicaire pour qu'il donne aux autres l'exemple de la pureté et de l'innocence et qu'il te serve, les

1. L'antipape Clément VII (Robert de Genève) et les cardinaux schismatiques.
2. Allusion à l'imminente fête de Noël.

yeux fixés sur ta grâce. Qu'il guide le peuple à lui confié, et qu'il attire à Toi les infidèles, par ses célestes enseignements et qu'il puisse offrir ainsi des fruits de salut à ton incompréhensible Majesté.

Et afin qu'il te plaise de nous exaucer, en nous accordant tous ces bienfaits, moi pauvre misérable, je rends grâces à ta Souveraine Bonté, ô seul vrai Dieu !...

XIII

Prière pour l'Église, le Pape et exhortation au zèle apostolique.

Le jour de la Chaire de saint Pierre, 18 janvier 1379 (dans Gigli, nº 19).

Vers toi, ô médecin céleste, amour sans prix de mon âme, je soupire avec ardeur. Moi, finie, mais en communion avec ton Corps mystique, j'ose recourir à toi, Trinité éternelle et infinie, pour que tu effaces, par ta grâce, toute tache de mon âme.

Ne tarde plus ! Par les mérites de cette barque de saint Pierre qui nous porte, viens au secours de ton Épouse qui attend de toi l'aide du feu de la charité et celui de la sagesse éternelle. Ne méprise pas les désirs de tes serviteurs, mais prends désormais le gouvernail de cette barque, ô Prince de la paix. Attire à toi tes serviteurs, afin que, les ténèbres chassées, apparaisse l'aurore de ceux que tu as plantés dans ton Église uniquement pour le salut des âmes. Béni soit, ô Père compatissant, le lien que tu nous as don-

né, pour que nous puissions enchaîner les mains de ta Justice : je veux dire l'humble et confiante prière faite avec un désir enflammé par tes serviteurs [1], ceux-là par qui tu promets de faire miséricorde au monde. Je te rends grâces, incompréhensible, éternelle Trinité, de ce que tu promets de donner bientôt consolation à ton Épouse. J'entrerai maintenant dans ce Jardin, pour n'en plus sortir, jusqu'à la réalisation de tes promesses, infaillible Vérité !

Efface donc nos péchés, Dieu de vérité, purifie le visage de nos âmes dans le sang de ton Fils répandu pour nous et qu'ainsi, morts à nous-mêmes, et vivants en lui, nous lui rendions amour pour amour avec un visage net et une âme pure.

***

Écoute encore nos prières, pour le gardien de cette chaire (dont c'est aujourd'hui la fête), pour ton vicaire. Fais-le tel que tu désires que soit le successeur de ton cher vieux Pierre. Donne-lui les secours qu'il lui faut pour bien gouverner ton Église. Je le reconnais, tu as promis d'accéder bientôt à mes désirs. Aussi, c'est

1. Doctrine exposée en maints endroits du *Dialogue*. Voir édition Hurtaud, Index aux mots *Prière*, *Pécheurs*.

avec une confiance plus grande que jamais que je te supplie encore une fois de ne pas tarder à tenir ta parole !

Et vous, mes bien chers fils [1], dépensez-vous sans compter pour la Sainte Église du Christ, vraie mère de notre foi.

Soyez en cette Église, en laquelle vous êtes déjà plantés, comme des colonnes. Tous tant que vous êtes, travaillez ce jardin de la foi salutaire, par la prière fervente et par les œuvres. Dépouillons-nous de l'amour-propre et de la paresse pour accomplir ponctuellement la volonté du Dieu éternel, qui vous a appelés à cette tâche pour votre salut et celui de vos frères ; pour l'unité de l'Église, en laquelle nos âmes trouvent leur salut.

Ainsi soit-il.

1. Les disciples et compagnons de sainte Catherine, qui formaient une famille spirituelle compacte et unie. La vierge y était l'objet d'une vénération mêlée d'amour filial. *La Mamma !* était-elle désignée couramment dans ce cercle intime. Un groupe assez nombreux de ses fidèles l'avait accompagnée de Sienne à Rome et sa maison était le rendez-vous des Siennois demeurant dans la Ville éternelle. Sainte Catherine était toujours entourée de disciples, soit chez elle, soit dans ses visites aux églises romaines et les paroles qu'elle prononçait au cours de ses extases étaient parfois enregistrées par l'un ou l'autre des auditeurs.

XIV, XV, XVI [1]

Les trois oraisons suivantes ont été prononcées trois jours consécutifs : les 13, 14, 15 février 1379. Elles présentent un cachet doctrinal très marqué et l'on y ressent moins que dans les autres la préoccupation des circonstances critiques que traversait l'Église.

La première de ces oraisons est une élévation sur les voies de Dieu, manifestation de sa Sagesse et de sa Miséricorde.

La deuxième oraison, prononcée sans doute pendant l'action de grâces après la Communion, célèbre le bienfait de l'Eucharistie, pain de l'âme.

La troisième est une admirable contemplation sur la Lumière divine participée diversement en nous [2] : au plus bas degré par le flambeau de la raison ; puis par les clartés surnaturelles de la foi qui s'épanouissent dans l'union obscure à Dieu ici-bas et cèdent la place au plein jour béatifiant de la lumière de gloire, privilège des bienheureux. Sous l'impulsion de la « volonté propre », que la sainte stigmatise ici avec une particulière dureté, nous

1. Dans Gigli : 16–17-18.

2. Signatum est lumen vultus tui Domine super nos (Psaume 4). Omnis cognitio veritatis est quædam irradiatio et participatio legis æternæ quæ est veritas incommutabilis. I^e-II^ae quest. 93, a. 2.

pouvons nous détourner de cette lumière pour commettre le péché.

C'est la doctrine de saint Thomas sur les puissances intérieures du péché : *mauvaise volonté, ignorance* ou *négligence coupables*.

I^a II^ae, pp. 76-78.

XIV

Les voies de Dieu.

O Amour ineffable ! ô doux Amour ! ô Feu éternel ! Tu es ce feu qui toujours brûle.

O Souveraine et éternelle Trinité, tu es la droiture sans défaut, la simplicité sans ombre ; tu es la sincérité sans déguisement possible.

Dirige le regard de ta miséricorde sur tes créatures. Je comprends que la Miséricorde t'appartient en propre, et de quelque côté que je me tourne, je ne trouve, que ta miséricorde. Voilà pourquoi j'accours à toi, je crie devant ta miséricorde : ô Dieu, fais miséricorde au monde.

Tu veux, ô Père éternel, que nous te servions selon ta volonté et tu fixes toi-même les voies de tes serviteurs. C'est nous enseigner que nous ne pouvons d'aucune manière juger l'état intime d'une créature d'après ses œuvres extérieures, mais que nous devons nous en rapporter à ta volonté surtout pour tes serviteurs unis à cette volonté et transformés en elle. Aussi est-il heureux le chrétien qui regarde dans ta lumière les

voies et les œuvres infiniment variées de tes serviteurs : quelques sentiers que ceux-ci prennent, ils courent tous par le chemin de feu de ton amour, sinon ils ne suivraient pas réellement ta vérité.

Ayant pris la voie de la pénitence, les uns marchent dans la mortification du corps, les autres dans l'humilité et la lutte contre la volonté propre ; ceux-ci dans une foi vive, ceux-là dans la pratique de la miséricorde, d'autres tout dilatés dans la charité fraternelle, et oublieux d'eux-mêmes.

Sur tous ces chemins, l'âme s'engraisse, parce que, en se servant bien de la lumière naturelle [1], elle attire la lumière surnaturelle qui lui manifeste la largesse sans bornes de ta bonté.

Oh ! comme ils avancent royalement ! En toutes choses, ils voient ta volonté et par conséquent, dans toutes les œuvres de tes créatures, c'est ta volonté qu'ils considèrent et non celles des créatures. Ils ont bien accepté et compris la doctrine de la vérité nous disant : « Ne jugez pas selon les visages. » (Jean, VII, 24.)

1. Entendez : non pas la pure raison des philosophes laissée à elle-même, mais la raison éclairée et perfectionnée par la foi (appelée souvent par la sainte : la pupille de notre intelligence) et dont l'exercice soutenu obtient comme récompense les lumières plus hautes et plus intuitives des dons du Saint Esprit.

***

O vérité éternelle, quelle est donc ta doctrine ? Quelle est la voie que tu nous désignes pour aller au Père ?

Je ne sais voir d'autre chemin que celui que tu as pavé avec les vertus véritables, fruit de ta charité de feu. Tu l'as cimenté de ton sang, ce chemin, ô Verbe éternel. Voilà le chemin. Notre faute consiste donc uniquement à aimer ce que tu hais, et à haïr ce que tu aimes.

Je confesse, ô Dieu éternel, que j'ai toujours aimé ce que tu hais et que j'ai haï ce que tu aimes. Mais aujourd'hui je crie vers ta miséricorde : donne-moi de suivre ta vérité avec une âme pure ! Donne-moi le feu de la charité ! Fais de mon cœur un abîme d'amour ! Donne-moi une faim insatiable de souffrir pour toi peines et tourments. Père éternel, fais de mes yeux une fontaine de larmes pour incliner ta miséricorde sur le monde entier, et particulièrement sur ton Épouse, l'Église. O inestimable et très douce charité, l'Église est ton jardin, fécondé par ton sang, arrosé par le sang des martyrs qui ont généreusement couru après le parfum de ton sacrifice. Sois donc avec elle, garde-la. Qui donc pourra prendre la cité que tu gardes ? Enflamme nos cœurs. Plonge-les dans

ton sang pour qu'ils puissent éprouver la faim de ton honneur et du salut des âmes.

J'ai péché, Seigneur, Aie pitié de moi !

***

O Déité éternelle, que dire de toi ? Quel jugement porter sur toi ? Nous pouvons dire seulement que tu es notre Dieu tout bon qui ne veut rien d'autre que notre sanctification. Voilà l'évidence manifestée par le sang de ton Fils qu'une ivresse d'amour a fait courir à la mort ignominieuse de la très sainte Croix. L'homme devrait rougir de lever orgueilleusement la tête devant le Très-Haut humilié dans la boue de notre humanité.

O Déité éternelle ! comme il est vrai que la Miséricorde t'appartient en propre ! Elle t'est si réservée que tes serviteurs l'invoquent contre les effets de ta justice mérités par les péchés du monde. Ta miséricorde nous a créés et rachetés de la mort éternelle. Nous sommes sous le régime de la miséricorde. Elle retient ta justice et l'empêche d'ordonner à la terre de s'entr'ouvrir pour nous engloutir et aux bêtes féroces de nous dévorer. Bien au contraire : tu mets tes créatures à notre service et la terre nous donne ses fruits. C'est là l'œuvre de ta miséricorde. C'est elle encore qui conserve et prolonge notre vie, nous

ménageant le temps de nous réconcilier avec toi.

O Père miséricordieux et compatissant ! Qui donc retient les Anges, les empêche de tirer vengeance de l'homme qui s'est constitué ton ennemi ? Ta miséricorde. C'est ta miséricorde qui nous envoie ces ineffables consolations qui nous forcent à t'aimer, car le cœur de la créature se laisse prendre à l'attrait de l'amour.

C'est encore ta miséricorde qui nous mesure les peines et les afflictions, pour nous amener à la connaissance de nous-mêmes et acquérir par là cette vertu cachée qui a nom humilité. Elle se réserve en même temps, par ces épreuves, la joie de récompenser ceux qui auront fait preuve de virilité dans le combat et de vraie patience en souffrant.

C'est toujours ta miséricorde qui a conservé les cicatrices de la Passion sur le corps de ton Fils, comme un incessant appel à la pitié, élevé vers ta Majesté.

Par miséricorde, aujourd'hui même, n'as-tu pas voulu me faire connaître à moi méprisable, que nous ne pouvons juger en rien des intentions de la créature raisonnable ? Car variées à l'infini sont les voies que tu leur traces à ton gré, comme tu me l'as montré par mon propre exemple. Grâces te soient rendues, ô mon Dieu !

Ta miséricorde ne s'est pas contentée, pour le rachat de la race humaine, d'une goutte de

sang de l'Agneau ni de la souffrance d'un seul de ses membres : elle a voulu le sang et le tourment de tout son corps, afin de satisfaire pour toutes les offenses commises contre toi par les enfants des hommes.

Tes créatures en effet t'offensent, qui par les mains, qui par les pieds, qui par la tête, d'autres enfin avec d'autres membres du corps. Tous les organes du corps humain ont concouru au péché.

De plus tout péché commence dans la volonté, sans laquelle il n'y aurait pas de péché. La volonté contient sous son emprise tout le corps et le corps de l'homme tout entier t'offense.

C'est pourquoi tu as voulu satisfaire avec tout le corps et tout le sang de ton Fils, pour que plénière fût la satisfaction : grâce à la vertu de la nature divine infinie unie à la nature humaine finie.

L'humanité souffrit dans le Verbe et la Divinité agréa le sacrifice.

O Verbe éternel, fils de Dieu, pourquoi as-tu ressenti une douleur parfaite de la faute, alors que tu étais toi-même exempt du poison du péché ? Je le vois, ô Amour inestimable, tu as voulu satisfaire, non seulement corporellement, mais aussi spirituellement, tout comme l'homme avait appliqué son corps et son âme à commettre l'offense du péché.

J'ai péché, Seigneur. Prends-moi en pitié !

XV

Le Pain de l'âme.
Actions de grâces après la Sainte Communion, 14 février 1379.

Trinité éternelle, Trinité éternelle ! O feu ! ô abîme de charité ! Fou de ta créature ! Vérité éternelle, feu éternel ! ô éternelle sagesse !

La sagesse fut-elle seule à venir en ce monde ? Non ! Car la sagesse n'a pas été séparée de la Puissance, ni celle-là de la Clémence : ô sagesse, tu n'es donc pas venue isolée, mais escortée par la Divinité tout entière.

Trinité éternelle ! Fou d'amour ! Quel profit retires-tu de notre Rédemption ? Aucun : car tu n'as nul besoin de nous, Toi, notre Dieu. Le profit échut donc à l'homme seul. O charité sans prix ! Tu nous as donné une première fois toute ta divinité et toute ton humanité. Tu t'es ensuite légué tout entier en nourriture : et tu préviens nos défaillances en nous fortifiant au cours de notre pèlerinage ici-bas.

***

Homme mercenaire, que t'a donc légué ton Dieu ? Tout Lui-même : sa divinité et son humanité entière voilées sous les blanches apparences de ce Pain. O feu d'amour ! ne te suffisait-il donc pas, après nous avoir créés à ton image et ressemblance, de nous avoir refaits surnaturellement dans le sang de ton Fils, sans qu'il fallût encore nous donner ta divine Essence en nourriture ?

Ta charité l'a voulu ainsi, fou d'amour que tu es ! Non seulement tu as donné ton Verbe dans la Rédemption et dans l'Eucharistie, mais aimant à la folie ta créature tu lui as donné ton essence tout entière. Tu t'es légué à nous en nourriture : bien plus, tu ne te contentes pas de te donner intérieurement à l'âme qui a tout à fait renoncé à elle-même par amour pour toi, à l'âme qui ne désire et ne recherche que ta gloire ; à l'âme qui te cherche non pas uniquement pour soi, mais parce que tu es la Souveraine Bonté digne d'être aimée et servie par toutes les créatures, à l'âme enfin qui recherche son prochain non pas pour soi, mais pour toi, afin de te rendre gloire. A ces âmes-là, dis-je, non seulement tu te donnes, mais tu les fortifies contre les assauts du démon, les persécutions des créatures, les soulèvements de leur propre chair et contre les causes de trouble et les malheurs, d'où qu'ils viennent.

La Sagesse de ton Fils les éclaire dans la connaissance d'elles-mêmes, de ta vérité et des artifices de Satan.

Le feu de ton Esprit allume dans leur cœur le désir de t'aimer et de te suivre dans la vérité, chacune plus ou moins, selon la mesure de l'amour qu'elles mettent à venir à toi selon la mesure où chacun exerce la lumière naturelle que tu leur as donnée.

Grâces, grâces te soient rendues, Père Souverain et éternel, qui dans ta folie d'amour, pour l'œuvre sortie de tes mains, nous montre aujourd'hui le moyen à prendre pour réformer ton Épouse, la Sainte Église.

Et, je t'en supplie, comme tu as déjà éclairé l'œil de l'intelligence sur ce besoin de réforme, dispose maintenant tes ministres et surtout ton vicaire à se montrer dociles à la lumière que tu as répandue et que tu répandras encore.

***

O Trinité éternelle, j'ai péché durant toute ma vie.

Malheureuse âme ! as-tu jamais eu le souvenir de ton Dieu ? Ah non ! car, si cela eût été, tu te fusses consumée dans la fournaise de l'amour !

Dieu éternel, guéris l'infirme, ressuscite le mort ! Donne-nous la voix pour que nous criions

vers toi avec ta propre voix : miséricorde au monde et à la Sainte Église ! Écoute ta propre voix : c'est par elle que nous crions vers toi.

Et si je demande miséricorde pour le monde en général, je le fais spécialement pour ton vicaire pour les colonnes de l'Église [1] et pour ceux que tu m'as donnés à aimer avec prédilection.

Moi, je suis malade ; mais je veux les voir en bonne santé, eux. Bien qu'imparfaite et pleine de défauts, je veux les voir parfaits ; bien que je sois morte, je les voudrais voir débordants de la vie de la grâce.

O feu sans prix, ô amour de charité ! D'où viennent donc cette humilité incomparable, cette miséricorde qui t'ont fait établir une si étroite conformité entre toi et ta créature raisonnable, tant par l'union des deux natures divine et humaine que par notre création à ton image et ressemblance et par l'union affective que tu accordes à l'âme qui t'aime et te sert avec un cœur purifié et généreux ?

Tout cela ne vient pas de notre bonté, diables incarnés et révoltés que nous sommes ! mais cela vient uniquement de la flamme de ton amour. Honte à l'homme qui ne demeure pas continuellement en toi, en toi, dis-je, incompréhensible et

1. Les cardinaux fidèles à Urbain VI.

éternelle Trinité, qui de tant de manières établis ta demeure en nous.

Misérable que je suis de n'avoir jamais eu le souvenir de mon Dieu et de n'avoir pas affermi mon cœur dans la vraie vertu.

J'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi !

Déité éternelle, tu es la vie ; je suis la mort. Tu es Sagesse ; moi, sottise. Tu es lumière ; moi, ténèbres. Tu es infini, moi finie. Tu es rectitude parfaite, moi, misérable tortuosité. Tu es le médecin ; moi, une pauvre malade. Inaccessible et Souveraine Altesse, Déité éternelle, comment te remercier des bienfaits sans mesure et sans nombre dont tu nous as comblés.

Toi-même tu viendras en nous par la lumière que tu répandras en tous ceux qui la voudront recevoir, par les liens avec lesquels tu enchaîneras ceux qui voudront bien se laisser lier.

Ne tarde plus, très doux Père, à diriger sur nous le regard de ta miséricorde L'effusion de ta lumière te procurera plus de gloire que si tu nous laisses croupir dans l'aveuglement et le péché.

Il est vrai que de tout tu sais tirer la gloire et l'honneur de ton nom : elle éclate, ta gloire, dans la miséricorde dont tu uses envers les pécheurs quand tu leur accordes un délai pour leur conversion, au lieu de dégainer contre eux le glaive de ta justice. Elle resplendit encore, ta gloire,

en enfer : dans la justice qui frappe les damnés. Encore ta miséricorde tempère-t-elle ta justice, car ils ne sont pas punis en proportion de leur mérite [1].

Miséricorde et Justice contribuent donc à te couvrir de gloire dans tes créatures. Puissent la louange et l'honneur de ton nom te venir des créatures qui font ta volonté et atteignent ainsi la fin pour laquelle tu les créas.

Que ton vicaire soit un autre toi-même ! Plus que tout autre, il a besoin d'une lumière plus excellente, lui qui doit la communiquer aux fidèles.

O très bon et très miséricordieux Père, donnez-nous votre douce, votre éternelle bénédiction. Amen.

1. Sainte Angèle de Foligno déclarait qu'elle ne voyait pas mieux la Bonté de Dieu dans la récompense des saints au ciel que dans la punition des damnés en enfer. Il y a là deux aspects du *Souverain Bien* qui mérite d'être aimé pardessus tout. Cf. Garrigou-Lagrange, *Dieu*, 3e édition, pp. 440-463.

S. Thomas enseigne que les tourments de l'enfer sont modérés et retenus en deçà de ce qu'ils devraient être par la miséricorde de Dieu. I, 9, 21 a. 4.

XVI

Dans la lumière divine.

O Déité éternelle, ô inaccessible, éternelle Déité, ô amour sans prix ! dans ta lumière j'ai vu la lumière et j'ai connu la cause et de la lumière et des ténèbres. C'est toi qui es la cause de la lumière, et nous, nous sommes la cause des ténèbres. Dans ta lumière, on voit encore ce que ta lumière opère dans l'âme et ce qu'y opèrent les ténèbres, et combien sont admirables tes œuvres, ô Trinité éternelle. On les connaît dans ta lumière parce qu'elles procèdent de toi, qui es Lumière.

Aujourd'hui, ta vérité me montre dans une lumière saisissante, la cause des ténèbres — je veux parler de cette loque fétide qu'est la volonté propre. En même temps, nous est révélé le moyen de connaître la lumière : ce moyen, c'est l'obéissance à ta douce volonté. O merveille ! du sein de nos ténèbres nous connaissons la lumière ; au milieu du fini, nous connaissons l'infini, et plongés dans la mort nous connaissons la vie... Ta vérité nous le fait voir : comme

l'homme doit retourner son vêtement quand il s'en dépouille, ainsi l'âme doit se défaire complètement de sa volonté propre, si elle veut endosser parfaitement la tienne. Et comment s'en dépouille-t-elle ? Par la lumière que l'on obtient en usant librement de cette lumière que nous avons reçue au saint baptême : c'est là que dans la Lumière, l'âme a connu la lumière [1]. Et d'où vient à l'âme cette lumière ? De toi seul, qui es la Lumière, et qui nous as montré la lumière sous le voile de notre humanité [2]. Et que reçoit l'âme revêtue de cette lumière ? Elle est délivrée des ténèbres, de la faim, de la soif et de la mort. La faim de la vertu la délivre de la faim de la volonté propre ; la soif de ton honneur l'empêche de rechercher le sien propre ; la vie de ta grâce abolit la mort du péché et de sa volonté perverse.

O loque fétide de la volonté propre, loin de vêtir l'âme, tu la dépouilles. O volonté dont on s'est dépouillé, gage de vie éternelle, jusqu'à la mort tu seras sans retour fidèle au Créateur :

1. Au baptême, l'âme reçoit avec la grâce, les vertus surnaturelles. La vertu de foi, participation surnaturelle de la lumière incréée, nous met en communication beaucoup plus intime avec la vérité divine que ne peut le faire la lumière de la raison naturelle.

2. Que tu t'es unie, pour te rapprocher de nous, par le mystère de l'Incarnation.

c'est à lui que tu enchaînes l'âme par le dégagement où tu es de toi-même.

Et quelles sont les marques de ce parfait dégagement ? L'âme l'a atteint quand elle ne cherche pas ce qui lui agrée le plus : ni lieu, ni temps, ni manière, mais ce qui t'agrée, mon Dieu! Par ce vêtement étincelant l'âme est comme un soleil : le soleil éclaire, réchauffe et développe les germes de la terre : ainsi cette lumière de vérité réchauffe l'âme du feu de la charité. Elle l'illumine en lui découvrant la vérité dans la lumière de ta Sagesse. Et elle lui fait produire, au cours de cette vie mortelle, le fruit des vraies vertus.

Pour quelle cause l'âme ne parvient-elle pas à se dépouiller de soi ? Parce qu'elle est privée de la Lumière, pour n'avoir pas connu ni exercé comme il convenait la lumière capitale dont tu as doté toute créature raisonnable. Et pourquoi ne l'a-t-elle pas connue ? Parce que l'œil de son intelligence s'est obscurci par sa faute ; par cette faute la volonté est enchaînée ; et, tu le sais, de la volonté procède tout péché.

Ne sens-tu donc pas, ignorante, la puanteur du péché ? Comment ne perçois-tu pas le parfum de la vertu et de la grâce ? Parce que tu es privée de lumière.

Seigneur, j'ai péché ! Aie pitié de moi !

***

O Dieu éternel ! L'admirable conformité que tu as établie entre toi et ta créature m'est apparue dans ta lumière. Tu l'as placée comme en un cercle qui la cerne de tous côtés... Si je considère dans ta lumière l'être que nous tenons de toi, j'y vois que tu nous as créés à ton image et ressemblance, par la participation de la Trinité dans les trois puissances de l'âme.

Si je contemple ton Verbe, par lequel nous avons été recréés en grâce, j'y vois que tu t'es conformé à nous et que tu nous as conformés à toi en t'unissant à l'homme.

Et l'âme éclairée par ta vraie Lumière établit sa demeure en toi, en suivant ta doctrine de vérité. Elle le fait soit en général, soit en particulier, quand elle pratique les vertus spéciales auxquelles l'Amour que l'âme qui te connaît a conçu pour toi, donne l'impulsion. Tu es cet amour même. Quand donc l'âme marche par amour dans ta doctrine de vérité, cet amour l'identifie à toi. Car, dépouillée de sa volonté pour se revêtir de la tienne, elle ne recherche et ne désire plus que ce qui te plaît, ce que tu veux voir en elle.

Toi et cette âme, vous jouissez d'un amour mutuel ; mais ton amour est gratuit et l'a prévenue dans l'être : elle, c'est par devoir qu'elle

t'aime. Envers toi, son amour est d'obligation : mais elle a compris que si elle doit t'aimer, vis-à-vis du prochain par contre, elle peut aimer gratuitement et par devoir tout à la fois. *Gratuitement* puisqu'elle n'en attend ni rétribution ni échange de services ; elle le sert par amour ; mais encore *par devoir* : parce que tu l'as ainsi commandé et qu'elle te doit obéissance.

Si je considère l'étroite conformité établie entre toi et l'âme, quand, par cette lumière empruntée à ta lumière et par l'amour qu'elle a pour toi, elle s'élève vers toi et fixe son regard dans la lumière de ta vérité, je vois, ô Dieu immortel, que tu lui fais connaître les biens immortels par l'avant-goût que tu lui en donnes dans le sentiment de ta charité. Lumière, tu lui fais participer la lumière ; feu, tu l'enflammes, et tu unis d'un lien mutuel ta volonté et la sienne dans ton propre foyer. Sagesse, tu lui communiques la sagesse pour le discernement de ta vérité. Par toi, Force divine, elle se fortifie au point qu'aucun assaut du démon ni d'aucune créature ne triomphent d'elle que si elle y consent. Elle n'y consent jamais tant qu'elle est revêtue de ta volonté : seule la volonté propre peut l'affaiblir. Infini, tu la rends elle-même infinie par cette conformité entre elle et toi, au moyen de la grâce pendant notre pèlerinage ici-bas ; au moyen de l'éternelle vision

dans la vie impérissable. Là, cette conformité est si étroite que désormais son libre arbitre est enchaîné, en tant du moins qu'il ne peut plus l'éloigner de toi [1].

Ta Vérité a donc proclamé la vérité quand elle nous a enseigné que, par la grâce, Tu te conformes à la créature et la créature se conforme à toi. Cette grâce, tu ne la lui mesures pas : tu la lui donnes tout entière. En quel sens, tout entière ? En tant que rien ne lui manque pour son talent — mais la grâce est plus ou moins grande et possédée plus ou moins parfaitement, selon la mesure où l'âme consent à exercer dans ta lumière, cette lumière naturelle que tu lui as donnée.

Qu'ajouter ? Rien ; sinon que toi Dieu, tu t'es fait homme pour faire de l'homme un Dieu. Quelle fut la cause de cette admirable conformité ? La lumière dans laquelle l'âme a connu ta volonté. La connaissant, elle s'est dépouillée

1. Ici-bas, Dieu est objet d'*option* parce que nous ne le connaissons qu'analogiquement et que, à certains points de vue, il peut s'opposer à notre bien (apparent), par exemple en nous interdisant la volupté sensible. Mais les bienheureux mis en présence sans voile du Souverain Bien, leur objet adéquat, vont à Lui par un irrésistible mouvement de volonté. Leur liberté ne cesse pas : elle est même exaltée par là : leur adhésion totale au seul objet digne d'eux-mêmes les rend souverainement *indépendants* vis-à-vis des biens inférieurs qu'ils dominent et qu'ils jugent maintenant en toute liberté d'esprit et de cœur.

de la sienne propre qui l'entraînait vers les ténèbres, la nudité, la mort : en échange elle a été revêtue de ta volonté, de toi-même par la grâce, par la lumière, par le feu, par l'union.

Tu es donc, toi, la cause de tout bien : la cause de tout mal, c'est la volonté propre égarée par l'amour-propre. Le mal où elle entraîne est tel qu'en obscurcissant l'âme, elle lui fait franchir le cercle qu'avait tracé la très sainte foi et dans lequel, où qu'elle se tournât, c'est toi qu'elle trouvait. Sortie du cercle lumineux, à qui est-elle conformée ? Avec qui s'unit-elle ? Elle est véritablement dégradée au niveau des bêtes sans raison, elle suit la loi perverse et la doctrine des démons visibles ou invisibles.

Dieu infini, insondable, éternelle Déité, je confesse et ne songe pas à nier que je suis la misérable cause de tous les maux pour n'avoir pas, dans ta Lumière, exercé ma lumière [1] à connaître combien te déplaît et combien m'est néfaste à moi-même cette loque putride de la volonté propre et perverse. Je n'ai pas connu ta douce volonté dont j'aurais dû me revêtir.

J'ai péché, j'ai péché ! Seigneur, prends-moi en pitié !

1. La raison éclairée par la foi, participation de la Lumière incréée de Dieu. Toute perfection créée *dérive* par participation de la Perfection incréée et ne peut *s'exercer* que sous cette influence supérieure. *Je suis Celui qui est. Tu es celle qui n'est pas.*

***

Dieu éternel, impénétrable, éternelle Déité, nous voyons la lumière dans ta Lumière. Répands-la donc, cette lumière, je t'en supplie humblement, sur toute créature raisonnable, et particulièrement sur notre doux Père, ton vicaire, si abondamment qu'il devienne un autre Toi-même.

Rends la lumière aux aveugles, afin que dans ta lumière, ils connaissent la vérité et t'aiment. Je te prie aussi pour tous ceux que tu m'as donnés à aimer, avec prédilection, avec une particulière sollicitude. Éclaire-les de ta lumière, purifie-les de toute imperfection, en sorte qu'ils travaillent vraiment dans ton jardin dont tu les as faits ouvriers.

Punis et venge leurs imperfections sur moi-même : n'en suis-je pas la cause ? J'ai péché, Seigneur ! Aie pitié de moi.

Grâces, grâces à toi, impénétrable, éternelle Trinité, qui dans ta lumière as consolé mon âme par la manifestation de la conformité qui règne entre tes créatures et toi. Je suis celle qui n'est pas. Tu es celui qui est. Rends donc grâces à Toi-même, en me donnant à moi de pouvoir te louer. Que ta volonté te force à faire miséricorde au monde, à secourir de ton appui divin ton vicaire et ta chère Épouse.

Seigneur, j'ai péché. Aie pitié de moi !

Incompréhensible, éternelle Trinité, donne-moi ta douce bénédiction.

Ainsi soit-il.

XVII

Élévation sur la miséricorde de Dieu.

Cette oraison sur la divine miséricorde, la 5e dans Gigli, porte la date du 18 février 1379. Elle fut prononcée en extase, après la Sainte Communion. Catherine y contemple l'union entre Dieu et sa créature, réalisée par le divin sacrement. Elle s'arrête longuement à la miséricorde de Dieu qui, passant par-dessus la prévision de la chute originelle, voulut malgré tout créer l'homme. Elle prie enfin pour le prêtre qui lui a donné la sainte Communion.

O Souveraine et éternelle Trinité, Amour inestimable ! Tu me dis : ma fille ! et moi je te dis : mon Père souverain et éternel ! De même que Tu te donnes toi-même à moi et que en me faisant part du Corps et du Sang de ton Fils unique, Tu me donnes tout Dieu et tout l'homme, ainsi, ô Amour inestimable, je te demande de me donner part au corps mystique de la sainte Église, car dans le feu de ta charité j'ai compris ton désir de voir l'âme se délecter de cette nourriture.

O Dieu éternel, tu m'as vue et connue en

toi-même ; et c'est parce que tu m'as regardée dans ta lumière que, épris d'amour pour ta créature, tu m'as tirée de toi en me créant à ton image et ressemblance. Pour moi, ta créature, je ne pouvais te connaître en moi sinon en regardant en moi ton image et ressemblance. Aussi afin que je puisse te voir et te connaître en moi-même d'une connaissance parfaite, tu t'es uni à nous tu es descendu des extrêmes hauteurs de ta Divinité jusqu'à la bassesse et la boue de notre humanité. Comme la bassesse de mon intelligence était incapable de comprendre et fixer tes hauteurs, et que tu voulais que ma petitesse puisse contempler ta grandeur, tu t'es fait petit, tu as enfermé la grandeur de ta Divinité dans la petitesse de notre humanité.

C'est ainsi que tu t'es manifesté à nous par le Verbe, ton Fils unique. C'est ainsi que j'ai connu l'abîme de ta charité pour moi dans le Verbe. Souveraine et éternelle Trinité, Amour incompréhensible, tu nous as manifesté et toi-même et ta vérité par le moyen de son sang. Alors nous avons vu ta puissance, quand tu as pu nous laver de nos péchés dans ce Sang. Alors tu as manifesté ta Sagesse : avec l'appât de notre humanité dont tu as recouvert l'hameçon de la Divinité, tu as pris le démon et tu lui as ôté la souveraineté qu'il exerçait sur nous. Ce Sang est la preuve de l'Amour, de ta Charité, car

c'est seulement poussé par le feu de l'Amour que tu nous as rachetés, puisque tu n'as pas besoin de nous. C'est ainsi que s'est manifestée ta Vérité qui nous a créés pour nous donner la vie éternelle. Et cette Vérité, nous l'avons connue par le Verbe, nous qui d'abord ne pouvions la connaître, parce que l'œil de notre intelligence était obscurci par le voile du péché.

Rougis, aveugle créature, tant exaltée et honorée de ton Dieu, rougis de ne pas reconnaître que, poussé par sa charité sans mesure, Dieu est descendu des hauteurs de la Divinité jusqu'à la bassesse et la boue de ton humanité pour que tu Le connaisses en toi-même !

J'ai péché, Seigneur, prends pitié de moi.

O mystère admirable ! Puisque tu connaissais ta créature avant même qu'elle existât, tu savais qu'elle commettrait la faute et refuserait de suivre ta vérité, et cependant tu l'as créée. O amour incompréhensible ! O amour incompréhensible ! A qui dis-tu : ma fille ? Moi, je te dis : Père éternel ! Je te supplie, Dieu très miséricordieux, de faire part du feu de ta charité à tous tes serviteurs ; dispose-les à recevoir le fruit des prières et de la doctrine qui se répandent par ta lumière et ton amour. Ta Vérité dit : *Cherchez et vous trouverez, demandez et on vous donnera, frappez et on vous ouvrira.* Je frappe à la porte de ta vérité, je cherche, je crie en présence

de ta majesté, je demande à ta clémence miséricorde pour le monde entier et particulièrement pour la sainte Église, car ton Verbe m'a enseigné qu'il faut me nourrir sans cesse de cette nourriture. Et puisque tu le veux, ô mon Amour, ne me laisse pas mourir de faim.

O mon âme, que fais-tu ? Ne sais-tu pas que Dieu te voit sans cesse ? Sache que tu n'échappes pas à son regard. Tu pourras parfois te cacher à la créature, mais au Créateur, jamais. Mets donc un terme à tes iniquités. Éveille-toi. C'est le temps de se lever du sommeil.

J'ai péché, Seigneur, prends pitié de moi.

Trinité éternelle, tu veux que nous nous redressions, et si nous demeurons couchés dans le temps de la propsérité, tu nous envoies l'épreuve. Comme un habile médecin, avec le feu des tribulations tu brûles la plaie que n'a pu guérir l'onguent des consolations et de la prospérité.

O Père éternel, ô Charité incréée, je déborde d'admiration, car dans ta lumière j'ai compris que tu m'as vue et connue, ainsi que toutes les créatures raisonnables, toutes ensemble et chacune en particulier, avant que tu nous aies donné l'être ; tu as vu le premier homme, Adam, et sa faute, et toutes celles qui devaient en être la suite. Tu savais que la faute s'opposerait à ta vérité, ou plutôt empêcherait la créature, sépa-

rée de la vérité, d'atteindre la fin que Tu lui destinais. Tu voyais aussi, Père éternel, les tourments qui tombaient sur ton Fils pour restaurer en grâce le genre humain et faire régner ta vérité en nous. Oui, je l'ai compris dans ta lumière, tout cela tu l'avais prévu.

Alors, Père éternel, comment se fait-il que tu nous as créés ? J'en demeure toute stupéfaite. Je vois que c'est bien ce que tu m'as montré : Tu n'avais aucun motif, seul le feu de ta charité t'a contraint à nous donner l'être malgré les iniquités que nous devions commettre contre toi, ô Père éternel. C'est le feu qui t'a contraint. O Amour ineffable, bien que ta lumière te montrât toutes les iniquités que la créature devait commettre contre ton infinie bonté, tu as fait semblant de ne pas les voir, pour ne regarder que la beauté de ta créature dont tu t'es épris, comme fou et ivre d'amour, et l'amour l'a tirée de toi, et lui a donné l'être à son image et ressemblance. C'est toi, Vérité éternelle, qui m'as manifesté cette vérité, à savoir que l'amour t'a contraint à nous créer, malgré la prévision de nos offenses, dont ta charité se détourna pour ne considérer que la beauté de ta créature ; car si tu avais principalement regardé l'offense, tu en aurais oublié l'amour qui te poussait à créer l'homme. Tu le savais bien, mais tu t'es fait prisonnier de l'amour, car tu n'es autre chose

qu'un foyer d'amour ; tu es fou d'amour pour ta créature.

Et moi, mes péchés m'ont empêché de te connaître. Cependant, ô très doux Amour, accorde-moi la grâce de répandre mon sang pour ta gloire et l'honneur de ton nom. Fais que je me dépouille de moi-même.

Reçois en toi, Père éternel, celui qui m'a dispensé le Corps précieux et le Sang de ton Fils. Dépouille-le de lui-même ; sépare-le de lui-même pour le revêtir de ta volonté éternelle ; lie-le à toi par un nœud qui jamais ne se défasse, afin qu'il soit une plante odorante dans le jardin de la sainte Église.

Père très clément, donne-nous ta douce et éternelle bénédiction et purifie la face de notre âme dans le Sang de ton Fils.

Amour, Amour, je te demande la mort.

XVIII

La volonté de l'homme réglée par la loi de Dieu. Dimanche de Quinquagésime, 20 février 1379. (Gigli, n° 7.)

Pendant que le peuple de Rome s'adonnait aux ébats joyeux du Carnaval, la sainte, dans ce colloque avec Dieu, considère la faiblesse de la nature humaine qui a eu besoin d'un Rédempteur et qui ne tient que de la libéralité de Dieu ce qui l'empêche d'être trop médiocre : la force de la la foi, la charité. Elle ajoute ses supplications habituelles pour les besoins de l'Église et pour le Pape.

Je confesse, Dieu éternel, je confesse, souveraine et éternelle Trinité, que tu me vois et que tu me connais. Je l'ai compris dans ta lumière. Je confesse, Dieu éternel, et je vois que tu connais les besoins de ton Épouse et la bonne volonté de ton Vicaire. Mais qui donc l'empêche de la traduire en actes ? Tu le sais car rien ne t'est caché. Dans ta lumière je vois qu'en toi tu as préparé le remède pour ton enfant, qui était mort, le genre humain : ce remède est le Verbe, ton Fils unique.

Tu as même trouvé un autre remède pour ce mort : ce fut de conserver les cicatrices sur le corps du Verbe, pour que sans cesse elles réclamassent en ta présence miséricorde pour nous. Ta lumière me fait comprendre que c'est le feu de ton amour qui les a fait conserver. La glorification du Corps ne peut les faire disparaître, pas plus que la couleur du sang ; et elles n'empêchent pas la glorification du Corps.

Tu as encore vu en toi-même que, même après avoir été délivré de sa maladie, l'homme tomberait dans le péché ; alors tu as donné le remède dans le sacrement de la sainte pénitence par lequel le prêtre verse sur l'âme le Sang de l'humble Agneau. Comme tu avais vu en ton Verbe le principal moyen de notre réconciliation avec toi, tu as vu aussi les autres remèdes nécessaires au salut de l'homme. Dans ta lumière je comprends que tu as vu tout cela. C'est ta lumière qui me fait voir, sans elle je m'enfoncerais dans les ténèbres.

O très doux Amour, tu as vu en toi les besoins de la sainte Église, et tu lui donnes le remède dont elle a besoin, la prière de tes serviteurs. De ceux-ci tu veux faire un mur sur lequel s'appuie le mur de la sainte Église ; aussi la clémence de l'Esprit Saint leur inspire des désirs enflammés pour sa réforme.

Tu connaissais la loi de notre nature pervertie

et toujours prête à se révolter contre ta volonté, et tu savais que nous devions souvent la suivre. Oui, tu connaissais la fragilité de cette nature humaine, sa grande faiblesse et sa misère. C'est pourquoi, ô souveraine Providence, qui as tout prévu pour ta créature, ô Médecin très bon qui lui as préparé tous remèdes, tu nous as donné, dans cette faiblesse de la chair, le rocher, la force de la volonté. Elle est si forte, cette volonté, que ni démons, ni créatures ne peuvent la vaincre, sans le consentement du libre arbitre qui tient cette force en main.

O Bonté infinie, d'où vient une si grande force dans la volonté de ta créature ? De toi, souveraine et éternelle Force. Je vois qu'elle participe à la force de ta volonté, parce que de ta volonté vient la nôtre. Notre volonté est forte dans la mesure où elle suit la tienne ; elle est faible dans la mesure où elle s'en sépare. La cause, je l'ai dit, c'est que notre volonté est créée à la ressemblance de la tienne, et tant qu'elle demeure fixée en la tienne, elle triomphe. Tous ces mystères, je les vois dans ta lumière. O Père éternel, dans notre volonté tu manifestes la force de la tienne : si, en effet, tu mets tant de puissance dans une petite créature, combien doit-il y en avoir en toi, Créateur et Maître de toutes choses !

Cette volonté, que tu as faite libre, se fortifie dans la lumière de la foi, qui lui fait connaître

ton éternelle volonté poursuivant uniquement notre sanctification. Ainsi la lumière croît, et elle fortifie la volonté, laquelle, nourrie de la lumière de la foi, fait naître les actions de l'homme. Il n'y a donc pas de bonne volonté ni de foi sans les œuvres. La lumière de la foi alimente et fait croître le feu dans l'âme, qui ne peut brûler du feu de ta charité, si ta lumière ne lui révèle ton tendre amour pour nous. Toi, lumière, tu nourris et tu accroîs le feu dans l'âme comme le bois alimente le feu matériel ; c'est toi, lumière, qui fais croître la charité dans l'âme en lui révélant la divine Bonté, et à son tour la charité te nourrit, car elle désire connaître son Dieu davantage et toi, lumière, tu veux satisfaire son désir.

O Providence admirable, tu n'as pas voulu que l'homme marchât dans les ténèbres et demeurât en guerre : tu l'as pourvu de la lumière de la foi qui lui montre la voie et lui donne la paix et le repos. Cette lumière empêche l'âme de mourir de faim et de languir dans sa nudité et sa misère : elle lui sert la nourriture spirituelle, ton délicieux amour, vraie nourriture de l'âme ; elle la revêt de la robe nuptiale de la charité parfaite et de ta volonté et lui communique les richesses éternelles.

J'ai péché, Seigneur, prends pitié de moi. Ces ténèbres de la loi mauvaise que j'ai toujours suivie ont obscurci l'œil de mon intelligence et je

ne t'ai pas connu, vraie Lumière. Cependant il a plu à ton amour de m'éclairer sur toi, ô Lumière véritable.

O Dieu éternel, ô Amour inestimable, elle est toute pétrie avec toi, ta créature, et toi avec elle, par la création, par la force de volonté et le feu d'amour avec lesquels tu l'as créée, par la lumière naturelle que tu lui as donnée pour te voir, ô Lumière véritable, et exciter la faim des vraies vertus, à la gloire et à la louange de ton nom. O Lumière au-dessus de toute lumière ! O Bonté au-dessus de toute bonté ! O Sagesse au-dessus de toute sagesse ! O Feu qui surpasses tout feu ! car seul tu es Celui qui est, et tout le reste n'est rien sinon en tant qu'il est par toi.

O mon âme, aveugle et misérable, tu es indigne de faire avec les autres serviteurs de Dieu le mur qui soutiendra la sainte Église. Tu mériterais d'être unie à un corps de bête, puisque tu agis toujours comme les bêtes.

Grâces, grâces te soient rendues, Dieu éternel, d'avoir daigné, malgré mes iniquités, me choisir pour cette tâche. Je te supplie, puisque c'est toi qui inspires à tes serviteurs les désirs angoissés et enflammés pour la réforme de ton épouse et que tu les pousses à crier une prière incessante, je te supplie d'exaucer leur cri. Conserve et augmente la bonne volonté de ton Vicaire, réalise en lui la vraie perfection que tu exiges

de lui. Cela, je te le demande aussi pour toutes les créatures raisonnables et surtout pour ceux que tu as mis sur mes épaules et que je te rends à cause de ma faiblesse, de mon insuffisance et de mes péchés qui leur nuisent, car j'ai toujours suivi la loi perverse. Mais je désire et je te demande qu'ils te suivent parfaitement, afin qu'ils méritent d'être exaucés dans les prières qu'ils te font et qu'ils doivent te faire pour le monde entier et pour la sainte Église.

J'ai péché, Seigneur, prends pitié de moi. Pardonne, Père, pardonne-moi ma misère et mon ingratitude pour les grâces infinies que j'ai reçues de toi. Je confesse que c'est ta bonté qui m'a fait demeurer ton épouse malgré mes fautes et mes infidélités. J'ai péché, Seigneur, prends pitié de moi.

XIX

Bonté de Dieu envers l'homme.

Prononcée le mardi-gras 22 février 1379. La sainte, après la communion, est portée à contempler la Bonté sans mesure de Dieu envers les hommes. Les désordres, fréquents en ces jours de fêtes profanes, conduisaient la pensée de la sainte vers la misérable condition des consciences qui se font du mal en ne sachant pas s'aimer comme Dieu le veut, ni se haïr saintement. Gigli, nº 8.

O Dieu éternel, ô Dieu éternel, aie pitié de nous ! Souveraine et éternelle Trinité, la pitié sur laquelle fleurit la miséricorde t'est propre. C'est par pitié que tu nous fais miséricorde, car c'est par pitié seulement que tu as donné le Verbe ton Fils unique à la mort pour notre rédemption. Et cette pitié coulait de la source de l'amour qui t'avait fait créer ta créature. Parce qu'elle te plaisait beaucoup, tu t'es excité, après qu'elle eut perdu le vêtement de l'innocence, à la revêtir de la grâce et à la rétablir en son premier état. Tu ne lui as cependant pas ôté le pouvoir de t'offenser, mais tu lui as laissé le

libre arbitre et la loi mauvaise qui combat sans cesse contre l'esprit et porte l'âme au péché.

D'où vient, Dieu éternel, alors que tu lui es si bon, que l'homme est si cruel pour lui-même ? Quelle plus grande cruauté que de se tuer par le péché mortel ? Il est bienveillant pour ses sens : mais cette bienveillance est une cruauté terrible contre l'âme, et même contre le corps puisque le corps du damné sera châtié comme l'âme. C'est qu'il est aveuglé, il ne comprend pas ta bonté pour nous. Montre-lui donc que ta bonté est inutile à l'homme, s'il n'est pas bon pour lui-même, car tu as créé l'homme sans lui, mais sans lui tu ne veux pas le sauver.

Tu veux, ô Père compatissant et miséricordieux, que l'homme regarde la pitié sans mesure que tu as pour nous, afin qu'il apprenne à avoir pitié d'abord de lui-même et ensuite du prochain, car, dit le glorieux saint Paul, toute charité commence par soi-même. Tu veux donc que l'âme considère ta pitié, afin qu'elle sorte de sa cruauté et qu'elle prenne la nourriture qui donne la vie.

O Dieu éternel, ô Feu, ô Abîme de charité, ton regard est sur nous. Et pour que la créature sache qu'elle est sous le regard de ta compatissante miséricorde ou bien de ta justice, selon ses œuvres, tu lui as donné l'œil de l'intelligence qui voit manifestement que tout bien vient de la

lumière et que tout mal procède de sa privation, car on ne peut aimer sans connaître et on ne peut connaître sans la lumière.

O Dieu éternel, ô Père compatissant et miséricordieux, aie pitié de nous, fais-nous miséricorde car nous sommes des aveugles privés de toute lumière, moi surtout pauvre misérable, toujours cruelle à moi-même. Ce regard de bonté qui a tout créé, fais-le descendre sur les besoins du néant. Éclaire donc cet être qui est à toi. Tu nous as donné, quand il a fallu, la lumière des Apôtres. Aujourd'hui nous avons besoin plus que jamais de la lumière, ressuscite un autre Paul dont la doctrine illumine le monde. Le voile de ta miséricorde, jette-le sur le regard de ta justice, regarde-nous avec ta compassion. Enchaîne-toi toi-même avec les liens de ton amour ; que ton amour apaise ta colère.

O douce et suave lumière, ô Principe et Fondement de notre salut, puisque dans ta lumière tu vois nos besoins, fais-nous connaître dans cette même lumière ton éternelle bonté pour que nous l'aimions. O union étroite de toi, Créateur, en la créature et de la créature en toi, Créateur ! Avec le lien de ta charité tu l'as attachée et avec ta lumière tu l'as éclairée. Aussi il lui suffit d'ouvrir l'œil de l'intelligence avec le désir de connaître pour te connaître, car la lumière entre dans l'âme qui ouvre la

porte de la volonté ; elle se tient à la porte de l'âme et dès qu'on lui ouvre elle afflue comme le soleil qui frappe la fenêtre fermée et entre dans la maison à peine ouverte. Il convient ainsi que l'âme ait la volonté de te connaître et au moyen de cette volonté ouvre l'œil de l'intelligence ; alors, ô vrai Soleil, tu entres dans l'âme et répands tes splendeurs.

Et quand tu es entrée, que fais-tu, toi, miséricordieuse lumière au dedans de l'âme ? Tu dissipes les ténèbres et tu verses la clarté ; tu chasses l'humidité de l'amour-propre pour ne laisser que le feu de la charité ; tu rends le cœur libre, car, dans ta lumière, il reconnaît combien grande est la liberté que tu nous as dévolue en nous arrachant à l'esclavage du démon où gisait l'humanité par sa propre cruauté. Aussi dorénavant prenons en haine la cause de cette cruauté, c'est-à-dire la complaisance pour notre propre sensualité, et par contre ayons pitié de la raison, et montrons-nous cruels envers la nature sensuelle. Concentrons en nous-même les puissances de l'âme ; fermons la mémoire aux misères et aux vaines délices du monde pour nous souvenir uniquement de tes bienfaits. Refermons la porte de notre volonté en sorte qu'elle n'aime rien hors de toi, mais qu'elle t'aime au-dessus de tout et aime toutes choses en toi, selon ta volonté, et qu'elle ne veuille suivre que Toi.

Alors l'âme aura véritablement pitié d'elle-même, et par conséquent de son prochain, et elle sera prête à immoler son corps pour le salut des âmes. En tous ses actes elle unira la bonté à la prudence, car elle verra avec quelle prudence tu as accompli en nous tous tes mystères. Toi, lumière, tu fais le cœur droit sans fausseté, large sans étroitesse, capable d'aimer toute créature raisonnable d'un véritable amour. C'est avec une charité ordonnée qu'il cherche le salut de tous, celui qu'éclaire cette lumière inséparable de la prudence et de la sagesse : il expose bien son corps à la mort pour le salut des âmes, mais il n'expose pas son âme au péché. Il n'est jamais permis à l'homme de commettre la moindre faute, dût cette faute sauver le monde entier, car pour l'utilité de la créature qui n'est rien par elle-même on ne peut offenser le Créateur qui est le Bien infini. Mais pour sauver la vie du prochain on peut sacrifier ses biens temporels.

Le cœur envahi par la lumière est si ouvert que chacun le connaît. Il ne fait pas montre d'un sentiment sur le visage et la langue quand il en a un autre au dedans. Il est vraiment dépouillé du vêtement du vieil homme et revêtu de ta volonté. La cruauté envers nous-même, ô Père éternel, vient donc de ce que nous ne voyons pas la miséricorde avec laquelle tu as racheté nos âmes par le sang de ton Fils unique.

O Père miséricordieux, daigne jeter un regard de bonté sur ton Épouse et sur ton Vicaire. Cache-les sous l'aile de ta miséricorde pour que l'iniquité des superbes ne lui puisse nuire. A moi-même fais la grâce d'arroser de mon sang versé goutte à goutte et d'engraisser de la moelle de mes os le jardin de la sainte Église.

Si je regarde en toi, je vois que rien n'échappe à ton regard. Ils ne le comprennent pas, les hommes du monde, aveuglés par les nuées de l'amour-propre ; sinon ils ne seraient pas si cruels pour leurs âmes, ils deviendraient bons dans ta bonté. Oh ! comme elle nous est nécessaire, la lumière ! De tout mon cœur, je te supplie de la donner à toutes les créatures raisonnables.

Dans le Verbe tu as mis en œuvre la miséricorde et la justice : la justice sur son corps, la miséricorde sur tes créatures. O Bonté infinie, comment peut-il ne pas se fondre, le cœur de l'homme ? Comment n'échappe-t-il pas par ma bouche, mon cœur ? C'est que la nuée aveugle l'œil de mon intelligence et elle t'empêche, ô mon âme, de voir l'ineffable Miséricorde. Quel père a jamais livré son propre fils à la mort en faveur de son esclave ? Toi seul, ô Père éternel. Notre chair, dont tu as revêtu le Verbe, a enduré la souffrance et nous recevons le fruit de sa passion si nous voulons suivre ta miséricorde.

Il faut que par justice nous suivions la voie que tu as parcourue par bonté.

Je fais appel à toi contre moi-même, ô Vérité éternelle. Fais justice de moi : je suis cruelle à mon âme et pleine de complaisance pour mes sens. J'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi. O douce cruauté qui foule aux pieds la sensualité en cette vie passagère pour que tu puisses exalter l'âme éternellement ! D'où vient la patience ? D'où viennent la foi, l'espérance et la charité ? De cette bonté qui enfante la miséricorde. Qui arrache l'âme à elle-même et l'attache à toi ? Cette bonté qu'on acquiert par ta lumière.

O bonté délicieuse, ô bonté ! Tu es un baume, tu éteins la colère et la cruauté dans l'âme. Je te prie d'inculquer ce sentiment, ô Père miséricordieux, à toutes les créatures, et surtout à ceux que tu m'as confiés et que j'aime d'un amour particulier. Rends-les charitables afin qu'ils pratiquent cette bonté parfaite et cette parfaite cruauté avec laquelle ils extermineront leur volonté perverse. Cette miséricordieuse cruauté est, en vérité, celle que tu m'as enseignée lorsque tu as dit : *Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple*[1]. Haïr sa propre vie paraît

1. Luc, XIV, 12. Cf. Jean, XII, 25 : Celui qui aime sa vie, la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle.

le plus difficile. Haïr le reste est aisé : souvent les serviteurs du monde le font, bien que ce ne soit pas par amour de la vertu. Il est plus difficile à l'homme de quitter sa nature que de la suivre. Nous avons une nature raisonnable, il faut donc suivre la raison.

O Vérité éternelle, Parfum au-dessus de tous les parfums, Munificence au-dessus de toute munificence, Bonté au-dessus de toute bonté, Justice au-dessus de toute justice, et la source même de la justice, tu rends à chacun selon ses œuvres. C'est par justice que tu permets que le méchant se rende insupportable à lui-même en s'enfonçant dans le désir de choses moindres que lui-même, comme sont les plaisirs et les richesses du monde ; car toutes les créatures sont inférieures à l'homme, tu les as faites pour qu'il en soit le maître et non l'esclave. Toi seul es plus grand que nous : c'est donc vers toi seul que nous devons aspirer, toi seul que nous devons essayer de servir. Et c'est aussi par justice que dès ici-bas tu fais goûter au juste la vie éternelle dans la paix et le repos de son âme, qui proviennent de ce qu'il a mis son amour en toi qui es le repos suprême et véritable. A ceux qui fournissent courageusement leur carrière en ce monde, tu donnes, par justice et par miséricorde, la vie éternelle.

Tu es l'éternelle et infinie Bonté que personne ne peut comprendre, que personne ne peut con-

naître pleinement. On ne connaît de toi que ce que tu donnes à connaître ; et tu te donnes autant que nous disposons le petit vase de notre âme à te recevoir. O très doux Amour, je ne t'ai jamais aimé, de tout le temps de ma vie.

Je te recommande mes fils dont tu as chargé mes épaules. Hélas ! je dois les éveiller et je dors toujours. Père très doux et miséricordieux, éveille-les toi-même, afin que l'œil de leur intelligence soit fixé sur toi toujours. J'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi. O Dieu, viens à notre aide, hâte-toi de nous secourir.

XX

Force et faiblesse de la créature[1].
(1er mars 1379.)

O Trinité éternelle, ô souveraine et éternelle Trinité ! C'est toi, Trinité éternelle, qui nous as donné le doux Verbe d'amour. O doux Verbe d'amour, Fils de Dieu ! Comme notre nature est faible et apte à tout mal, ainsi ta nature est forte et apte à tout bien. L'homme est faible parce qu'il a reçu une nature faible de son père, lequel n'a pu lui donner que ce qu'il a, et il est porté au mal, parce qu'il reçoit aussi de son père une chair en révolte. Nous sommes faibles et capables de tout mal, parce que nous sortons tous d'Adam comme d'une même souche. Notre premier père, en se séparant de ta force souveraine, ô Père éternel, devint débile ; parce qu'il se révolta contre toi, il trouva la révolte en lui-même ; et pour s'être séparé de ta souveraine bonté et de ta force, il devint faible et capable de toute iniquité.

O Verbe éternel, ta nature est forte et apte

1. Gigli, n° 9.

à tout bien, parce que tu l'as reçue de ton Père éternel et tout-puissant. Il t'a donné sa nature, c'est-à-dire la Divinité. Aucun mal n'a jamais été ni ne peut être en toi parce que ta nature divine ne peut souffrir aucun défaut. Aussi, ô doux Verbe, tu as fortifié notre âme en t'unissant à nous. Oui, cette union rend forte notre nature, car dans le saint baptême la vertu de ton Sang guérit notre faiblesse ; et lorsque nous parvenons à l'âge de discrétion, c'est ta doctrine qui nous fortifie : l'homme qui la suit en vérité et s'en revêt parfaitement acquiert une telle force et une telle aptitude au bien, qu'il sent à peine la rébellion de la chair contre l'esprit. Son âme est intimement unie à toi dans ta doctrine, son corps est uni à l'âme et veut en suivre les sentiments ; aussi ce qui autrefois le charmait dans les misérables plaisirs du monde, maintenant lui déplaît en tout ; et la pratique de la vertu qui lui paraissait si pénible et si dure, fait désormais ses plus chères délices. Oui, c'est bien vrai, ô Verbe éternel, que tu as guéri la faiblesse de notre nature avec la force de la nature divine que tu as reçue de ton Père. Et cette force, tu nous la donnes par ton Sang et par ta doctrine !

O Sang éternel ! je te dis éternel parce que tu es uni à la nature divine. Lorsque l'homme éclairé de la lumière divine connaît ta force, il perd sa faiblesse ; mais on n'acquiert jamais cette lumière qu'avec la haine de la sensualité. O doux

Sang, tu fortifies l'âme, tu l'illumines, tu la fais angélique, tu l'enveloppes si bien du feu de ta charité qu'en tout elle s'oublie elle-même et qu'elle ne peut rien considérer que toi, et que même sa faible chair respire le parfum des vertus et que dans tous leurs actes le corps et l'âme poussent un même cri vers toi, autant que croît le saint désir. Si le saint désir se refroidissait, aussitôt ressusciterait la rebellion de la chair, plus violente que jamais.

O doctrine de vérité, si grande est la force de l'âme revêtue de toi, que rien ne peut l'abattre, ni l'adversité, ni la souffrance. En tout combat elle remporte une forte victoire, si elle te suit, ô toi qui viens de la Force souveraine ; mais si elle t'abandonne, ta force ne lui sert plus de rien. Que je suis misérable de ne t'avoir jamais suivie, ô vraie Doctrine ! C'est pour cela que je suis si faible et que la moindre tribulation m'abat. J'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi [1].

1. Cette oraison est incomplète. Il manque, nous apprend le texte latin, les habituelles prières pour la sainte Église, le Pape et les disciples.

XXI

La greffe divine.

Dans cette oraison, datée du 3 mars 1379, la sainte développe une allégorie qui lui est vraisemblablement inspirée par la métaphore de saint Paul, Épître aux Romains, XI, 24 : *Si toi tu as été coupé sur un olivier de nature sauvage et enté, contrairement à ta nature, sur l'olivier franc...*

L'homme a été planté dans le Paradis terrestre pour porter des fruits de vie. Par suite du péché originel, il ne donna que des fruits de mort. L'Incarnation a, pour ainsi dire, greffé la Divinité sur la nature humaine et lui a rendu le pouvoir de fructifier pour le salut. En retour, pour n'être plus un sauvageon, mais participer à la vie nouvelle, l'homme doit, par son libre arbitre, se greffer sur le Christ. Dans Gigli, nº 10.

O souveraine et éternelle Trinité ! O Trinité éternelle, Dieu Amour, nous sommes des arbres de mort et tu es l'arbre de vie. O Déité éternelle, quel spectacle de voir à ta lumière l'arbre de ta créature dans sa pureté ! Tu as tiré son âme, pure et innocente, de toi, ô souveraine Pureté, et tu l'as unie à un corps formé du limon de la terre, et tu en as fait un arbre : à cet arbre

doué de liberté tu as donné pour rameaux les puissances de l'âme, la mémoire, l'intelligence et la volonté. Quel fruit doit porter la mémoire ? de retenir. Et l'intelligence ? de discerner. Et la volonté ? le fruit de l'amour. O arbre, dans quelle pureté t'avait planté ton Jardinier !

Mais cet arbre s'est séparé de l'innocence ; la désobéissance l'a fait tomber et d'arbre de vie elle l'a changé en arbre de mort. Il ne produisait plus que des fruits de mort.

C'est alors que toi, ô souveraine et éternelle Trinité, comme ivre d'amour et fou de ta créature, voyant que cet arbre séparé de toi, ô Vie, ne pouvait produire que des fruits de mort, tu l'as guéri par ce même amour qui t'avait poussé à le créer, en greffant ta divinité sur l'arbre de mort de notre humanité. O greffe douce et suave ! Toi, souveraine Douceur, tu as daigné t'unir à notre amertume ; toi, Splendeur, t'unir aux ténèbres ; toi, Sagesse, à la folie ; toi, la Vie, à la mort ; toi, l'Infini, à nous, petits. Qui donc t'a contraint à cette union qui nous rend la vie, quand la créature t'avait fait une telle injure ? L'amour, le seul amour.

Et cette greffe a fait se dissoudre la mort.

A-t-il suffi à ta charité d'avoir contracté une union pareille ? Non. Toi, ô Verbe éternel, tu as voulu arroser l'arbre avec ton sang ; et la chaleur du Sang fait germer l'arbre, si avec son libre arbitre l'homme se greffe sur toi, s'unit à

toi, lie son cœur et son amour, entoure la greffe du bandage de la charité et suit ta doctrine. Ce n'est pas le Père que nous pouvons et que nous devons suivre, car en Lui il n'y a pas de peine ; c'est à toi que nous devons nous conformer, c'est sur toi que nous devons nous greffer par le moyen des souffrances et des saints désirs crucifiés. C'est par toi, ô Vie, en nous greffant sur toi, que nous porterons des fruits de vie. Quand nous sommes greffés sur toi, alors les rameaux que tu as donnés à notre arbre mûrissent leur fruit : la mémoire se remplit du continuel souvenir de tes bienfaits ; l'intelligence te contemple pour connaître parfaitement ta vérité et ta volonté ; et la volonté veut aimer et suivre ce que l'intelligence voit et connaît. Ainsi un rameau donne son fruit à l'autre. Par la connaissance que l'homme a de toi, il se connaît mieux lui-même et il se hait dans sa sensualité.

O Amour, inestimable Amour, tu opères des merveilles dans la créature raisonnable ! Dieu éternel, si au temps que l'homme était un arbre de mort, tu l'as changé en arbre de vie en te greffant sur l'homme, toi la Vie — et cependant beaucoup par leur faute ne produisent que des fruits de mort parce qu'ils ne se greffent pas sur toi, Vie éternelle — si donc tu as fait cela, tu peux maintenant sauver le monde entier qui ne sait pas se greffer sur toi. Les hommes se tiennent dans la mort de la sensualité et personne

ne vient à la fontaine puiser le Sang pour arroser son arbre. Hélas ! ô Vie éternelle, tu es au milieu de nous et tu n'es pas connu, parce que de nous-mêmes nous ne sommes qu'ignorance.

O mon âme misérable et aveugle, où est le cri, où sont les larmes que tu dois répandre en présence de Dieu qui t'invite sans cesse ? Où est la douleur de cœur pour ces arbres plantés dans la mort ? Où sont les désirs angoissés qui fléchissent la divine Pitié ? Il n'y en a pas en moi, parce que je ne me suis pas encore perdue moi-même ; si je m'étais perdue et si j'avais cherché Dieu seul, la gloire et la louange de son nom, mon cœur échapperait, mes os distilleraient leur moelle. Mais je n'ai jamais produit que des fruits de mort parce que je ne me suis pas greffée sur toi.

Quelle éclatante lumière, quelle dignité reçoit l'âme vraiment greffée sur toi ! O largesse sans mesure. La mémoire nous dit que nous sommes étroitement obligés de t'aimer et de suivre la doctrine et les exemples du Verbe, ton Fils unique ; mais nous ne le pourrions pas sans la lumière de la foi. Aussi l'intelligence fixe cette lumière pour connaître, et aussitôt la volonté aime ce que contemple l'intelligence : les rameaux se communiquent l'un à l'autre les fruits de vie.

Où les prends-tu ces fruits de vie, ô arbre qui par toi-même es stérile et mort ? De l'Arbre de

vie : si tu n'étais pas greffé sur Lui, tu ne pourrais de toi-même produire aucun fruit, car tu n'es rien.

O Vérité éternelle, ô Amour inestimable, de même que tu as produit pour nous des fruits de feu, d'amour, de lumière et le fruit de la prompte obéissance qui te fit courir, ivre d'amour, à la honteuse mort de la croix, et que tu nous as donné ces fruits en vertu de la greffe de ta divinité sur notre humanité et de la greffe de ton corps sur le bois de la croix ; de même l'âme vraiment greffée sur toi ne peut porter d'attention qu'à ta gloire et au salut des âmes, elle devient fidèle, prudente et patiente.

Rougis de honte, ô homme qui, par tes péchés te prives d'un si grand bien et t'exposes à de si grands maux. Tes bonnes œuvres ne peuvent servir à Dieu ; ni tes offenses lui nuire, mais il daigne se réjouir si sa créature produit des fruits de vie qui deviendront un fruit infini et lui permettront d'atteindre la fin bienheureuse pour laquelle il nous a tous créés.

J'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi.

O Vérité éternelle, unis-toi, greffe sur toi ceux que tu m'as donnés et que j'aime d'un amour particulier, pour qu'ils produisent des fruits de vie.

O infinie Bonté, quand tu fais descendre sur l'âme unie à toi la rosée de la lumière surnaturelle, tu lui donnes le repos et la paix intérieure :

ainsi en répandant la rosée de tes serviteurs tu dissiperas la guerre et les ténèbres et tu rendras la paix et la lumière à ton Épouse. Fais-le, je t'en supplie, Père bon et miséricordieux, ô doux Seigneur !

J'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi.

XXII

Élévation pour le jour de l'Annonciation.
La maternité divine de Marie et la miséricorde de Dieu dans l'Incarnation. — Le 25 mars 1379. — Dans Gigli, nº 11.

O Marie, Marie, Temple de la Trinité, ô Marie, porteuse du feu, Marie distributrice de miséricorde. Marie, qui as fait germer le Fruit divin ! Marie, rédemptrice, en un sens, du genre humain! (La souffrance de ta chair, dans le Verbe, n'a-t-elle pas sauvé le monde ?) Le Christ fut rédempteur par sa passion ; toi, par la douleur du corps et de l'âme.

O Marie ! Mer tranquille, distributrice de paix, Marie, terre féconde ! Tu es l'arbre nouveau qui as porté la Fleur odorante du Verbe, Fils unique de Dieu. En toi, terre féconde, fut semé le Verbe. Tu es à la fois la terre et l'arbre.

O Marie, char de feu, tu as porté le feu caché et voilé sous la cendre de ton humanité. O Marie, vaisseau d'humilité, en toi se conserve et brille la lumière de la vraie science avec laquelle, t'élevant au-dessus de toi-même, tu as charmé le Père éternel : aussi il t'a ravie, il t'a attirée à Lui par un amour unique, car c'est cette lu-

mière et ce feu de ta charité, c'est l'huile de ton humilité qui ont attiré sa Divinité et l'ont inclinée à venir en toi, bien que déjà l'ardeur extrême de ta Charité sans mesure la pressât de venir à nous.

O Marie, grâce à cette lumière, tu n'as pas été une vierge folle, mais prudente : et c'est cette prudence qui te fit demander à l'Ange comment deviendraient possibles les choses qu'il t'annonçait. Ne savais-tu donc pas que cette merveille était possible à Dieu ? Certes, si ; sans aucun doute. Alors, pourquoi dis-tu : Je ne connais point d'homme ? Ce n'était pas défaut de foi : mais dans ton humilité profonde, loin de douter de la puissance de Dieu, tu ne considérais que ton indignité.

O Marie ! est-ce de la crainte que fit naître en toi la parole de l'Ange ? Il semble plutôt, à voir les choses dans la lumière, que ton trouble fut l'effet de l'admiration.

Et qu'admirais-tu donc ? La grande bonté de Dieu que tu voyais : en considérant combien tu étais indigne d'une pareille grâce tu demeuras stupéfaite. C'est le sentiment de ton indignité et de ton infirmité en face de la grâce ineffable de Dieu qui fit ton admiration et ta surprise. La prudence de ta question prouve la profondeur de ton humilité : il n'y avait là aucune crainte mais un sentiment d'admiration pour l'immense bonté et charité de Dieu en face de la bassesse et de la petitesse de ta vertu.

***

O Marie, tu es devenue le Livre où est écrit notre Loi. Aujourd'hui a été écrite en toi la sagesse du Père éternel. Aujourd'hui se manifeste en toi la force et la liberté de l'homme.

Oui, elle apparaît la dignité de l'Homme, car, si je te considère, ô Marie, je vois que la main de l'Esprit-Saint, lorsqu'il a formé en toi le Verbe incarné, Fils unique de Dieu, y a écrit la Trinité : il y a écrit la Sagesse du Père, c'est-à-dire le Verbe lui-même, et aussi sa Puissance, par laquelle il a réalisé ce grand mystère, et enfin sa propre Clémence à lui, Esprit-Saint, puisque c'est seulement par l'effet de la grâce et de la clémence divine que ce mystère a pu être conçu et accompli.

Si je considère ton grand dessein, Trinité éternelle, je comprends que dans ta lumière, tu as vu la dignité et la noblesse de la race humaine. Et comme l'amour t'a contraint à tirer l'homme de ton sein, ce même amour t'a contraint encore à le racheter, quand il se fut perdu. Quelle preuve d'amour pour l'homme n'as-tu pas donnée, même avant qu'il fût, lorsque tu as tiré l'homme de toi, uniquement par amour. Mais bien plus grand encore éclate-t-il, cet amour, quand tu te donnes toi-même et tu t'enfermes aujourd'hui dans le misérable sac de notre humanité ! Et que pouvais-tu de plus que te donner toi-

même ? Tu peux dire en vérité : que te devais-je ou qu'ai-je pu faire pour toi que je n'aie fait? Je vois que tout ce que ta Sagesse avait prévu, dans ce grand et éternel conseil, pour le salut de l'humanité, ta Clémence l'a voulu et ta Puissance l'a accompli aujourd'hui. Ainsi dans ce conseil, s'accordèrent, pour notre salut, Puissance, Sagesse et Clémence [1].

O Trinité éternelle, dans ce conseil, ta grande miséricorde voulait pardonner à ta créature. Éternelle Trinité, tu voulais accomplir en elle le dessein pour lequel tu l'avais créée, en lui donnant cette vie éternelle qui la ferait participer à ton être et jouir de toi. Mais la Justice s'y opposait, alléguant, dans ce grand Conseil, que si la Miséricorde est un de tes attributs, la Justice aussi, cette Justice éternelle comme toi. Et comme ta Justice ne laisse pas plus le mal impuni que le bien sans récompense, il n'était pas possible de sauver l'homme, puisqu'il ne pouvait satisfaire pour son péché.

Quel moyen as-tu alors inventé, ô Trinité éternelle, pour réaliser ta vérité dans l'homme, pour lui faire miséricorde sans blesser ta Justice ? Quel remède nous as-tu donné ?

1. S. Thomas expose la même doctrine, IIIe partie de la Somme, quest. I, art. 1. L'Incarnation, dit-il en substance, était très convenable pour la gloire de Dieu, autant que pour le salut de l'homme. La gloire de Dieu, c'est la manifestation de ses attributs : or, dans l'Incarnation, se révèlent magnifiquement : sa Bonté, sa Justice, sa Sagesse et sa Puissance.

Oh ! le remède parfait ! Tu as décidé de nous donner le Verbe ton Fils unique : il prendrait un corps de cette même chair, avec laquelle nous t'avons offensé, il souffrirait dans cette humanité et satisferait ainsi à ta justice par la vertu, non de l'humanité, mais de la Divinité qui lui serait unie.

Et ainsi fut fait, ainsi fut accomplie ta vérité et satisfaites en même temps la Justice et la Miséricorde.

***

O Marie, ce Verbe qui t'est donné, je le vois en toi. Et cependant, il n'est point séparé du Père, pas plus que la parole de l'homme, proférée au dehors et communiquée, ne quitte pour cela son cœur. C'est à ces signes que se reconnaît la dignité de l'homme, pour qui Dieu a fait tant et de si grandes choses. Et c'est encore en toi, ô Marie, qu'apparaît aujourd'hui sa force et sa liberté. Car voici qu'après la délibération du conseil divin, si grave et si grand, c'est à toi que l'Ange est envoyé pour révéler le mystère de ce conseil et demander ton adhésion ; et le Verbe ne descend pas dans ton sein que tu n'aies donné ton libre consentement ; il attend à la porte de la volonté qu'il te plaise d'ouvrir à celui qui désire venir en toi. Et il n'y serait jamais entré si tu ne lui avais pas ouvert par ta réponse : *Je suis la servante*

du Seigneur : qu'il me soit fait selon ta parole. Preuve éclatante de la force et de la liberté de notre volonté ! Sans elle, ni bien ni mal ne peuvent se produire ; ni démon, ni créature qui puissent la contraindre au péché si elle ne veut pas ; et par ailleurs, rien qui puisse la forcer à faire le moindre bien si elle le refuse. Oui, elle est bien libre, cette volonté humaine que rien ne peut réduire ni au bien ni au mal sans son consentement. Il frappait à la porte de ta volonté, ô Marie, le Dieu éternel, et si tu n'avais pas voulu ouvrir, Dieu ne se serait pas incarné en toi.

Rougis donc, ô mon âme, en voyant aujourd'hui Dieu lui-même s'apparenter à toi en Marie ; aujourd'hui tu peux voir que, bien que créée sans que tu l'aies voulu, tu ne seras pas sauvée que tu n'y consentes, puisque Dieu frappe à la porte, il attend que Marie consente à ouvrir.

O Marie, très doux amour, en toi est écrit le Verbe qui nous donne la doctrine de vie ; tu es la Tablette sur laquelle est gravée cette doctrine. Aussitôt imprimé en toi, ce Verbe porte la croix du saint désir qui est comme greffé sur lui. A peine conçu, il est possédé du désir de mourir pour le salut des hommes, en faveur de qui il s'incarne. Et ce fut une grande croix que de porter si longtemps un désir qu'il eût voulu aussitôt réaliser.

***

J'ai recours à toi, ô Marie, et je te prie pour la douce Épouse de ton très doux Fils, le Christ et pour son vicaire ici-bas : donne-lui la lumière pour discerner avec sûreté les moyens les plus propres à la réforme de la sainte Église, que le peuple lui demeure uni, que le cœur du peuple s'accorde avec le bien afin que jamais plus il ne se lève contre son chef. O Dieu éternel, aurais-tu fait de lui une enclume que chacun frappe à qui mieux mieux ? Tous s'acharnent sur lui, de la langue ou des œuvres.

Je te prie ensuite pour ceux que toi-même me fais aimer d'un amour de prédilection : enflamme leurs cœurs, fais-en des charbons brûlants, embrasés du feu de ton amour et de l'amour du prochain ; que leur barque soit bien gréée pour le jour où il faudra partir. Je te prie pour ceux que tu m'as donnés ; je ne les ai pas portés au bien mais au mal, car je suis devant eux un miroir, non de vertu, mais d'ignorance et de négligence profondes. Mais aujourd'hui, je demande hardiment : c'est le jour des grâces ; et je sais qu'à toi, Marie, rien n'est refusé. O Marie, n'est-ce pas aujourd'hui que de ton sein, terre féconde, a germé pour nous le Sauveur ?

J'ai péché, Seigneur, tout le long de ma vie. J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi. O très doux Père, ô inestimable amour.

O Marie, bénie sois-tu à jamais entre toutes les femmes. Car en ce jour tu nous as donné le pain de ta farine : la Divinité a été unie et pétrie avec l'humanité, si fortement que rien désormais ni la mort, ni nos ingratitudes, ne pourra rompre l'union ; toujours l'union a été maintenue : la Divinité est demeurée unie au corps du Christ dans le sépulcre et à son âme dans les limbes comme à l'âme et au corps rassemblés après la résurrection. Oui, ce jour-là fut contractée avec Dieu cette intime parenté qui, jamais rompue dans le passé, demeure éternellement indissoluble.

Amen.

XXIII

La Passion du Christ et le sacerdoce[1].

O Dieu éternel ! grandeur inaccessible, éternelle ! Tu es si grand et moi, si petite ! Ma bassesse ne peut atteindre à ton niveau, que si la volonté, l'intelligence, la mémoire, s'élevant au-dessus des basses régions de mon humanité, Te connaissent dans ta lumière, grâce à cette lumière que tu m'as donnée en communication. Mais à ne considérer que ta grandeur, toute élévation tentée par mon âme vers toi est comme la nuit noire comparée à la lumière du jour, ou comme la pâle clarté de la lune devant le disque enflammé du soleil.

Moi, bassesse périssable, je ne puis pas atteindre ton immortelle grandeur : je puis bien te goûter par le sentiment de l'amour, mais non point te voir dans ton essence. C'est pourquoi tu as dit que *aucun homme vivant ne te voit* (Exode, XXXIII, 20) ; c'est-à-dire : l'homme qui se cantonne dans sa sensualité et sa volonté propre ne peut pas te connaître dans le senti-

1. Prononcée le 27 mars 1379, dimanche de la Passion. Gigli, nº 20.

ment de ta charité. Il peut bien t'entrevoir ainsi, s'il vit suivant la raison, mais tant qu'il est dans le corps mortel, il ne peut pas contempler ton essence. Son infirmité ne peut que te goûter et te considérer comme dans un miroir [1].

Cette vision accompagne la charité parfaite, à qui est sensible l'effet de ta charité, mais qui ne nous dévoile pas ta divine essence.

A la vérité, ai-je jamais pu atteindre l'effet de ta charité, puisque je ne puis la posséder ni goûter tant que je suis dans un corps mortel ? Oui, quand le moment fut venu, quand sonna la plénitude du temps sacré [2] propice et favo-

1. La connaissance *naturelle* de Dieu est une connaissance « spéculaire » et indirecte. Des effets nous remontons à la cause. Ce « miroir » qui nous instruit sur l'existence, et un peu aussi, sur la nature de Dieu, c'est la création matérielle et spirituelle qui porte les vestiges et comme le sceau de la Puissance et de la Majesté de Dieu. *Invisibilia Dei, per ea quae facta sunt intellecta conspiciuntur.* Rom., I, 20.

Dans l'*ordre surnaturel*, la connaissance de la foi s'épanouit dans l'exercice supérieur des dons du Saint-Esprit, au cours de la contemplation. Les âmes que Dieu conduit par ces voies ont bien une sorte d'expérience intime, une certitude expérimentale de l'action et de la présence de Dieu en elles (*celui qui s'attache à Dieu ne fait qu'un esprit avec lui* (I Cor., IV, 17), mais non la *vision* de Dieu.

Pour S. Thomas, au cours de la vie présente, nous ne pouvons pas, au moins en conservant l'usage des sens et la conscience sensitive, avoir la vision intuitive de Dieu, privilège des bienheureux du Ciel. Somme, 1re partie, quest. 12, art. 11.

2. Expression empruntée à la liturgie du temps de la Passion, l'hymne de Matines : « Quando venit ergo sacri. Plenitudo temporis... » Catherine nous apparaît donc nourrie aux deux sources les plus pures de la contemplation : l'Écriture et la liturgie.

rable. Et quand cela fut-il annoncé à mon âme dans sa propre lumière ? Quand le grand médecin, ton Fils unique, entra dans ce monde ; quand l'Époux s'unit à l'Épouse, le Verbe divin à notre humanité par l'intermédiaire de Marie qui te revêtit de son humanité.

Il est vrai, cet amour, cette union cachés n'étaient révélés qu'à quelques-uns. Aussi l'âme ne pouvait-elle encore bien contempler ta grandeur : mais, je le vois, le sentiment de ta charité fut pleinement dévoilé à l'âme, dans ta lumière, par la Passion du Verbe.

Ce feu qui, jusque-là, couvait sous notre cendre, commença à se manifester avec une large évidence lorsque son très saint corps fut entr'ouvert sur le bois de la croix, afin que l'attrait de l'âme fût porté vers les hauteurs et que le regard de l'intelligence pût scruter le feu de l'amour. Verbe éternel, tu as voulu être élevé en Croix et de là, dans l'effusion de ton sang tu as montré l'amour et l'ampleur de ta miséricorde. C'est encore dans ce sang que tu nous as manifesté la gravité du péché. Dans ce bain de sang, tu as lavé la face de ton Épouse, c'est-à-dire de nos âmes auxquelles tu es uni par l'alliance que ta nature divine a contractée avec notre humanité dans l'Incarnation. Tu as fait à ces épouses un vêtement de ton sang pour couvrir leur nudité ; et tu les as ressuscitées par ta mort.

***

O Passion, objet de mes désirs ! Il est vrai, Vérité éternelle, tu dis qu'elle ne peut être désirée ni aimée par qui a l'amour-propre ; mais seulement par ceux qui, dépouillés d'eux-mêmes se revêtent de toi et avec ta lumière s'efforcent de connaître la grandeur de la charité.

O Passion aimable ! Passion qui donne la paix et par là permets à l'âme d'affronter avec assurance la course sur les eaux de la mer démontée !

Délicieuse et très douce Passion ! Trésor de l'âme, consolation des affligés, aliment des affamés, porte et paradis de l'âme ; vraie joie, ô notre joie et notre béatitude ! L'âme qui se glorifie en toi porte ses fruits. Et qui donc se glorifie en toi ? Ce n'est pas celui qui subordonne la lumière de la raison à l'attrait des sens : celui-là ne voit que la terre. O Passion, tu nous guéris de toutes nos infirmités, pourvu que le malade consente à sa guérison : car tes dons respectent notre liberté.

Tu rends aussi, ô Passion, la vie aux morts. Si l'âme, pressée par les tentations, s'alanguit, tu la délivres. Si elle est en butte aux persécutions du monde ou compromise par sa propre sensualité, tu es son refuge. C'est que l'âme a connu en toi non seulement les œuvres accomplies par le Verbe dans sa Passion et qui étaient

finies, mais encore elle a goûté l'incompréhensible charité de Dieu. C'est donc toi, ô Passion, qu'elle fait son maître de vérité pour s'enivrer, se consumer dans la Charité de Dieu, manifestée par tes abaissements ! Abaissement apparent, qui se restreint à notre humanité qui a souffert en toi : mais en réalité dans ta Passion, ta puissance fut souveraine. Un mystère s'y manifesta, découlant de l'infinie vertu de ta Déité : c'est le seul moyen pour notre âme d'atteindre sa fin [1].

O Passion, l'âme établie en toi, est morte à la sensualité, ce qui lui permet d'éprouver l'attrait de ta Charité.

***

Quelle enivrante douceur l'âme n'éprouve-t-elle pas, quand, sous cette écorce, elle découvre la lumière avec le feu de la charité et voit l'union admirable de la divinité avec notre humanité. Elle voit que l'humanité se divise et non la Déité. Regarde, mon âme, et tu verras que le Verbe est caché sous notre humanité comme sous

1. Le Christ nous a mérité toutes les grâces qui nous sont indispensables pour atteindre notre fin surnaturelle. Il est à la fois, et principalement par sa Passion et sa mort, la cause méritoire, efficiente et exemplaire de notre sanctification. *De plenitudine ejus omnes accepimus.* Cette vertu de la Passion est prolongée et appliquée par les Sacrements, qui sont comme les canaux par où arrive jusqu'à nos âmes l'onde de la grâce qui jaillit des blessures du Rédempteur.

un nuage, mais sans que la divinité en soit amoindrie. Au-dedans brille le soleil de la Déité, tout comme le ciel garde sa sérénité derrière le nuage qui le voile. Et qui nous découvre la présence de la Divinité dans l'humanité ? C'est que la Divinité demeura unie au corps du Sauveur après la Passion. Et après la résurrection, elle rendit lumineux ce corps humain et lui conféra l'immortalité.

C'est donc toi, ô Passion, qui nous montres quelle doctrine doit suivre la créature raisonnable Ils sont donc dans l'erreur ceux qui préfèrent les plaisirs aux peines : nul ne peut venir au Père si ce n'est par le Fils. O Verbe, nous ne pouvons être tes disciples qu'en te goûtant dans l'amour des souffrances. L'âme qui ne veut pas accepter la souffrance sera contrainte de l'éprouver : mais si, au contraire elle veut bien la porter de concert avec le soleil de lumière, elle n'en éprouvera aucune amertume, pas plus que la Divinité dans le Verbe ne fut atteinte par la Passion, dont elle toléra volontairement les tourments. Tu montres donc que depuis l'heure bénie de ta Passion, l'âme peut expérimenter la charité avec la lumière de la grâce. Et avec cette lumière, dans ce temps limité nous parviendrons à connaître ton Essence dans l'éternité sans fin.

Par l'infirmité [1] de ta Passion, s'est révélée à

1. Avec le dernier traducteur des oraisons, nous pensons

nous ta grandeur. Non pas que tes mystères soient mesquins : ils sont au contraire sublimes. Si je les appelle petits, c'est en pensant à la faible humanité que tu t'es unie afin de pouvoir souffrir.

***

O doux et éternel Dieu, infinie sublimité ! Nous ne pouvions pas élever notre amour languissant jusqu'à toi, pas plus que la lumière de l'intelligence enténébrée par le péché. Mais toi, souverain guérisseur, tu envoyas ton Verbe avec l'amorce de son humanité. Et tu as pris l'homme, tu as pris le démon, non par la vertu de son humanité mais par la vertu de sa divinité. C'est en te faisant petit, que tu as fait l'homme grand. Saturé toi-même d'opprobres, tu l'as comblé de félicité ; tu as souffert la faim pour le rassasier de charité ; tu as sacrifié ta vie pour le revêtir de ta grâce ; tu as été déshonoré pour qu'il fût réhabilité. Caché par ton humanité, tu lui as rendu la lumière ; étendu sur la Croix, tu l'as étreint et tu lui as ménagé, dans l'ouverture de ton Côté, un asile contre ses ennemis. Il peut mesurer là l'étendue de ta charité. Tu as montré ainsi que tu as voulu lui donner plus qu'on ne

qu'il faut corriger l'*infinitate* donné par la version italienne et le texte latin et rétablir *infirmitate*. Catherine fait allusion à ce qui a été dit plus haut sur l'infirmité de la passion du Christ.

peut attendre d'œuvres finies. Dans ce bain salutaire, il a lavé la face de son âme et l'a purifiée de la lèpre du péché.

O délicieux Amour ! ô feu ! ô abîme de charité ! ô incompréhensible grandeur ! Plus je contemple ta sublimité dans la passion du Verbe et plus ma pauvre âme pécheresse rougit de honte de ne t'avoir jamais connue ! Car j'ai toujours eu vivace l'amour de sensualité, j'ai toujours été morte à la vie selon la raison.

Qu'il plaise donc aujourd'hui à ton infinie Charité d'éclairer le regard de mon intelligence, de celle de mes fils et de toute créature raisonnable.

***

O Déité, mon amour ! Je t'adresse une demande.

Le monde entier gisait dans le mal. Mû par l'amour, tu lui envoyas comme médecin ton Fils unique.

Mais aujourd'hui, le monde n'est-il pas plongé dans une seconde mort, si profonde que la vision m'en fait défaillir ?

Comment ressusciter ce mort une deuxième fois ? Tu es désormais le Dieu impassible ; tu dois revenir pour juger le monde et non plus pour le racheter.

Comment, comment donc ressusciter ce ca-

davre ? Je ne crois pas, ô Bonté sans limites, que les moyens te fassent défaut ; ni l'amour, ni la puissance, ni la sagesse ne sont diminués en toi.

Tu peux donc toujours, tu veux et tu sais nous fournir le remède qui nous manque. Je t'en supplie donc ! Plaise à ta bonté de me montrer ce remède et vivifie mon âme pour qu'elle le mette virilement en œuvre [1].

***

Il est bien vrai que ton Fils ne reviendra plus que pour juger le monde, dans le déploiement de sa majesté. Mais je vois aussi que tu appelles tes serviteurs [2] d'*autres Christs* et c'est par eux que tu veux vaincre la mort et ressusciter le monde.

Et comment s'y prendront-ils ?

En suivant virilement la voie tracée par le Verbe, pleins de zèle et de désir brûlant en quête de ton honneur et du salut des âmes, dans ce but endurant patiemment, peines, tourments, affronts, humiliations d'où qu'ils leur arrivent. Avec ces épreuves finies, tu donnes consolation à leur désir sans limites en exauçant leurs prières

1. Le texte latin, annoté par Thomas Caffarini, nous apprend qu'à cet endroit, la sainte suspendit un instant sa parole, tout attentive à la réponse intérieure que Dieu lui faisait. Puis elle reprit à haute voix le développement final sur le rôle salutaire du sacerdoce catholique, continuateur de la Passion du Christ.

2. Les ministres du Seigneur.

et comblant leurs vœux. S'ils n'avaient à leur actif que la souffrance corporelle sans le désir dont je viens de parler, ce serait insuffisant pour eux et pour les autres, tout comme la passion du Verbe, séparée de la vertu de la divinité, n'aurait pas pu satisfaire pour le salut du genre humain.

O divin médecin, donne-nous donc de ces *autres christs* qui s'épuisent en veilles, en larmes, en prières pour le salut du monde. Tu les appelles tes christs parce qu'ils sont assimilés à ton unique Fils. Père éternel, guéris-nous de notre ignorance, de notre cécité, de notre froideur. Nous avons la vue si basse que nous ne connaissons pas nous nous-mêmes ! Rends-nous aptes à connaître ta volonté.

J'ai péché, Seigneur. Prends-moi en pitié !

Mille grâces te soient rendues pour avoir consolé mon âme en me découvrant le moyen, étant encore dans un corps mortel, de connaître ton infinie charité. Grâces aussi pour le remède que je vois préparé pour tirer le monde de la mort.

Réveille-toi donc, âme misérable qui dors depuis ta naissance.

O amour inconcevable ! les souffrances corporelles de tes serviteurs pourront contribuer à sauver le monde grâce au saint désir de leur âme dont la vertu dérive du désir de la charité.

Ame misérable que la mienne ! Tu te détournes de la lumière et tu vas vers la nuit. Allons !

debout ! sors des ténèbres, réveille-toi, fixe l'œil de l'intelligence sur l'abîme de la divine charité. Tu ne peux pas aimer si tu ne vois pas : mais mieux tu connaîtras et mieux tu aimeras et tu suivras la volonté de Dieu et te revêtiras d'elle.

Seigneur, j'ai péché. Pitié pour moi !

Ainsi soit-il.

XXIV

Jésus-Christ, notre Résurrection.
(Avril 1379.)

Il n'est pas possible de dater exactement cette prière. Gigli (nº 21) note simplement : *faite à Rome*. Caffarini, dans une note marginale au texte latin, donne la date du 5 avril 1379. Le mois et l'année nous paraissent devoir être acceptés puisque nous sommes à Rome et que toute l'oraison respire la joie de la Résurrection. Mais elle est postérieure au 5 avril, date à laquelle cette année-là on célébrait le mardi saint et où l'esprit de la sainte était sans doute tout occupé des douleurs de la Passion. Par conséquent, cette oraison doit être datée du samedi saint, 9 avril, ou des jours qui suivirent immédiatement.

A moins qu'on ne préfère, avec un éditeur récent (le P. Taurisano), supposer que Gigli et Caffarini se soient trompés et qu'on ne reporte la prière à la date du 5 avril 1377, où l'Église célébrait le dimanche *in Albis*.

O notre Résurrection ! incompréhensible et éternelle Trinité ! ouvrez mon âme de force, ô Rédempteur ! ô notre Résurrection !

Trinité éternelle ! Feu inextinguible, feu dont

la flamme ne peut baisser même si le monde entier participait à ce feu ! O Lumière qui communique la lumière pour nous faire voir dans ta lumière [1] !

C'est en cette lumière que je vois : sans elle, je suis aveugle, car tu es Celui qui est : je suis celle qui n'est pas. C'est dans ta lumière que je connais mon indigence, les besoins de l'Église et ceux du monde entier. Et parce que je vois ainsi dans ta lumière, je te demande d'écarteler mon âme pour le salut du monde : sans doute, de moi-même, je ne peux produire aucun fruit, mais je le peux par la vertu de ta charité, principe de tout bien. Comme mon âme peut travailler à son salut et à l'utilité du prochain dans l'abîme de ta charité, ainsi ta divinité, incompréhensible et éternelle Trinité, a opéré notre salut dans l'humanité qu'elle s'était unie et qui était son instrument. Par les œuvres finies de cette humanité, elle nous a rendu des services infinis, en vertu non de l'humanité, mais de la Divinité. C'est aussi par cette vertu, ô Trinité éternelle, que fut créé tout ce qui participe l'être et c'est de toi également que proviennent toutes les ressources spirituelles et temporelles que l'homme porte en lui, mais tu as voulu que l'homme les mît en valeur, avec son libre arbitre.

1. Ne faut-il pas voir là une allusion à la liturgie tout récemment célébrée du Samedi saint : la *lumière* et le *feu nouveau* ?

O Trinité éternelle ! Trinité éternelle ! par ta lumière, nous connaissons que tu es ce Jardin immense et éternel qui enferme en lui les fleurs et les fruits. Tu es à toi-même une fleur de gloire, tu portes un fruit pour toi-même. Cette gloire et ce fruit, tu ne peux les recevoir d'aucun autre que de toi-même ; car s'il en était autrement, tu ne serais plus le Dieu éternel et tout-puissant et celui qui te donnerait ainsi ne procéderait pas de toi ; mais, comme je l'ai dit, Tu es à toi-même, ta gloire et ton fruit et les fruits que t'offre la créature viennent de Toi avec la faculté de les produire.

***

Dans ce jardin intérieur, était enfermé l'homme, ô Père éternel. Tu l'as extrait de ta Pensée comme une fleur à trois rameaux, qui sont les trois facultés de l'âme. A chacune d'elles tu as conféré le pouvoir de fructifier en ton jardin et de te rendre le fruit que tu lui auras donné. Alors toi, tu reviens vers cette âme, la remplissant de béatitude, où elle demeurera comme le poisson dans la mer et la mer dans le poisson. Tu lui as octroyé la mémoire afin qu'elle pût garder le souvenir de tes bienfaits et lui faire produire la fleur de la gloire rendue à ton nom et un fruit utile à elle-même.

Tu lui as donné l'intelligence pour qu'elle con-

nût la vérité et ta volonté, qui ne veut que notre sanctification pour produire par là une fleur de gloire et un fruit de vertu.

Tu lui as donné la volonté pour qu'elle pût aimer ce que l'intelligence a vu, ce que la mémoire a conservé.

Si je regarde en toi, ô lumière, éternelle Trinité, je vois que l'homme a perdu par sa faute cette fleur de grâce et qu'il n'est plus apte à te rendre gloire, de la manière et pour la fin que tu lui assignes en le créant.

La faute de l'homme t'empêchait donc de recueillir la gloire selon le plan établi par ta vérité. Ton jardin était fermé, on ne pouvait plus en cueillir le fruit.

C'est alors que tu fis du Verbe, ton unique Fils, le portier de ce Jardin. Tu mis dans la main de son humanité la clef de la Divinité ; tu les unis ensemble, main et clef, pour qu'elles rouvrissent la porte de ta grâce. La divinité en effet ne pouvait l'ouvrir sans l'humanité. Et, de son côté, l'humanité qui avait elle-même fermé cette porte par la faute du premier homme, ne pouvait plus, à elle seule la rouvrir. Sans la divinité en effet, ses œuvres étaient finies, tandis que l'offense, elle, avait été faite au Bien infini. A la faute devait s'ensuivre sans délai le châtiment. Aucun autre moyen n'était donc suffisant [1].

1. Cette ingénieuse métaphore expose la théologie de la

O doux Portier, humble Agneau de Dieu, tu es ce Jardinier qui, après nous avoir rouvert les portes du Jardin céleste, nous offre en présent les fleurs et les fruits de la Déité éternelle. Je reconnais à présent que tu as dit la stricte vérité, quand tu apparus sous l'aspect d'un voyageur aux deux disciples d'Emmaüs : « *Il fallait*, leur dis-tu, *que le Christ souffrît ainsi et qu'il entrât dans la gloire* par la voie de la Croix. Moïse, Élie, Isaïe, David et tous ceux qui t'avaient annoncé, leur expliquais-tu, avaient prédit cette Passion. Tu leur exposais les Écritures, mais ils ne te comprirent pas parce que leur intelligence était encore obscurcie. Mais tu te comprenais bien toi-même : de quelle « gloire » voulais-tu parler, ô doux verbe d'amour ? De toi-même, et pour rentrer en toi-même, il est bien vrai qu'il te fallait souffrir...

nécessité de l'Incarnation. Dieu aurait pu abandonner l'humanité à son malheureux sort ; Il aurait pu, à l'extrême opposé, nous faire remise de notre dette : mais Il choisit une voie moyenne. L'homme serait pardonné et relevé, mais le péché aussi rigoureusement expié. Comment seraient conciliées ainsi la justice et la miséricorde ? Par l'Incarnation rédemptrice. L'homme seul ne pouvait réparer une faute d'une gravité infinie (la gravité de l'offense est relative à la dignité de l'offensé) ; et d'autre part, Dieu ne pouvait souffrir. Mais un Homme-Dieu, les deux natures divine et humaine unies dans la synthèse vivante d'un seul « moi », peuvent faire l'un et l'autre.

XXV

L'image des trois personnes divines dans l'âme. (12 août 1379.)

Cette oraison ne porte dans Gigli (15) que la mention : *faite à Rome le 12 août*. La version latine la fait remonter à 1377. Si la mention de Gigli est exacte, il faut la reporter à 1379, la seule année où la sainte ait passé le mois d'août à Rome.

Homme ingrat ! O Souveraine, éternelle Déité ! incompréhensible et inestimable Amour ! Père éternel, tu assures que si l'homme regarde en soi il te trouve, parce qu'il a été créé à ton image. Il a la mémoire pour conserver ton souvenir et celui de tes bienfaits : et il participe ainsi à ta puissance. Il a l'intelligence pour te connaître, toi et ta volonté : et il participe ainsi à la sagesse de ton Fils unique, Notre Seigneur Jésus-Christ. Il a la volonté pour t'aimer : et il participe ainsi à la clémence de ton Esprit-Saint. Non seulement tu l'as créé à ton image et ressemblance, mais en quelque manière il trouve en toi sa ressemblance : tu es en lui et lui en toi.

Je ne t'ai pas connu en moi, ô mon Dieu, ni

moi en toi. O Dieu éternel, voilà l'ignorance des hommes insensés qui t'offensent. S'ils savaient se connaître et te connaître, ils ne pourraient s'empêcher de t'aimer. Ils sont ignorants, parce que la nuée de l'amour-propre leur a fait perdre la lumière de la grâce.

Si grande est la conformité entre un homme et l'autre, qu'ils renoncent à leur propre nature quand ils ne s'aiment pas [1]...

1. Cette brusque interruption de la pensée indique nettement que l'oraison n'a pas été complètement recueillie. Le texte latin nous donne le résumé suivant de ce qui nous manque : La sainte demande à Dieu pour ses fils qu'ils participent à la nature divine par la charité qu'ils doivent avoir mutuellement. Voilà la vraie conformité.

Puis elle demanda pour elle-même, comme la plus grande grâce qu'elle pût souhaiter, de souffrir toute sa vie et d'être couronnée par le martyre, pour l'amour de Dieu.

XXVI-XXVIII

Les trois oraisons suivantes ne peuvent être datées avec certitude. Les allusions aux circonstances extérieures sont trop vagues pour fournir un indice ferme. Gigli (nos 12 à 14) mentionne simplement : *faites à Rome*. Par conséquent entre le 28 novembre 1378 et le 29 avril 1380.

XXVI

La vérité de Dieu, lumière de la créature.

O Vérité, Vérité, qui suis-je donc pour que tu me donnes ta vérité ? Je suis celle qui n'est pas. C'est par conséquent ta Vérité qui sait, qui parle, et accomplit toutes choses, car moi je ne suis pas ; c'est ta vérité qui distribue la vérité et c'est par ta vérité que je dis la vérité. Ta Vérité éternelle communique la vérité de diverses manières aux créatures. Et elle n'est pas séparée de toi, ta Vérité : tu es la vérité même.

Et toi, Déité éternelle, Fils de Dieu, tu es venu de Dieu pour accomplir la volonté du Père éternel. Personne ne peut avoir la vérité, sinon de toi, ô vérité ; et celui qui la veut, il faut qu'il la tienne dans son intégrité, car ta vérité ne souffre aucun défaut [1]. C'est ainsi qu'en jouissent les

1. S. Thomas enseigne (Somme, 2^a, 2^{ae}, 9, 11, *passim*) que l'hérétique qui ne rejette qu'un seul article de foi, même s'il admet tous les autres, n'a pas plus la foi surnaturelle que celui qui nierait tout, car il s'appuie sur un *motif formel* tout différent de celui du fidèle : il ne juge pas, en dernière analyse, d'après l'*autorité de Dieu révélant* mais d'après l'*autonomie de son esprit choisissant* (hœresis, = choix) suivant ses propres lumières dans le dépôt révélé.

bienheureux qui contemplent sans défaillance aucune ta vérité dans l'éternelle vision de ton essence, par laquelle ils participent à la vision que tu as de toi-même.

C'est toi qui es la lumière par laquelle tu te vois et par laquelle te voit ta créature ; entre toi et celui qui te voit, point d'intermédiaire qui te représente, quand ils te contemplent, les bienheureux participent donc à la lumière et au moyen par lequel tu te vois toi-même. Et comme tu es toi-même toujours cette même lumière ce même moyen et ce même objet auxquels leur union avec toi les fait participer, il s'ensuit que la vision de ta créature est la même que la vision que tu as de toi-même [1]. Cependant, il y a dans la vision des bienheureux des degrés de perfection, qui proviennent non pas des conditions de la vision elle-même, mais de l'inégalité de ceux qui contemplent. Ainsi en la vie présente : toutes les âmes en état de grâce reçoivent ta vérité par la lumière de la foi, elles savent que l'enseignement de l'Église est vrai ; néanmoins, suivant la diversité de leurs dispositions, les différentes âmes reçoivent cette vérité dans une mesure inégale, plus ou moins parfaite. La foi n'en demeure

1. Unité de *similitude* et non d'*identité* rigoureuse, note le dernier traducteur des oraisons (p. 125). Le fameux texte de S. Jean : « Au temps de sa manifestation, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est » (I Ep., III, 2) ne demande pas qu'on l'entende autrement.

pas moins substantiellement la même en tous. La vision est la même mais plus ou moins parfaite en chacune de ces heureuses créatures, selon les dispositions qu'elle apporte à recevoir le don de Dieu.

XXVII

Les ennemis de la Croix.

O Divinité qui es amour, que puis-je dire de ta vérité ? Toi qui es vérité, parle de la vérité. Je n'en sais rien dire, moi qui ne dis que ténèbres, puisque je n'ai pas recherché le fruit de ta Croix. J'ai recherché les ténèbres et goûté les ténèbres. Il est vrai celui qui connaît les ténèbres connaît aussi la lumière, mais ce n'est pas ainsi pour moi : j'ai suivi les ténèbres sans savoir ce qu'elles sont. Dis-moi donc la vérité sur ta croix et je t'écouterai.

Tu me dis que certains persécutent le fruit de ta croix et que ce fruit c'est toi-même.

O Verbe, Fils unique de Dieu, ton amour sans mesure, ta charité pour nous t'a poussé à te greffer, comme un fruit sur deux arbres : sur notre nature humaine, d'abord, enfin de nous manifester l'invisible Vérité du Père éternel, Vérité qui est Toi-même ; sur l'arbre de la Croix ensuite, où ce n'étaient pas les clous qui fixaient ton corps, mais ton amour sans bornes. Et tout cela pour nous faire comprendre combien est vraie la volonté du Père qui ne veut rien d'autre

que notre salut. Ton sang jaillit de cette seconde greffe, ce sang qui nous a donné la vie parce qu'il était uni à la nature divine et dont la vertu nous purifie du péché par le moyen de tes sacrements déposés dans le cellier de la sainte Église, sous la garde de ton premier Vicaire ici-bas.

***

Tous ces mystères, les hommes ne les entendent que par ta lumière dont tu illumines la plus noble partie de l'âme, l'intelligence. C'est la lumière de la foi : tu l'accordes à tout chrétien au baptême, quand tu lui infuses la foi avec la grâce qui le purifie du péché originel, lumière suffisante pour nous conduire à notre fin dernière la béatitude. Ah ! si le malfaisant amour-propre n'aveuglait pas ces yeux que la grâce du baptême a éclairés ! Mais nous nous aveuglons nous-mêmes : nous amassons devant nos yeux la nuée de l'indifférence, le brouillard de l'amour-propre ; et nous ne te voyons plus, ni aucun vrai bien et nous appelons bien le mal, et mal le bien ; et ainsi descendons-nous dans la dernière ignorance et ingratitude et devenons-nous pires, pour avoir perdu la vérité. Mieux eût valu ne pas recevoir la lumière. Un faux croyant est au-dessous de l'infidèle et pire sera son châtiment, sauf toutefois qu'il peut plus aisément recourir au remède et guérir s'il lui reste encore quelque lueur de foi.

Les voilà, ô mon Seigneur, les persécuteurs du fruit de ta croix, c'est-à-dire de ton sang, ceux qui ne veulent point te suivre, ô Christ crucifié. Et spécialement persécuteurs ceux qui se révoltent contre son cellerier [1] le pontife qui tient les clés du cellier où est amassée la pieuse réserve de ton sang avec le sang de tous les martyrs qui n'a d'ailleurs de prix que par la vertu du tien. Ces révoltes, comme tous les péchés, viennent de ce qu'ils ont perdu la lumière de ta vérité, reçue avec la foi. Aussi les philosophes ont eu beau connaître nombre de vérités sur les créatures : parce qu'ils n'ont pas eu ta foi ils n'ont pas pu se sauver.

1. Dans les ordres monastiques, on nomme *cellerier* le moine chargé de veiller aux provisions du monastère.

XXVIII

Les mystères divins [1].

O Déité éternelle, brise la chaîne de mon corps pour que je puisse voir la vérité ; car ici la mémoire ne peut te saisir, ni l'intelligence te comprendre, ni le cœur t'aimer comme il convient.

O nature divine, qui ressuscites les morts et seule donnes la vie, tu as voulu t'unir la nature humaine frappée de mort pour lui rendre la vie. O Verbe éternel, cette nature mortelle, tu te l'es unie si étroitement qu'il a été ensuite impossible de vous séparer : sur la croix la nature mortelle endurait la peine, mais la nature divine la vivifiait, si bien que tu étais à la fois bienheureux et souffrant. Le sépulcre même n'a pas rompu l'union des deux natures.

O Père éternel, tu as revêtu le Verbe, dis-tu, de notre nature, afin qu'en lui notre humanité pût satisfaire à ta justice. O Miséricorde ineffable ! C'est ton propre Fils, ton Fils par nature qui est puni pour la faute du fils d'adoption ! Et non

1. La version latine donne pour cette prière la date 1377, sans autre indication.

seulement son corps endure le supplice de la croix, mais son âme est torturée par le désir. O Père éternel, qu'ils sont profonds et incompréhensibles, tes jugements ! L'homme insensé ne les peut entendre [1]. Et pourtant ces insensés se mettent à juger tes œuvres et la vie de tes serviteurs : ils ne voient que l'écorce, incapables de se rendre compte de l'insondable abîme de ton amour, ni de l'abondance de charité versée dans l'âme de tes serviteurs.

O ignorant, homme bestial ! Dieu t'a fait homme, pourquoi t'abaisser au rang de la bête, et moins encore, t'avilir jusqu'à devenir néant ? Tu juges comme jugent les bêtes. Ne sais-tu pas que les hommes charnels sont voués aux peines de l'enfer, à ces peines où l'homme est réduit au néant, non pas quant à l'être, mais par rapport à la grâce qui est le perfectionnement de la nature ? Or de tout ce qui est privé de sa perfection, on peut dire que c'est le néant.

1. S. Thomas enseigne que, relativement à la connaissance que nous pouvons avoir de Dieu, il faut distinguer un double ordre de vérités dont l'un est accessible — analogiquement — à la raison naturelle ; l'autre lui est absolument fermé sans un secours spécial et gratuit de Dieu : c'est l'ordre des mystères proprement surnaturels, de la vie intime de Dieu, ce que S. Paul appelle *profunda Dei*. Le Concile du Vatican a consacré cette doctrine en condamnant de rationalisme (négation absolue du mystère) et le semi-rationalisme pour qui les mystères ne peuvent être pénétrés avant la Révélation mais deviennent démontrables par la raison, après que Dieu nous les a notifiés par la Révélation. Cf. Garrigou-Lagrange, *De Revelatione*, I, pp. 347-353 et 173.

XXIX

Élévation sur le sacrement de l'Eucharistie

Oraison qu'on ne peut dater fermement. Gigli (nº 24) donne la seule indication : *faite à Rome au cours d'une extase*. Par conséquent entre le 28 novembre 1378 et le 29 avril 1380, après la Sainte Communion, comme à l'habitude. L'indication du dernier traducteur : « faite à Rome, le 15 février 1378 », est un lapsus, Catherine n'étant arrivée à Rome que le 28 novembre 1378.

Déité éternelle ! incompréhensible, éternelle Déité ! Père souverain et éternel ! Feu inextinguible, feu d'inconcevable charité !

O Déité ! Déité ! Le don que tu as fait à l'homme nous révèle ta bonté et ta grandeur. Et quel est ce don ? Ce don n'est autre que toi-même, Toi tout entière, ô Trinité éternelle.

Où lui as-tu fait ce don ? Dans l'étable de notre humanité qui véritablement était devenue une étable, un refuge de vils animaux, c'est-à-dire des péchés mortels. Tu as agi ainsi pour faire comprendre à l'homme ce que le péché avait fait de lui. Tu t'es donné tout entier, ô Dieu, en t'unissant notre humanité.

Dieu éternel ! Dieu éternel ! Tu m'invites à regarder en toi, dans ton incompréhensible et éternelle Déité, et tu veux que ce regard me révèle mieux à moi-même, que je comprenne mieux ma bassesse par ta grandeur et ta grandeur par ma bassesse.

Mais je sais qu'avant tout, si je me dépouille par moi-même de ma volonté propre perverse, je ne veux pas te voir. Aussi m'as-tu enseigné à me défaire d'abord de ma volonté propre en me connaissant moi-même : c'est là que je te trouve et je te connais et en te connaissant l'âme se dépouille plus complètement de soi et se revêt de ta volonté. Alors, tu lui demandes de monter, grâce à ta lumière, à la connaissance d'elle-même en toi.

O Feu qui brûles toujours l'âme qui se connaît en toi ! où qu'elle se tourne, dans les plus petites choses, dans les créatures raisonnables, en toutes tes œuvres, elle découvre ta grandeur. Elles lui révèlent toutes ta Puissance, ta grandeur, ta Clémence. Si tu n'avais pas pu, ni su, ni voulu qu'elles soient, elles ne seraient pas.

***

Misérable et aveugle que je suis ! Je ne me suis jamais connue moi-même en Dieu, jamais dépouillée de ma volonté perverse pour me revêtir de la sienne. Comment donc veux-tu, ô mon cher Amour, que je m'étudie en toi ? Tu veux que je

contemple ma création à ton image et ressemblance, ainsi que l'union que ton éternelle Pureté sans tache a contractée avec la fange de notre humanité. Le feu de la charité t'y a pour ainsi dire contraint, comme il t'a poussé à te léguer à nous en nourriture. Et quelle nourriture ! Le pain des Anges, la suprême et infinie pureté. Tu demandes et tu requiers de l'âme qui te reçoit une telle pureté que si la nature angélique pouvait se faire encore plus pure, elle le devrait avant de participer à un si grand mystère [1].

Et l'âme, comment se purifie-t-elle ? Dans le feu de ta charité, en lavant son visage dans le bain du sang versé par ton Fils unique.

Misérable que je suis ! Comment osé-je participer à ce mystère sans la purification voulue ? Et ne devrais-je pas rougir, moi, la commensale

1. Sainte Catherine n'entend nullement décourager les âmes ferventes désireuses de la communion fréquente. Elle parle des valeurs en soi, on ne doit jamais s'estimer suffisamment purifié ; les saints faisaient toujours de nouvelles découvertes en eux-mêmes. Les jansénistes en concluaient qu'on ne devait pas recevoir le Christ, que rarement, par un respect mal entendu. L'Église, interprète à l'extrême opposé les intentions de Jésus. Mais les dispositions requises par le décret de Pie X ne sont qu'un *minimum* requis et destiné à croître. C'est un point de départ : il faut se purifier toujours davantage et le meilleur moyen d'y arriver, c'est de se nourrir du corps et du sang de Jésus-Christ, aliment et sève de notre vie surnaturelle. De plus, Dieu est plus exigeant envers les âmes plus favorisées et éclairées d'une meilleure lumière : c'est le cas ici pour Catherine.

des bêtes et des démons (n'ai-je pas en effet agi comme une bête et obéi à Satan) ?

Tu veux, ô éternelle Bonté, que je regarde en toi pour y voir que tu m'aimes et que tu m'aimes gratuitement, pour qu'en retour j'éprouve un semblable amour envers les créatures raisonnables. Tu veux que j'aime et serve mon prochain gratuitement, c'est-à-dire en le secourant spirituellement et corporellement, selon mes moyens, sans arrière-pensée d'avantages ou de satisfactions personnelles. Tu veux même que je passe par-dessus son ingratitude, les mauvais traitements, les affronts que j'en pourrais recevoir.

Mais que faire pour voir tout cela ?

Me dépouiller de mes haillons infects et me regarder moi-même en toi à la lumière de la très sainte foi. Je revêtirai ta volonté éternelle et par cette lumière, je connaîtrai que toi, Trinité infinie, tu es pour nous tout à la fois la nourriture, la table et le serviteur.

Père éternel ! tu es, toi, la table sur laquelle nous est servie la chair de l'Agneau, ton Fils unique.

Il est, Lui, notre très doux aliment par la doctrine qui nous nourrit de sa volonté et par le sacrement que nous recevons dans la sainte Communion, lequel nous entretient, nous fortifie, pèlerins et voyageurs de cette vie.

Quant à ton Esprit-Saint, il est vraiment

notre serviteur. C'est lui qui nous sert à propos la doctrine, éclairant notre intelligence et nous inspirant la volonté de la suivre. C'est encore lui qui répand en nous l'amour du prochain à cette soif des âmes et ce zèle du salut de l'univers pour ta gloire, ô Père. Aussi, les âmes qu'éclaire ta vraie lumière ne cessent de se nourrir de ce saint désir de ta gloire.

Amour ineffable, tu nous découvres les besoins du monde, surtout ceux de la sainte Église, et l'amour que tu lui portes, fondée qu'elle est dans le sang de ton Fils, qui lui est indissolublement uni. Tu dévoiles aussi l'amour que tu as pour ton Vicaire, le dispensateur du Sang. Après donc que je me serai regardée en toi pour m'y purifier, je crierai vers ta miséricorde pour que tu abaisses un regard de pitié sur ton Épouse en détresse. Éclaire et purifie ton Vicaire ! Donne à tes serviteurs tes plus abondantes clartés, pour qu'en leurs conseils ils soient droits et nets et dispose-les à suivre les lumières que tu leur donnes.

***

Éternelle et Souveraine Sagesse ! Tu n'as pas laissé l'âme seule ! Tu l'as munie de trois facultés : mémoire, intelligence et volonté. Elles sont si intimement unies, que chacune d'elles, en agissant, entraîne les autres. Si la mémoire, par exemple, rappelle les bienfaits de ton infinie

Bonté, aussitôt l'intelligence les veut scruter : la volonté est là, prête à aimer et à suivre ta volonté.

Pourquoi as-tu voulu que l'âme ne fût pas seule ? Parce que tu n'as pas voulu qu'elle demeurât sans amour pour toi et sans charité pour ton prochain. Et c'est avec les puissances, ses auxiliaires qu'elle s'unit à toi, ne formant qu'un avec toi et avec le prochain, par union d'amour et par sentiment de charité. Redisons donc avec Paul : *Nombreux sont ceux qui courent dans le stade, mais il n'en est qu'un qui remporte le prix*, et c'est la charité (I Cor., IX, 24).

Mais quand l'âme est accompagnée du péché, elle est vraiment seule. Séparée de toi, le Bien absolu, et sans charité pour le prochain, elle n'a plus avec elle que la faute, c'est-à-dire le néant. C'est ainsi, ô vérité éternelle, que tu nous fais voir sa solitude.

J'ai péché, Seigneur, pitié pour moi !

Je n'ai jamais su me connaître en toi : c'est pourtant ta lumière qui nous fait voir tout le bien que nous pouvons connaître. C'est dans ta nature, ô Dieu éternel, que je connaîtrai ma nature. Et ta nature, ô Amour, quelle est-elle ? C'est le feu. Tu es tout feu d'amour. L'homme participe à cette nature, car tu ne l'as créé que par feu d'amour. Toute créature, toutes tes œuvres, sont l'effet de ton amour. Homme ingrat ! Dieu t'a donné en participation sa nature même

et la honte de déchoir d'un si noble rang par le péché mortel ne te retient pas ?

Trinité éternelle ! mon cher Amour ! Lumière, éclaire-nous ! Sagesse, donne-nous la Sagesse ! Souveraine Force, fortifie-nous !

Dissipe aujourd'hui, ô Dieu éternel, la nuée qui nous enveloppe pour que nous ayons une connaissance nette de ta vérité, avec une docilité véritable, un cœur pur et libre.

O Dieu, pense à nous secourir, hâte-toi de nous venir en aide.

Ainsi soit-il !

XXX

Prière pour la conversion des pécheurs et pour le Pape.

(1er janvier 1380.)

Caffarini nous apprend, dans le *Supplément*, que le jour de la Circoncision une émeute éclata dans Rome contre Urbain VI.

Répondant aux instances d'un cardinal dominicain (Gigli, nº 22, nous apprend que l'ordre comptait alors deux cardinaux : fra Filippo Geza, évêque de Tivoli, et fra Niccolo Caracciolo), la sainte s'inspirant de la fête du jour de la Circoncision, pria en ces termes pour le Pape et pour la réduction à merci des ennemis de l'Église :

Grand Dieu, amour inestimable, Feu éternel, qui illumines l'intelligence et consumes ce que tu trouves dans l'âme d'incompatible avec toi ! Embrase-moi de ton Esprit d'amour autant que tu le pourras ! Je vois en toi que cet amour t'a poussé à nous tirer de toi, à nous donner la connaissance de toi-même pour l'honneur et la gloire de ton nom, et enfin à te revêtir de notre humanité pour nous ramener à toi, lamentables errants que nous étions !

Aujourd'hui, amant de nos âmes, tu te montres à nous, soumis pour la première fois à la souffrance, modèle d'humilité et d'obéissance à la loi.

Honte donc à l'homme, ta créature, qui s'endurcit le cœur et méprise ta loi, dont tu t'es fait le propre observateur, toi, notre Dieu !

Aujourd'hui tu nous fais voir en toi la cendre de notre mortalité, pour nous apprendre à nous connaître nous-mêmes dans ton humilité. Tu t'es aussi montré sujet à la souffrance, payant le gage de notre rançon et nous renouvelant dans l'amour de ta sainte Passion, pour nous donner du cœur à supporter nos propres souffrances, selon ton exemple.

O mon Créateur ! que toute âme se perde, se fonde en ton amour, ô vrai Dieu qui as tiré l'homme de toi-même pour qu'il apprît de là à te connaître, t'aimer et ne servir que toi. Et nous, oublieux d'un tel bienfait, dans une folie d'ingratitude nous nous sommes séparés de toi.

O Majesté éternelle, aujourd'hui encore ta clémence donne rendez-vous à nos âmes et leur offre l'anneau de ton amour avec l'engagement de les épouser si elles reconnaissent tes bienfaits et acceptent ta Loi qui doit amener ses observateurs à la participation de ta Béatitude éternelle.

Aujourd'hui, tu m'as remis une fois de plus mes péchés, par l'entremise de ton vicaire. Tu

m'as ainsi manifesté sa puissance qui est aussi la tienne.

Tu m'as fait encore entendre que si tu as créé l'homme sans lui, tu ne le sauves pas sans sa coopération : car toi qui m'as extrait de toi et m'as faite sans moi, aujourd'hui tu ne m'as pas sauvée sans moi. Il m'a fallu et ma demande et ma confession pour être délivrée intérieurement des chaînes du péché, par la faveur de ton vicaire. De tout cela, je te loue, moi ton indigne servante, purifiée par ta grâce.

***

J'élève ma voix vers toi, Dieu éternel, ô mon Amour, pour que tu fasses miséricorde à ce pauvre monde et que tu lui donnes la lumière dont il a besoin pour connaître ton Vicaire. Revêts-nous de la simplicité de la foi. Donne-la abondamment cette lumière, pour que tout le monde sans exception le suive.

Tu l'as déjà doté d'un cœur naturellement viril : eh bien ! que son courage soit maintenant assaisonné de ta sainte humilité.

Je ne cesserai pas, ô mon Amour, de heurter à la porte de ta volonté pour que tu le fasses triompher. Montre en lui ta vertu : que son cœur viril brûle d'un saint désir, qu'il soit trempé d'humilité et qu'en tous ses actes, il procède avec ta bienveillance, ta charité, ta pureté, ta sagesse que, par là, il attire à soi l'univers entier !

Fais-lui connaître ta vérité en lui-même, pour qu'il se voie bien tel qu'il était et que par là il te connaisse en lui, par ta grâce. Éclaire ses adversaires, leur cœur incirconcis, résistent à l'Esprit-Saint et se mettent en travers de ta toute-puissance. Frappe à la porte de leur âme, car ils ne seront pas sauvés sans toi, et qu'ils se convertissent à toi, ô mon Dieu ! Invite-les, excite-les, amour ineffable ! Que ta Charité miséricordieuse te pousse, en ce jour de grâces, à triompher de la dureté de leurs cœurs. Ramène-les à toi, pour qu'ils ne périssent pas. Et puisqu'ils t'ont offensée, Souveraine clémence, venge sur moi leurs iniquités. Voici donc ce corps que je tiens de toi, prends-le et fais-en pour eux une enclume sur laquelle tu broieras leurs péchés [1].

Je vois que tu as donné à ton vicaire un cœur naturellement viril. Je te supplie humblement d'éclairer le regard de son intelligence d'une lumière surnaturelle, parce qu'un cœur ainsi fait est porté à l'orgueil s'il n'est pas rectifié surnaturellement par cette lumière qu'obtient le pur amour de la vertu [2].

1. Barduccio Canigiani, nous apprend dans le récit des derniers jours de la sainte, connu sous le nom de *Transito*, que Dieu exauça ce souhait apostolique et à dater du soir de la Circoncision, elle commença à être tourmentée dans son corps et dans son âme. La sainte semble faire allusion à ce changement mystérieux dans une lettre au B. Raymond (traduction Bernadot, p. 159).

2. Catherine, qui avait toujours été favorisée par une sin-

Détruis encore aujourd'hui tout amour-propre chez tes ennemis, en ton Vicaire et en nous tous, afin que nous leur pardonnions facilement quand tu auras amolli leur cœur dur, quand, préalablement humiliés, ils auront promis obéissance à ton Vicaire.

Prends ma vie, fais-en ce qu'il te plaira, dès maintenant et pour toujours. Je la consacre à ta gloire, te conjurant humblement, par la vertu de ta Passion, de purifier ton Épouse de ses souillures anciennes comme tu l'as déjà débrouissaillée des végétations parasites [1].

gulière lucidité dans le discernement des dispositions intimes et qui lisait dans les cœurs comme dans un livre ouvert, savait qu'Urbain VI avait un grand besoin de ces vertus : douceur et humilité. Il était ferme et viril, mais il se laissait emporter à des excès violents. Catherine s'ingénia à corriger respectueusement ces défauts, par le conseil et la prière. Elle prit dès la première entrevue de l'influence sur le Pontife. Après avoir entendu Catherine à cette première audience, le Pape s'écria : cette bonne femme (*donniciuola*) nous fait honte à tous, trembleurs que nous sommes ! Malheureusement, « cet homme devint, après la mort de Catherine, un des tyrans les plus sanguinaires que l'histoire ait connus. Son énergie se changea en inflexibilité, sa fermeté en dureté, son manque d'égards en cruauté. Lorsqu'en 1385, il découvrit un complot parmi les cardinaux, les coupables furent mis à la question et tandis qu'ils étaient étendus sur le chevalet, le pontife allait et venait devant la fenêtre de la chambre de torture en récitant son bréviaire accompagné par les cris des souffrants..., quatre ans plus tard, lui-même mourut au Vatican, à moitié fou, abandonné de tous, haï et exécré comme peu d'autres hommes ». Fœrgesen, *Sainte Catherine de Sienne*, p. 588.

1. Allusion probable à l'excommunication des cardinaux schismatiques lancée par Urbain VI un mois auparavant.

Ne tarde plus ! Je le sais bien, ô Dieu de vérité, tu frapperas si longtemps sur le bois de tes ennemis que tu réussiras à redresser la tortuosité de leur endurcissement, mais hâte-toi, Trinité éternelle.

Tu as fait de rien toutes choses. Il t'est donc facile de faire quelque chose avec quelque chose et de purifier de ses vices ta créature.

Je te recommande mes fils. J'offre à ta majesté celui [1] par qui tu t'es donné à moi aujourd'hui. Donne-toi à lui, change-le au dedans comme au dehors, afin qu'il dispose ses actions selon ton plaisir. Et pour que tu daignes l'exaucer, je te rends grâces à toi qui es béni dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

1. Le texte de Gigli porte : « il quale a dato oggi ti ami... » Cartier et le dernier traducteur ont lu : « il quale a dato oggi Te a me ». Nous reproduisons leur sens. Mais on pourrait aussi probablement lire : « il quale a dato oggi. Ti ami... » « Celui qui m'a fait l'aumône aujourd'hui. Qu'il t'aime... ». Catherine n'avait d'autres ressources que la bienfaisance de ses amis et de ses protecteurs. Le personnage auquel elle ferait ainsi allusion serait sans doute le cardinal dominicain (fra Niccolo Caracciolo ?) qui, en lui remettant son offrande, lui avait demandé de prier pour l'Église.

XXXI

Prière pour la conversion des pécheurs.

Nous intercalons ici une prière qu'il est bien difficile de dater exactement. Elle est rapportée par Thomas Caffarini, *Supplément* au procès de canonisation, chap. V. Nous la plaçons à cet endroit parce qu'elle fait corps, par son objet, avec l'oraison précédente.

O Père éternel, tu ne peux pas ignorer que ces pécheurs misérables sont tes créatures, et qu'au titre souverain de la création, ils t'appartiennent.

O Fils béni, ô roi béni, tu ne pourras nier que ces malheureux soient tiens, ta propriété, au titre incontestable de la rédemption. Écoute-moi, ô Fils très obéissant, écoute-moi et montre-toi propice à mes prières : en me présentant au Père éternel avec en main le nantissement de ton sang et de ta Passion, il ne pourra pas me chasser loin de lui, sans avoir auparavant exaucé ma requête.

Aide-moi, éternel et Saint Esprit ! Aussi abominables qu'ils soient par l'énormité de leurs fautes, ces pécheurs sont à toi, depuis que tu les as admis à la participation de ta bonté.

***

Seigneur, tu sais pourquoi je crie avec cette hardie confiance vers toi. C'est parce que tu es celui qui, en m'inspirant la compassion et l'amour, me contraint d'élever ma voix jusqu'à ton trône. De tes propres paroles je recueille la certitude que tu es résolu et déjà disposé à m'exaucer. Quand tu as tourné vers moi ton regard miséricordieux, j'ai vu revêtus de ta lumière mes fils et mes filles spirituels, mes frères et mes sœurs et tous ceux que chaque jour je te conquiers avec ce désir déployé devant toi dans l'oraison, le désir qu'ils te demeurent fidèles en tout temps.

Quand je tourne mes yeux de l'autre côté, je vois les âmes en perdition de pécheurs innombrables : à cette vue mon cœur se brise ; ou plutôt, sous l'effort d'un pénible gémissement, il se dilate et, vaincue par la compassion, je ne peux m'empêcher de pleurer leur misère [1], comme si je me trouvais avec eux souillée de la boue de leurs fautes.

1. Catherine a abondamment parlé du *don des larmes* dans le Dialogue (trad. Hurtaud, I, pp. 303 à 353). Par là, sainte Catherine pourrait à bon droit être citée comme représentant excellemment le *don de Science*, auquel S. Thomas rattache la Troisième Béatitude : Bienheureux ceux qui pleurent... (II^{a} II^{ae}, quest. 9, art. 4). Dans sa belle galerie des *Dons du Saint-Esprit dans les saints dominicains*, le P. Gardeil donne à sainte Catherine comme caractéristique le don d'Intelligence, en raison de la profondeur et de la sûreté de son intuition.

Seigneur, tu m'as offert un lait au premier goût déplaisant et amer en m'inspirant la compassion pour l'infortune des pécheurs ; mais bientôt tu m'as réconforté avec le lait doux et délicieux de tes consolations.

Au cours de ta vie mortelle, tu as porté le fardeau de deux croix en chargeant tes épaules du poids pesant de nos péchés : pour que je te devienne parfaitement conforme, tu m'as aussi chargée de deux croix : l'une m'accable sous les infirmités et autres misères du corps ; l'autre me perce l'âme endolorie par la perte et l'aveuglement de tant de malheureux pécheurs obstinés....

XXXII

Le chant du cygne.
Abandon à Dieu. Prière pour les disciples : Pro eis rogo...

(20 janvier 1380.)

Les indications fournies par Catherine elle-même permettent de dater exactement cette dernière oraison. Dans une lettre au B. Raymond, du 15 février 1380, la sainte raconte l'accident qu'elle éprouva, dix-sept jours auparavant dans la nuit du lundi de la Sexagésime, qui cette année-là, tombait le 29 janvier (trad. Bernadot, p. 159 et s.). Ses disciples la crurent morte, mais la dernière heure n'était pas encore venue. Au sortir de cette crise terrible, quand elle eut repris ses sens, Catherine fit cet admirable acte d'abandon :

Dieu éternel, bon maître qui as fait et modelé du limon de la terre ce petit vase qu'est mon corps !

O très doux amour, quel contraste entre la vile matière dont tu l'as formé et le trésor qu'il renferme : cette âme qui porte en elle ton image, Dieu éternel.

Bon maître, cher Amour, tu défais et tu refais :

brise donc, pour le refondre, cet humble vase selon ton bon plaisir. Encore une fois, Père éternel, je t'offre ma vie pour ta chère Épouse. Aussi souvent qu'il plaira à ta bonté, ôte-moi de mon corps, rends-moi à mon corps, même pour y trouver la souffrance toujours plus vive. Que m'importe tout cela, si je vois enfin la réforme de ta douce Épouse, la sainte Église !

O Père éternel ! je te recommande cette Épouse.

Père éternel et souverain, veille sur mes très chers Fils. Ne les laisse pas orphelins, s'il te plaît de m'enlever à ce corps sans retour. Que ta grâce les visite. Ressuscite-les dans ta vraie et parfaite lumière.

Que les liens de la charité mutuelle les rattachent l'un à l'autre, jusqu'à mourir d'amour dans le sein de ta douce Épouse.

Je te prie, Père éternel, que pas un d'entre eux ne s'échappe d'entre mes mains [1]. Pardonne-nous toutes nos iniquités. Et à moi particulièrement, pardonne mon ignorance, pardonne la négligence dont je me suis rendue coupable

1. Peut-être la sainte avait-elle ici la réminiscence de ces deux disciples qui, après un début plein de promesses, retombèrent dans l'ornière de la voie charnelle. Pour la plus complète manifestation de ses attributs, Dieu permit ces défections, comme il avait permis la trahison de Judas. — Noter encore qu'il ne serait pas difficile de relever des analogies entre cette prière de Catherine et les discours de Jésus avant la Passion, rapportés par S. Jean.

envers la sainte Église. Je suis loin d'avoir fait pour elle tout ce que j'aurais pu et dû faire.

Seigneur, j'ai péché. Pitié pour moi !

Je te présente, pour les recommander, mes fils bien-aimés. Ils sont mon âme.

Et s'il te plaît de me faire demeurer encore dans ce petit vase qu'est mon corps, souverain guérisseur, rétablis-le et prends-en soin, car je le sens tout disloqué.

Donne-nous, Père éternel, ta douce bénédiction.

Ainsi soit-il.

TABLE DES ORAISONS ET ÉLÉVATIONS

	Pages
I. — Prière pour le Pape	7
II. — Prière pour obtenir aux ministres du Seigneur l'union à la volonté de Dieu	9
III. — Supplication pour l'Église et pour le Pape	11
IV. — Élévation sur la conversion de saint Paul	77
V. — Invocation à la Trinité	55
VI. — Appel à la miséricorde et à l'amour	55
VII. — Louange après la contemplation	66
VIII. — Hymne à la miséricorde	55
IX. — L'âme se confond devant l'infinie Bonté	66
X. — Action de grâces pour le don de la foi	77
XI. — Prière pour les besoins de la Sainte Église	55
XII. — Prière en l'honneur de l'apôtre Thomas	33
XIII. — Exhortations au zèle apostolique	55
XIV. — Les voies de Dieu	22
XV. — Le pain de l'âme. — Action de grâces à la communion	55

XVI. — Dans la lumière divine..... 77
XVII. — Élévation sur la miséricorde de Dieu 111
XVIII. — La volonté de l'homme réglée par la loi de Dieu..... 222
XIX. — Bonté de Dieu envers l'homme. 333
XX. — Force et faiblesse de la créature. 555
XXI. — La greffe divine..... 444
XXII. — Élévation vers Marie sur le mystère de l'Incarnation..... 444
555
XXIII. — La Passion du Christ et le sacerdoce..... 555
XXIV. — Jésus-Christ, notre Résurrection..... 666
XXV. — L'image de la Trinité dans l'âme 666
XXVI. — La vérité de Dieu, lumière de la créature 555
XXVII. — Les ennemis de la Croix 666
XXVIII. — Les mystères divins..... 777
XXIX. — Élévation sur le sacrement de l'Eucharistie..... 777
XXX. — Prière pour la conversion des pécheurs et pour le Pape..... 886
XXXI. — Pour la conversion des pécheurs 667
XXXII. — Abandon à Dieu..... 778

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

Traité de l'Obéissance

Nihil obstat :

Fr. R. Bonhomme,
Saint-Maximin, le 7 mars 1923.

Imprimatur :

† Félix, episc. Forojul.
Saint-Maximin, le 12 mars 1923.

Sainte Catherine de Sienne

Traité de l'Obéissance

ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
SAINT-MAXIMIN
(Var)

PRÉFACE

Née à Sienne le 25 mars 1347, Catherine Benincasa était fille d'un teinturier, père de vingt-cinq enfants. Sa vocation dominicaine s'affirma dès l'enfance. Avec cette ardeur qu'elle apporta toute sa vie au service de Dieu, elle demanda de bonne heure à faire partie du Tiers-Ordre de saint Dominique ; on lui opposa beaucoup de difficultés, mais elle en triompha et à quinze ans elle était tertiaire.

Jusqu'à l'âge de vingt ans, elle vécut au milieu de ses parents d'une vie presque céleste dans l'exercice de la prière continuelle et la pratique d'extraordinaires pénitences. Par une contemplation très élevée Dieu la préparait à la mission pour laquelle il l'avait prédestinée.

En 1367, Catherine reçut le privilège des divines fiançailles à la suite desquelles le Seigneur l'appela à l'apostolat. Les douze années qui remplirent le reste de sa brève existence furent employées au bien des âmes et de l'Eglise universelle. C'est un des faits les plus étonnants de l'histoire de l'Eglise que l'extraordinaire influence exercée par cette jeune fille. Elle commença par s'imposer à Sienne alors troublée par de terribles luttes intestines. Puis son ascendant s'étendit aux républiques voisines et on la vit successivement à Pise, à Lucques, à Florence, intervenir avec une souveraine autorité dans les affaires les

plus graves. Enfin elle en vint à prendre en main les affaires générales de l'Eglise. Elle n'hésita pas à s'adresser aux papes et aux rois « au nom du Christ et en mon nom». Tous les pouvoirs ecclésiastiques et laïques, recherchèrent son appui et lui confièrent plusieurs fois le sort des affaires publiques. En des circonstances extrêmement graves le Pape remit entre ses mains, comme il disait lui-même, « les intérêts et l'honneur de l'Eglise».

Elle mourut à Rome lorsque venait de commencer la sombre période du Grand Schisme. Elle l'avait prévu et annoncé. Pourtant elle quitta ce monde confiante en l'avenir de l'Eglise qu'elle aimait nommer « la douce Epouse du Christ». Ses dernières semaines furent marquées par des souffrances mystérieuses et terribles, supportées pour la pacification de cette Eglise à qui elle avait consacré toutes ses forces et pour laquelle elle désirait «mourir cent fois le jour et supporter toutes les tortures». L'une de ses dernières paroles fut: « J'ai donné ma vie pour l'Eglise». Elle mourut le 29 avril 1380, à l'âge de 33 ans.

***

Il nous est resté de sainte Catherine les œuvres suivantes.:

Les *Lettres*, écrites en italien. La célèbre édition de Gigli en compte 373. Il y en a certainement d'autres. Récemment encore on en a trouvées d'entièrement inédites. Une traduction française de ces lettres a été faite par E.

Cartier, et publiée chez Poussielgue en quatre volumes. (1).

Les *Oraisons*: prières et élévations proférées par la sainte en extase et recueillies par ses secrétaires. Elle sont extrêmement remarquables (2).

Le *Dialogue*, ainsi nommé parce qu'il est composé sous forme de colloque entre le Père éternel et la sainte.

C'est à ce dernier ouvrage que nous empruntons la matière de la présente brochure. Le *Dialogue* nous est d'autant plus précieux qu'il fut dicté en pleine extase. Les historiens de la sainte les plus autorisés sont formels sur ce point. « Les secrétaires de Catherine, dit le B. Raymond de Capoue, m'ont affirmé qu'elle n'avait rien dicté de tout cela pendant qu'elle jouissait de l'usage de ses sens, mais seulement aux heures d'extase, alors qu'elle parlait avec son Epoux» (Leg. maj., prol. II).

Ser Cristofano Guidini écrit dans ses mémoires : « La servante de Dieu dicta un livre de l'importance d'un missel alors qu'elle était abîmée dans l'extase, ayant perdu l'usage de tous ses sens, excepté celui de la parole. Dieu le Père parlait en elle et elle lui répondait, l'interrogeait, et même répétait les paroles qui venaient de lui être adressées, en même temps qu'elle posait des questions...

(1) Cette édition est épuisée. Le P. M.-V. Bernadot a traduit de nouveau les lettres adressées à son directeur: *Lettres au B. Raymond de Capoue*, 1 vol., 180 pages. Librairie Saint Thomas d'Aquin, Saint-Maximin (Var).

(2) *Oraisons et élévations de Sainte Catherine de Sienne*. Librairie Saint Thomas d'Aquin, St-Maximin.

Elle parlait et quelqu'un transcrivait... Quand on fait le récit de telles choses, on a peine à les admettre, mais ceux qui les ont entendues et mises par écrit sont d'un autre avis ; or je fais partie de ceux-là.» (1).

Le B. Raymond nous assure que la dictée de ce chef-d'œuvre dura « peu de temps ». Dans la préface de sa belle traduction, le P. Hurtaud montre qu'il fut composé en cinq jours, entre le 9 et le 13 octobre 1378.

*
**

Nous publions dans cette brochure la dernière partie seulement de cet ouvrage, l'un des plus beaux et des plus importants de la littérature mystique. Notre but est d'en faciliter la diffusion. Si la Providence nous le permet, nous publierons dans la suite les autres ouvrages de la chère Sainte.

(1) Cité par *Joergensen*, Sainte Catherine de Sienne, III P., CH. IX.

AVANT-PROPOS

Une âme, embrasée et ravie par la charité de Dieu, tenait le regard de son intelligence fixé sur la divine Majesté et disait au Seigneur, Père Éternel :

O Père éternel ! O Feu et Abîme de charité ! O éternelle Beauté, ô éternelle Sagesse, ô éternelle Bonté, ô éternelle Clémence, ô Espérance, ô Refuge des pécheurs, ô Largesse inestimable, ô Bien éternel et infini, ô Fou d'amour ! As-tu donc besoin de ta créature ? Il semble que oui car tu agis comme si tu ne pouvais vivre sans elle, Toi qui es la Vie source de toute vie et sans laquelle tout meurt. Pourquoi es-tu donc si fou d'amour ? Pourquoi t'éprendre de ta créature, lui donner tes complaisances, prendre en elle tes délices ? Il est en Toi comme une ivresse, le désir de son salut : elle te fuit et tu pars à sa recherche, elle s'éloigne et Toi, tu te rapproches. Pouvais-tu venir plus près d'elle qu'en te revêtant de son humanité ?...

Puisque je vois que tu exauces les saints désirs et que ta vérité ne peut mentir, je te demande de me parler un peu de la vertu d'obéissance et

de son excellence. Toi-même, Père éternel, tu m'as promis de me l'expliquer afin que je m'éprenne pour elle d'amour et que jamais je ne m'en éloigne. Qu'il te plaise, par ton infinie bonté, de me dire la perfection de l'obéissance, où je puis la trouver, ce qui peut me la faire perdre, qui me la donnera, et à quel signe je saurai que je la possède ou non.

Alors le Père éternel et souverain, dans sa bonté, abaissa le regard de sa miséricorde et de sa clémence sur cette âme et lui dit :

« O ma fille très chère et très douce, les saints désirs et les justes prières doivent être exaucés. Aussi, Moi, la Vérité souveraine, je veux être fidèle à ma vérité et tenir ma promesse. Je vais répondre à ton désir :

Traité de l'Obéissance

CHAPITRE I

Pour acquérir l'obéissance

Obéissance du Christ
et désobéissance d'Adam.

Tu trouveras la parfaite obéissance dans le doux Verbe d'amour, mon Fils unique. Si prompte fut en lui cette vertu, que pour la pratiquer il s'élança vers la mort ignominieuse de la croix.

Qui peut te l'enlever? Regarde le premier homme et tu verras ce qui lui ravit l'obéissance que je lui avais imposée, Moi, le Père éternel: c'est l'orgueil, fils de son amour-propre et de sa complaisance pour sa compagne. Voilà ce qui lui enleva la perfection de l'obéissance pour le jeter dans cette révolte qui, en lui ravissant la vie de la grâce, lui donna la mort, lui fit perdre l'innocence et le fit tomber dans la corruption et la profonde misère où il entraîna avec lui tout le genre humain.

Le signe de l'obéissance.

Le signe que tu possèdes cette vertu, est la patience. L'impatience, par contre, est la preuve que tu ne l'as pas. Mes explications te le feront comprendre.

L'obéissance, clef du ciel.

Remarque qu'il y a deux sortes d'obéissance dont l'une est plus parfaite que l'autre. Elles ne sont pas d'ailleurs séparées, mais unies : l'une est pour les bons et les parfaits, l'autre pour les très parfaits. Mais nul ne peut parvenir à la vie éternelle que par l'obéissance : sans elle on reste dehors, car elle est la clef qui a ouvert la porte du paradis fermé par la désobéissance d'Adam. Quand je vis que l'homme que j'aime tant ne revenait pas à moi, sa fin dernière, ma bonté infinie me contraignit à prendre les clefs de l'obéissance et à les remettre aux mains de mon doux Verbe d'amour, ma Vérité. Et lui, portier du ciel, rouvrit la porte. Sans cette clef et sans ce portier, qui est ma Vérité, nul ne peut entrer. Lui-même ne vous a-t-il pas dit, dans le saint Evangile, que « personne ne peu venir à moi, le Père, si ce n'est par lui? »

Il vous laissa cette précieuse clef de l'o-

béissance lorsqu'il revint à moi, dans l'allégresse, et qu'il quitta la société des hommes pour monter au ciel. Comme tu le sais, il laissa son Vicaire, le Christ sur terre, à qui tous vous êtes tenus d'obéir jusqu'à la mort : qui se place hors de son obédience est en état de damnation.

Obéissance et amour.

Maintenant je veux qu'en regardant cette si excellente vertu dans l'humble Agneau sans tache, tu connaisses son origine.

D'où vient que ce Verbe fut si obéissant? De son amour pour mon honneur et votre salut.

Et cet amour, d'où procédait-il? De la claire vision que son âme avait de l'Essence divine et de la Trinité éternelle. Toujours il me contemplait moi, le Dieu éternel. Cette vision produisait en lui, dans sa perfection absolue, cette fidélité que la lumière de la très sainte foi ne produit en vous qu'imparfaitement. Aussi il me fut fidèle, à moi, son Père éternel, et comme enivré d'amour, il s'élança, sous cette lumière glorieuse, dans la voie de l'obéissance.

Le cortège de l'obéissance.

Mais l'amour ne va jamais seul : toutes les

vraies et royales vertus qui naissent de la charité lui font cortège. (Toutefois les vertus du Christ avaient une autre mesure que les vôtres). Au premier rang du cortège est la patience, la moëlle de l'amour et pour l'âme le signe certain qu'elle est en état de grâce et qu'elle aime véritablement. C'est pourquoi la mère des vertus, la charité, l'a donnée pour sœur à l'obéissance et les a si étroitement unies qu'on ne perd pas l'une sans l'autre. Tu les as toutes les deux ou tu n'en as aucune.

L'obéissance a une nourrice qui l'alimente: la vraie humilité. On est obéissant comme on est humble et humble comme on est obéissant. Mère nourricière de la charité, l'humilité, par le fait même, nourrit encore de son lait la vertu d'obéissance. Elle lui donne son vêtement: le mépris de soi-même, l'amour des opprobres, le renoncement à soi-même, le désir de me plaire.

Où trouver l'obéissance.

Où trouver cette vertu? Dans le Christ, le doux Jésus, mon Fils unique. Qui s'est avili plus que lui? Il s'est abreuvé d'opprobres, de moqueries et d'affronts: pour me plaire, il a renoncé à lui-même, je veux dire à sa vie corporelle. Qui jamais fut aussi patient? Pas une plainte, pas le moindre murmure, mais

une patience qui lui faisait aimer les injures et accomplir, dans une ivresse d'amour, l'obéissance que je lui avais imposée, Moi, son Père éternel.

C'est donc en lui que vous trouverez l'obéissance parfaite. Il vous en a laissé la règle ; il vous en a enseigné la doctrine, après l'avoir observée, le premier. Cette doctrine vous donne la vie parce qu'elle est la voie droite. C'est le Christ lui-même qui est la voie, comme il l'a dit: *Je suis la voie, la vérité et la vie*. Qui va par cette voie, marche dans la lumière, et celui qui marche dans la lumière ne peut heurter ni être heurté sans s'en apercevoir: il a chassé de lui-même les ténèbres de l'amour-propre qui le faisait tomber dans la désobéissance. Je te l'ai déjà dit, en effet, la mère et nécessaire compagne de l'obéissance, c'est l'humilité. Par contre, la désobéissance est fille de l'orgueil, lui-même fruit de l'amour-propre, destructeur de l'humilité.

L'amour-propre donne à la désobéissance une sœur: l'impatience, et une nourrice: la superbe. Aveuglée par les ténèbres de l'infidélité, l'âme se précipite alors par la voie obscure dans la mort éternelle.

Venez tous lire dans ce glorieux Livre où vous trouverez enseignée cette vertu d'obéissance avec toutes les autres.

CHAPITRE II

La clef du ciel

Je t'ai montré d'où vient l'obéissance, où elle se trouve, quelle est sa compagne et qui la nourrit: je vais te parler des obéissants et des désobéissants, de l'obéissance commune et de l'obéissance particulière, c'est-à-dire de l'obéissance aux préceptes et aux conseils.

Porter la clef en mains.

Toute votre foi est fondée sur l'obéissance et c'est par l'obéissance que vous vous montrez fidèles. A vous tous ma Vérité a imposé les commandements de la loi dont le principal est de m'aimer par dessus toute chose et d'aimer le prochain comme vous-même. Précepte si étroitement lié aux autres qu'on ne saurait observer l'un sans les observer tous, ni enfeindre l'un sans les enfeindre tous. Qui garde le premier, garde tous les autres ; il est fidèle et à Moi et au prochain ; il m'aime et demeure dans l'amour de ma créature. Par lui-même, il est obéissant, soumis aux

commandements de la loi et aux créatures à cause de moi, supportant avec humilité et patience toutes peines et injures qui lui peuvent venir du prochain. Telle est l'excellence de l'obéissance que tous, vous y puisez la grâce comme dans la désobéissance vous aviez, tous, trouvé la mort.

Mais il ne suffirait pas qu'elle fut seulement dans le Verbe, sans que vous la pratiquiez vous-mêmes. Je te l'ai déjà dit, elle est une clef qui ouvre le ciel. Mon Verbe l'a confiée aux mains de son Vicaire et à son tour son Vicaire la remet à chacun de vous, au moment du baptême, lorsque vous promettez de renoncer au démon, à ses pompes et à ses plaisirs. La promesse d'obéissance vous obtient la clef de l'obéissance. Chacun reçoit cette clef, la même que celle de mon Verbe. Si vous ne vous en servez pas pour ouvrir la porte du ciel, à la lumière de la foi et avec la main de l'amour, jamais vous n'entrerez, bien que mon Verbe ait déjà ouvert cette porte: car si je vous ai créés sans vous, je ne vous sauverai point sans vous.

Prenez donc en main cette clef. Debout et en avant! Allez par le chemin de ma Vérité. Cessez de fixer votre cœur dans les choses finies, comme font ces insensés qui imitent le vieil homme, leur premier père qui jeta

dans la boue de l'impureté la clef de l'obéissance, la laissa ronger par la rouille de l'amour-propre et la brisa avec le marteau de l'orgueil. Il fallut que le Verbe vint, mon Fils unique, pour reprendre en mains cette clef : il la purifia dans le feu de la charité, la tira de la boue, la lava dans son sang et la redressa avec le glaive de la justice en réparant vos iniquités sur l'enclume de son corps. Il l'a si bien forgée désormais que, quelque déformation que vous lui fassiez subir par votre libre arbitre, vous pouvez par ce même libre arbitre la réparer avec le secours de ma grâce, en vous servant des mêmes instruments.

Retenir la clef.

O homme aveugle et plus qu'aveugle ! Tu as faussé la clef de l'obéissance et tu ne te soucies pas de la réparer ! La désobéissance t'a déjà une fois fermé le ciel : crois-tu que maintenant elle va te l'ouvrir ? L'orgueil a été précipité du ciel : crois-tu qu'il y va remonter ? Penses-tu avec un vêtement déchiré et sale être admis au festin des noces ? Tu t'es accroupi, enchaîné dans les liens du péché mortel, et tu te flattes de marcher ? Tu prétends sans clef ouvrir la porte ? Non, ne t'imagine pas cela. Trop grande serait l'illusion. Brise tes chaînes. Sors du péché mor-

tel par la sainte confession, la contrition du cœur, la satisfaction et le ferme propos de ne plus m'offenser. Jette à terre cet habit sale et laid, revêts la robe nuptiale : tu pourras alors courir dans la lumière et ouvrir la porte avec la clef de l'obéissance. Attache-la, cette clef, attache-la avec le cordon de l'humilité et du mépris de toi-même et du monde. Fixe-la à la volonté de ton Créateur et que cette volonté divine soit une ceinture qui t'enserre. Ainsi tu ne la perdras plus.

Sache-le, ma fille : ils sont nombreux ceux qui se sont munis de cette clef de l'obéissance parce que la lumière de la foi leur a fait comprendre que sans elle ils n'échapperaient pas à la damnation éternelle. Mais ils la portent à la main, sans ceinture et sans cordon pour l'attacher ; c'est-à-dire qu'ils ne se revêtent pas complètement de mon bon plaisir ; ils se complaisent encore en eux-mêmes, ils ne se servent pas du cordon de l'humilité, ils ne désirent pas d'être tenus pour vils puisqu'ils prennent encore plaisir aux louanges des hommes. Ceux-là sont en danger de perdre la clef, pour peu qu'augmentent leurs peines et leurs épreuves d'âme et de corps. S'ils n'y portent grande attention, bien souvent la main du saint désir relâchera son étreinte et ils la perdront. Perte qui n'est

pas définitive car, s'ils veulent, ils peuvent la retrouver, tant qu'ils vivent. Mais il faut qu'ils le veuillent, sinon ils ne la retrouveront jamais.

Qu'est-ce qui leur prouvera qu'ils l'ont égarée? — L'impatience. Car la patience et l'obéissance sont inséparables: l'absence de la patience prouve que l'obéissance n'est pas dans l'âme.

Eloge de l'obéissance.

Oh! combien douce et glorieuse cette vertu qui les renferme toutes! Elle est fille de la charité. Sur elle est fondée la pierre de la très sainte foi. Elle est reine: qui l'épouse est à l'abri de tout mal et demeure dans la paix et le repos. Les flots d'une mer en courroux ne peuvent lui nuire; aucune tempête ne peut atteindre ce centre de l'âme. L'obéissant ignore la haine quand on l'injurie, car il veut obéir et il sait que la loi est de pardonner. Que ses désirs naturels ne soient pas satisfaits, peu lui importe, car l'obéissance le dépouille des richesses du monde et lui apprend à ne désirer que moi seul qui puis et veux réaliser tous ses désirs. Inutile d'énumérer toutes les occasions; mais c'est toujours qu'il trouve la paix et le repos, pour avoir pris comme épouse la reine obéissance que j'ai comparée à une clef.

O obéissance qui navigues sans fatigue et arrives sans péril au port du salut! Tu te conformes au Verbe mon Fils unique. Tu prends passage dans la barque de la très sainte Croix, prête à tout souffrir plutôt que de t'écarter de l'obéissance du Verbe et de sa doctrine.

La Croix, pour toi, est une table où, passionnée de charité fraternelle, tu te nourris des âmes. Parce que tu as reçu la pénétrante onction de l'humilité, tu ne convoites rien de ton prochain en dehors de ma volonté. Tu es droite et sans détour: tu fais le cœur loyal et sans feinte, plein d'amour généreux et désintéressé.

Tu es une aurore qui annonce la lumière de la divine grâce. Tu es un soleil qui réchauffe, car la charité t'embrase. C'est toi qui fais germer la terre car c'est par toi que les facultés de l'âme et les organes du corps produisent pour tous les fruits de vie.

Tu es toute charmante: jamais l'impatience ne trouble ton visage, toujours aimable par la grâce de la patience. Tu es sereine parce que tu es forte.

Ta longue persévérance te fait grande, si grande que tu vas de la terre au ciel, car c'est avec elle que tu ouvres le ciel.

Tu es une perle cachée que le monde ne

connaît pas et foule aux pieds parce que toi-même tu t'avilis et t'abaisses sous les pieds de tous. Si haut pourtant est ton royaume qu'il n'est personne qui puisse te dominer : tu es affranchie de la mortelle servitude de la sensualité qui détruisait ta grandeur. En mettant à mort cet ennemi, la haine et le mépris de ta volonté propre t'ont rendu la liberté.

CHAPITRE III

La misère des désobéissants et le bonheur des obéissants

Le malheur des désobéissants.

Sache le bien, ma fille très chère, ma bonté et ma providence ont tout fait pour que le Verbe réparât cette clef de l'obéissance. Mais les mondains qui n'ont aucune vertu, font tout le contraire. Ils sont comme des animaux débridés: privés du frein de l'obéissansance, ils se précipitent de mal en pis, de péché en péché, de misère en misère, de ténèbres en ténèbres et de mort en mort, jusque dans la fosse de la dernière mort où le ver de la conscience les ronge éternellement.

C'est vrai, ils peuvent reprendre le joug de l'obéissance et se soumettre aux commandements puisqu'ils ont encore le temps et qu'il leur est possible de se repentir de leur révolte: mais combien difficile ce retour, après cette longue habitude du péché! Que person-

ne n'y compte ! N'attendez pas le moment de la mort pour saisir la clef de l'obéissance. Sans doute, on peut, on doit même espérer jusqu'à la dernière heure : mais personne ne doit s'autoriser de cette espérance pour différer l'amendement de sa vie.

D'où viennent ces grands malheurs qui les frappent? Quelle est la cause de l'aveuglement qui leur fait méconnaître le trésor que je leur offre? — La nuée de l'amour-propre et ce misérable orgueil qui les font sortir de l'obéissance, et tomber dans la révolte. En cessant d'être obéissants, ils cessent d'être patients, et l'impatience leur fait subir d'intolérables peines. Détournés de la voie de la vérité, ils sont passés dans la voie du mensonge et deviennent serviteurs et amis des démons. S'ils ne reviennent à l'obéissance, ils courent, en compagnie de leurs seigneurs les démons, à l'éternel supplice.

Le bonheur des obéissants.

Cependant mes fils bien-aimés, les obéissants débordent de joie et d'allégresse dans mon éternelle vision, en société de l'humble Agneau sans tache, auteur, observateur et promulgateur de la loi. Ici-bas, l'obéissance leur fait goûter la paix ; dans la vie éternelle, ils jouissent de cette paix avec plénitude : une paix

sans trouble, une joie sans mélange, une sécurité sans la moindre crainte, une richesse inépuisable, une satiété sans dégoût, une faim sans tourment, une lumière sans ombre, une plénitude sans limites et un bonheur qu'ils partagent avec tous ceux qui savent le goûter.

Qui les a inondés d'une telle félicité? — Le sang de l'Agneau. C'est la vertu de ce sang qui a purifié de sa rouille la clef de l'obéissance et lui a donné le pouvoir d'ouvrir la porte. Oui, c'est en vertu du Sang que l'obéissance ouvre le ciel.

Exhortation à l'obéissance.

O hommes légers, insensés! Ne tardez plus à sortir de la fange des vices. Vous semblez vous vautrer avec délices dans la corruption charnelle comme le pourceau dans les immondices. Laissez donc les injustices, les homicides, la haine, les rancunes, les calomnies, les murmures, les jugements téméraires et les cruautés que vous prodiguez au prochain, le vol, les trahisons, et ces plaisirs désordonnés et ces délices du monde. Abattez la corne de l'orgueil: vous aurez en même temps éteint dans votre cœur la haine de qui vous fait injure. Comparez les injures que vous me faites, à moi et à votre prochain, avec celles

qu'on vous fait: vous trouverez que vous n'avez à supporter que des bagatelles. Ne voyez-vous pas qu'en livrant votre cœur à la haine, vous faites injure et à moi dont vous transgressez le commandement et au prochain dont vous rejetez la charité? Car il vous est ordonné d'aimer Dieu par dessus toutes choses et le prochain comme vous-même. Aucune glose à ce précepte pour dire: s'il vous fait injure, ne l'aimez plus. Non, c'est un commandement tout simple, sans commentaire: mon Verbe l'a ainsi fait et observé dans sa simplicité. Dans cette même simplicité vous devez l'observer, sinon c'est à votre âme que vous portez dommage, car vous la privez de la vie de la grâce.

Hâtez-vous donc de saisir la clef de l'obéissance dans la lumière de la foi. Cessez de marcher en aveugles dans une nuit glaciale. Mais, le cœur brûlant du feu de l'amour, embrassez l'obéissance et allez, avec les observateurs de ma loi, goûter la vie éternelle.

CHAPITRE IV

L'obéissance parfaite

Ma fille bien-aimée, il y en a dont le cœur est embrasé de ce doux feu d'amour pour l'obéissance. Et comme le feu d'amour allume toujours la haine de la sensualité, avec l'amour s'accroît la haine. Bientôt amour et haine ne peuvent se contenter de l'obéissance générale aux commandements, obéissance obligatoire pour tous ceux qui veulent éviter la mort; ils s'imposent une obéissance particulière qui les mène droit à la grande perfection. En plus des préceptes, ils s'astreignent à la pratique des conseils, en esprit et en réalité. Par haine d'eux-mêmes et pour tuer en tout la propre volonté, ils se lient plus étroitement: ou bien ils s'attachent au joug de l'obéissance dans la sainte religion; ou bien, en dehors de la religion, ils s'engagent à soumettre leur volonté à la volonté d'un directeur pour réussir plus aisément à ouvrir le ciel. Ce sont ceux dont je

t'ai dit qu'ils choisissaient l'obéissance la plus parfaite.

*
**

Je t'ai entretenu jusqu'ici de l'obéissance générale. Mais je sais que tu veux m'entendre parler de l'obéissance particulière qui conduit à la grande perfection. Je vais donc te parler de celle-ci, qui est en vérité plus parfaite, mais qui toutefois ne se sépare pas de l'obéissance générale: elles sont si étroitement unies qu'on ne saurait les diviser.

Pour l'obéissance commune, je t'ai dit d'où elle procède, où on la trouve et ce qui la fait perdre. Je suivrai le même ordre pour te parler de l'obéissance particulière.

CHAPITRE V

Où se trouve l'obéissance parfaite

La barque de la vie religieuse.

L'âme qui a pris avec amour le joug de l'obéissance aux préceptes, si elle suit la doctrine de ma Vérité de la manière que je t'ai expliquée, arrivera par la pratique vertueuse de l'obéissance commune à l'obéissance particulière : la même lumière la mènera de l'une à l'autre. Cette lumière de la très sainte foi lui fait connaître dans le sang de l'humble Agneau, qui est ma Vérité, mon ineffable amour et en même temps sa propre fragilité qui l'empêche de répondre à cet amour avec la perfection que je demande. Ainsi éclairée, elle cherche le lien et le moyen de s'acquitter envers moi, malgré cette fragilité, de fouler et de tuer sa volonté propre. Elle regarde, et la foi lui montre le lieu qu'elle cherche : la sainte religion, instituée par l'Esprit Saint.

C'est la barque qui reçoit les âmes désireuses de courir à la perfection et qui les

mène au port du salut. Le patron de cette barque est le Saint-Esprit dont la direction n'est jamais en défaut, même si quelque religieux enfreint ses ordres. Aucun religieux désobéissant ne peut ruiner la barque: par contre, il se nuit à lui-même. Il est vrai que par la faute du pilote la barque peut être jetée dans la tempête, comme le font parfois de mauvais et misérables pasteurs, préposés par le patron au gouvernail de la barque. Mais cette barque, en elle-même, est aimable à tel point que jamais tu ne sauras le dire.

Cette âme donc, embrasée du feu du saint désir et de la sainte haine, n'a pas plutôt découvert, à la lumière de la foi, ce refuge qu'elle y veut pénétrer. Elle y entre morte, si elle est vraiment obéissante, c'est-à-dire si elle a déjà parfaitement pratiquée l'obéissance aux préceptes. Toutefois, si elle y entre encore imparfaite, ce n'est pas à dire qu'elle ne puisse arriver dans la suite à la perfection: elle y parviendra, si elle le veut, par l'obéissance.

En réalité, la plus grande partie de ceux qui entrent en religion sont encore imparfaits. Si quelques-uns entrent déjà parfaits, d'autres viennent avec la légèreté de la jeunesse, ceux-ci poussés par la crainte ou quelque chagrin, ceux-là attirés par des flatteries. Peu

importe pouvu que, une fois entrés, ils s'exercent à la vertu et qu'ils y persévèrent jusqu'à la mort: ce n'est pas sur leurs dispositions du premier jour qu'il faut les juger, mais sur leur persévérance. Il n'y en a que trop qui sont entrés après avoir parfaitement pratiqué les commandements et qui ensuite sont revenus en arrière ou sont demeurés dans l'Ordre sans réaliser la perfection. Comme les circonstances de leur entrée dans la barque sont toutes préparées par moi qui attire mes élus de diverses manières, il ne faut pas les juger là-dessus, mais seulement sur l'amour avec lequel, une fois entrés, ils persévèrent dans la véritable obéissance.

Cette barque est chargée de richesses. Celui qui est à bord n'a pas à se préoccuper de ses besoins spirituels ou temporels: s'il est obéissant et fidèle observateur de la règle, l'Esprit-Saint lui-même, patron de la barque, pourvoit à ses besoins. Mes serviteurs sont pauvres, mais non réduits à la mendicité: ils ont le nécessaire. Tous les religieux obéissants en ont fait l'expérience. Tu peux voir qu'aux époques où dans les ordres religieux fleurissait l'obéissance avec la vraie pauvreté et la charité fraternelle, jamais ils n'ont manqué de ressources temporelles: au contraire, on leur donnait au-delà du nécessaire.

Mais lorsque le poison de l'amour-propre introduisit la vie privée et diminua l'obéissance, on les secourut beaucoup moins et leurs possessions ne firent qu'augmenter leur misère. Par un juste châtiment, ils durent savourer, jusque dans les plus petites choses, le fruit amer de leur désobéissance. S'ils avaient suivi leur règle et observé leur vœu de pauvreté, ils n'auraient rien possédé en propre et ils n'auraient pas mené la vie privée.

La barque de Saint François.

On trouve aussi dans cette barque le trésor des saintes règles composées avec une sagesse si éclairée par ceux qui étaient devenus les temples du Saint-Esprit. Regarde avec quelle belle ordonnance Benoît disposa sa barque. Regarde François : quelle perfection, quel parfum de pauvreté, quelles perles de vertus sur sa barque lancée dans la voie de la haute perfection ! Voie qu'il suivit le premier en donnant pour épouse à ses fils la vraie et sainte pauvreté, à laquelle il s'était lui-même attaché quand il avait embrassé le mépris. Il se déplaisait à lui-même et ne souhaitait de plaire à aucune créature en dehors de ma volonté. Dans le monde il ne désirait qu'être humilié ; il macérait son corps et tuait sa volonté, il se couvrait d'opprobres, de souf-

frances et d'affronts pour l'humble Agneau avec lequel l'amour l'avait cloué sur la croix. Union si vraie que, par une faveur singulière, apparurent sur son corps les stigmates de ma Vérité pour manifester dans sa chair l'amour qui embrasait son âme. C'est ainsi qu'il traça la route à ses fils.

— Mais, diras-tu, les autres religions ne sont-elles pas fondées sur la pauvreté?

— Si, assurément, mais elle n'est pas pour chacune l'élément principal. La pauvreté est à la base de toutes ; mais il en est d'elle comme des autres vertus : bien que celles-ci procèdent toutes de la charité et que tous les fidèles demeurent dans la charité, néanmoins celui-ci a telle vertu qui lui est propre et celui-là telle autre. Ainsi François eut en propre la vraie pauvreté : il en fit la pièce principale de sa barque sur laquelle il établit une discipline stricte, destinée non pas à un grand nombre mais à une élite d'âmes parfaites. Une élite, dis-je, car il n'y en a pas beaucoup pour embrasser cette perfection. Mais à raison même de leur relâchement, pendant que diminuait leur vertu, leur nombre se multipliait. La faute n'en est pas à la barque, mais aux sujets désobéissants et aux mauvais pilotes.

La barque de Saint Dominique.

Regarde maintenant la barque de ton père Dominique, mon fils bien-aimé. Quel ordre parfait! Tout y est disposé pour que ses fils n'aient d'autre pensée que mon honneur et le salut des âmes, par la lumière de la science. De cette lumière il a fait le principe de son Ordre, sans toutefois renoncer à la vraie pauvreté volontaire. Il la pratiqua, lui aussi. En signe de son amour de la pauvreté et de son horreur de la richesse, par testament il laissa en héritage à ses fils sa malédiction et la mienne sur ceux qui introduiraient dans son Ordre les possessions soit privées, soit communes. Car il avait choisi pour épouse la reine Pauvreté.

Mais comme objet plus spécial de sa religion il choisit la lumière de la science, pour extirper les erreurs qui s'étaient levées de son temps. Il prit l'office du Verbe, mon Fils unique. Au premier regard le monde voyait en lui un apôtre: elle était si forte la vérité, et si puissant l'éclat avec lesquels il semait ma parole, dissipait les ténèbres et répandait la lumière! Il fut lui-même un flambeau que je présentai au monde par l'intermédiaire de Marie. Sa mission, dans le corps mystique de la sainte Eglise, fut d'extirper les hérésies.

Pourquoi ai-je dit : par l'intermédiaire de Marie?

Parce que c'est Marie qui lui donna l'habit: c'est à elle que ma bonté avait commis ce soin.

A quelle table invite-t-il ses fils à se nourrir de la lumière de la science?

A la table de la croix. La croix est une table où le saint désir vient se nourrir des âmes, pour mon honneur. Dominique ne veut pas que ses fils fassent autre chose que demeurer à cette table et chercher, par la lumière de la science, uniquement la gloire et la louange de mon cœur et le salut des âmes. Pour qu'ils n'aient point d'autre souci, il les délivre du soin des choses temporelles et les voue à la pauvreté. Manque-t-il jamais de foi et craignit-il de les voir sans secours? Certes non, il était tout revêtu de foi et c'était d'une espérance inébranlable qu'il espérait en ma providence.

Dans son ordre il veut l'obéissance et la fidélité de chacun à sa tâche. Et parce que la vie sensuelle obscurcit l'œil de l'intelligence et que le vice misérable éteint même les facultés du corps, il établit une sauvegarde pour défendre l'intelligence et la rendre plus apte à acquérir la lumière de la science: il imposa le troisième vœu de continence à tous

ses fils qui doivent l'observer avec une vraie et parfaite fidélité. Hélas ! aujourd'hui il est mal observé. La lumière de la science est changée en ténèbres, les ténèbres de l'orgueil. Non pas que la lumière elle-même soit corrompue, mais leur âme est ténébreuse. Là où est l'orgueil, ne peut être l'obéissance. Je te l'ai déjà dit, on est humble autant qu'on est obéissant, et obéissant autant qu'humble. Il est bien rare que la violation du vœu d'obéissance n'entraîne pas la violation de celui de continence, soit par désir, soit par acte.

C'est ainsi que Dominique a disposé sa barque. Il l'a gréée de trois cordages : l'obéissance, la chasteté et la vraie pauvreté. La discipline y est toute royale : elle n'y oblige pas sous peine de péché mortel. Je l'ai éclairé, Moi, la vraie lumière, et je l'ai fait sagement prévoir la faiblesse des moins parfaits. Car, bien que tous ceux qui observent la règle soient en état de perfection, cependant tel peut être plus parfait que tel autre. Plus parfaits et moins parfaits sont ainsi à l'aise à bord de cette barque. Dominique s'accorde avec ma Vérité en ne voulant pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Toute large, toute joyeuse, toute parfumée est la religion de Dominique : un jardin de délices.

Mais les malheureux qui désobéissent, les transgresseurs de la discipline font de ce jardin une terre sauvage et inculte. Presque plus de parfum de vertu ni de lumière de la science chez ceux qui vivent de l'Ordre. Mais en lui-même l'Ordre est plein de délices. Ce n'était pas ainsi aux premiers temps: il était une fleur; il avait des hommes de grande perfection, pareils à saint Paul par l'éclat de leur lumière: les ténèbres de toutes les erreurs se dissipaient devant eux.

Saint Thomas d'Aquin.

Regarde le glorieux Thomas. Sa noble intelligence contemplait ma Vérité; c'est là que pour ma grâce il obtint la lumière surnaturelle et la science infuse, beaucoup plus par l'oraison que par l'étude. Il fut un flambeau très resplendissant qui inonda de lumière son Ordre et le corps mystique de la sainte Eglise qu'il délivra des ténèbres de l'hérésie.

Saint Pierre de Vérone.

Regarde Pierre, vierge et martyr. Son sang répandit la lumière dans les ténèbres de nombreuses hérésies. Il avait l'erreur en telle haine qu'il résolut d'y sacrifier sa vie. Tant qu'il vécut, il ne fit que prier, prêcher, disputer avec les hérétiques, confesser et proclamer la

vérité et dilater la foi. Jamais la moindre crainte.. Non content de confesser la vérité dans sa vie, il voulut la proclamer jusque dans la mort. Au moment d'expirer sous les coups de son assassin, la voix et l'encre lui manquant, il trempe le doigt dans son sang : il n'a pas de parchemin, le glorieux martyr, alors il s'incline et écrit par terre sa confession de foi : *Je crois en Dieu.* Son cœur brûlait tellement du feu de mon amour qu'il ne ralentit pas sa course, il ne détourna point la tête lorsqu'il apprit qu'il allait à la mort, (Je le lui avais, en effet, annoncé). En vrai chevalier sans peur, il s'élança sur le champ de bataille.

Je pourrais t'en citer beaucoup d'autres qui pour n'avoir pas subi le martyre dans leur corps, l'ont enduré dans le cœur, à la suite de Dominique. Oh ! les bons ouvriers que ce Père a envoyés travailler à sa vigne pour arracher les épines des vices et y planter les vertus !

Vraiment Dominique et François sont deux colonnes de la sainte Eglise : François par la pauvreté, sa marque distinctive ; Dominique par la science.

CHAPITRE VI

Religieux fidèles et religieux infidèles à l'obéissance

Le lieu de l'obéissance est trouvé: ce sont les barques que le Saint-Esprit a fait construire par les Patriarchés. L'Esprit-Saint en est le patron car elles ont été édifiées à la lumière de la très sainte foi. Ma clémence, l'Esprit lui-même, les gouverne.

Je t'ai donc montré le lieu de l'obéissance et sa perfection: maintenant, je vais te parler de l'obéissance et de la désobéissance de ceux qui sont à bord de la barque. Mes paroles s'adresseront à tous sans viser aucun ordre en particulier. Je t'exposerai parallèlement le vice de la désobéissance et la vertu d'obéissance pour les faire mieux connaître par leur opposition et indiquer comment doit agir celui qui a pris place dans la barque de la religion.

La voie de la parfaite obéissance.

Quelle voie doit donc suivre celui qui veut arriver à l'obéissance parfaite? Il doit mar-

cher à la lumière de la très sainte foi : elle lui apprendra qu'il faut tuer sa volonté propre avec le glaive de la haine de toute sensualité, et prendre une épouse et une sœur présentées par la charité. L'épouse est la vraie et prompte obéissance ; la sœur est la patience ; la nourrice, l'humilité. Sans cette nourrice, l'obéissance mourrait de faim, car dans l'âme dépourvue de cette petite vertu de l'humilité, l'obéissance meurt très vite.

L'humilité n'est pas seule ; elle a pour servante l'abnégation, et le mépris du monde et de soi-même qui porte l'âme à s'estimer vile et à désirer, non pas les honneurs mais les affronts. C'est dans cet état de mort que doit monter sur la barque de la vie religieuse celui qui est en âge de le faire.

Je t'ai dit que j'ai bien des manières d'appeler les âmes. Mais quelles que soient les circonstances de cet appel, dès qu'on est entré, on doit conquérir et conserver cette perfection, prendre généreusement et sans retard la clef de l'obéissance religieuse. Cette clef ouvre la petite porte pratiquée dans la grande porte du ciel. Il y a, en effet, dans la grande, une autre petite porte où passent ceux qui, non contents de la grosse clef de l'obéissance commune qui ouvre la grande porte du ciel, se sont munis d'une clef plus petite

qui leur permet de passer par cette petite porte basse et étroite. Cette petite porte n'est pas séparée de la grande, mais ouvre sur celle-ci, comme tu peux en avoir des images matérielles. Ils doivent garder cette petite clef, puisqu'ils l'ont choisie, et ne pas la jeter.

Les causes de la chute.

Les vrais obéissants voient à la lumière de la foi qu'avec la charge des richesses et le fardeau de la volonté-propre ils ne peuvent passer par la petite porte sans une peine énorme, et même sans y perdre la vie, et que à vouloir entrer la tête haute, ils la baisseraient malgré eux en se la brisant: ils jettent donc bas le fardeau des richesses et la propre volonté et observent le vœu de pauvreté volontaire en n'ayant rien à eux. La lumière de la foi leur fait voir quelle ruine ce serait s'ils violaient l'obéissance. Car les désobéissants en viennent bientôt à transgresser le vœu de pauvreté; ils tombent dans l'orgueil, ils portent droite et raide la tête de leur volonté propre. Comme jamais il ne leur convient d'obéir simplement, ils n'inclinent pas le front avec humilité, ils ne se soumettent qu'avec superbe, par force, parce qu'on brise la tête de leur volonté. Mais ce n'est plus alors qu'une obéissance de mauvais gré qui

déplait à l'Ordre et aux supérieurs. Petit à petit, ils roulent dans un autre abîme et en viennent à violer le vœu de chasteté.

En effet, celui qui ne règle pas ses désirs et ne se dépouille pas des biens temporels, recherche les conversations et se fait beaucoup d'amis intéressés. Les conversations font naître des amitiés étroites. Ils donnent au corps des plaisirs, car ils n'ont ni la nourrice de l'humilité ni sa sœur l'abnégation. Ils habitent donc dans la complaisance en eux-mêmes, dans leurs aises et toutes les délicatesses, non comme des religieux, mais comme des seigneurs. Plus de veilles ni d'oraisons. Ces écarts et beaucoup d'autres viennent de ce qu'ils ont de quoi dépenser. Parce qu'ils possèdent, ils tombent dans l'impureté de corps ou au moins de pensée. Si parfois, par honte ou défaut d'occasion, ils n'arrivent pas au fait, leur cœur est tout de même corrompu. Ce serait d'ailleurs bien impossible de garder l'âme pure quand on se livre aux conversations sans fin, qu'on donne des plaisirs au corps et qu'on ne pratique ni la mortification du manger, ni les veilles, ni l'oraison.

Pour éviter la chute.

Le parfait obéissant, avec la lumière de la foi, prévoit de loin les dommages que pour-

rait lui causer la possession des biens matériels et le fardeau de la volonté propre. Il voit clairement qu'il doit passer par la petite porte, et qu'il n'y passera pas vivant s'il n'ouvre avec la clef de l'obéissance. Je te l'ai dit, il faut qu'il y passe, il n'y a pas d'autre moyen. Tant qu'il est sur la barque de la religion, il doit, qu'il le veuille ou non, passer par la stricte obéissance à son supérieur.

Aussi le parfait obéissant s'élève-t-il au-dessus de lui-même pour maîtriser ses sens. En triomphant de ses propres sentiments par une foi vive, il a introduit dans la maison de son âme la haine comme un serviteur qui chasse l'ennemi, l'amour-propre. Car il ne veut pas offenser la reine obéissance que sa mère, la charité, lui a fait épouser dans la foi. Il chasse donc l'ennemi de la reine obéissance à laquelle il rend sa sœur et sa nourrice. Parce qu'il aime l'obéissance, il introduit chez lui les ferventes amies de cette épouse, les vertus sincères et royales, les coutumes et observances de l'Ordre. Et cette douce épouse entre dans l'âme escortée de sa sœur la patience, de sa nourrice l'humilité, de l'abnégation et du mépris de soi-même. Son entrée établit la paix et la tranquilité, car les ennemis ont été mis dehors. Elle habite le jardin de la vraie

chasteté où le soleil de l'intelligence éclaire la pupille de la foi qui contemple son objet, ma Vérité. Là, elle trouve un foyer qui réchauffe l'ardeur de ses serviteurs et de ses compagnes, car c'est avec un brûlant amour qu'elle garde les observances de l'Ordre.

Les ennemis de l'obéissance.

Quels sont donc ces ennemis ainsi mis dehors? Le principal est l'amour-propre, père de l'orgueil, ennemi de la charité et de l'humilité; puis l'impatience qui combat la patience; la désobéissance qui détruit la vraie obéissance; l'infidélité qui s'attaque à la foi; la présomption et la confiance en soi contraires à la véritable espérance que l'âme doit avoir en moi; l'injustice qui viole le droit; l'imprudence et l'intempérance ennemies de la prudence et de la mesure; la transgression des règles religieuses fatale aux observances; les mauvaises habitudes des méchants qui détruisent la vie régulière; la négligence des traditions et coutumes de l'Ordre.

Tous ceux-là sont de cruels ennemis de l'obéissance. Il y en a d'autres; la colère et la cruauté contre la bienveillance et la pitié; l'irascibilité contre la douceur; la haine de la vertu contre l'amour du bien; la luxure contre la pureté; la négligence contre le zèle, l'igno-

rance contre la science, l'amour du sommeil contre les veilles et les longues oraisons.

Dès que l'obéissant a compris, à la lumière de la foi, que ce sont-là, autant d'ennemis prêts à souiller son épouse la sainte obéissance, il fait appel à la haine qui les chasse et à l'amour qui assemble autour d'elle ses amis. De son glaive la haine tue la volonté perverse qui, nourrie par l'amour-propre, donnait vie à tous ces ennemis de l'obéissance. Une fois décapité le chef qui menait tous les autres, l'âme est libre, pacifiée, sans aucun trouble. Rien ne peut lui faire la guerre puisqu'elle s'est affranchie de ce qui pouvait être cause d'amertume et de tristesse.

Et qui donc pourrait troubler l'âme obéissante?

L'injure? Non, car elle est patiente et la patience est sœur de l'obéissance.

Les devoirs et observances de la vie religieuse? Non : l'obéissance les lui fait aimer.

Quelque grave précepte imposé par ses supérieurs? Non plus, puisqu'elle a foulé aux pieds sa volonté propre et qu'elle a renoncé à soumettre à son examen et à juger la volonté de son supérieur. La lumière de la foi lui montre que c'est moi qui commande par son supérieur lequel, en vérité, est gouverné

par ma clémence pour parler ou se taire selon l'intérêt du religieux.

Le vrai obéissant aura-t-il du dégoût ou de l'ennui d'être occupé aux vils emplois de l'Ordre? ou d'avoir à supporter des moqueries, reproches, sarcasmes, humiliations? ou d'être tenu pour rien? Non, car il s'est épris d'amour pour l'humiliation et le mépris de soi-même: il n'a pour lui-même qu'une parfaite haine. En ces occasions, il se réjouit dans la patience, il exulte de joie et d'allégresse dans la société de son épouse, la vraie obéissance.

Sa seule peine, c'est l'offense qui m'est faite, à moi son Créateur.

Zèle de l'obéissant.

Le vrai obéissant vit avec ceux qui ont de moi une crainte véritable. Si parfois il converse avec ceux qui sont en révolte contre ma volonté, ce n'est pas pour imiter leurs défauts, mais pour les arracher à leur misère. Sa charité fraternelle voudrait leur distribuer le bien qu'il possède lui-même afin de donner à mon nom plus de louange et de gloire en multipliant autour de lui les observateurs de la Règle. Aussi s'emploie-t-il par la parole, la prière et tous les moyens en son pouvoir, à exciter religieux et séculiers pour qu'ils sortent des ténèbres du péché mortel.

Ainsi, qu'il s'entretienne avec les justes ou avec les pécheurs, les conversations du vrai obéissant sont bonnes et parfaites parce qu'une charité droite et large les inspire. De sa cellule il fait un ciel : ses délices sont d'y parler et converser avec moi, son Père souverain et éternel, dans un filial sentiment d'amour. Il fuit l'oisiveté par d'humbles et continuelles oraisons.

Si parfois, par illusion du démon, des imaginations envahissent sa cellule, il ne s'endort pas dans le lit de la négligence, il ne cherche pas à scruter avec sa raison les mouvements de son cœur et ses pensées : il fuit l'oisiveté il s'élève au-dessus de lui-même, avec la sainte haine il maîtrise ses sens, humblement et patiemment il supporte l'épreuve et oppose à ses assauts les veilles et les oraisons humbles. Il fixe sur moi le regard de son âme, il voit dans la foi que je suis son protecteur et que de moi seul peut venir le secours ; sa confiance lui ouvre les bras de ma tendresse où je lui permets de se blottir pour qu'en se fuyant lui-même, il se réfugie en moi.

Si la fatigue et les ténèbres spirituelles lui rendent l'oraison mentale impossible, il a recours à la prière vocale ou à quelque exercice corporel qui le sort de l'oisiveté. La foi le tourne vers moi et mon amour lui accorde

cette grâce que, du fond de sa misère, l'humilité se lève et lui fait comprendre qu'il est indigne du repos et de la paix de mes serviteurs, mais digne de châtiment. Pénétré de mépris et de haine contre lui-même, il lui semble qu'il ne pourra jamais se rassasier de souffrances. Toujours confiant dans ma Providence, soutenu par la foi et l'obéissance, il traverse sur la barque de la religion cette mer des tempêtes. Voilà comment, loin de l'oisiveté, le vrai obéissant vit dans sa cellule.

L'obéissant et les observances.

Il veut être le premier à entrer au chœur et le dernier à en sortir. S'il voit un Frère plus obéissant et plus zélé, il est pris d'une sainte envie et il cherche à lui dérober sa vertu, sans pourtant désirer qu'elle diminue en son âme, car un pareil désir serait contraire à la charité fraternelle.

L'obéissant n'abandonne pas le réfectoire, il y prend tous ses repas, joyeux d'être en compagnie des pauvres. Pour prouver qu'il aime la table commune et s'ôter tout moyen de manger hors du couvent, il renonce à tout bien temporel et pratique son vœu de pauvreté avec tant de perfection qu'il se reproche d'accorder le nécessaire à son corps.

Sa cellule respire le parfum de la pauvre-

té. Point d'ornements. Il n'a à redouter ni les voleurs, ni la rouille, ni les teignes. Si on lui fait quelque présent, il ne songe pas à le mettre de côté, mais il le partage charitablement avec ses frères sans s'inquiéter du lendemain. Il lui suffit d'avoir pourvu aux nécessités du jour. Son unique pensée, c'est le royaume du ciel ; sa préoccupation, comment il pourra mieux observer la vraie obéissance. Et parce qu'on n'est jamais plus obéissant qu'en suivant la voie de l'humilité, il se soumet à tous, au petit comme au grand, au pauvre comme au riche. De tous il se fait l'esclave, sans refuser aucun labeur, heureux de servir chacun dans la charité.

Il ne veut pas obéir à sa manière à lui, ni choisir le temps et le lieu qui lui plait: il remplit l'ordre à la manière de son supérieur.

Tout cela, il le fait sans peine et sans ennui, lorsque son obéissance est vraie et parfaite. Cette clef en main, il passe par la porte étroite de la vie religieuse, sans difficulté, sans violence, car l'observation de ses vœux de pauvreté, d'obéissance vraie et de chasteté ont abattu la superbe et l'humilité lui a fait baisser la tête. Aussi, en entrant, il ne se brise point le front par impatience.

Il supporte tout avec l'aide des amies de l'obéissance: la force et la longue persévéran-

ce. Pour triompher des assauts du démon, il mortifie et macère sa chair qu'il dépouille des délicatesses et plaisirs et revêt des fatigues de la Règle: et cela dans la foi, sans aucun dédain. Comme le petit enfant oublie les sévères corrections de son père ou les injures qu'on a pu lui adresser, cette âme devenue petite ne garde aucun souvenir des injures ni des fatigues ni des réprimandes de ses supérieurs. Mais au premier appel, sans haine, sans colère ni rancune, elle vient avec douceur et bienveillance.

C'est de ces petits enfants que parlait ma Vérité quand devant les disciples discutant entre eux qui était le plus grand, elle fit approcher un enfant et leur dit: *Laissez venir à moi les petits enfants, c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. Qui ne deviendra petit comme un enfant et ne vivra comme lui, celui-là n'entrera point dans le royaume des cieux.* En effet, ma fille bien-aimée, *celui qui s'abaissera lui-même, sera exalté, celui qui s'élèvera lui-même sera humilié,* comme l'a dit encore ma Vérité.

C'est donc justement que ces petits, ces humbles qui par amour se sont abaissés et se sont faits serviteurs dans la vraie et sainte obéissance, qui n'ont point violé la règle ou les ordres de leur supérieur, je les exalterai, moi,

Père souverain et éternel, au milieu des vrais
itoyens de la vie bienheureuse et les récom-
enserai de tous leurs travaux. Et dès cette
ie même je leur donnerai un avant-goût de la
ie éternelle.

CHAPITRE VII

La récompense de l'obéissance

C'est en ces vrais obéissants que s'accom plit la parole du doux Verbe d'amour, mo Fils unique. Pierre lui demandait: « Maîtr nous avons tout quitté pour votre amour e nous vous avons suivi. Que nous donnere vous? ». Ma Vérité répondit: « Je vous dor nerai cent pour un et vous possèderez la vi éternelle ». Comme si ma Vérité avait dit Tu as bien fait, Pierre, de tout quitter: c'é tait l'unique moyen de me suivre. Pour mo je te donnerai, en cette vie, cent pour un.

Quel est donc, ma fille bien-aimée, ce cen tuple après lequel on aura encore la vie éte nelle? Qu'entendait ma Vérité?

Les biens temporels? Pas précisément, bie que parfois je les multiplie en faveur de ceu qui font l'aumône.

Que voulait donc dire ma Vérité? Ceci: Ce lui qui donne sa propre volonté, me donn *une* chose, sa volonté: pour cette unique cho se, moi, je lui rends *cent*.

Pourquoi ce nombre de cent? Parce que cent est le nombre parfait auquel on ne peut rien ajouter, à moins de recommencer à compter sur le premier nombre. Ainsi de toutes les vertus la charité est la plus parfaite, au-dessus de laquelle on ne saurait s'élever. On peut bien revenir à la connaissance de soi-même et reprendre une nouvelle centaine de mérites, mais c'est toujours au nombre cent qu'on s'arrête. Voilà le *centuple* que je donne à ceux qui me remettent l'*un* de leur volonté par l'obéissance commune et particulière.

Avec ce centuple vous avez la vie éternelle car, seule, la charité entre dans le ciel en souveraine, introduisant avec elle les mérites de toutes les autres vertus qui, elles, restent dehors. Elle arrive jusqu'à moi, la Vie qui demeure, en qui les élus goûtent la vie éternelle car je suis la Vie éternelle elle-même. Au ciel, la foi ne peut entrer, car les bienheureux possèdent par expérience et dans son essence ce qu'ils croyaient; l'espérance non plus, car ils sont en possession de ce qu'ils espéraient. Ainsi des autres vertus. Seule, la charité entre comme une reine et me possède comme je la possède.

Tu vois donc que ces petits enfants reçoivent cent pour un et en plus la vie éternelle. Le centuple est le feu de la charité divine.

Parce qu'ils l'ont reçu, ils sont dans une admirable allégresse de cœur, car la charité ignore la tristesse: elle est toujours en joie, elle fait le cœur large et généreux, sans duplicité ni étroitesse. L'âme blessée de cette douce flèche n'exprime jamais sur son visage ou sur ses lèvres que les sentiments de son cœur. Elle sert son prochain sans faux-semblant et sans ambition parce que la charité est accueillante à toute créature. C'est pourquoi l'âme qui la possède ne connaît ni peine, ni tristesse, ni affliction. Toujours amie de l'obéissance, elle obéit jusqu'à la mort.

CHAPITRE VIII

La punition de la désobéissance

La part du désobéissant.

Tout autre est la vie du malheureux désobéissant sur la barque de la religion ; sa peine est si grande et il en donne tant aux autres qu'il a, dès cette vie, un avant-goût de l'enfer. Toujours dans la tristesse, honteux et pressé de remords, mécontent de ses supérieurs, il en est plus insupportable à lui-même.

Ma fille, qu'a-t-il à faire, cet homme qui a pris la clef de l'obéissance religieuse, avec la désobéissance dont il se fait l'esclave? Cependant il la prend pour maîtresse avec sa compagne l'impatience, nourrie par la superbe fille de l'amour-propre, et avec le bon plaisir personnel. Tout est renversé: il se passe le contraire de ce que je t'ai dit à propos de l'obéissance.

Comment ce malheureux pourrait-il trouver en dehors de la charité autre chose que des peines? Il faudrait de toute nécessité qu'il courbât la tête de sa volonté propre: or la super-

be lui fait dresser cette tête. Toutes ses volontés s'opposent à la volonté de l'Ordre. Celui-ci commande l'obéissance : il aime l'indépendance ; la pauvreté volontaire : il la fuit, il possède autant qu'il peut et désire plus encore ; la continence et la pureté : il se jette dans la luxure. Ma fille, la violation de ces trois vœux entraîne le religieux dans une telle ruine et une si misérable chute qu'il ne garde même plus l'extérieur d'un religieux mais qu'il prend celui d'un démon incarné. Je veux t'exposer son erreur et les fruits de sa révolte, pour la louange et la gloire de l'obéissance.

Lamentable erreur.

Ce malheureux est le jouet de l'amour-propre : l'œil de son intelligence que n'éclaire plus sa foi morte s'arrête dans la satisfaction de sa propre volonté et dans les choses du monde. Son corps est dans la vie religieuse, son cœur est dans le monde. Comme il lui semble dur d'obéir, il se met à désobéir pour éviter la peine. Mais le fardeau se fait bien plus lourd, car de toute façon il faut se soumettre ou par force ou par amour. Combien plus méritoire et plus douce eut été l'obéissance d'amour !

Oh ! lamentable erreur ! Qui le trompe, sinon lui-même ? C'est en cherchant à se plai-

re qu'il se déplait, en se rendant insupportables ses propres actions, celles que l'obéissance lui impose. Il veut demeurer toujours dans la jouissance, il veut de cette vie faire la vie éternelle: or l'Ordre veut qu'il soit pélerin et le lui rappelle sans cesse en le changeant de place dès qu'il s'y attache avec le désir de s'y fixer pour goûter des plaisirs. Ce changement le peine parce qu'il ne le voulait absolument pas. D'autre part, s'il ne se soumet pas, il s'expose aux corrections de la discipline religieuse. Ainsi il est en continuel tourment.

Tu vois son erreur: en voulant fuir les peines, il s'y enfonce, car son aveuglement lui cache la voie de la vraie obéissance, voie de vérité tracée par l'obéissant Agneau, mon Fils unique, qui en aplanit les aspérités. Il entre dans le chemin du mensonge avec l'espoir d'y trouver du plaisir: en réalité il recueille fatigues et amertumes.

Et qui donc le guide? L'amour, qu'il excite lui-même, de son indépendance. Comme un fou, confiant en sa pauvre habileté il veut naviguer sur cette mer orageuse par ses propres bras, sans l'aide de l'Ordre ou de son supérieur. Son corps est dans la barque de l'Ordre: son âme n'y est pas, elle en est sortie par ses désirs, par la violation des rè-

gles, coutumes religieuses et des trois vœux qu'il avait promis, à sa profession, de garder. Le voilà sur l'océan des tempêtes à la merci des vents contraires. Une seule chose l'attache encore à la barque : un morceau d'étoffe, l'habit qu'il a sur le corps, mais dont il n'a pas l'amour dans le cœur.

Ce n'est pas un religieux, mais un homme vêtu en religieux. Encore n'a-t-il de l'homme que l'apparence : en réalité, dans sa vie, il est pire qu'un animal. Comment ne voit-il pas qu'il se fatigue bien plus à mener sa barque seul qu'avec le secours de ses frères? Comment ne voit-il pas qu'il est en péril de mort éternelle, que si la mort brise le seul lien qui le rattache à la barque, il n'y a plus pour lui de remède? Non, il ne voit rien. La nuée de l'amour-propre, d'où lui est venue la désobéissance, éteint dans son âme toute lumière et lui cache ses malheurs. O lamentable illusion !

Les fruits de la révolte.

Quels fruits porte l'arbre de ce malheureux? Des fruits de mort, car il plonge ses racines dans l'orgueil qui lui-même nait de l'amour-propre et de la complaisance en soi-même. Tout ce qui en nait est corrompu : fleurs, feuilles, fruits, rameaux, tout est gâté. Les trois rameaux de cet arbre, obéissance, pauvreté et

chasteté, sont eux-mêmes pourris. Les feuilles, c'est-à-dire les paroles, sont tellement corrompues qu'elles seraient déplacées dans la bouche d'un laïc libertin. S'il doit annoncer ma parole, il la distribue en un langage recherché, non pas pour jeter dans les âmes la semence de ma vérité, mais pour montrer qu'il sait parler avec distinction.

Quant aux fleurs de cet arbre, elles empestent. Ce sont ces nombreuses et futiles pensées, toutes volontaires, qui le réjouissent et le délectent puisqu'il fréquente les lieux et les occasions qui les font naître. Il les cherche même dans l'espoir de passer de la pensée à l'acte du péché, fruit mortel qui lui enlève la vie de la grâce et lui donne la mort éternelle.

Quelle puanteur répand le fruit sorti d'une telle fleur! La puanteur de la désobéissance, car dans son cœur il critique et juge en mal la volonté de son supérieur; la puanteur du plaisir qu'il prend dans de trop nombreuses conversations et des entretiens suspects avec des dévotes. Malheureux! Ne vois-tu pas les fruits qui sortiront de ce commerce commencé sous couleur de dévotion? Voilà les fils que te donnera la désobéissance à toi qui n'as pas voulu les vertus pour enfants.

S'il prévoit que son prélat lui refusera la

permission désirée par sa volonté perverse, il cherche à le tromper par un langage tour à tour flatteur ou amer, ou insolent jusqu'aux reproches. De ses frères il ne supporte rien, pas la moindre parole, pas la plus petite observation : il fait alors sortir de son cœur ces fruits vénéneux de l'impatience, de la colère et de la haine fraternelle, car il prend en mal ce qu'on disait par son bien. Faussement scandalisé, il vit dans la tristesse et quant à l'âme et quant au corps. Ce mécontentement vient de ce qu'il a pour lui-même de la complaisance sensuelle.

Il fuit sa cellule comme la peste. Il avait commencé par déserter la cellule de la connaissance de soi-même et tomber ainsi dans la désobéissance : maintenant il ne peut plus demeurer même dans l'autre cellule.

Il ne veut pas paraître au réfectoire qu'il regarde comme son ennemi personnel, tant qu'il a quelques ressources. S'il y vient parfois, c'est par force. Oh ! comme ils ont été bien inspirés les obéissants qui ont voulu observer leur vœu de pauvreté et n'avoir rien à dépenser pour eux-mêmes afin de ne pas abandonner la douce table commune où, paisible et tranquille, l'obéissant goûte à la fois le pain de l'âme et celui du corps ! Ils sont délivrés du souci de chercher et de préparer des mets à leur goût,

comme ce malheureux au goût duquel les repas du réfectoire paraissent si amers qu'il les fuit.

Au Chœur, il est toujours le dernier à entrer et le premier à sortir. Ses lèvres disent qu'il est près de moi : son cœur est bien loin. Par crainte des pénitences il fuit le Chapître chaque fois qu'il le peut : s'y rendre lui paraît aller au-devant de son ennemi mortel. Il y éprouve la honte et la confusion qu'il n'a pas eu, hélas ! quand il commettait les fautes, même les fautes mortelles. Qui en est cause ? La désobéissance. Il a abandonné les saintes veilles et l'oraison : non-seulement l'oraison mentale, mais l'office même auquel il est obligé. Et non par charité fraternelle, car il n'aime que lui, et encore d'un amour bestial où la raison n'a point de part. Si terribles sont les malheurs qui tombent sur la terre du désobéissant, si amers les fruits qu'il porte que la langue humaine ne les saurait jamais dire !

La clef de l'enfer.

O désobéissance qui dépouille l'âme de toute vertu pour la revêtir de tout vice ! O désobéissance qui prive l'âme de la lumière de l'obéissance ! Tu lui ravis la paix pour lui donner la guerre. Tu lui ôtes la vie pour lui donner la mort. Tu la précipites de la barque

de l'obéissance dans l'abîme de la mer où elle est obligée à nager seule, à la force de ses bras sans l'appui de ceux de la religion. Tu la revêts de toutes les misères. Tu la fais mourir de faim en lui supprimant sa nourriture, le mérite de l'obéissance. Tu l'abreuves de continuelles amertumes et tu la sèvres de toute joie, de toute douceur, de tout bien : tu la plonges dans tous les maux. Dès cette vie tu lui donnes l'avant-goût des tourments éternels. Si elle ne se convertit avant que la mort achève de déchirer le pan d'étoffe qui l'attache encore à la barque, c'est toi, désobéissance, qui la conduis à l'éternelle damnation, dans la compagnie des démons qui, pour s'être révoltés du ciel tombèrent jusqu'au fond des abîmes. Tel sera ton sort, ô désobéissant qui demeures dans la révolte. Tu as jeté la clef de la désobéissance qui devait t'ouvrir le ciel : la clef de la désobéissance t'ouvrira l'enfer.

CHAPITRE IX

La tiédeur dans l'obéissance

Religieux tièdes.

Ma fille bien-aimée, combien sont-ils ceux qui, sur la barque de la religion, cherchent leur propre intérêt ? Nombreux. Les vrais obéissants sont en petit nombre. Il est vrai qu'entre les malheureux dont je viens de parler et les parfaits, il y en a un assez grand nombre qui vivent d'une façon médiocre. Ils ne sont pas parfaits comme ils le devraient, sans être tout à fait mauvais : ils se gardent du péché mortel tout en vivant dans la tiédeur et la froideur de cœur.

S'ils n'introduisent pas dans leur vie les observances de l'Ordre, ils sont en grand péril. Ils ont besoin de beaucoup d'attention, de ne plus dormir et de se lever de leur tiédeur, sinon ils sont près de la chute. Si par hasard ils ne tombent pas, ils vivront selon leur sens propre et la complaisance en soi-même, sous couleur de religion, et plus attentifs aux pratiques extérieures qu'à l'esprit de l'Ordre.

Souvent, par défaut de lumière, ils se laisseront aller à condamner ceux qui pratiquent moins bien qu'eux les prescriptions extérieures et dont la vie cependant est bien plus conforme à l'esprit religieux.

De toute manière, il leur est nuisible de se contenter d'une obéissance médiocre et tiède qui leur donne beaucoup de fatigue et de peine, car au cœur tiède tout fardeau est un ennui. Ils travaillent beaucoup pour peu de fruit. Ils manquent à la perfection qu'ils ont embrassée et qu'ils doivent poursuivre. S'ils font moins de mal que les autres, ils font tout de même du mal. Ont-ils quitté le siècle pour se servir de la seule clef de l'obéissance commune ? Non, mais pour ouvrir le ciel avec la clef de l'obéissance religieuse qu'ils doivent attacher, avec le cordon de l'abaissement et du mépris de soi-même, à la ceinture de l'humilité et tenir fortement avec la main de l'amour.

Danger de la tiédeur.

Sache bien, ma fille bien-aimée, qu'ils peuvent s'élever jusqu'à la grande perfection, s'ils le veulent, car ils en sont plus près que les autres malheureux. Mais, d'un autre côté, il leur est plus malaisé de sortir de leur état d'imperfection qu'au pécheur de s'arracher de sa misère.

Sais-tu pourquoi? Parce que le pécheur voit avec évidence qu'il fait mal, la conscience le lui manifeste. S'il ne s'efforce pas de sortir de son péché, bien que la lumière naturelle le lui montre comme certainement, mauvais, c'est que l'amour de ses aises l'a débilité. On lui demanderait: Ne sais-tu pas que tu es en mauvais état? Il répondrait: Si, je le sais, mais si grande est ma fragilité qu'il me parait impossible d'en sortir. En quoi il se trompe, car avec mon aide il peut en sortir, s'il le veut. Du moins, il sait qu'il fait mal, et cette connaissance lui rendra aisé, quand il le voudra, de quitter son péché.

Mais ces tièdes qui ne font ni grand mal ni grand bien, ne se rendent compte ni de leur froideur ni du danger qu'ils courent; ils ignorent leur état et ne se préoccupent ni d'en sortir ni même d'en être avertis. Si on les éclaire, leur cœur est si froid qu'il n'arrive pas à briser les liens d'une longue habitude.

Le remède à la tiédeur.

Qu'est-ce donc qui pourra les réveiller ? Avec la haine de la complaisance de soi-même et de sa réputation, qu'ils prennent le bois de la connaissance de soi et le jettent dans le feu de ma divine charité. Qu'ils épousent de nouveau, comme s'ils entraient dans

l'Ordre pour la première fois, la reine de la vraie obéissance avec l'anneau de la très sainte foi et qu'ils ne s'endorment plus dans cet état qui m'est si odieux et qui leur est si dommageable.

C'est à ceux-là qu'on pourrait directement appliquer la parole: *Malheur à vous, les tièdes*! *Que n'êtes-vous de glace*! *Si vous ne changez point, je vous vomirai de ma bouche*. S'ils demeurent dans la tiédeur, ils tomberont bientôt et je les réprouverai. J'aimerais mieux que vous fussiez glacé: c'est-à-dire, j'aimerais mieux que vous fussiez demeuré dans le monde avec l'obéissance commune qui est comme une glace si on la compare à l'obéissance religieuse. C'est en ce sens que je dis: *Que n'êtes-vous de glace*!

Je t'explique cette parole pour que tu ne commettes pas l'erreur de croire que je les voudrais dans la glace du péché mortel plutôt que dans la tiédeur de l'imperfection. Non, je ne puis vouloir le péché: c'est un poison qui n'est pas en moi. Il me déplait tellement dans l'homme que je n'ai pas voulu le laisser passer sans châtiment; et parce que l'homme était incapable de porter ce châtiment dû à sa faute, j'ai envoyé le Verbe, mon Fils unique, qui l'expia sur son corps, par obéissance.

Qu'ils se lèvent donc, qu'ils s'adonnent aux

saints exercices, aux veilles, aux oraisons humbles et persévérantes. Qu'ils fixent leur regard sur la Règle et sur les patrons de cette barque qui étaient des hommes comme eux, nés comme eux et nourris du même pain.

Et ne suis-je pas aujourd'hui le même Dieu qu'autrefois? Ma puissance n'est pas affaiblie. Elle n'est pas diminuée, ma volonté de vous sauver. Ma sagesse vous donne les mêmes lumières pour que vous connaissiez ma Vérité.

S'ils le veulent, ils sortiront donc de leur tiédeur en purifiant le regard de leur intelligence de la nuée de l'amour-propre et en se lançant, à la lumière de la foi, dans la voie de l'obéissance parfaite. Il n'y a pas d'autre moyen de succès.

CHAPITRE X

Les biens que procure l'obéissance

Voici le moyen que le véritable obéissant emploie et renouvelle chaque jour pour accroître la vertu d'obéissance dans la lumière de la foi: son désir va au-devant des mépris, des affronts, des lourds fardeaux imposés par le prélat. Il fait en sorte que l'obéissance et la patience, sa sœur, ne se rouillent pas mais demeurent aptes à un service rapide pour le moment où il faudra agir. Et sans cesse ce désir chante dans son cœur et le tourmente. Il utilise chaque heure qui passe car la faim de la perfection le presse. Epouse zélée, l'obéissance ne veut jamais rester oisive.

O obéissance délicieuse! Aimable obéissance! Suave obéissance! obéissance radieuse qui dissipe les ténèbres de l'amour-propre! Obéissance vivifiante qui donnes à l'âme qui t'a élue pour épouse la vie de la grâce et la délivre de la volonté propre, source de guerre et de mort! Tu es généreuse car de toute créature raisonnable tu te fais la servante. Dou-

ce et compatissante, tu portes avec bonté et mansuétude les plus lourds fardeaux, car tes compagnes sont la force et la patience. Ton front est ceint de la couronne de la persévérance. Rien ne te décourage, ni les importunités ni l'indiscrétion du supérieur qui t'impose de trop lourds fardeaux: la lumière de la foi t'enseigne à tout supporter. Tu es si étroitement unie à l'humilité qu'aucune créature ne peut t'arracher aux mains du saint désir, dans l'âme qui te possède.

Que dire, ma très chère et bien-aimée fille, de l'excellence de cette vertu? Disons qu'elle est un bien sans mélange. Dans la barque elle demeure cachée et protégée contre tout vent contraire. Elle permet à l'âme de faire sa traversée, portée sur les bras de l'Ordre et des supérieurs et non sur les siens, car ce n'est pas le véritable obéissant qui aura à me rendre des comptes, mais le supérieur auquel il obéissait.

Passionne-toi, ma fille bien-aimée, pour cette glorieuse vertu. Veux-tu me rendre grâce des bienfaits que je t'ai prodigués, moi, le Père éternel? Sois obéissante. L'obéissance sera la preuve que tu n'es pas ingrate, car elle procède de la charité, et que tu n'es pas ignorante car elle procède de la connaissance de ma Vérité. Elle est un trésor révélé par le Verbe

qui vous enseigna la voie de l'obéissance comme règle et se fit obéissant jusqu'à l'ignominieuse mort de la croix. Son obéissance, clef qui ouvrit le ciel, est le fondement de votre obéissance, soit commune soit particulière, comme je te l'ai déjà expliqué.

L'obéissance répand dans l'âme une lumière qui lui découvre qu'elle est fidèle à moi, à l'ordre et aux supérieurs. Dans cette lumière de la très sainte foi l'âme s'oublie elle-même, car l'obéissance acquise à la lumière de la foi a prouvé que dans sa volonté elle est morte à tout sentiment propre : ce sentiment qui porte à se mêler des affaires d'autrui en négligeant les siennes et pousse le désobéissant à scruter la volonté des supérieurs et à la juger selon ses viles pensées et ses vues ténébreuses, au lieu de condamner sa volonté perverse, principe de mort.

Dans la lumière de la foi, le vrai obéissant juge toujours en bien la volonté de son prélat. Aussi ne cherche-t-il plus sa volonté : il incline la tête, et le parfum de la sainte obéissance fortifie son âme. Autant se dilate dans l'âme la lumière de la très sainte foi, autant grandit l'obéissance ; car c'est la lumière de la foi qui permet à l'âme de me connaître, de m'aimer et de s'humilier. Plus elle est aimante et humble, plus elle est obéissante. C'est

pourquoi l'obéissance et sa sœur la patience sont le signe que l'âme est revêtue de la robe nuptiale de la charité, sans laquelle on n'entre pas dans la vie éternelle.

L'obéissance ouvre donc le ciel, mais elle n'entre pas. C'est la charité — laquelle a fourni cette clef — qui entre en prenant les mérites de l'obéissance. Je te l'ai dit, aucune vertu ne pénètre dans le ciel, sauf la charité. La fonction propre de l'obéissance est d'être la clef qui l'ouvre. L'obéissance du premier homme avait fermé le ciel : l'obéissance de mon Fils unique, l'Agneau humble, fidèle et sans tache, rouvrit la vie éternelle, si longtemps fermée.

CHAPITRE XI

Il y a deux sortes d'obéissance parfaite

Donc, mon Verbe vous a laissé l'obéissance pour règle et pour doctrine. Il vous l'a donnée comme une clef pour ouvrir le ciel et vous mener à votre fin. Il vous l'a laissée sous forme de précepte, pour ce qui est de l'obéissance commune à tous, et sous forme de conseil pour ceux qui veulent s'élever à la grande perfection en passant par la porte étroite de la vie religieuse ou pour ceux qui, sans entrer en religion, montent toutefois dans la barque de la perfection et observent les conseils en dehors de tout Ordre. Ceux-ci ont renoncé de cœur et de fait aux richesses et aux pompes du siècle et ils gardent la chasteté soit dans l'état de virginité soit dans le parfum de la continence s'ils ne sont pas vierges. Ils observent l'obéissance en se soumettant à une créature à laquelle ils s'efforcent d'obéir parfaitement jusqu'à la mort.

Si tu me demandes qui a plus de mérite, de ceux-ci, ou des religieux, je te répondrai

que le mérite de l'obéissance ne se mesure pas sur l'acte extérieur ni sur le lieu, ni la personne qui peut être bonne ou mauvaise, séculière ou religieuse, mais sur l'amour de celui qui obéit. L'amour est la mesure du mérite.

Au vrai obéissant l'imperfection d'un mauvais supérieur ne peut nuire en rien : parfois au contraire elle lui est utile car les persécutions et les rigueurs indiscrètes d'ordres trop sévères développent l'obéissance et la patience sa sœur.

Un lieu imparfait ne nuit pas non plus : je dis imparfait, parce que le plus parfait, le plus assuré et le plus stable de tous les états est l'état religieux. Et si j'appelle imparfait l'état de ceux qui ont pris la petite clef de l'obéissance en observant les conseils en dehors d'un ordre, je ne veux pas dire que soit imparfaite ou moins méritoire leur obéissance car, ainsi que je te l'ai dit, toute obéissance comme tout autre vertu a pour mesure l'amour.

Il est bien vrai que pour beaucoup d'autres motifs, comme le vœu émis entre les mains du prélat et les épreuves plus nombreuses, l'obéissance est mieux assurée en religion qu'au dehors. Tout acte extérieur en effet est lié à ce joug qu'on ne peut rejeter sans faute mortelle à cause de l'approbation de l'Egli-

se et du vœu. Il n'en est pas de même pour ceux du dehors qui se sont liés volontairement par amour de l'obéissance sans faire de vœu solennel : sans faute mortelle, ils peuvent sortir de l'obéissance quand ils ont des raisons légitimes. Mais s'ils se dégageaient par faiblesse, ils commettraient une faute très grave. Toutefois, à proprement parler, ils ne seraient pas coupables de péché mortel (*).

Sais-tu quelle différence il y a entre les uns et les autres? La différence qu'il y a entre celui qui vole le bien d'autrui et celui qui retire ce qu'il avait prêté par amour avec l'intention de ne pas le réclamer : celui-ci ne s'est pas engagé par acte authentique, tandis que dans sa profession le religieux a fait,

(*) Qu'on note cette distinction : une faute *très grave* qui n'est pas un péché *mortel*. Toutes les âmes de saints, de tous les lieux et de tous les temps, ont parlé de la sorte. Mais aussi l'on peut dire que le sens chrétien, au moyen âge et chez les théologiens en particulier, avait fait de ce langage la vraie langue chrétienne. Toute faute, même vénielle, si elle est délibérée, est grave et très grave parce qu'elle est une offense à Dieu. De nos jours on identifie faute *vénielle* et faute *légère*, faute *mortelle* et faute *grave*. Rien n'est plus propre à encourager la tiédeur. Ce qu'il y a de plus regrettable, c'est que cette terminologie de bas christianisme, qui marque un affaissement du sens chrétien, a été trop souvent employée, un peu à la légère sans doute, par de graves théologiens. (*Note du* P. Hurtaud).

par acte public, une donation en vertu de laquelle il a renoncé à lui-même entre les mains de son supérieur et promis de pratiquer l'obéissance, la chasteté et la pauvreté volontaire. En retour, le prélat lui a promis, s'il demeurait fidèle jusqu'à la mort, de lui donner la vie éternelle.

Ainsi donc, si l'on considère les obligations, le lieu et le mode, l'obéissance religieuse est plus parfaite que l'autre et donne plus de sécurité : si l'on y tombe, on a plus de secours pour se relever. L'obéissance dans le monde est moins certaine et l'on y est plus exposé, si l'on vient à tomber, à tourner la tête en arrière. On est comme le novice avant la profession : avant ses vœux, il peut toujours se retirer ; après, il ne le peut plus.

Quant au mérite, je te le répète, sa mesure c'est l'amour du véritable obéissant. Quel que soit votre état, vous pouvez acquérir un mérite parfait puisqu'il dépend uniquement de l'amour. J'appelle celui-ci, à un état, celui-là à un autre, chacun selon ses aptitudes, mais tous méritent la pleine récompense par l'amour. Si le séculier aime plus que le religieux, il recevra davantage ; si le religieux aime plus que le séculier, plus grande sera sa récompense. Et ainsi pour tous les autres.

CHAPITRE XII

Ce que le Seigneur accomplit en faveur de l'obéissance

Large récompense.

Je vous ai tous envoyés dans la vigne de l'obéissance pour vous y occuper à des travaux divers. Votre salaire sera proportionné à votre amour et non au labeur et au temps. Celui qui vient de bonne heure ne reçoit pas nécessairement plus que celui qui vient sur le tard, ainsi qu'il est dit dans le saint Evangile. Ma Vérité vous a donnée en exemple les oisifs que le Seigneur envoya travailler à sa vigne et qui ne reçurent pas davantage pour être arrivés dès l'aurore que pour être arrivés à la première heure ou à la troisième ou à la sixième ou à la neuvième. Les derniers reçurent même salaire que les premiers. Ma Vérité voulait vous montrer que vous serez récompensés non pas selon la durée ou l'importance de votre travail, mais selon la mesure de votre amour.

A la vigne beaucoup sont envoyés dès l'enfance, d'autres plus tard et quelques-uns seulement dans la vieillesse. Ces derniers, parfois, à la

vue du peu de temps qui reste, travaillent avec une telle flamme d'amour qu'ils atteignent ceux qui venus dès la jeunesse ont marché plus lentement. C'est donc l'amour avec lequel elle obéit qui donne à l'âme le mérite ; c'est par l'amour qu'elle remplit sa coupe en moi qui suis l'Océan de paix.

Chez beaucoup si prompte est cette obéissance et si incarnée dans les profondeurs de leur âme que non-seulement ils ne cherchent pas le pourquoi des ordres donnés, mais qu'ils attendent à peine que le commandement soit sorti des lèvres du supérieur, car la lumière de la foi leur permet de pénétrer son intention. Le véritable obéissant obéit plus à l'intention qu'à la parole : il juge que le prélat n'a de volonté que la mienne et qu'il commande parce que je lui en donne commission. C'est pourquoi je te dis que le parfait obéissant suit l'intention plus que la parole. S'il obéit à la parole du supérieur, c'est que d'abord il a obéi par amour à sa volonté qu'il voyait, à la lumière de la foi, en moi-même.

Il y a dans la vie de nos Pères un bel exemple de cette obéissance inspirée par l'amour. Un religieux ayant reçu un ordre de son supérieur au moment où il commençait d'écrire la lettre O — une si petite chose ! — ne voulut pas prendre le temps de l'achever,

mais courut sur le champ où l'appelait l'obéissance. Je voulus lui montrer par un signe extérieur, combien sa promptitude m'était agréable, et ma bonté acheva en or la lettre commencée.

Miracles en faveur de l'obéissance.

Cette glorieuse vertu m'est si agréable que pour aucune autre je n'ai fait tant de miracles ni donné tant de témoignages. C'est qu'elle procède de la lumière de la foi. Pour montrer combien elle me plaît, la terre et les animaux lui obéissent et l'eau se fait solide pour porter l'obéissant.

Regarde la terre: n'obéit-elle pas à l'obéissant? Ne te souvient-il pas d'avoir lu l'histoire de ce moine auquel son abbé remit un bâton sec en lui commandant de le planter en terre et de l'arroser chaque jour? Eclairé par la lumière de la foi, il ne s'arrêta pas à se demander si la chose était possible, mais sans s'occuper de la possibilité, il obéit. Par la vertu de l'obéissance et de la foi, le bois mort reverdit et porta du fruit, pour signifier que l'âme elle-même sortie de la sécheresse de la désobéissance et renouvelée, portait le fruit de l'obéissance. Aussi le fruit de cet arbre fut-il désigné par les saints Pères « le fruit de l'obéissance ».

Regarde les animaux : ils obéissent de même à l'obéissant. Un religieux ayant reçu obédience de ramener à son abbé un dragon, le fit par la vertu de sa pureté et de son obéissance. Mais l'abbé, en vrai médecin, qui voulait préserver son religieux de la vaine gloire et éprouver sa patience, le chassa de sa présence avec des reproches : « Tu n'es, lui dit-il, qu'une bête qui en a enchaîné une autre ».

Et le feu ! C'est une obéissance pareille. La Sainte Ecriture raconte que beaucoup, plutôt que de violer mes commandements, se sont laissés jeter dans les flammes. Mais le feu ne leur faisait aucun mal, comme pour les trois jeunes gens dans la fournaise et beaucoup d'autres.

L'eau soutint Maur que son supérieur envoyait sauver le disciple en train de se noyer. Loin de s'occuper de lui-même, il ne pensa, dans la lumière de la foi, qu'à accomplir l'ordre de son prélat : il marcha sur l'eau comme il eut marché sur terre et sauva son compagnon.

La vie transformée par l'obéissance.

Si tu ouvres l'œil de l'intelligence, tu verras éclater en toutes choses l'excellence de cette vertu. Il faut tout quitter pour l'obéissance. Serais-tu élevée à une si haute contemplation et une si étroite union d'esprit en moi que ton

corps même fut soulevé de terre, tu devrais, si tu recevais un ordre au nom de l'obéissance, faire tous tes efforts pour t'arracher à l'extase et obéir. Je parle en général et non de certains cas exceptionnels que ne vise pas la loi. Songe que pour que vous quittiez l'oraison, lorsqu'il est l'heure de la faire, je n'admets qu'une nécessité de charité ou d'obéissance, et tu comprendras à quel point j'exige et j'aime la promptitude dans l'obéissance de mes serviteurs.

Tout ce que fait l'obéissant est méritoire : s'il mange, c'est obéissance ; s'il dort, c'est obéissance ; qu'il marche ou qu'il s'arrête, qu'il jeûne ou qu'il veille, tout est obéissance. Sert-il le prochain? C'est obéissance. Va-t-il au chœur ou au réfectoire? demeure-t-il dans sa cellule? C'est l'obéissance qui le guide ou l'arrête. L'obéissance qui, à la lumière de la très sainte foi, le jette, mort à toute volonté propre, humilié et plein de haine contre lui-même, entre les bras de la religion et de son prélat. L'obéissance le tient en repos dans la barque sur laquelle, abandonné à la conduite de son supérieur, il traverse l'océan de tempêtes de cette vie, dans le calme parfait, l'âme sereine et le cœur tranquille : l'obéissance et la foi ont dissipé toutes ténèbres. Il est fort et assuré car il s'est délivré de toute faiblesse et de toute

crainte en renonçant à la volonté propre d'où viennent les défaillances et les troubles désordonnés.

La nourriture de l'obéissance.

Quels sont la nourriture et le breuvage de celui qui a élu pour épouse l'obéissance? Il se nourrit de la connaissance de lui-même et de moi: il voit son imperfection, il sait qu'il est celui qui n'est pas et que moi je suis celui qui suis. En moi, il goûte et mange ma vérité révélée qui est la Vérité même, mon Fils unique.

Et de quoi s'abreuve-t-il ? Du Sang; de ce Sang dans lequel le Verbe lui a montré ma vérité et l'amour ineffable que je lui porte; de ce Sang par lequel mon Fils unique a manifesté l'obéissance que je lui avais imposée, moi, son Père éternel, à cause de vous. Le vrai obéissant s'enivre de ce Sang, et dans l'ivresse du Sang et de l'obéissance du Verbe, il se perd lui-même, il perd son sens propre et sa science pour me gagner par la grâce et me goûter dans un sentiment d'amour, dans la lumière de la foi et de la sainte obéissance.

Plénitude divine.

Toute sa vie est un hymne à la paix; et au moment de la mort, il reçoit ce que l'Ordre lui promit au moment de la profession, la vie éternelle, la vision de paix, de suprê-

me et éternelle tranquillité, le repos, le bien inappréciable dont nul ne peut estimer ni comprendre toute la valeur. Car c'est un bien infini dont rien de fini ne saurait être la mesure, pas plus qu'un petit vase plongé dans la mer ne peut en contenir l'immensité, mais seulement la quantité qui répond à sa mesure. La mer seule se comprend elle-même. Ainsi moi-même, l'Océan de la paix, je suis seul à me comprendre et à apprécier ma bonté, et cette intelligence et cette estime égales à moi-même sont la source de la joie qui me remplit. Cette joie, c'est mon bien que je porte en moi et que je communique à chacun de vous selon sa mesure ; mesure que je ne laisse pas vide mais que je remplis. Celui à qui je donne la parfaite béatitude connaît et comprend ma bonté autant qu'il me connaît moi-même.

Tel est donc le bonheur de l'obéissant : éclairé de la lumière de la foi, vivant en ma Vérité, embrasé du feu de la charité, oint d'humilité, ivre du sang, accompagné de la patience, sœur de l'obéissance, du mépris de soi-même, de la force, de la longue persévérance et de toutes les vertus, je veux dire du mérite de toutes les vertus, il est arrivé à sa fin : à moi, son Créateur.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de l'éditeur VII

Avant-propos XI

CHAPITRE I. Pour acquérir l'obéissance. 1

» II. La clef du ciel..... 6

» III. La misère des désobéissants et le bonheur des obéissants 13

» IV. L'obéissance parfaite..... 17

» V. Où se trouve l'obéissance parfaite 19

» VI. Religieux fidèles et religieux infidèles à l'obéissance 29

» VII. La récompense de l'obéissance 42

» VIII. La punition de la désobéissance 45

» IX. La tiédeur dans l'obéissance 53

CHAPITRE X. Les biens que procure l'obéissance 58

» XI. Il y a deux sortes d'obéissance parfaite..... 62

» XII. Ce que le Seigneur accomplit en faveur de l'obéissance 66

Imp. MOUTON & COMBE, 2, Rue de l'Ordonnance — Toulon

TRAITÉ

DE LA VIE SPIRITUELLE

DE

SAINT VINCENT FERRIER

traduit et annoté

par le Père M.-V. BERNADOT

EDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
SAINT-MAXIMIN
(Var)

Avec la permission des Supérieurs

IMPRIMATUR
Niciæ, die 15 Octobris 1918
CAPPATI, v. g.

PREFACE DU TRADUCTEUR

Saint Vincent Ferrier naquit en 1346, d'après Echard, à Valence d'Espagne et entra, à l'âge de 18 ans, dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Dès sa jeunesse on remarqua dans ses mœurs une grande sainteté. Nommé professeur de philosophie, puis de théologie après des études solides et brillantes, il était, dès l'âge de 25 ans, un professeur célèbre par l'éclat de son enseignement.

Lorsque éclata le Grand Schisme, saint Vincent prit ouvertement parti pour les Papes d'Avignon et soutint leur cause jusqu'au moment où il s'aperçut de la mauvaise foi de Pierre de Lune. Il était à la Cour pontificale comme Maître du Sacré Palais lorsque, en 1398, au cours d'une maladie que tous croyaient mortelle, Notre-Seigneur lui apparut, le guérit instantanément et lui confia sa grande mission en lui disant entre autres choses: «Je t'ai élu pour faire de toi un insigne héraut de l'Evangile. Va à travers le monde: je serai avec toi».

Après avoir renoncé à sa charge de Maître du Sacré Palais et refusé l'épiscopat et le cardinalat, saint Vincent partit pour accomplir cet-

te fameuse mission qui constitue l'un des faits les plus extraordinaires et les plus importants de l'histoire de l'Eglise. Pendant vingt ans, suivi de sa Compagnie de disciplinants, il parcourut plusieurs fois en tous sens l'Europe occidentale, prêchant avec un succès inouï les vérités les plus terribles, attirant des foules immenses et provoquant des conversions sans nombre. Le sujet préféré de ses discours était la nécessité de la pénitence et l'imminence du jugement. Il fit des miracles par milliers; en particulier il ressuscita des morts pour prouver l'authenticité de sa mission. Ce fut peut-être le plus grand thaumaturge et certainement l'un des plus puissants apôtres que Dieu ait donnés à l'Eglise.

Même dans ses courses à travers l'Europe il menait une vie très austère et très contemplative. Dans le procès de canonisation, il est assuré qu'il mourut sans avoir perdu l'innocence de son baptême. L'iconographie le représente ordinairement avec des ailes d'ange à cause de cette parfaite pureté et aussi parce qu'il assurait et prouvait en ressuscitant les morts qu'il était l'Ange dont saint Jean parle au chapitre quatorzième de l'Apocalypse. Il mourut à Vannes, en Bretagne.

Ce grand Saint a écrit plusieurs ouvrages. Nous offrons aux âmes pieuses la traduction

annotée de celui où il a laissé ses meilleurs enseignements. «Il y a des livres qu'on peut appeler essentiels — dit le P. Surin — parce qu'on trouve en eux tout ce qui est nécessaire à l'homme pour vivre spirituellement et saintement. Entre ceux-ci est le petit ouvrage de saint Vincent Ferrier: De la vie spirituelle, *qui dit tout, mais fort brièvement. Celui qui le possèdera pourra dire avoir toute la science de la vie de l'esprit».*

Saint Vincent le composa d'abord pour les religieux. Mais il sera facile à tout chrétien de s'approprier des maximes et des conseils dont le caractère particulier est d'être très pratiques. «Dans aucun livre — assurait saint Louis Bertrand — je n'ai vu les vertus représentées au vif comme celui-ci».

Pour rendre plus facile la méditation de ces pages nous avons jugé utile d'ajouter quelques notes et de signaler les idées principales. Aucun de ces titres secondaires, aucune de ces notes n'est de saint Vincent. Le lecteur qui les estimerait superflus n'aurait qu'à passer outre.

L'un des livres les plus répandus, le plus répandu peut-être de la fin du moyen-âge, ce petit traité fut pour les chrétiens de cette grande époque ce que l'Imitation de Jésus-Christ *est pour la nôtre, le manuel préféré des âmes pieu-*

ses. Nous l'offrons avec confiance à tous ceux qui aiment les choses de Dieu.

Puisse-t-il contribuer à rendre aux chrétiens de nos temps la piété humble et virile de nos pères!

PRÉFACE DE SAINT VINCENT

Dans ce livre je n'expose que des enseignements salutaires tirés des saints Docteurs. Cependant, pour prouver ou persuader, je n'apporte aucune citation ni de l'Ecriture ni de quelque Docteur en particulier: je veux être bref et je ne m'adresse qu'au lecteur désireux d'être agréable à Dieu. Je ne cherche même pas à prouver mes affirmations, car je n'ai aucune envie de disputer avec des orgueilleux, mais seulement d'éclairer les humbles.

Quiconque se propose de faire du bien aux âmes et d'édifier le prochain par des paroles, doit avant tout posséder en lui-même ce qu'il enseignera aux autres, sinon il portera peu de fruit. Sa parole demeurera inefficace tant que ses auditeurs ne le verront pas pratiquer lui-même tout ce qu'il enseigne et bien plus encore.

PREMIÈRE PARTIE

LES FONDEMENTS
DE LA
VIE SPIRITUELLE

CHAPITRE PREMIER

La pauvreté volontaire

Aimer la pauvreté.

Avant tout, il est nécessaire que le serviteur de Dieu méprise tout ce qui est terrestre, le considère comme du fumier et n'en use que par nécessité rigoureuse (1). Il réduira ses besoins à peu et supportera même certaines incommodités par amour de la pauvreté, car, on l'a dit, ce qui est méritoire ce n'est pas d'être pauvre, mais, quand on est pauvre, d'aimer la pauvreté et d'en supporter les privations joyeusement et allègrement pour Jésus (2).

---

(1) Première condition de la vie surnaturelle, le détachement doit être d'abord dans l'intelligence par l'absolu mépris de tout ce qui est terrestre; puis dans la volonté par le dégagement de toute affection, désir ou regret; enfin dans la pratique de la vie par l'usage aussi restreint que possible des biens terrestres. «*L'homme*, dit saint Thomas, *est établi entre les choses de ce monde et les biens spirituels de telle sorte que plus il s'attache aux premiers, plus il s'éloigne des autres, et réciproquement*» (*Summ. Theol.*, 1-2, qu. 108, art. 4).

(2) Saint Paul écrivait aux Philippiens: «*Pour l'amour du Christ j'ai voulu tout perdre, regardant toutes choses comme de la balayure afin de*

Fausse pauvreté.

Hélas! combien ne sont pauvres que de nom! Ils se glorifient d'être pauvres à la condition que rien ne leur manque. Ils prétendent aimer la pauvreté; mais les inséparables compagnons de la pauvreté, la faim, la soif, le mépris, l'abjection, ils les fuient de toutes leurs forces.

Il n'était pas ainsi, notre Père saint Dominique (1), ni Celui qui «étant riche s'est fait pauvre», ni les Apôtres qui nous ont instruits et en paroles et en exemples (2).

Règles pratiques.

Ne demandez rien à personne, sauf par nécessité. Refusez tout ce qu'on vous offre, mê-

---

gagner le Christ...., afin de Le connaître, Lui et la vertu de sa résurrection, d'être admis à la communion de ses souffrances en Lui devenant conforme dans sa mort» (*Phil.*, III, 8-10).

(1) Saint Dominique a été l'un des plus parfaits modèles de pauvreté: il vivait d'aumônes et se mettait à genoux pour recevoir le pain qu'on lui donnait; son unique tunique était de l'étoffe la plus grossière; au réfectoire, il ne voulait manger que d'un plat, comme les pauvres; en voyage, jamais d'argent, toujours à pied, coucher sur la paille ou sur la planche.

(2) Saint Paul disait: *«C'est une grande richesse que la piété contente du nécessaire... Si nous avons de quoi nous nourrir et nous vêtir, soyons satisfaits»* (*I* Tim., VI). *«J'ai appris à me suffire avec ce que j'ai. Je sais vivre dans le dénuement»* (*Phil.*, IV).

me si c'est avec instances, même pour que vous en fassiez des largesses aux pauvres, et soyez persuadé que votre refus édifiera grandement ceux qui le connaîtront et vous mettra à même de les décider à mépriser le monde et à secourir d'autres pauvres.

Par le nécessaire, j'entends ce dont vous avez besoin pour le moment: une nourriture frugale, des habits et une chaussure modestes. Posséder des livres n'est pas une nécessité. Que de fois les livres servent de prétexte à une avarice coupable! Contentez-vous de ceux que la communauté possède et qu'on vous prêtera (1).

Voulez-vous connaître clairement l'effet de mes conseils? Commencez par les pratiquer humblement. Si vous les discutez avec orgueil, vous n'y comprendrez rien. Car le Christ, Maître d'humilité, révèle aux humbles la vérité qu'Il cache aux superbes (2).

Etablissez donc la pauvreté à la base de vo-

(1) Saint Vincent s'adresse aux religieux qui trouvent dans la bibliothèque du couvent les livres nécessaires et n'ont pas besoin d'avoir des livres en propre.

(2) «*O Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous bénis de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et que vous les avez révélées aux petits*» (S. Matth., XI, 25).

tre vie spirituelle: elle est le fondement posé par le Christ Lui-même, qui commença son discours sur la montagne par ces mots: *Bienheureux les pauvres en esprit!*

CHAPITRE II

L'amour du silence

Ensuite appliquez-vous virilement à réprimer votre langue. Vous l'avez reçue pour exprimer les choses utiles: qu'elle s'abstienne de toute frivolité, de toute inutilité.

Pour mieux la gouverner, ne parlez jamais que pour répondre à des questions nécessaires ou utiles. Une question vaine ne mérite que le silence (1).

On vous adressera parfois quelque plaisanterie par manière de récréation: pour ne pas être à charge, accueillez-la avec une certaine gaieté de visage et bienveillance. Mais gardez-vous de parler, dût votre silence provoquer

---

(1) Il s'agit ici du silence tel qu'il est pratiqué au couvent. On ne saurait exagérer l'importance du silence dans l'économie de la vie régulière. Si les personnes qui vivent dans le monde ne peuvent pratiquer à la lettre les présentes recommandations, elles doivent du moins se pénétrer de leur esprit et se souvenir que Dieu ne se communique qu'aux âmes recueillies. «*Si quelqu'un s'imagine être religieux sans mettre un frein à sa langue,* dit l'apôtre saint Jacques, *il s'abuse lui-même et sa religion est vaine.*»

des murmures, de la tristesse ou autres paroles amères; dussiez-vous être traité d'orgueilleux, d'exagéré et d'insupportable. Mais priez Dieu avec ferveur de conserver leur cœur dans la paix.

Cependant il est quelquefois permis de parler: en cas de nécessité et lorsque la charité ou l'obéissance le demandent. Mais alors que ce soit après sérieuse réflexion, en peu de mots, humblement et à voix basse. Faites de même si vous devez répondre à quelqu'un.

Sachez ainsi vous taire pour un temps: vous édifierez vos frères, et le silence vous apprendra à parler, quand l'heure sera venue. En attendant, priez Dieu qu'Il daigne remplacer dans le cœur de vos frères par de bonnes inspirations les pensées que la loi du silence vous empêche pour le moment de leur communiquer.

Ainsi par la pauvreté et le silence vous extirperez les nombreuses sollicitudes qui étouffent les semences de vertus sans cesse jetées en votre cœur par l'inspiration divine.

CHAPITRE III

La pureté de cœur

La parfaite pureté de cœur.

Il vous reste à déployer des efforts plus vigoureux encore pour conquérir les vertus qui vous élèveront à la pureté de cœur. Suivant la parole du Sauveur, cette pureté ouvrira nos yeux intérieurs à la contemplation divine et nous établira dans un tel repos et une telle paix que *Celui dont la paix est la demeure* daignera aussi habiter en vous (1).

Il ne s'agit pas de cette pureté qui se contente de nous préserver des pensées impudiques, mais de cette pureté parfaite de cœur qui nous éloigne, autant qu'il est possible ici-bas, de

---

(1) La pureté de cœur est la seule voie possible pour arriver à l'union divine. Le B. Albert le Grand dit: «Si vous désirez parvenir par une voie droite et sûre en peu de temps à l'union divine, fin de la béatitude, appliquez-vous intérieurement avec un soin vigilant à garder toujours votre cœur pur, votre esprit libre et vos sens dans le repos; recueillez les affections de votre cœur et portez-les sans cesse en haut pour les fixer en Dieu.» (*De l'union avec Dieu*, ch. v).

toute pensée inutile et nous fait désormais chercher notre plaisir dans la seule pensée de Dieu et des choses divines.

Pour l'obtenir, cette pureté, vertu céleste et même divine puisque *celui qui adhère à Dieu est un seul esprit avec Lui* (1), plusieurs choses sont nécessaires.

Mortification de la volonté propre.

Avant tout, employez toutes vos forces à vous renoncer vous-même, selon la parole du Sauveur: *Si quelqu'un veut venir après Moi, qu'il se renonce lui-même.* Cela veut dire que, en tout, vous devez mortifier, mépriser, contredire votre volonté propre et embrasser la volonté des autres, chaque fois que celle-ci est licite et honnête (2).

En règle générale, lorsqu'il s'agit *des choses matérielles* destinées aux besoins du corps, ne suivez jamais votre volonté personnelle

(1) I *Cor.*, VI, 17.

(2) La volonté propre est celle qui, ne s'inspirant ni de la gloire de Dieu ni du salut des âmes, ne se propose que sa satisfaction personnelle. Elle est directement contraire à la charité. Rien de plus essentiel que sa destruction. Pour l'anéantir, saint Vincent nous propose deux principaux moyens: l'attaque directe par des actes contraires, l'attaque indirecte en l'obligeant à se renoncer par la soumission à la volonté de Dieu en toutes choses et l'abandon à la sainte Providence.

contre celle des autres, celle-ci vous parût-elle extravagante (1). Supportez toute incommodité pour conserver la paix intérieure de l'âme, toujours troublée dans ces querelles, où l'attachement à son jugement personnel et le désir de faire sa volonté provoquent des pensées et des paroles contraires à la charité.

Même *dans les choses spirituelles,* à votre volonté préférez celle des autres pourvu que celle-ci soit bonne, la vôtre parût-elle meilleure; car en évitant les querelles vous gagnerez beaucoup plus à augmenter en vous l'humilité, la tranquillité et la paix que vous ne pourriez gagner à pratiquer n'importe quelle vertu selon votre gré et contre le gré des autres.

Cela doit s'entendre de vos familiers et émules dans la piété et le désir de perfection. Car pour ceux qui appellent mal le bien et bien le mal et qui passent leur temps à scruter et à juger les paroles et les actions des autres au lieu de corriger leurs propres défauts, vous n'avez pas à suivre leur jugement dans les choses spirituelles.

Mais dans les choses matérielles faites ordi-

(1) Il s'agit ici de ces divergences dans l'organisation matérielle de la vie qui se produisent quotidiennement dans la vie commune, mais ne peuvent avoir grande conséquence.

nairement la volonté des autres, quels qu'ils soient.

Parfois, alors que Dieu vous inspirera de faire quelque chose pour sa gloire, votre sanctification ou le bien du prochain, on vous opposera des difficultés, peut-être insurmontables. Que ce soit le fait de vos supérieurs, de vos égaux ou de vos inférieurs, n'engagez pas de discussion. Rentrez en vous-même et, là, recueilli avec votre Dieu, dites-Lui: *Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi* (Isaïe, XXXVIII).

Ne vous attristez point de ces difficultés: Dieu ne les aurait point permises si elles ne devaient, en fin de compte, être utiles à vous et aux autres. Bien plus, quoique vous ne le voyiez pas aujourd'hui, plus tard vous comprendrez que ces obstacles apparents auront en réalité servi vos desseins. Que d'exemples je pourrais vous citer de la Sainte Ecriture, celui de Joseph en particulier, si je ne m'étais interdit de le faire! Croyez-en mon expérience, les choses vont ainsi.

D'autres fois c'est Dieu lui-même qui semblera arrêter vos efforts par la maladie ou quelque autre événement. N'en ayez aucune peine, recevez tout avec une âme égale et confiez-vous entièrement à Celui qui sait mieux que vous ce qui vous est utile et qui

ne cesse de vous attirer à Lui, peut-être à votre insu, si vous vous abandonnez sans réserve.

Mettez donc tous vos soins à rester maître de vous-même dans la paix et la tranquillité du cœur (1). Qu'aucun événement ne vous afflige, sinon vos péchés et ceux des autres ou les occasions de péché. Qu'aucun accident ne vous rende triste.

Ne vous laissez point emporter par l'indignation contre les fautes du prochain. De tous ayez pitié et compassion, vous souvenant toujours que vous-même tomberiez plus bas encore si le Christ Jésus ne vous soutenait de sa grâce (2).

---

(1) C'est une voie sûre et rapide pour arriver à l'union à Dieu que celle de l'abandon. Que l'âme se livre entièrement, dans une confiance aveugle à la bonté de Dieu. L'adorable Providence se sert de tout pour nous purifier et nous sanctifier: des événements extérieurs, des créatures et même de nos fautes. «*Tout contribue au bien de ceux que la volonté de Dieu appelle à la sainteté*», dit saint Paul. L'action divine est incessante: si nous l'acceptons, le progrès est rapide. David affirme que la plénitude des suavités célestes est réservée à cette confiance filiale (Ps. xxx, 20), et Isaïe dit qu'elle attire les plus hauts privilèges surnaturels (*Is.*, xl, 31).

(2) Prendre scandale des fautes du prochain est un signe certain d'orgueil et la preuve d'un grave défaut d'esprit intérieur et de charité. «*Celui qui aime son frère*, dit l'apôtre saint Jean, *demeure dans la lumière et il n'y a en lui aucun sujet de scandale.*»

Mortification de l'amour-propre.

En outre, tenez-vous prêt à supporter pour l'amour de Jésus tous les opprobres, toutes les peines, toutes les adversités.

Quant au moindre désir de grandeur, sous quelque prétexte de charité qu'il se dresse, c'est la tête du serpent infernal: tout de suite il faut l'écraser avec la croix, vous souvenant de l'humilité et de la cruelle Passion de Jésus qui a fui la royauté pour embrasser librement la Croix et son ignominie (1).

Fuyez, ayez en horreur, comme un poison mortel, toute humaine louange. Si l'on vous méprise, réjouissez-vous et soyez intimement convaincu que vous méritez le dédain et les injures de tous.

Ne perdez jamais de vue vos défauts ni vos péchés; ne craignez pas de les grossir à vos yeux. Quant aux défauts du prochain, jetez-les derrière vous pour vous les cacher à vous-même. Que si vous êtes forcé de les voir, vous les amoindrirez, vous les excuserez miséricor-

(1) Saint Thomas enseigne que les mouvements de l'orgueil sont facilement réprimés par la considération de l'infinie grandeur de Dieu, de l'abîme de notre misère et de l'imperfection de toutes nos bonnes œuvres (*Sum. Theol.*, 2. 2, qu. 62, art. 9, ad 1).

dieusement, et vous tâcherez de porter secours à vos frères (1).

Détournez les yeux de l'âme et du corps de dessus le prochain afin que vous puissiez vous considérer vous-même dans la lumière de la face de Dieu. Considérez-vous sans cesse et jugez-vous loyalement. Examinez chacun de vos actes, de vos paroles, de vos pensées pour y trouver matière à componction, car même vos bonnes actions sont loin d'être parfaites et pénétrées de la ferveur nécessaire: la négligence les souille et votre justice peut être justement comparée à un linge maculé.

Reprenez-vous donc continuellement vous-même. Ne laissez passer sans un blâme sévère ni vos négligences en œuvres et en paroles, ni même vos pensées, je ne dis pas mauvaises, mais seulement inutiles. Exercez cette rigou-

(1) C'est en vain que nous ambitionnons l'union divine si nous ne nous montrons en toute occasion larges et généreux envers le prochain. Soyons ingénieux à ne voir que ce qui est bien et obstinés à ne pas croire au scandale. L'amour du prochain est la condition indispensable et en même temps la marque de la vraie vie. «*Nous savons que nous avons passé de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères*», affirme saint Jean. Le Père Faber assure que «*Si quelqu'un est dans l'habitude de penser aux autres avec bonté, et cela par des motifs surnaturels, il n'est pas loin d'être un saint*» (*Confér. spirit.*).

reuse surveillance à toute heure, en la présence de Dieu (1).

Humilité à l'égard de Dieu.

Tenez-vous pour plus vil et misérable devant Dieu, à cause de vos défauts, que n'importe quel pécheur coupable de n'importe quels péchés; comme digne d'être puni et exclu des joies célestes, si Dieu vous traitait selon sa justice et non selon sa miséricorde, puisqu'Il vous a donné de si grandes grâces refusées à beaucoup d'autres et que vous avez répondu par l'ingratitude.

En outre considérez attentivement et dans un vif sentiment de frayeur que n'importe quelle grâce, inclination au bien et désir de la vertu, vous ne l'avez pas de vous-même, mais de la seule miséricorde du Christ qui eût pu enrichir de ces faveurs le premier pécheur venu et vous laisser dans l'abîme de votre ignominie et de votre misère.

---

(1) Ces conseils doivent être entendus avec la discrétion supposée par le saint auteur. Il serait désastreux pour notre vie intérieure de ne jamais sortir de la préoccupation de nous-même et de convertir toute prière mentale en examen de conscience. Cependant il est indispensable que l'âme s'examine, régulièrement, sur ses défauts, sur ses imperfections et même sur ses tendances intimes. Un tel examen pratiqué assidûment est la condition de notre amendement.

Humilité à l'égard du prochain.

Pensez aussi et tâchez de vous persuader qu'il n'y a pas un pécheur si chargé de crimes qui ne servirait Dieu mieux que vous et ne se montrerait plus reconnaissant des bienfaits divins, s'il avait reçu les mêmes grâces que vous tenez, non pas de vos mérites, mais de la bonté toute gratuite de Dieu. C'est pour cela que vous pouvez vous regarder comme le plus vil et le plus bas des hommes et craindre avec raison que votre ingratitude ne pousse Dieu à vous chasser hors de sa présence (1).

Je ne dis pas cependant que vous deviez vous croire hors de la grâce de Dieu et en état de péché mortel, bien que d'autres soient coupables de péchés mortels sans nombre. Ceci d'ailleurs nous est inconnu, car notre juge-

---

(1) Le B. Raymond de Capoue raconte de sainte Catherine de Sienne que «non seulement elle se mettait au-dessous de la plus vile des âmes et désirait sans cesse être considérée comme la dernière de toutes, mais qu'elle croyait fermement être la cause de tous les maux d'autrui. Toutes les fois qu'elle pensait aux iniquités et aux malheurs du monde en général ou de chaque individu en particulier, elle s'en prenait à elle-même en disant: «C'est toi qui es la cause de tous ces maux, rentre donc en toi-même et pleure tes fautes aux pieds du Seigneur.» Et la Sainte l'expliquait en disant qu'elle avait mal répondu aux desseins de Dieu sur son âme.

ment est trompeur et Dieu peut bien leur avoir accordé tout à coup la contrition et une effusion de sa grâce.

Lorsque votre humilité vous comparera aux autres pécheurs, il n'est pas utile que vous descendiez dans le détail de leurs désordres. Il suffit d'une comparaison générale entre leurs péchés et votre ingratitude. Que si vous voulez les prendre en détail, vous en ferez par une certaine ressemblance des péchés personnels, en apostrophant ainsi votre conscience: Celui-là est homicide, et moi, misérable, que de fois n'ai-je pas tué mon âme! Celui-ci est fornicateur et adultère, et moi ne le suis-je pas tout le jour en détournant mon attention de Dieu et en cédant aux suggestions diaboliques! et ainsi du reste.

Mais si vous remarquez que le diable profite de cet exercice pour vous pousser au désespoir, laissez ces apostrophes et faites monter votre cœur à l'espérance dans la contemplation de la bonté et de la clémence de votre Dieu qui déjà vous a prévenu de tant de grâces et voudra certainement achever l'œuvre qu'Il a commencée en vous. D'ordinaire l'homme spirituel qui a déjà quelque expérience de Dieu n'éprouve pas cette tentation de désespoir lorsque dans sa ferveur il s'accuse lui-même. Mais cela peut arriver et en fait

cela arrive souvent aux commençants, surtout à ceux que la miséricorde de Dieu a délivrés d'un réseau de dangers et de crimes nombreux (1).

(1) Les pages qui précèdent sont pleines d'une pensée qui reviendra souvent dans le cours du traité: la nécessité de la componction. Pour saint Vincent, le vrai fondement de la vie spirituelle est la componction, c'est-à-dire la douleur constante excitée par le souvenir de nos péchés. Cette douleur est la disposition fondamentale, la première que le Saint-Esprit produit dans l'âme de ceux qu'il appelle à la vie parfaite. C'est elle surtout qui nous purifie, nous met en garde contre nos anciennes habitudes et établit, vigoureuse, toujours croissante en notre âme, la haine du péché et de tout ce qui peut nous séparer de Dieu. Elle nous fait redouter les conditions de notre lutte ici-bas et désirer le ciel. Il importe grandement à la sanctification que l'âme ressente souvent cette douleur, cette crainte et ce désir.

CHAPITRE IV

Effets de la pureté de cœur

Union divine par la contemplation.

La pratique de ces conseils fera naître en vous la mère et gardienne de toute vertu, l'humilité, laquelle à son tour vous rendra capable de la contemplation divine en purifiant votre cœur de toute pensée superflue.

En effet, quand l'homme se replie sur sa bassesse, qu'il se méprise, se reprend, se déteste, considère son néant et qu'il en arrive à se déplaire profondément à lui-même, il s'occupe si bien des affaires de son âme que toute autre pensée inutile s'évanouit. Tout ce qu'il a pu autrefois voir et entendre, tout ce qui est du temps, il l'écarte, il l'oublie. Il commence à revenir à lui-même et il se retourne sur lui-même d'une manière si admirable qu'il approche de la justice originelle et de la pureté céleste. En même temps les puissances contemplatives de son âme se développent et il s'élève par une ascension mystérieuse jusqu'à la contemplation des anges et de la divinité. contemplation qui l'embrase du désir des biens cé-

lestes et lui fait regarder les choses de la terre de très loin, comme rien (1).

Bientôt s'allume la charité, feu ardent qui consume la rouille des vices et remplit si totalement le cœur qu'il n'y a plus de place pour la vanité. Désormais toute pensée, toute parole, toute action procèdent de l'amour.

Admirable sécurité.

Alors l'homme peut prêcher aux autres en toute sécurité, sans détriment pour lui-même, sans danger de vaine gloire. Car, encore une fois, la vanité ne peut pénétrer dans un cœur que la charité a rempli tout entier (2).

---

(1) On voit que saint Vincent regarde la contemplation comme le but auquel tendent tous les exercices de la vie spirituelle. C'est la doctrine traditionnelle des grands mystiques. Il est permis et louable de désirer le don de la contemplation, car il est d'un immense secours dans la vie intérieure. D'ailleurs Dieu a coutume de ne pas le refuser aux âmes qui s'y disposent par la parfaite purification du cœur, bien qu'il soit un pur don de sa miséricordieuse bonté.

(2) C'est un grand malheur que des chrétiens, surtout des prêtres, entreprennent l'exercice de l'apostolat sans être eux-mêmes suffisamment pourvus de vie intérieure. Sans vie intérieure, l'exercice de l'apostolat est non seulement inutile, mais nuisible. Là est l'explication du peu de fruit de tant d'œuvres. Ce ne sont ni les œuvres, ni les ressources, ni les hommes d'action qui nous manquent: ce sont les saints. Seuls, les saints convertissent et sanctifient: «*La vie active*, dit saint Thomas, *suppose l'abondance de la contemplation.*»

Pourrait-il s'occuper de quelque intérêt corporel, lui qui regarde les choses temporelles comme une ordure? Le désir de la louange pourrait-il se glisser dans son cœur, alors que devant Dieu il se regarde comme un vil fumier, comme un misérable digne d'abomination et qui tomberait dans les pires désordres si la miséricordieuse puissance de Dieu ne le soutenait sans cesse?

Comment s'enorgueillirait-il d'aucune bonne œuvre alors qu'il voit plus clair que le jour qu'il ne peut absolument rien faire si d'heure en heure il n'est poussé et comme contraint par la vertu divine?

Comment pourrait-il s'attribuer quoi que ce soit comme venant de lui-même alors que, non pas cent fois, mais mille fois, il a expérimenté son impuissance en toute œuvre, grande et petite; alors que si souvent il n'a pu faire le bien qu'il voulait, tandis que d'autres fois, sans le vouloir pour ainsi dire et presque sans y penser, il a senti la grâce de Dieu le transporter d'une admirable ferveur et lui faire réaliser ce qui dépassait toutes ses forces?

En effet, si Dieu permet que nous demeurions si longtemps dans cette impuissance, c'est pour que nous apprenions à nous humilier, à ne jamais nous glorifier en nous-même, mais à rapporter tout bien à Dieu, non seule-

ment par une certaine routine, mais dans la sincérité de notre cœur.

C'est facile à celui que l'expérience a éclairé et qui voit plus clair que le jour qu'il est incapable, non seulement de faire une bonne œuvre, mais même de prononcer le nom de Jésus, sinon par la vertu de l'Esprit-Saint et par la grâce de Celui qui a dit: *Sans Moi vous ne pouvez rien faire.*

Que cette pensée vous fasse louer Dieu de toute votre âme et dire: *Seigneur, toutes nos œuvres, c'est Vous qui les avez faites en nous,* (Isaïe, XXVI), et avec le Psalmiste: *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à votre nom, qu'il faut donner la gloire.*

Il n'y a donc pas à craindre la vaine gloire pour celui qui est tout rempli de la vraie gloire de Dieu et du zèle des âmes.

Conclusion.

Jusqu'ici j'ai tracé un rapide abrégé des vertus intérieures nécessaires à celui qui veut utilement et sans danger faire le salut de son âme. Cela pourrait suffire à un homme éclairé, de haute intelligence et possédant une longue expérience de la vie intérieure, car il lui serait aisé de rattacher chacun de ses exercices à ces trois principes de la vie spirituelle parfaite: la pauvreté volontaire, le silence, l'intime pureté

de cœur. Leur pratique lui apprendrait facilement comment il faut s'appliquer aux autres exercices.

Mais comme tous ne sont pas à même de comprendre facilement un résumé, nous insisterons plus longtemps sur les actes particuliers des vertus.

DEUXIÈME PARTIE

LA PRATIQUE

DE LA

VIE SPIRITUELLE

CHAPITRE PREMIER

Du directeur de conscience

Il faut savoir que celui qui a un directeur auquel il obéit sans réserves en toutes choses, petites et grandes, parviendra à la perfection bien plus facilement et plus vite qu'il ne pourrait le faire tout seul, même avec une intelligence très vive et des livres savants en matière spirituelle (1).

Bien plus, jamais le Christ n'accordera sa grâce, sans laquelle nous ne pouvons rien faire, à celui qui, ayant à sa disposition un homme

---

(1) La nécessité d'un directeur dans la vie intérieure est une vérité approuvée par l'autorité et la pratique de l'Eglise. Ce serait une grave témérité de n'en pas vouloir tenir compte, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles.

Deux dispositions essentielles dans nos rapports avec notre directeur: 1) une complète ouverture de cœur qui nous fait découvrir avec simplicité, sans écouter jamais l'orgueil ou la crainte, tout ce qu'il y a de bien et de mal dans notre âme: péchés, mauvais penchants, tentations, peines, dégoûts, lumières, consolations; 2) une obéissance absolue, humble en tout ce qui concerne notre vie intérieure. Une âme n'a pas le droit de se plaindre de son directeur si elle manque d'ouverture ou d'obéissance.

capable de l'instruire et de le diriger, néglige ce secours, persuadé qu'il se suffira à lui-même et trouvera seul ce qui est utile au salut. Car la voie de l'obéissance est la voie royale qui mène sûrement les hommes au sommet de cette échelle mystérieuse sur laquelle le Seigneur paraît s'appuyer (1).

C'est la voie qu'ont suivie tous les saints Pères du désert et, en général, tous ceux qui sont arrivés à la perfection, à moins que par une grâce spéciale Dieu n'ait directement instruit certaines âmes qui n'avaient pu trouver de directeur. Dans ce cas la bonté de Dieu supplée à l'absence totale de secours extérieurs, pourvu qu'on ait recours à Lui d'un cœur humble et fervent.

Hélas! en ces malheureux temps presque personne n'est capable d'enseigner la perfection. Pire encore, si quelqu'un veut aller à Dieu, beaucoup l'en détourneront, presque personne ne l'aidera (2). Dans ce cas, recourez à

(1) *Gen.*, XXVII, 13.

(2) Ces paroles doivent s'entendre de la malheureuse époque où vivait saint Vincent Ferrier: l'effroyable Peste noire et le Grand Schisme avaient ravagé et comme désorganisé l'Eglise. Cependant il reste vrai de tout temps qu'un bon directeur est difficile à trouver. Le ministère de la direction est une grâce très élevée que Dieu ne donne pas à tous indistinctement. L'âme qui veut avancer doit souvent demander à Dieu un bon directeur et ne

Dieu de tout votre cœur et demandez-Lui par des prières pressantes et humbles de vous instruire. Jetez-vous dans ses bras, abandonnez-vous à Lui, comme un orphelin. Il vous recevra avec bonté, car Il ne veut la mort de personne, mais que chacun parvienne à la connaissance de la vérité.

---

le choisir que par motif surnaturel: qu'il soit savant, homme d'oraison, expérimenté dans la conduite des âmes, prudent, désintéressé. Le choix d'un directeur est d'une grande importance. «*Choisissez-le entre dix mille*», dit saint François de Sales.

CHAPITRE II

De l'obéissance

Je m'adresse donc à vous qui désirez ardemment trouver Dieu et aspirez à la perfection afin d'être plus utile aux âmes. Je m'adresse à vous qui allez à Dieu d'un cœur simple, sans duplicité, qui voulez pratiquer à fond la vertu et par la voie de l'humilité parvenir à la gloire de la majesté.

Établi dans la pauvreté et le silence comme sur les bases premières de la vie spirituelle, que l'athlète du Christ ceigne ses reins et se tienne prêt à suivre en tout la voie de l'obéissance, inébranlablement (1). Qu'il observe la

(1) Inutile de songer à se sanctifier si on ne se soumet pas continuellement à la volonté de Dieu. Cette volonté se manifeste en général par les commandements; et en particulier, pour le prêtre séculier, par les lois liturgiques et disciplinaires, pour le religieux par le règle, pour les simples fidèles par les devoirs d'état. Le religieux doit apporter une extrême délicatesse à l'observation de la Règle dont les moindres prescriptions contiennent une grâce de sanctification. Un religieux qui par esprit surnaturel observe sa Règle en tous ses détails est bien près d'être un saint.

règle, les constitutions, les rubriques de l'ordinaire et des autres livres, partout, toujours, au dedans, au dehors, au réfectoire, au dortoir, au chœur, pour les inclinations et prostrations, en se levant et en se tenant debout, pour tous ses actes qu'il s'applique à observer à la lettre tous les ordres des supérieurs et garder toujours présente la parole de Jésus: «*Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise.*»

Le pape Jean XXII disait: «*Donnez-moi un Frère Prêcheur qui observe sa Règle jusqu'au dernier iota, et je le canonise sans qu'il soit besoin d'autre miracle.*»

CHAPITRE III

Conduite à tenir dans la mortification du boire et du manger

Absolue nécessité de la mortification.

Que l'athlète du Christ s'emploie ensuite à adapter totalement son corps au service du Christ Jésus et à régler tous ses actes et mouvements extérieurs selon la bienséance et la discipline régulière.

Il vous serait en effet tout à fait impossible de réprimer les révoltes intérieures de l'âme si vous n'aviez auparavant réduit le corps à une discipline qui lui interdise non seulement tout acte, mais même tout mouvement déplacés.

Dans cette œuvre de l'adaptation du corps au service du Christ, attaquez-vous d'abord à la gourmandise (1). Car si vous n'êtes maître

(1) Il faut d'abord s'attaquer à mortifier le sens du goût à cause des funestes effets de la gourmandise qui sont, d'après saint Thomas: l'aveuglement spirituel, une joie déraisonnable, une loquacité excessive, des manières bouffonnes, les ré-

de ce vice, vous ne pourrez acquérir aucune autre vertu.

Faites donc ce que je vais dire (1).

Règles générales.

D'abord ne vous procurez aucun mets spécial, mais contentez-vous de ce qu'on donne à la communauté. Si des séculiers vous offrent des friandises pour votre usage personnel, n'acceptez d'aucune façon; s'ils veulent les donner au couvent, libre à eux.

N'acceptez aucune invitation hors du réfectoire, mais, assidu au réfectoire conventuel, observez tous les jeûnes de l'Ordre selon les forces que Dieu vous donne.

Si vous tombez malade, laissez-vous donner les soins nécessaires, sans rien vous procurer par vous-même, mais acceptant avec reconnaissance ce qui vous est offert.

---

voltes de la chair et l'impureté. Saint Vincent nous enseigne les moyens: manger en temps voulu et seulement le nécessaire; jamais de mets recherchés; éviter l'excès dans la quantité; ne pas s'inquiéter de la qualité des aliments; s'occuper pendant le repas de pensées spirituelles.

(1) Les règles qui suivent sont spécialement destinées aux religieux. Mais il sera facile aux personnes du monde d'en retenir l'esprit d'austérité qui doit animer tous les chrétiens sans distinction et même quelques pratiques conciliables avec leur situation.

Pour éviter tout excès dans le boire et le manger, examinez avec attention ce qu'exige votre tempérament et sachez ce qui vous est nécessaire et ce qui est superflu. Mais en règle générale mangez autant de pain qu'il vous en faut, surtout en temps de jeûne, et méfiez-vous du démon lorsqu'il vous pousse à vous priver de pain (1).

Vous distinguerez le nécessaire du superflu à ce signe: au temps où il est permis de prendre double réfection, si après None vous vous sentez alourdi au point de ne pouvoir prier, lire ou écrire, c'est ordinairement que vous avez commis quelque excès. De même, après Matines, quand vous avez dîné, et après Complies, en temps de jeûne. Mangez donc assez de pain, de façon pourtant que vous puissiez après les repas lire, écrire ou prier. Si cependant vous vous sentiez moins disposé à ces heures qu'à d'autres, ne vous en troublez pas: ce n'est pas un signe que vous avez dépassé la mesure

(1) Il est utile de remarquer que la mortification dans le boire et le manger, comme toute pénitence extérieure, doit être réglée par la discrétion. Dieu ne veut pas que nous ruinions notre santé. Il faut donc, tout en combattant avec zèle la gourmandise, donner au corps le nécessaire. Le plus sûr est de soumettre toutes nos mortifications au contrôle de l'obéissance.

pourvu que vous ne ressentiez pas cet alourdissement dont j'ai parlé.

Tâchez donc de savoir ce qui suffit à votre tempérament selon la méthode que je viens de vous indiquer ou telle autre que vous inspirera le Seigneur que vous devez prier avec instances. Puis ayez bien soin de toujours observer cette mesure et de surveiller ce que vous mangez à table. Si jamais vous vous laissez aller à quelque excès, ne le laissez point passer sans une pénitence appropriée.

Quant à la boisson, je ne sais quelle règle vous donner, sinon de vous restreindre peu à peu, en buvant chaque jour un peu moins, non pas cependant au point d'éprouver jour et nuit une soif excessive. En particulier lorsqu'on vous sert du potage, vous pouvez plus facilement vous priver de boisson et ne vous accorder que l'indispensable. Ne buvez jamais en dehors du repas, si ce n'est le soir en temps de jeûne et alors en très petite quantité, ou bien à la suite d'un voyage ou d'une extraordinaire fatigue. Pour le vin mêlez-y assez d'eau pour en couper la force; la moitié, s'il le faut, et davantage.

Faites ainsi, un peu plus, un peu moins, selon que Dieu vous l'inspirera.

Avant le repas.

Au signal de la cloche, lavez-vous les mains avec gravité et asseyez-vous dans le cloître; puis au second signal, entrez au réfectoire, et sans vous épargner bénissez le Seigneur en chantant de toutes vos forces, tout en gardant la modestie extérieure. Ensuite prenez votre place et pensez que vous allez *manger les péchés du peuple* (1).

Disposez votre cœur à profiter de la lecture qui se fait pendant le repas ou, si l'on ne lit pas, à méditer quelque pensée pieuse afin de ne pas être tout entier au manger. Pendant que le corps se sustente, que l'âme aussi ait sa nourriture.

Pendant le repas.

A table, disposez vos habits avec décence, la chape ramenée sur vos genoux. Faites un pacte strict avec vous-même pour ne jamais regarder vos voisins de table, mais ne voir que ce que l'on vous offre.

Aussitôt assis ne vous précipitez pas pour vous servir. Demeurez tranquille un petit moment, au moins le temps de dire un *Pater* et un *Ave* pour les âmes délaissées du Purgatoire.

---

(1) *Osée*, IV. — Les dons que les fidèles ont offerts pour l'expiation de leurs péchés.

Imposez-vous comme règle générale d'observer une certaine modestie dans vos mouvements et votre attitude.

Si devant vous il y a du pain frais et du pain dur, du blanc et de moindre qualité, choisissez le plus proche, et mieux encore celui qui flattera moins votre sensualité.

Ne demandez jamais rien pour vous, mais laissez vos voisins le demander. S'ils ne le font pas, prenez patience.

Ne mettez pas les coudes sur la table, mais seulement les mains. Ne tenez point vos jambes écartées, ni l'une sur l'autre.

N'acceptez pas double portion ni quelque mets que ce soit que les autres ne recevraient pas, fût-il envoyé par le Prieur, mais laissez-le parmi les restes ou dans le plat.

Souvenez-vous que c'est une coutume agréable à Dieu de laisser toujours un peu de potage dans le plat pour le Christ en la personne des pauvres. De même pour le pain. Laissez-Lui les meilleurs morceaux et mangez les autres. Et ne vous inquiétez pas si votre charité excite quelques murmures, pourvu que votre Prélat vous le permette. En général, de tout ce que vous mangez réservez au Christ pauvre quelque partie des meilleurs morceaux. Il y en a qui ne donnent au Christ que les rebuts, comme aux pourceaux. Si avec la première por-

tion et du pain vous pouvez vous suffire, laissez la seconde pour le Christ.

Si Dieu vous en donne la grâce, vous pouvez pratiquer des actes admirables de pénitence aussi agréables à Dieu qu'ignorés des hommes. Tel aliment est insipide par défaut de sel ou autre cause, n'y ajoutez ni sel ni condiment, en souvenir de Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre. Résistez à votre sensualité. Toutes ces sauces dont le seul but est d'exciter la gourmandise, laissez-les discrètement; de même ces bons morceaux qu'on offre parfois à la fin du repas, le fromage, les fruits, le vin vieux, les liqueurs, laissez-les pour l'amour de Dieu. Rien de tout cela n'est indispensable à la santé, souvent même cela est nuisible: ce qui flatte le goût ne fait pas toujours du bien.

Si vous faites ces pénitences pour l'amour du Seigneur Jésus, je ne doute point qu'il ne vous prépare une délicieuse réfection de douceurs spirituelles, douceurs qu'il vous fera même trouver dans les autres aliments dont vous vous serez contenté pour Lui.

Si vous voulez vous rendre facile n'importe quelle abstinence, pensez en allant à table que vos péchés vous obligent à jeûner au pain et à l'eau, que votre seule nourriture doit être e pain et que vous ne prenez le reste que pour mieux le faire passer. Cette pensée vous ren-

dra délicieux tout ce que vous ajouterez au pain.

Il y a beaucoup de pratiques semblables que je ne puis vous indiquer, mais que Jésus vous inspirera si vous Le priez avec ferveur et que vous mettiez en Lui tout votre espoir. Qui pourrait dire les innombrables industries divines dans la sanctification de votre âme?

Ne soyez pas de ceux qui n'en finissent pas de manger. Au contraire, dès que vous le pourrez, cessez de manger pour être plus attentif à la lecture.

Après le repas.

En vous levant de table, rendez de ferventes actions de grâces à Dieu qui vous a fait part de ses dons et qui vous a donné quelque force pour triompher de la sensualité. N'épargnez point votre voix, mais de votre mieux rendez grâces au Dispensateur de tous biens. Mon très cher frère, combien de pauvres croiraient faire un repas délicieux s'ils avaient seulement le pain que Dieu vous a donné avec les autres aliments! N'oubliez pas que c'est le Christ qui vous a tout donné, bien plus, que Lui-même vous a servi à table. Et voyez avec quelle retenue, avec quel respect, quelle gravité et quelle crainte vous devez prendre un repas que Dieu vous sert en personne.

Combien vous seriez heureux si vous arriviez à voir ces choses par les yeux de votre âme! Vous verriez le Christ et la multitude des saints parcourir le réfectoire.

Pour persévérer.

Si vous voulez persévérer longtemps (1) dans ces pratiques de sobriété et d'abstinence, tenez-vous fermement dans la crainte, reconnaissez que tout vient de Dieu et demandez-Lui la persévérance.

Pour ne pas tomber, veillez à ne juger personne et à ne point vous indigner ni vous scandaliser si quelqu'un dépasse la mesure dans le manger, mais excitez en votre cœur une compassion sincère, priez pour eux, excusez-les autant que c'est possible, vous rappelant que ni vous ni eux ne pouvez rien que par la force du Christ qui distribue ses grâces non pas selon nos mérites, mais selon son bon plaisir.

Ces pensées vous rendront inébranlable.

Pourquoi, après s'être lancés courageusement dans la pratique de l'abstinence et des autres

(1) Ces moyens de persévérance peuvent s'appliquer à la pratique de toute vertu. Il y en a trois: à l'égard de Dieu, tout Lui attribuer dans le passé et tout attendre de Lui dans l'avenir; à l'égard du prochain, ne jamais le juger; à l'égard de nous-même, exciter en notre cœur la componction.

vertus, y en a-t-il tant qui se laissent abattre par la fatigue du corps et la tiédeur de l'âme? Uniquement à cause de leur orgueil et de leur présomption. Présumant trop d'eux-mêmes, ils s'indignent contre les autres et les jugent dans leur cœur: Dieu leur retire sa grâce et ils tombent dans la tiédeur ou bien dépassent les justes bornes de la discrétion et contractent quelque infirmité. Alors ils dépassent la mesure en sens contraire: trop occupés du soin de rétablir leur santé, ils deviennent bien plus gourmands que ceux qu'ils condamnaient. J'en ai connu plusieurs ainsi. En effet Dieu a coutume de laisser tomber celui qui condamne son frère dans la même faute et parfois dans une faute plus grave (1).

Servez donc Dieu avec crainte (Ps. xxv..). Et si vous éprouvez de l'orgueil au souvenir des bienfaits du Très-Haut, armez-vous contre vous-

(1) « L'n homme est à peu près dans son fond ce qu'il pense des autres. Si vous entendez quelqu'un attribuer de la bassesse à un autre, vous pouvez être sûr, non seulement qu'il y a quelque chose de mauvais dans sa nature, mais encore qu'il y a dans son fond le même élément de bassesse qui ne tardera pas à se développer, s'il n'a pas encore paru. On est toujours capable d'un péché dont on croit un autre capable ou que l'on est disposé à imputer à d'autres. Même un soupçon bien fondé dégrade plus ou moins son auteur.» (Faber, *Conf. spirit.*)

même de reproches et d'indignation, *de peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne vous écartiez de la voie de la justice* (Ps. XI, 12).

Telle est la manière que Dieu a pour agréable de combattre la gourmandise. Il y en a peu qui l'observent: les uns pèchent par excès, et d'autres parce qu'ils ne tiennent pas compte des circonstances.

CHAPITRE IV

Conduite à tenir dans la mortification du sommeil

Ensuite appliquez-vous à une chose qui est fort difficile: régler votre sommeil et vos veilles selon la discrétion.

De la discrétion nécessaire.

Remarquez que deux excès surtout sont dangereux pour le corps et par conséquent pour l'âme: une abstinence exagérée et des veilles désordonnées. Dans l'exercice d'aucune autre vertu l'excès n'est tant à craindre. Aussi le diable use-t-il de cette ruse: s'il voit un homme pris de ferveur, il lui suggère de se lancer dans des abstinences et des veilles prolongées qui le réduiront à une extrême faiblesse, le rendront malade et bon à rien, et, comme je l'ai dit, l'obligeront dans la suite à manger et à dormir plus que les autres. Au souvenir des maladies qu'elles lui ont données, cet homme n'osera plus reprendre ni ses veilles, ni ses abstinences. Le diable d'ailleurs lui soufflera:

«Ne fais point pénitence: oublies-tu que la pénitence t'a rendu malade?» Alors que ce n'étaient point l'abstinence ni les veilles qui l'avaient rendu malade, mais son indiscrétion dans la pratique de la pénitence. Un débutant sans expérience ne sait pas reconnaître les sophismes du diable qui le pousse aux excès de deux côtés. Il lui dit en effet, sous prétexte de le porter au bien: «Que de péchés tu as commis! Comment pourras-tu les expier?» Ou s'il n'a pas de grandes fautes à se reprocher, il lui dit: «Vois tout ce qu'ont voulu souffrir les martyrs et les ermites!»

Obéissance et humilité.

Parce qu'elles ont l'apparence du bien, cet homme simple croit que ces pensées ne peuvent venir que de Dieu. Dieu permet qu'il se fourvoie surtout parce qu'il n'a pas assez d'humilité et de méfiance de lui-même pour prier Dieu avec ferveur de l'éclairer et le diriger en l'absence d'un guide capable. En effet, celui qui vit sous la sainte obéissance et s'en tient à ses prescriptions est à l'abri de ces illusions, même si par extraordinaire son père spirituel vient à se tromper. A cause de son humilité et de son obéissance Dieu fait tout tourner à son avan-

tage, comme il serait facile de le prouver par beaucoup d'exemples (1).

Quelques pratiques.

Voici donc ce que vous pourrez faire pour le sommeil et les veilles. L'été, après le repas de midi, lorsque la cloche a donné le signal du silence, prenez un peu de repos. Ces moments sont moins favorables aux exercices de piété. Et ce repos vous permettra de prolonger votre veille nocturne.

En règle générale, chaque fois que vous vous disposez à dormir, ayez soin de méditer quelque psaume, quelque pensée spirituelle dans laquelle le sommeil vous surprendra et qui vous reviendra à l'imagination.

Le soir, ordinairement, veillez peu: ceux qui veillent le soir manquent d'attention et de dévotion à l'office des matines; ils sont somno-

(1) La pénitence n'est pas une fin, mais un moyen; elle doit donc être conditionnée par les nécessités de la vie intérieure et des œuvres de zèle. Il importe grandement de ne se livrer à aucun excès dans sa pratique. L'obéissance doit la régler et lui imposer la juste mesure qui tient aussi éloigné d'un ascétisme exagéré que de la mollesse. «*La macération du corps*, dit saint Thomas, *n'est agréable à Dieu qu'autant qu'elle est faite avec la discrétion nécessaire; elle doit maîtriser la concupiscence sans accabler la nature.*»

lents, appesantis, sans ferveur. Quelquefois même, ils manquent l'office (1).

Fixez-vous donc quelques courtes prières, lectures ou méditations à faire le soir avant de vous endormir. Si votre dévotion vous y porte, vous pouvez vous occuper des souffrances que Jésus endura pendant sa Passion à ce moment-là, d'après la méthode de saint Bernard ou selon que l'Esprit de Dieu vous l'inspirera; car tous n'ont pas la même dévotion et chacun éprouve plus ou moins de ferveur. A certains il suffit d'*habiter avec simplicité dans les trous de la pierre* (2). Mais quelle que soit votre supériorité d'esprit, ne négligez rien de ce qui peut vous exciter à la dévotion.

La nuit, au premier signal (3), secouez toute paresse et sautez du lit aussi vite que s'il était en feu. Mettez-vous à genoux et faites monter de votre cœur une prière fervente, au moins un *Ave Maria* ou toute autre prière capable d'enflammer votre cœur.

---

(1) Il faut prendre la nuit pour dormir, chacun ses besoins, pas plus mais autant qu'il est requis pour bien et utilement travailler le jour... «*Je pense*, dit saint François de Sales, *que c'est un soin vertueux de prendre son sommeil devers le soir à bonne heure pour pouvoir prendre son éveil et faire son lever de bon matin.*»

(2) *Cant.*, II, 14. — Les plaies de Jésus crucifié.

(3) Il s'agit du signal qui appelle à l'office de Matines.

Vous remarquerez qu'il est bien plus facile de se lever sans mollesse et même avec un certain empressement si l'on repose sur une couche dure et habillé. Un serviteur de Dieu doit fuir toute mollesse dans la couche, sans dépasser pourtant les bornes de la discrétion. Ayez une paillasse que vous trouverez d'autant plus agréable qu'elle sera plus dure. Pour vous protéger contre le froid prenez une ou deux couvertures suivant la saison et vos besoins. Garnissez votre oreiller de paille. Pas de coussins remplis de plume: c'est la mollesse, ainsi que certaines autres coutumes nullement nécessaires. Gardez vos habits comme pendant le jour et contentez-vous d'ôter vos souliers et de lâcher votre ceinture (1). Vous pouvez toutefois, dans les grandes chaleurs de l'été, quitter votre chape et ne garder que le scapulaire. Si vous dormez ainsi, vous vous lèverez sans peine, et même avec joie et empressement.

(1) Plusieurs de ces conseils ne s'adressent, dans leur lettre, qu'aux religieux de l'Ordre dominicain auquel appartenait saint Vincent Ferrier. Mais tous, même les personnes du monde, doivent en retenir l'esprit d'austérité.

CHAPITRE V

Conduite à tenir dans l'étude (1)

Ramenez au Christ vos lectures et vos études dont vous Lui parlerez et dont vous Lui demanderez l'intelligence (2).

Pendant que vous étudiez, arrêtez-vous fréquemment. Pour un instant recueillez-vous et cachez-vous dans les plaies de Jésus. Puis reprenez l'étude. De temps en temps mettez-vous à genoux et lancez vers le ciel une brève et brûlante prière. Ou même sortez de votre cellule, allez à l'église, au cloître, au chapitre, là où l'Esprit vous entraînera: par une prière vocale ou simplement par vos gémissements et les ardents soupirs de votre cœur implorez le se-

(1) Pour la facilité de la lecture, nous avons légèrement changé la place de ce paragraphe sans toutefois modifier en rien le texte lui-même.

(2) Saint Vincent recommande ici d'établir l'âme dans l'unité. Si nous voulons arriver à la perfection, prenons l'habitude de tout rattacher à une idée centrale, l'idée de Dieu, par laquelle nous verrons, nous comprendrons, nous jugerons, nous aimerons. Quel que soit l'objet immédiat de notre étude, ramenons tout à Dieu: ce sera la fin des distractions.

cours divin, présentez au Très-Haut vos vœux et vos désirs, appelez les saints à votre aide.

Ces élans peuvent se produire sans le secours de psaumes ni d'aucune prière vocale. Parfois, au contraire, ils surgissent d'un verset de psaume, d'un passage de la Sainte Ecriture ou de quelque livre spirituel, et d'autres fois, par la grâce de Dieu, ils sont le fruit de nos propres pensées et de nos désirs.

Cette ferveur d'âme est ordinairement rapide. Lorsqu'elle sera passée, rappelez à votre pensée ce que vous étiez en train d'étudier: vous en aurez alors une intelligence plus claire. Puis revenez à l'étude ou à la lecture et de nouveau à la prière, combinant les deux exercices. Par cette alternative vous aurez le cœur plus fervent dans la prière et l'esprit plus éclairé dans l'étude (1).

---

(1) Cette belle page apprend au chrétien comment il doit lire et étudier. L'étude doit être plus qu'un travail intellectuel. Une œuvre d'intelligence, oui, mais où le cœur a sa place, où l'âme se nourrit dans la beauté des divins mystères; travail qui doit être lui-même une oraison. La prière doit le soutenir, le pénétrer, le féconder. Pour saint Vincent, prières liturgiques, oraisons privées, étude se supposent l'une l'autre, s'appellent, se compénètrent et en quelque sorte se confondent. Par la prière et l'étude se soutenant l'une l'autre, en étudiant pour mieux aimer, en priant pour mieux étudier, l'âme s'élève vers Dieu et arrive, sans heurt, à la véritable contemplation.

Cette ferveur de la dévotion après l'étude peut être éprouvée à n'importe quelle heure, selon que daigne l'accorder Celui dont la libre volonté dispose suavement toutes choses. Cependant, d'ordinaire, c'est après Matines qu'elle s'empare plus complètement de l'âme. C'est pour cela qu'il faut peu veiller le soir et réserver, pour l'étude et la prière des heures matinales, toute la force de l'âme.

CHAPITRE VI

Conduite à tenir dans la prière liturgique

Avant l'office.

Pendant l'office de la Vierge tenez-vous à la porte de votre cellule, debout, sans vous appuyer, et récitez-le d'une voix claire, l'esprit attentif, le cœur joyeux comme si vous voyiez de vos yeux la Vierge glorieuse (1).

Cet office terminé, allez à l'église ou au cloître, là où vous trouverez plus de dévotion. Mais faites grande attention, quand vous allez et venez dans le couvent, à ne pas demeurer l'esprit vide. Méditez les psaumes ou quelque pensée spirituelle. Vous pouvez aussi, avant l'Office, vous rendre au Chœur et vous pré-

(1) Les Constitutions dominicaines ordonnent la récitation de l'office de la Vierge immédiatement après le premier réveil et avant l'office de nuit. Cette récitation a lieu dans le *Dormitorium*. En lisant ce chapitre, on se souviendra que saint Vincent s'adresse d'abord aux religieux de son Ordre.

parer par une méditation pieuse à une récitation plus attentive et plus fervente (1).

Au Chœur.

Le dernier signal pour Matines donné et les prostrations ou inclinations faites, psalmodiez debout, sans vous appuyer, le cœur et le corps virilement disposés devant votre Dieu. Chantez joyeusement ses louanges en compagnie des anges certainement présents et qu'il faut révérer sans cesse pendant l'Office, car ils contemplent dans les cieux la face du Père Tout-Puissant que nous ne voyons encore que *comme sur un miroir d'une manière obscure* (2).

N'épargnez jamais votre voix, en gardant toutefois la discrétion nécessaire. N'omettez un iota ni des psaumes, ni des versets, ni des leçons, ni du chant. Si vous ne pouvez fournir autant de voix que les autres, chantez tout de même, à voix plus basse. Si c'est possible, ayez

(1) Il est indispensable pour célébrer dignement l'Office divin de s'y préparer avec soin: soit par une préparation éloignée en se tenant dans le recueillement et la prière habituelle, soit par une préparation immédiate en écartant les pensées étrangères, vaines ou mauvaises et en entrant dans les fins du saint Office: l'adoration, l'action de grâces, la satisfaction, la prière. Si une âme ne trouve pas dans l'Office un puissant secours spirituel, c'est qu'elle s'y dispose mal.

(2) I *Cor*, XIII, 12.

un livre pour chanter les psaumes et les hymnes. Pendant que vous avez l'esprit occupé aux psaumes et autres prières, pour y puiser des consolations spirituelles, prenez soin de ne rien laisser paraître au dehors, dans votre attitude ou votre voix, qui trahisse de la légèreté. Alors surtout, il faut rester grave et maître de vous-même, car la joie spirituelle dégénère vite en une sorte de légèreté si la discrétion ne continue à gouverner les mouvements extérieurs.

Il faudra tous vos efforts *pour psalmodier d'esprit et de cœur,* car ce n'est pas un petit travail, surtout pour le commençant encore mal affermi en Dieu, de se préserver des distractions pendant la psalmodie (1).

Occupez toujours votre place au Chœur, ordinairement la même, à moins que par extraordinaire vous deviez la céder à un nouveau venu.

De la modestie au Chœur.

Si vous prévoyez quelque faute au Chœur, essayez de la prévenir par vous-même ou par

(1) Les distractions dans la prière sont l'une des grandes peines des âmes intérieures. Si elles sont volontaires, au moins dans leur cause, par défaut de préparation, négligence, immortifications, il faut s'appliquer généreusement à faire disparaître ces mauvaises dispositions. Le plus méritant dans la prière n'est pas celui qui n'a jamais de distractions, mais celui qui lutte contre elles avec le plus de courage.

un autre. Ce serait chose agréable à Dieu d'étudier la veille les rubriques et le chant du lendemain et de vous préparer à empêcher toute faute et toute négligence. Mais évitez de vous mêler aux discussions qui peuvent surgir au Chœur sur la psalmodie ou le chant, même si vous savez à coup sûr ce qu'il faut faire. Parfois il s'élève de grandes discussions pour de petits sujets. Le mal serait moindre de se tromper que de tant discuter. Pourtant si par un mot il est possible de corriger une erreur, vous devez le dire, surtout si vous êtes l'un des correcteurs du Chœur. Mais si vous vous sentez agité par l'impatience, il vaut mieux que vous vous appliquiez à réprimer votre agitation intérieure.

Si quelqu'un fait des fautes dans la lecture, le chant ou d'autre manière, gardez-vous de murmurer ou de le corriger. Cette correction est une forme de l'orgueil. Quelle que soit la faute, ne faites pas même un signe: ce serait le signe d'une âme gonflée d'orgueil.

Evitez de regarder de côté et d'autre, de surveiller l'attitude de vos voisins. Les yeux doivent être baissés vers la terre ou élevés vers le ciel ou fermés ou fixés sur le livre.

N'ayez jamais, soit assis, soit debout, vos mains sous le menton mais sous le scapulaire ou la chape; ni vos pieds l'un sur l'autre, ni

les jambes écartées. Tenez-vous dans la modestie qu'exige la présence de Dieu. C'est souvent par de petites misères que le diable distrait de l'Office certains dont l'attitude trahit une grande tiédeur.

Il y a une foule de choses qu'il n'est pas possible de mentionner en particulier. Si vous avez l'humilité et la charité parfaite, l'onction de l'Esprit-Saint vous enseignera tout.

Esprit de discrétion.

Mais faites attention: des circonstances différentes peuvent faire apprécier différemment les mêmes actions. Ne vous mettez donc pas à blâmer si vous voyez faire autrement que je ne dis, par exemple si au Chœur on corrige une faute, car il est permis à un ancien de donner une correction. Cependant il faut maintenir que ordinairement le serviteur de Dieu ne doit pas entrer en discussion. C'est un moindre mal de supporter une erreur avec patience que de disputer: à plus forte raison au Chœur où de telles discussions produiraient le scandale et empêcheraient l'attention et la paix intérieure.

De même lorsque je dis qu'il faut toujours lire ou chanter; il peut se produire dans l'âme un élan de ferveur que le chant étoufferait; à ce moment mieux vaut réciter l'office à voix

basse, du moins s'il y a assez de choristes pour suffire au chant.

Et ainsi de beaucoup d'autres choses sur lesquelles Dieu vous instruira pourvu que vous adhériez à Lui d'un cœur dégagé et simple. Toutefois il ne faut croire à des inspirations spéciales et faire autrement que je n'ai dit que lorsqu'une pratique prolongée des vertus vous aura donné l'esprit de discrétion.

CHAPITRE VII

Conduite à tenir dans l'exercice du saint ministère

Dans les sermons et les exhortations (1), usez d'un langage simple et familier pour expliquer en détail ce qu'il faut faire. Autant que possible appuyez votre parole par des exemples afin

---

(1)Dans ce chapitre saint Vincent s'adresse à l'homme apostolique. Mais chacun, religieux ou laïc, peut et doit tirer parti de ses conseils en se pénétrant de leur esprit. On pourrait les résumer d'un mot: la bonté. Le disciple de Jésus doit prendre pour règle invariable de ses relations avec le prochain la bonté. La marque du faux zèle, c'est d'être amer, impatient.

«Dieu a voulu qu'aucun bien ne se fît à l'homme qu'en l'aimant et que l'insensibilité fût à jamais incapable soit de lui donner la lumière, soit de lui inspirer la vertu.»

(P. LACORDAIRE.)

«La bonté a converti plus de pécheurs que le zèle, l'éloquence ou l'instruction, et ces trois choses n'ont jamais converti personne sans que la bonté y ait été pour quelque chose... C'est la manifestation de ce sentiment dans les hommes apostoliques qui attire les pécheurs vers eux et qui les conduit ainsi à leur conversion.»

(P. FABER, *Conf. spirit.*)

que le pécheur chargé du même péché se sente atteint comme si vous prêchiez pour lui seul. Mais parlez de telle sorte qu'il apparaisse que vos paroles sont le fruit, non pas d'une âme superbe et irritée, mais des entrailles d'une charité paternelle. Soyez un père qui s'apitoie sur ses enfants coupables, gravement malades, couchés dans une fosse profonde et qu'il veut délivrer. Soyez une mère qui caresse ses enfants. Mettez votre joie dans les progrès qui leur mériteront la gloire du Paradis.

C'est ainsi que vous ferez du bien à vos auditeurs, tandis qu'ils seront peu touchés si vous ne faites que développer des généralités sur les vices et les vertus.

De même pour les confessions: que vous ayez à encourager les timides ou à épouvanter les endurcis, montrez à tous une charité profonde. Que le pécheur sente toujours que la pure charité inspire vos exhortations. C'est pourquoi quelques paroles douces doivent toujours préparer un reproche.

Vous donc qui voulez être utile aux âmes, commencez par recourir à Dieu de tout votre cœur et demandez-Lui avec simplicité de répandre en vous la charité, qui est la somme des vertus et le moyen d'accomplir ce que vous souhaitez.

CHAPITRE VIII

Conduite à tenir dans certaines tentations

Pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ je vous indiquerai les remèdes contre quelques tentations spirituelles que Dieu permet très communes en ce temps pour la purification et l'épreuve des élus. Elles n'attaquent ouvertement aucun des principaux articles de la foi, mais l'homme clairvoyant comprend vite qu'elles vont tout de même à détruire ces fondements de notre religion et qu'elles préparent à l'Antéchrist sa chaire et son trône.

Je ne les exposerai pas en détail pour n'être à personne une occasion de scandale ou de chute, mais je vous dirai de quelle prudence vous devez user pour en triompher.

Ces tentations surgissent de deux côtés: d'abord des suggestions et illusions du diable qui trompe l'homme dans ses relations avec Dieu et dans tout ce qui se rapporte à Dieu; ensuite de la doctrine corrompue et des mœurs de ceux qui sont déjà tombés dans ces tenta-

tions. Je vous indiquerai donc quelle doit être votre conduite à l'égard des hommes, de leur doctrine et de leur manière de vivre.

§ I. — *Tentations qui viennent des suggestions diaboliques.*

Voici donc les remèdes contre les tentations spirituelles que le diable soulève dans quelques âmes.

Ne pas désirer les grâces extraordinaires.

Premier remède. Ceux qui veulent vivre dans la volonté de Dieu ne doivent pas désirer obtenir par l'oraison, contemplation ou autres œuvres de perfection, des visions, des révélations ou des sentiments surnaturels dépassant l'état ordinaire de ceux qui ont pour Dieu une crainte et un amour très sincères (1). Car un pareil désir ne peut venir que d'un fonds d'orgueil et de présomption, d'une curiosité vaine à l'égard

(1) Saint Paul (I *Cor.*, XII, 3) mettait déjà en garde les premiers chrétiens contre l'estime exagérée et exclusive des voies extraordinaires et leur rappelait que la perfection de la vie chrétienne consiste dans la charité. C'est un danger redoutable que la tendance qui nous porte à trop estimer et désirer les visions et révélations. Les saints sont unanimes à nous en avertir. C'est la charité qui donne à ces faveurs mystiques leur valeur réelle.

de Dieu et d'une foi trop fragile. La grâce de Dieu abandonne l'âme prise de ce désir et la laisse tomber dans ces illusions et ces tentations du diable qui la séduit en des visions et des révélations trompeuses. C'est la tentation la plus commune de notre temps (1).

Sachez que les vraies révélations et jouissances spirituelles des secrets de Dieu ne sont pas le fruit de ces désirs, pas plus que d'aucun effort humain. Dieu seul les donne à l'âme profondément humble qui désire ardemment et respectueusement Le connaître.

Mais ce serait commettre la même faute que s'exercer à l'humilité et à la crainte de Dieu pour obtenir des visions, des révélations et des consolations spirituelles.

Consolations spirituelles et humilité.

Deuxième remède. Quand vous priez ou que vous contemplez, ne supportez jamais dans votre âme aucune consolation, même la moindre, si vous voyez qu'elle se fonde sur la présomp-

(1) Si elles étaient fréquentes au temps de saint Vincent, ces tentations le sont encore de nos jours, hélas! Il ne serait que trop facile de citer de nombreux exemples d'âmes appelées à une haute perfection et qui ont failli à leur vocation surnaturelle pour avoir succombé à ce danger. Les femmes sont particulièrement portées à croire aux visions. Fréquemment elles sont dans l'illusion, au grand détriment de leur piété.

tion et l'estime de vous-même, si elle vous porte à désirer honneur et réputation et à vous croire digne de louange et de gloire en ce monde ou des joies du paradis (1).

L'âme qui prend plaisir à pareille consolation tombe dans plusieurs erreurs funestes. Par un juste jugement Dieu permet au démon d'accroître ces consolations, de les renouveler et de faire naître dans cette âme des sentiments tout à fait faux et dangereux qu'elle prend pour des communications divines.

Hélas! Hélas! mon Dieu, que d'âmes trompées par ces illusions! Tenez pour certain que telle est la source de la plupart des ravissements, ou plutôt des fureurs des persécuteurs de l'Antéchrist.

Prenez donc garde, dans l'oraison ou la contemplation, de n'accepter aucune consolation si elle ne vient de la parfaite connaissance et du sentiment complet de votre bassesse et im-

(1) Notons cette règle capitale: toute consolation qui n'a pas pour résultat de développer l'humilité est une illusion. Que d'âmes, appelées à un état éminent, sont restées dans la médiocrité parce que au début elles ont cherché des consolations et des douceurs et qu'elles ont fait consister la piété dans la dévotion sensible! Prenons pour règle de ne jamais chercher directement les consolations, d'en supporter généreusement la privation et même de les repousser chaque fois qu'elles ne viennent pas évidemment de Dieu. Prenons en horreur celles qui nous porteraient à l'orgueil.

perfection, sentiment et connaissance qu'elle doit développer, et si en présence de la grandeur et de la sublimité de Dieu elle ne fait naître un respect profond avec un ardent désir de son honneur et de sa gloire.

Visions, foi et pureté.

Troisième remède. Tout sentiment, même très élevé, toute vision même sublime, du moment qu'ils vous disposent contre un article de foi, contre les bonnes mœurs, surtout contre l'humilité et la pureté, ayez-les en horreur: certainement ils sont l'œuvre du diable (1).

Même si votre vision ne vous inspire rien de semblable et vous apporte la certitude qu'elle est de Dieu et vous pousse à faire la volonté divine, cependant ne vous appuyez pas sur elle (2).

---

(1) Le démon peut, en effet, avec la permission de Dieu, exciter des sentiments extraordinaires et produire des visions. On reconnaît leur origine à leurs effets: le trouble, la présomption, l'orgueil, l'impureté.

(2) La prudence impose de ne pas asseoir l'édifice spirituel sur des faits extraordinaires à cause de l'illusion toujours possible. Appuyons-nous sur les vertus chrétiennes, l'humilité, la pénitence, l'obéissance, la charité. Loin de les désirer, les saints résistaient à ces mouvements qui font sortir de la voie commune et généralement suppliaient Dieu de les en délivrer.

Conseils des visionnaires.

Quatrième remède. Quelle que soit la piété, la sainteté de vie, l'élévation d'intelligence et autres qualités d'une personne, ne suivez jamais ses conseils ou ses exemples, si vous avez des raisons de croire que ses conseils ne sont pas selon Dieu ou la prudence chrétienne et qu'ils ne vous engageraient pas dans la voie tracée par Jésus-Christ et les saints et éclairée par les Saintes Ecritures.

En méprisant leurs conseils, n'ayez aucune crainte de tomber dans l'orgueil ou la présomption; vous agissez par zèle et amour de la vérité.

Ne pas fréquenter les visionnaires.

Cinquième remède. Fuyez la société et la familiarité de ceux qui sèment et répandent ces tentations comme de ceux qui les défendent et les louent. N'écoutez ni leurs récits ni leurs explications. Ne cherchez pas à voir ce qu'ils font. Car le démon ne manquerait pas de vous faire voir en leurs paroles et leurs gestes des signes de perfection auxquels peut-être vous ajouteriez foi pour tomber et vous perdre avec eux.

§ 2. — *Tentations qui viennent de fausses doctrines et mauvais exemples*

Je vais vous indiquer aussi les remèdes à

employer contre la doctrine et les exemples de quelques personnes qui propagent ces tentations.

Prudence et discrétion dans l'examen.

Premier remède. Ne faites pas grand cas de leurs visions, de leurs sentiments extraordinaires ni de leurs extases. Bien plus, si elles vous disent quelque chose contre la foi, la Sainte Ecriture ou les bonnes mœurs, ayez-en horreur: toutes ces visions et extases sont de pures folies, des fureurs diaboliques (1).

Mais si elles sont conformes à la foi, à la Sainte Ecriture, aux exemples des saints et aux bonnes mœurs, ne les méprisez pas: vous vous exposeriez à mépriser ce qui vient de Dieu. Ne vous y fiez pas non plus sans réserve, car souvent, surtout dans les tentations spirituel-

---

(1) C'est fréquemment que Dieu s'est servi de visions ou révélations accordées à quelques âmes fidèles pour produire un très grand fruit dans ces âmes et parfois dans un grand nombre d'autres. Il faut donc se garder de dédaigner à priori les révélations privées. On s'exposerait à perdre des grâces très précieuses et à manquer de respect et de soumission à Dieu.

Mais c'est fréquemment aussi que le démon a trompé des âmes simples pour les jeter, elles et d'autres, dans de néfastes illusions. Et combien d'autres sont le jouet de leur propre imagination!

Une grande prudence est donc nécessaire. Saint Paul a défini la conduite à tenir: «*Ne méprisez pas les prophéties, mais examinez toutes choses et retenez ce qui est bon*» (*Thess.*, v, 2).

les, le faux se cache sous l'apparence du vrai, le mal sous l'apparence du bien : le diable peut ainsi répandre son venin mortel dans un plus grand nombre d'âmes sans défiance.

La conduite la plus agréable à Dieu dans ces occasions, me semble-t-il, est de ne point s'arrêter à ces visions, à ces extases et autres faits extraordinaires, malgré leur apparence de bien et de vérité. Laissez-les pour ce qu'ils sont, à moins qu'ils n'arrivent à des personnes d'une telle sainteté, d'une telle prudence et d'une telle humilité qu'on est certain qu'elles ne peuvent être séduites par les illusions et les habiletés du diable. Même alors, encore qu'il soit bon de respecter les visions et jugements de telles personnes, vous serez prudent de donner votre confiance non pas tant parce que ce sont des visions que parce qu'elles sont conformes à la foi catholique, à la Sainte Ecriture, aux bonnes mœurs et aux exemples des saints.

Réflexion et conseil avant d'agir.

Deuxième remède. Si quelque révélation ou mouvement extraordinaire vous pousse à accomplir une œuvre, surtout une œuvre importante sortant de vos habitudes, et dont vous vous demandez si elle plaira à Dieu, attendez avant d'agir jusqu'à ce que vous ayez examiné toutes les circonstances, en particulier le but

et que vous ayez la certitude d'être agréable à Dieu.

Toutefois n'en jugez pas par vous-même, mais autant que possible en suivant les règles tirées de la Sainte Ecriture et des exemples des saints que nous pouvons imiter. Je dis: exemples que nous pouvons imiter, car saint Grégoire nous enseigne que plusieurs saints ont fait des choses qui ne sont pas imitables, quoique bonnes en elles-mêmes. Il suffit d'avoir pour elles respect et admiration.

Et si vous n'arrivez pas à connaître la volonté de Dieu, demandez à des personnes de vie et de doctrine sûres un conseil sincère.

Se réjouir de suivre la voie ordinaire.

Troisième remède. Si vous êtes exempt de ces tentations au point de ne les avoir pas éprouvées, ou si les ayant éprouvées vous en avez triomphé, élevez votre cœur et votre esprit vers Dieu pour reconnaître humblement ce grand bienfait. Remerciez souvent ou plutôt ne cessez de remercier de cette grâce. Prenez bien garde de ne pas attribuer à vos forces, à votre sagesse, à vos mérites, à votre conduite ou au hasard ce que vous avez gratuitement de la bonté de Dieu. Les saints enseignent que c'est surtout pour cela que Dieu nous retire sa

grâce et nous laisse en proie aux tentations et aux illusions du diable.

Ne rien faire dans le doute.

Quatrième remède. Lorsque vous éprouvez quelque tentation spirituelle qui vous jette dans le doute, n'entreprenez de votre propre initiative rien de grave que vous n'ayez déjà coutume de faire. Réprimez l'impulsion de votre cœur et de votre volonté: attendez humblement dans la crainte et le respect de Dieu qu'I daigne vous éclairer. Tenez pour certain que si dans le doute vous entrepreniez de vous-même une chose grave et inaccoutumée, vous n'aboutiriez à rien de bon. Je ne veux parler que des choses graves et sortant de l'ordinaire sur lesquelles vous avez un doute.

Persévérez dans les pratiques communes.

Cinquième remède. Pour toutes ces choses extraordinaires ne laissez jamais un bien que vous avez entrepris avant qu'elles se produisent. Surtout gardez-vous d'abandonner la prière, la confession, la communion, les jeûnes et autres œuvres de piété et d'humilité, quand même vous n'y trouveriez aucune consolation.

Abandon à la divine volonté.

Sixième remède. Dans ces occasions élevez votre cœur et votre esprit vers Dieu en Le

priant humblement de faire ce qui sera le plus utile à sa gloire et au salut de votre âme. Soumettez votre volonté à sa divine volonté. Si sa volonté est de vous laisser dans ces tentations, que la vôtre soit de ne jamais L'offenser (1).

(1) En somme, on voit que la recommandation fondamentale de saint Vincent est de se tenir dans l'humilité. L'humilité est en effet le moyen et d'échapper à l'illusion dans les tentations et de recevoir avec profit les dons de Dieu. Elle est aussi le signe de l'opération divine, car toujours ces grâces extraordinaires sont accompagnées, dans l'âme qui les reçoit, d'un sincère et très profond mépris d'elle-même. Cette règle ne souffre pas d'exception.

TROISIÈME PARTIE

RÉSUMÉS

ET

MAXIMES SPIRITUELLES

CHAPITRE PREMIER

Quelques motifs de tendre à la perfection (1)

Heureux du bien que vous avez entrepris pour la gloire divine et désireux de vous aider à persévérer et à monter plus haut, ou du moins à vous en donner le désir, je veux vous exposer quelques-uns des motifs que nous avons d'exciter notre cœur à une vie plus parfaite: ce que toutefois vous ne pourrez ni entreprendre ni continuer par vos propres forces.

Je ne fais que toucher rapidement chacun de ces motifs sans les expliquer, afin que vous appreniez à méditer longuement sur peu de mots et que chacune de ces pensées vous soit le sujet de contemplations profondes et étendues. Mais si vous voulez en tirer profit, il ne suffit pas d'en occuper l'intelligence, il faut

(1) Pour faciliter la méditation de ce chapitre, nous en avons légèrement modifié l'ordre, mais sans rien changer au texte lui-même. Il sera très salutaire de méditer fréquemment et longuement ces profondes pensées.

les faire passer dans le cœur et décider la volonté à faire ce que ces pensées conseillent. Pous vous aider, je vous montrerai en quelques mots comment ces motifs ne produiront quelque effet dans votre âme que s'ils y sont pénétrés d'un sentiment et d'un amour surnaturels.

L'honneur dû à Dieu.

Premier motif: l'amour et l'honneur que Dieu mérite à cause de sa bonté, de sa sagesse et de ses autres perfections innombrables et infinies. En les considérant, vous comprendrez que ce que vous faites pour L'honorer et Le remercier et que vous croyiez être beaucoup, est en réalité très peu de chose et comme rien en comparaison de ce qu'Il mérite.

Ce motif est le premier parce que, avant tout, nos œuvres doivent aller à glorifier, à respecter Dieu, à Lui donner l'amour qu'Il mérite au-dessus de toute créature (1).

---

(1) Toute la piété chrétienne repose sur cette idée fondamentale: nous sommes créés pour Dieu, pour Le glorifier. La gloire divine est le tout de notre vie sur la terre et dans l'éternité, et tout ce qui n'est pas fait pour Dieu n'est rien. Toute vie qui ne tend pas à glorifier la divine Trinité roule dans le faux et court au néant. «*Nous avons été prédestinés*, affirme saint Paul, *par un décret de Celui qui fait toutes choses selon le conseil de sa volonté, afin que nous servions à la louange de sa gloire*» (Eph., I, 12).

Ce premier motif touche seulement les âmes grandes qui sentent et aiment à contempler la noblesse, la perfection et la majesté divines et s'efforcent de proportionner leur amour et leur culte à l'infinité de Dieu (1).

Les souffrances de Jésus pour nous.

Deuxième motif: les mépris, les injures, les privations, les douleurs et la très amère Passion que le Fils de Dieu a endurés pour votre amour afin que vous-même L'aimiez et L'honoriez. Si vous les méditez, vous verrez combien peu vous avez fait pour l'honneur et l'amour de Dieu en regard de ce que vous auriez dû faire (2).

---

(1) Il n'est rien de sanctifiant comme la contemplation des infinies perfections de la divine Trinité. Si la piété de tant d'âmes est médiocre, c'est beaucoup parce qu'elles ne pensent pas à honorer et aimer les perfections de Dieu. «Beaucoup de chrétiens, dit le P. Faber, au lieu de faire des progrès dans la voie de la spiritualité, restent stationnaires parce qu'on ne leur annonce pas les perfections divines ou qu'ils n'en font pas le sujet de leurs lectures. Beaucoup serviraient Dieu par amour, s'ils étudiaient son essence et ses attributs.»

(2) «C'est la méditation de la Passion de Jésus qui a fait tous les grands saints.» (P. LACORDAIRE).

«Tout amour qui ne prend son origine de la Passion du Sauveur est frivole et périlleux.» (S. FRANÇOIS DE SALES.)

«Le moyen le plus parfait et le plus ineffable pour arriver à la fin dernière, c'est de porter par-

Ce motif est plus élevé et plus parfait que les suivants, aussi l'ai-je mis au second rang. Il entraîne seules les âmes qui éprouvent une dévotion affectueuse à l'amour et à la bonté que le Fils de Dieu nous a manifestés dans sa Passion. Ces âmes désirent de toutes leurs forces rendre à Dieu sa bonté et son amour.

Notre vocation surnaturelle.

Troisième motif: l'innocence et la perfection à laquelle nous oblige la loi de Dieu qui exige, avec l'absence de tout vice et de tout péché, la plénitude de la vertu. C'est en effet ce que demande le commandement d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. Pensez-y, et vous verrez votre faiblesse et la distance qui vous sépare de cette pureté parfaite.

Ce motif ne produit effet que dans l'âme qui sent quelle haute perfection le Seigneur demande à toute créature et que ce motif sublime

---

tout en soi-même, avec un amour et une reconnaissance extrêmes, le souvenir de la Passion du Sauveur.» (TAULER.)

Le plus efficace sans doute est de contempler les perfections de Dieu manifestées dans la Passion de Jésus.

porte à l'accomplissement généreux de la volonté divine (1).

Les bienfaits de Dieu.

Quatrième motif: l'abondance et la grandeur des bienfaits de Dieu. Souvenez-vous des faveurs temporelles et spirituelles qu'Il distribue à tous et particulièrement à vous-même, et vous sentirez que ce que vous faites et ce que vous pourrez faire pour Dieu n'est rien comparé à ses bienfaits et à ses grâces, surtout si vous faites attention à la libéralité et à la bonté qui président à ses largesses.

Ce motif n'excite que les âmes qui repassent dans une méditation affectueuse la grandeur et la noblesse des bienfaits et de la grâce de Dieu

---

(1) Le désir de la perfection est nécessaire à tout chrétien. «*Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*» (Matth., v, 48). «*C'est la volonté de Dieu que vous soyez saints*» (Thess., iv, 3). «*Dieu nous a élus avant la création du monde pour que nous soyons sans tache et saints en sa présence, dans l'amour*» (Eph., i, 4).

Mais ce désir efficace de la perfection est l'obligation fondamentale du religieux qui s'est engagé par sa profession à tendre à la perfection. «Flattez-vous tant que vous voudrez, persuadez-vous tout ce qu'il vous plaira, forgez-vous tant d'excuses et de prétextes que bon vous semblera, vous n'en êtes pas moins tenu de tendre de toutes vos forces à la perfection. Voilà la vérité. Si vous l'avez ignorée jusqu'ici, désormais vous ne l'ignorerez plus.» (Louis de Blois).

et qui s'efforcent de Lui rendre un culte proportionné à sa générosité (1).

Les joies du ciel.

Cinquième motif: la grandeur et la noblesse de la récompense et de la gloire que Dieu promet et prépare à ceux qui Le glorifient par leurs vertus, récompense dont la magnificence sera proportionnée aux efforts accomplis.

Cette pensée nous fait comprendre que notre mérite n'est rien en comparaison de tant de gloire et excite le désir de faire à l'avenir des œuvres plus méritoires. Mais elle ne fait du bien que si l'âme estime et aime d'un amour fervent la gloire du Paradis et si elle l'attend d'une confiance si ferme que son espoir la décide à la pratique des vertus qui lui mériteront cette gloire (2).

La beauté de la vertu et la laideur du péché.

Sixième motif: la beauté et la générosité de la vertu, la noblesse qu'elle confère à l'âme et d'autre part la bassesse honteuse du vice et du péché.

---

(1) Cf. *Imitation de J.-C.*, liv. III, ch. XXII: *Du souvenir des bienfaits de Dieu.*

(2) Cf. *Imitat.*, liv. III, ch. XLVII: *Qu'il faut être prêt à subir pour la vie éternelle tout ce qu'il y a de plus pénible;* — Ch. XLIII: *De l'éternité bienheureuse et des misères de cette vie.*

Cette considération porte un homme sage à acquérir plus de vertus et à éviter plus soigneusement le vice. Pour être efficace elle demande une âme pénétrée d'horreur pour tout vice, de haine pour tout péché, de sympathie et d'amour pour la beauté de la vertu et des dons de Dieu. Haine et amour qui doivent posséder l'âme tout entière jusqu'en ses profondeurs.

Les exemples des saints.

Septième motif: la sublime perfection de a vie des saints, le nombre et l'excellence de leurs vertus. Quelle différence avec l'imperfection de notre vie et la tiédeur de nos œuvres! (1)

Ce motif ne peut obtenir un effet que si l'âme, excitée par une grande estime de la vie des saints, désire la reproduire, surtout la vie des saints absoluments parfaits: la Vierge Marie avant tous, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Evangéliste, les Apôtres et d'autres encore.

La réparation de nos fautes.

Huitième motif: la gravité et la multitude de vos péchés contre Dieu. Quelques bonnes que soient vos œuvres, elles ne sont rien pour satisfaire par voie de justice à vos dettes.

---

(1) Cf. *Imitat.*, liv. I, chap. XVIII: *De l'exemple des saints.*

Ce motif sera utile seulement à l'âme qui ne craint pas de tourner contre elle-même les péchés qu'elle a commis contre Dieu et qui est fermement résolue à rendre justice à Dieu et à payer sa dette par des œuvres méritoires.

Le danger de damnation.

Neuvième motif: les tentations de la chair, du monde et du démon, qui vous mettent en danger de toutes parts. Cette pensée vous excitera à être plus ferme et à monter plus haut que jamais dans la vertu afin de résister plus sûrement à ces tentations. Mais elle ne peut servir qu'à l'âme pénétrée du sentiment de sa faiblesse et du grave danger des tentations, et déterminée à fuir les occasions pour s'abriter sous la protection de la grâce (1).

La crainte du jugement de Dieu.

Dixième motif: la rigueur du jugement de Dieu. Vous devez paraître à ce jugement avec beaucoup de bonnes œuvres et de satisfactions pour vos péchés. Mais que sont vos bonnes œuvres et votre pénitence en comparaison de ce que vous auriez dû faire?

Cette considération suppose dans l'âme la

(1) Cf. *Imitat.*, liv. III, chap. xxxv: *On est toujours durant cette vie exposé à la tentation.*

connaissance de ses péchés, la crainte et la frayeur intime de la sentence qui sera portée au ugement dernier contre les pécheurs impénitents (1).

L'incertitude de la mort.

Onzième motif: la brièveté de la vie et l'approche de la mort dont vous ignorez l'heure et après laquelle vous ne pourrez faire aucune œuvre méritoire, aucune pénitence. Que ne mettons-nous un zèle plus généreux dans nos mortifications et nos œuvres!

Cette pensée ne produit du fruit que dans une âme effrayée par la mort et décidée fermement à faire des œuvres méritoires (2).

Les dangers de l'orgueil et de la tiédeur.

Douxième motif: Quels que soient vos commencements et vos progrès dans la vertu, si vous ne désirez une vie toujours plus parfaite et ne vous efforcez d'y parvenir, c'est qu'il y

---

(1) Saint Vincent a obtenu lui-même d'innombrables conversions en prêchant les rigueurs du jugement divin. — Cf. *Imitat.*, liv. I, ch. XXIV: *Du jugement et des peines des pécheurs.*

(2) Le Saint-Esprit a dit: «*En toutes occasions souviens-toi de ta fin, et tu ne pécheras jamais*» (*Eccli.*, VII, 36). Sainte Thérèse avait coutume de dire à ses filles: «Mes filles, une âme, une éternité!» Elle voulait dire: nous avons une âme; si nous la perdons c'est pour toujours. — Cf. *Imitation*, liv. I, chap. XXIII.

a en vous un fonds de présomption et d'orgueil, beaucoup de tiédeur et de négligence. Or la présence de ces deux vices entraîne toujours une foule de désordres spirituels. Si vous voulez vous en délivrer, faites des efforts constants pour mener une vie plus sublime et plus parfaite, quelle que soit la perfection de vos débuts. Saint Bernard dit à ceux qui commencent par être fervents et tombent ensuite dans la tiédeur parce qu'ils croient être quelque chose: «Ah! si vous saviez combien peu de chose est ce que vous avez et combien vite vous le perdrez si Celui qui vous l'a donné ne vous le conserve!»

Pour être efficace, cette considération demande une âme qui sente et comprenne que se mettre à la pratique de la vertu sans le désir de monter plus haut suppose de l'orgueil et de la tiédeur et précipitera dans de grands malheurs celui qui n'évite pas ces vices.

Les secrets jugements de Dieu.

Treizième motif: les insondables jugements de Dieu sur quelques personnes qui après une longue persévérance dans une haute sainteté et une grande perfection ont été abandonnées de Dieu à cause de quelques vices cachés qu'elles ne croyaient pas avoir.

Cette considération vous décidera sûrement,

quelle que soit votre perfection de vie, à purifier chaque jour vos affections et vos intentions, à vous corriger plus soigneusement que jamais de tout défaut, à tendre à une sainteté plus parfaite et à redouter qu'il n'y ait en vous quelque vice caché qui vous fasse abandonner de Dieu. Mais elle ne touche qu'une âme tout à fait soucieuse de son salut et redoutant d'être privée de la grâce (1).

Les peines de l'enfer.

Quatorzième motif: les peines de l'enfer réservées à tous les pécheurs. Pensez-y et vous trouverez légères toutes les pénitences, humiliations, pauvreté et toutes les épreuves que vous pourrez supporter pour Dieu en cette vie afin d'échapper à ces peines. La crainte de ces supplices ne cessera de vous pousser à une vie plus haute et plus parfaite. Ce motif touche surtout une âme effrayée des peines éternelles, convaincue qu'elle les a méritées par ses fautes et qui s'efforce d'y échapper par la pénitence.

---

(1) Cf. *Imitation*, liv. III, chap. XIV: *Qu'il faut considérer les secrets jugements de Dieu pour ne pas s'enorgueillir du bien qu'on a fait.*

Résumé: deux points essentiels.

Remarquez qu'en chacun de ces motifs tout se ramène à deux points: d'abord au sentiment de notre propre imperfection et de notre néant, ensuite au désir efficace de s'élever à une vie plus parfaite. Ainsi le sentiment de notre imperfection et de notre néant ne doit jamais être sans le désir et l'effort d'arriver à une vie plus parfaite et réciproquement.

CHAPITRE II

Deux fondements de la vie spirituelle

Celui qui veut échapper aux derniers pièges de l'antéchrist ou du diable doit exciter deux sentiments dans son cœur.

Se renoncer dans l'humilité.

D'abord qu'il éprouve devant lui-même le même sentiment que devant un cadavre, fourmillant de vers, sentant mauvais, excitant le dégoût au point qu'on se bouche le nez à cause de sa puanteur et qu'on détourne la tête pour éviter une pareille horreur.

C'est ce que nous devons faire chaque jour, mon frère, vous et moi. Moi plus que vous parce que ma vie entière est une infection, que je suis moi-même tout infection, que mon corps et mon âme et tout ce qui est moi, dans la lie et la pourriture de mes péchés et de mes iniquités, n'est qu'une puanteur et un objet d'horreur. Et ce qui est pire, c'est que je sens chaque jour se renouveler et s'accroître cette infection.

Au sentiment de sa corruption le serviteur de Dieu doit joindre une confusion profonde en la présence de Dieu, juge rigoureux, comme devant Celui qui voit et sait tout, et une vive douleur d'avoir offensé Dieu, d'avoir perdu la grâce, fruit du Sang de Jésus et de l'eau du baptême.

Cette confusion qu'il éprouve devant lui-même et devant Dieu, il doit s'en pénétrer aussi devant les anges, les saintes âmes et même devant tous les hommes. Il doit se convaincre qu'il est un objet d'abomination et de dégoût pour tous et que non seulement on dédaigne de s'occuper de ce qu'il dit ou fait, mais qu'on est forcé devant lui de se boucher le nez, de se détourner pour ne pas le voir, de le rejeter comme un cadavre infect, de le séparer de la société et de le reléguer comme un lépreux repoussant.

Quant à son corps, qu'il soit persuadé qu'on lui rendrait justice en lui arrachant les yeux, en lui coupant les mains, le nez et les oreilles, en le torturant dans tous ses sens et tous ses membres: parce qu'il en a abusé pour offenser son Dieu et Créateur. Qu'il désire d'être méprisé et foulé aux pieds. Qu'il supporte patiemment, avec extrême joie et allégresse, tous

les reproches, hontes, diffamations, injures, blâmes et contradictions de toutes sortes (1).

Union à la sainte Humanité de Jésus.

En second lieu, il faut que dans un sentiment de totale défiance de vous-même, de vos bonnes œuvres et de toute votre vie, vous vous tourniez tout entier vers Notre-Seigneur Jésus-Christ, très pauvre, très humble, abreuvé d'insultes et de mépris, mort pour vous, et que vous vous abandonniez entre ses bras jusqu'à ce que vous soyez mort dans tous vos sentiments humains et que Jésus crucifié vive dans votre cœur et dans votre âme. Il faut que, complètement transformé et transfiguré, vous n'ayez plus au plus intime de vous-même que le désir de voir, d'entendre, d'aimer Jésus suspendu pour vous à la Croix, comme le faisait la Vierge Marie. Mort au monde, vous vivrez dans la foi (2).

---

(1) Telle a été en effet la conduite des saints: ils ont voulu devenir semblables au Christ abreuvé d'humiliations. Pour ne citer qu'un exemple, la Liturgie dit de Saint Dominique: «*Sa plus grande joie était d'être méprisé*».

(2) Après qu'il sera mort à lui-même, le chrétien se retournera vers Jésus pour ne plus voir que Lui et ne s'occuper que de Lui; pour «*Le connaître*, ainsi que le dit saint Paul, *Lui et la vertu de sa résurrection, être admis à la communion de ses souffrances et Lui devenir conforme dans sa mort*» (*Phil.* III, 10). Car le chrétien

Dans cette foi, toute votre âme sera vivante, jusqu'au jour de la rénovation où le Seigneur répandra la vie spirituelle et le don de l'Esprit sur vous-même et sur tous ceux en qui doit se renouveler la vie des Apôtres et la ferveur de la Sainte Eglise.

Exercez-vous dans la prière, les saintes méditations et l'amour à recevoir les vertus et la grâce de Dieu.

---

doit se modeler sur Jésus crucifié: «*Ceux que Dieu a connus à l'avance, Il les a aussi prédestinés à être comme l'image de son Fils* » (*Rom.*, VIII, 29). Identifié avec l'Exemplaire divin, transformé, le chrétien vivra d'une vie nouvelle en Jésus. «*Marchez en Jésus-Christ, enracinés en Lui, édifiés sur Lui et croissant de plus en plus en Lui par l'action de grâces* » (*Colos.*, II, 6). Et cela jusqu'au jour où il pourra dire: «*Ma vie c'est le Christ... Si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* » (*Phil.*, I, 21; *Gal.*, II, 20). C'est la perfection être transformé en Jésus et par Lui rendre à la divine Trinité «*la louange de gloire*» pour laquelle nous sommes créés (*Ephes.*, I).

CHAPITRE III

Dispositions habituelles de l'âme qui veut s'unir à Dieu

Notre attitude à l'égard de Dieu.

A l'égard du Seigneur vous devez vous exercer en sept dispositions principales:

Un amour très ardent.

Une crainte souveraine.

Le respect de sa majesté.

Un zèle persévérant.

L'action de grâces et la louange.

Une obéissance prompte et universelle.

Un goût aussi vif que possible des suavités divines.

Vous devez donc continuellement demander ces dispositions en disant:

Bon Jésus, faites que je sois pénétré jusqu'au plus intime du cœur et de l'âme d'amour, de crainte souveraine, de respect et de zèle ardent pour votre gloire, de sorte que, jaloux de votre honneur, j'éprouve l'horreur la plus violente contre tous les outrages qu'on vous adres-

se, surtout, ô mon Dieu, contre ceux qui se sont accomplis en moi, par moi ou à cause de moi.

Faites aussi que je vous reconnaisse et vous adore humblement comme mon Seigneur et mon Créateur et que pour tous vos bienfaits je ne cesse de vous rendre des actions de grâces ferventes.

Faites que toujours et en toutes choses je vous bénisse, je vous loue et vous glorifie dans l'allégresse et la jubilation du cœur; que, vous obéissant en toutes choses, je puisse malgré mon indignité et mon ingratitude goûter éternellement vos ineffables douceurs avec vos anges et vos apôtres.

Notre attitude à l'égard de nous-même.

A l'égard de vous-même exercez-vous en sept autres dispositions:

Confusion profonde à l'égard de vos vices et de vos défauts.

Douleur très pénétrante et très amère qui vous fasse pleurer et déplorer vos péchés parce qu'ils ont offensé Dieu et souillé votre âme.

Humiliation de vous-même avec mépris: regardez-vous comme un objet vil et corrompu et désirez qu'on vous méprise.

Stricte rigueur pour macérer votre corps; résolution de le traiter comme une souillure

de péché, bien plus comme un lieu infect, une sentine, un amas de corruption.

Haine implacable contre tous vos défauts et tout ce qui vous porte au péché.

Vigilance énergique sur tous vos sens, vos actions et toutes vos puissances qu'il faut rigoureusement tenir disposés au bien.

Discrétion parfaite ou modération: en toutes choses gardez avec soin la juste mesure entre le trop et le trop peu, l'exagéré et l'insuffisant, de sorte que vous ne fassiez ni plus ni moins qu'il ne faut.

Notre attitude à l'égard du prochain.

A l'égard du prochain exercez-vous en sept autres dispositions:

Tendre compassion qui vous fasse ressentir les maux et les incommodités du prochain comme s'ils étaient vôtres.

Douce joie du bien qui leur arrive comme s'il vous arrivait à vous-même.

Support patient et pardon des injures que vous recevrez avec calme et pardonnerez de tout votre cœur.

Affabilité pleine de bienveillance qui vous rendra aimable à l'égard de tous dans vos actes et vos paroles.

Humble respect: vous préférerez les autres

à vous-même, vous les honorerez tous et dans votre cœur vous vous soumettrez à eux comme à vos maîtres.

Concorde parfaite: autant que vous le pouvez et que Dieu le permet, soyez de l'avis des autres, suivez leurs désirs légitimes et considérez-vous comme ne faisant qu'un avec eux.

Don de votre vie à l'exemple de Jésus: comme Lui vous serez prêt à donner votre vie pour le salut de vos frères. Vous aurez soin de prier et travailler jour et nuit pour qu'ils s'unissent intimement à Jésus et Jésus à eux.

Toutefois, de ces derniers conseils n'allez pas conclure qu'il ne faut pas éviter et fuir de toutes vos forces les vices des hommes. Au contraire, chaque fois que la compagnie des méchants et des tièdes peut vous être un danger et vous détourner de la perfection, vous devez les fuir comme on fuit les serpents et les monstres. Car le charbon le plus ardent s'éteint dans l'eau ou se refroidit; par contre, le plus froid s'allume au contact d'autres charbons enflammés. Mais si ce danger de corruption n'existe pas, détournez simplement les yeux des défauts du prochain, ou, si vous ne pouvez vous empêcher de les voir, supportez- les avec compassion, comme les vôtres.

Notre attitude
à l'égard des choses temporelles.

Pour régler votre conduite à l'égard des choses de l'éternité et des choses du temps, tâchez d'acquérir envers ces dernières les quatre dispositions suivantes:

Allez comme un pèlerin et un étranger: regardez toutes ces choses comme extérieures et étrangères au point que vos habits même vous soient aussi indifférents que s'ils étaient dans l'Inde.

Redoutez l'abondance dans votre vie comme un poison, comme une mer qui vous engloutirait.

Aimez au contraire à éprouver l'indigence, à être dans le besoin: c'est l'échelle qui fait monter aux éternelles richesses du Paradis.

Evitez la compagnie, le commerce et le faste des riches et des grands, mais sans mépris. Aimez seulement la compagnie des pauvres. Que votre joie soit de vous souvenir d'eux, de les voir, de converser avec eux. Ils sont l'image du Christ: avec eux comme avec des rois, vivez plein de respect joyeux et fier de leur société.

CHAPITRE IV

L'échelle de la perfection

Quinze perfections sont nécessaires à celui qui s'applique au service de Dieu:

Vie purgative.

Une claire et parfaite connaissance de ses défauts.

Un courage ardent et persévérant contre les mauvaises inclinations, désirs et passions contraires à la raison.

Une vive crainte qu'après tant de péchés il n'ait pas fait pénitence suffisante et ne soit pas rentré en grâce avec Dieu.

Une grande frayeur que sa fragilité ne le fasse retomber dans les mêmes désordres et peut-être dans de plus graves.

Une discipline rigoureuse et une sévère surveillance pour gouverner les sens extérieurs et soumettre le corps au service de Jésus-Christ.

Une forte et vaillante patience dans les tentations et les épreuves.

La fuite courageuse de toute personne qui pourrait être cause ou occasion de péché ou

seulement d'imperfection. Ces personnes sont des démons d'enfer.

Vie illuminative.

Porter la croix de Jésus qui a quatre bras: celui de la mortification des vices, celui du renoncement à tous les biens temporels, celui du renoncement à toutes les amitiés charnelles de la famille, et celui du mépris, de l'anéantissement de soi-même.

Le souvenir prolongé et continuel des bienfaits de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La persévérance dans la prière de jour et de nuit.

Vie unitive.

Le sentiment et le goût habituels des suavités divines.

Un insatiable désir de glorifier notre foi, de faire connaître, craindre et aimer le Christ Jésus.

Une miséricordieuse compassion pour le prochain dans tous ses besoins.

Rendre grâces sans cesse et de tout son cœur; glorifier et louer Dieu et le Christ Jésus en toutes choses.

Après avoir fait tout cela, avouer du fond de son cœur: Mon Dieu et mon Seigneur, ô Christ Jésus, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne vaux rien, je vous sers mal et je suis un serviteur inutile.

CHAPITRE V

Maximes spirituelles

Quelques maximes essentielles.

La pauvreté évangélique pratiquée par les Apôtres se base sur trois points essentiels:

L'abdication de tous ses droits;

L'usage restreint des choses matérielles;

L'amour habituel des effets de la pauvreté.

Il y a trois parties dans l'abstinence:

Affaiblir les désirs de la chair et le souci des besoins de la vie;

Se rendre indifférent à la quantité et à la qualité des aliments;

User sobrement de ce qu'on nous donne.

Il y a trois choses qu'il faut éviter et fuir avec soin:

Au dehors, la distraction des affaires;

Au dedans, l'orgueil et l'ambition;

L'attachement excessif et déréglé aux biens matériels et une affection humaine et désordonnée pour nous-même, nos amis selon la chair ou notre Ordre.

Il y a trois choses qu'il faut particulièrement rechercher:

Le désir d'être méprise, foulé aux pieds, publiquement abaissé;

Une intime compassion pour Jésus crucifié;

Le support des persécutions et du martyre pour l'amour de Jésus et pour reproduire la vie évangélique.

Tout le long du jour demandez ces trois choses dans des prières prolongées et accompagnées de gémissements et d'ardents soupirs.

Il y a trois choses que nous devons méditer assidûment:

Jésus dans son Incarnation, dans sa Passion et dans ses autres mystères;

La vie des Apôtres et des premiers Frères de notre Ordre, en nous excitant au désir de les imiter;

La vie que mèneront plus tard les hommes évangéliques.

La vie des hommes évangéliques.

Vous devez méditer jour et nuit la vie de ces hommes très pauvres, très simples et très doux, humbles jusqu'à s'estimer vils, unis par une ardente charité, ne pensant qu'à Jésus, ne parlant que de Jésus, ne goûtant que Jésus et Jésus crucifié, indifférents au monde, oublieux d'eux-

mêmes, contemplant la gloire éternelle de Dieu et des élus vers laquelle tout leur être soupire dans le désir incessant de la mort, à l'exemple de saint Paul s'écriant: «Je désire mourir et être avec le Christ». Ils posséderont les trésors immenses et sans prix des richesses célestes. Ils seront merveilleusement envahis et submergés par la délicieuse abondance des douceurs et des joies du Paradis.

Dans vos méditations imaginez ces hommes chantant sur la harpe de leur cœur, dans le ravissement de l'extase, le cantique des anges. Cette vision vous fera désirer avec une incroyable ardeur l'avènement de ces temps; elle dissipera les nuages du doute et de l'ignorance et vous introduira dans une admirable lumière: vous distinguerez clairement tous les maux de notre époque et vous comprendrez la mystérieuse ordonnance de tous les Ordres religieux qui depuis l'Incarnation du Christ sont nés et naîtront de l'Eglise jusqu'à la fin des siècles, jusqu'au moment où sera consommée la gloire de notre souverain Seigneur Jésus-Christ.

Portez toujours dans votre cœur Jésus crucifié afin qu'Il vous conduise à son éternelle gloire.

Amen!

TABLE DES MATIÈRES

Préface du traducteur..... 5
Préface de saint Vincent..... 9

PREMIÈRE PARTIE

Les fondements de la vie spirituelle

CHAPITRE I. La pauvreté volontaire.... 13
» II. L'amour du silence..... 17
» III. La pureté de cœur..... 19
» IV. Effets de la pureté de cœur. 30

DEUXIÈME PARTIE

La pratique de la vie spirituelle

CHAPITRE I. Du Directeur de conscience. 37
» II. De l'obéissance..... 40
» III. Conduite à tenir dans la mortification du boire et du manger..... 42
» IV. Conduite à tenir dans la mortification du sommeil. 53
» V. Conduite à tenir dans l'étude 58
» VI. Conduite à tenir dans la prière liturgique..... 61

CHAPITRE VII. Conduite à tenir dans l'exercice du saint ministère.. 67
» VIII. Conduite à tenir dans certaines tentations..... 69

TROISIÈME PARTIE

Résumés et Maximes spirituelles

CHAPITRE I. Quelques motifs de tendre à la perfection..... 83
» II. Deux fondements de la vie spirituelles 95
» III. Dispositions habituelles de l'âme qui veut s'unir à Dieu 99
» IV. L'échelle de la perfection.. 104
» V. Maximes spirituelles..... 106

Imp G Mouton, r. de l'Ordonnance, Toulon

R.P. Garrigou-Lagrange O.P.

La Contemplation

Extrait de *La Revue du Rosaire*
et de *La Vie Spirituelle*

EDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
SAINT-MAXIMIN
(Var)

La Contemplation

I

De sa nature

1° *Ce qu'est la Contemplation infuse.*

La Théologie mystique est le couronnement de la Théologie dogmatique et morale. Dans ces pages, on s'efforcera de donner quelques idées précises sur la nature de la contemplation, et, par là-même, de dissiper les idées fausses qu'on s'en fait souvent. Nous ne ferons que résumer succinctement la doctrine des grands maîtres: St Thomas, St Bonaventure, St Jean de la Croix, St François de Sales, Ste Thérèse, doctrine si bien mise en lumière ces dernières années dans la *Vie Spirituelle*. Nous ne saurions donc nous égarer en ces délicates matières.

La contemplation dite surnaturelle, ou passi-

ve, ou mystique, ou infuse, ou mieux la contemplation — tout court — pour parler le langage des anciens, est un regard simple et amoureux de l'âme sur Dieu et les choses de Dieu que produit en nous le Saint Esprit par ses dons d'intelligence et de sagesse (1). Sainte Thérèse l'appelle *surnaturelle* parce que, dit-elle, « on ne peut l'acquérir ni par industrie, ni par effort, quelque peine que l'on prenne pour cela. Quant à s'y disposer, on le peut », ajoute-t-elle aussitôt. (Rel. LIV). La contemplation dont il s'agit excède en effet la portée de notre nature, le mode humain de nos facultés aidées de la grâce commune. Et parce que dans cette contemplation « on n'agit pas, on reçoit », (dit Saint Jean de la Croix, *Vive Flamme*.). On lui donne aussi le nom de *passive*. Mais, qu'on le remarque bien: passivité n'est nullement synonyme d'oisiveté, d'annihilation de nos facultés. Bien au contraire. Il y a surélévation de nos facultés. Leur mode humain d'agir a fait place au mode surhumain des dons. Mais cette action du Saint-Esprit dans l'âme

(1) La contemplation est un acte vital de l'intelligence surélevée par les dons d'intelligence et de sagesse. Elle relève cependant de l'ordre affectif en tant qu'il est ordonné par la charité et se termine en elle.

reste si mystérieuse, si cachée, si inaccessible à notre raison discursive qu'on l'appelle couramment contemplation *mystique*.[e] (Cf. *Nuit obscure*, L. II, ch. V.)

Pour l'expliquer, il faudrait pénétrer dans les secrets de la grâce sanctifiante et découvrir comment les dons du Saint-Esprit rendent connaturels en nous des actes proprement divins. Aussi ne nous étonnons pas que Saint Denys ait appelé cette contemplation surnaturelle « un rayon de ténèbres » et que l'âme qui la reçoit ,si elle n'est pas encore purifiée, se croit en effet dans les ténèbres, alors qu'en réalité, elle est aveuglée et éblouie dans une immense splendeur, tout comme le hibou devant les rayons du soleil.

Le nom qui convient le mieux à cette contemplation mystique est celui d'*infuse*, parce qu'il désigne l'élément qui la constitue. Saint Jean de la Croix la définit en effet une science d'amour, une *connaissance infuse et amoureuse de Dieu*. (Cf. *Nuit obs.* L. II, chap. XVII). Voilà le double élément de la contemplation mystique: connaissance infuse, amour infus. Tantôt c'est la lumière qui domine, tantôt c'est l'amour, et à des degrés qui varient, pour ainsi dire, jusqu'à l'infini.

Pour prévenir toute erreur, disons bien vite que cette connaissance quasi expérimentale de

Dieu, toute surnaturelle, si sublime soit-elle dans ses degrés les plus élevés, n'est jamais une intuition immédiate et positive de Dieu; elle ne peut jamais être le face à face réservé à la vision béatifique. Elle reste une connaissance « analogique », connaissance d'un autre ordre: elle reste dans l'ordre de la foi. Le contemplatif ne voit pas Dieu comme il est, « sicuti est ». Ecoutons Saint Augustin s'écriant au sortir d'une haute contemplation: « Je vous ai connu, Seigneur, parce que vous m'avez rempli de la lumière de la foi. Mais de quelle sorte vous ai-je connu? Ce n'est pas dans votre divine essence, mais seulement dans le miroir de cette intelligence que vous m'avez communiquée. Je ne vous ai point connu comme vous êtes à vous-même, mais comme vous êtes et *comme vous opérez en moi par votre grâce*. J'aperçois bien l'éclat de cette lumière, et je sens bien l'ardeur de cette charité que vous avez répandue dans mon cœur; et par ces impressions de sagesse et d'amour, je connais en quelque façon votre être divin qui est le principe et l'origine de cette sagesse et de cet amour que je goûte. Je vous connais donc, Seigneur, non pas selon ce que vous êtes à vous-même, mais selon ce que vous êtes à mon âme. Et que lui êtes-vous, ô mon Dieu?.. Ah! j'entends que vous lui répondez après

l'avoir remplie d'effroi par vos foudres et par vos éclairs, après avoir pénétré et amolli sa dureté par votre lumière et par votre amour, après lui avoir ouvert l'oreille et donné l'intelligence: Je suis ton Dieu, ton créateur, ton sauveur, ton roi, ton ami, ton époux, je suis seul ton salut, ta gloire et ton éternelle béatitude. » (Sol. XXXI).

Sainte Thérèse a bien parlé quelquefois de sens intérieurs analogues aux extérieurs; mais c'est dans le sens que leur donnait Saint Bonaventure pour qui les sens spirituels ne sont que les actes les plus parfaits des vertus théologales et non point des habitudes nouvelles, de nouveaux organes surnaturels de perception. Soutenir ceci, ce serait aller tout à fait à l'encontre de l'enseignement de Saint Thomas. (Cf. II a. II œ, q. 5 a. 1. ad. 1 m.) et de la pensée constante de Sainte Thérèse. Qu'on veuille bien le remarquer: c'est à propos du premier degré de l'oraison infuse qu'elle parle de ces sens intérieurs. Dans sa relation LIV ,on lit: « *Voilà la première oraison surnaturelle* que je crois avoir expérimentée... L'oraison dont je parle est un recueillement intérieur qui se fait sentir à l'âme et durant lequel on dirait qu'elle a en elle-même d'autres sens analogues aux extérieurs, parfois même, elle les entraîne après elle. Elle sent le besoin de fer-

mer les yeux du corps, de ne rien entendre, de ne rien voir, de vaquer uniquement à ce qui l'occupe alors tout entière: je veux dire cet entretien seul à seul avec Dieu. » Et on lui ferait dire qu'à ce début de la vie mystique, on aurait une prise de vue directe sur Dieu, alors que dans le récit d'une des visions les plus élevées qu'elle eût à la fin de sa vie, elle emploiera les mots: « dans une sorte de représentation, il me fût montré ». (Rel. XL). Dans la contemplation mystique, nous restons dans l'ordre de la foi; mais dans le mode supra humain des dons que Dieu seul peut produire et qui permet à l'âme de se reposer, dès cette terre, dans sa fin dernière expérimentalement pressentie.

2° *Ce que n'est pas la Contemplation infuse.*

Si l'essence de la contemplation mystique est du domaine de la grâce sanctifiante *gratumfaciens* (1), il faut la distinguer des visions et des révélations, des paroles intérieures et autres charismes, grâces extraordinaires, dites *gratis datœ,* incomparablement inférieures à la grâce sanctifiante (2).

---

(1) I a. II æ, q. 69 a 2. ad. 3.

(2) Ainsi, la résurrection d'un mort, pour être

Ces grâces peuvent être accordées dans la contemplation infuse, mais elles font si peu partie de son essence que des âmes peuvent en être gratifiées sans être en état de grâce. Elles sont si peu nécessaires à la haute sainteté que pour arriver à la consommation de celle-ci dans l'union transformante, Saint Jean de la Croix, exige de l'âme à leur égard un oubli, un dégagement total. Il consacre plusieurs chapitres de la *Montée du Carmel* à prouver cette nécessité. Pour ce grand théologien, il était de toute évidence que ces visions et ces connaissances n'ont aucune proportion avec Dieu et sont incapables de servir de moyens immédiats à l'union. S'y arrêter, c'est s'attarder dans le chemin spirituel: « Celui qui aspire à s'unir à Dieu ne doit pas tenir compte de ses connaissances, de ses sentiments ou de son imagination, mais il doit adhérer simplement par la foi à l'essence divine; les conceptions les plus sublimes de l'intelligence humaine restant à une distance incommensurable des perfections de Dieu, et de

---

chose extraordinaire, miraculeuse, est bien inférieure à la résurrection d'une âme qui, sous l'absolution du prêtre, passe de la mort à la vie surnaturelle.

ce que sa pure possession nous révèlera un jour. » (*Montée,* L. II, ch. I.).

C'est pour avoir confondu ces choses essentiellement différentes: contemplation infuse et révélations ou visions, qu'on croit ne pouvoir aspirer à celle-là, qu'on se méfie même et qu'on se prive des biens ineffables qui en découlent.

Sans tomber dans cette grossière erreur, combien s'imaginent que contemplation mystique est synonyme de lumières sublimes et de consolations enivrantes! Et parce qu'elles n'éprouvent que ténèbres et désolations, sécheresses et distractions, ces âmes croient être bien loin de Dieu, inaptes à la contemplation, alors qu'elles y sont peut-être déjà très avancées. D'autres, au contraire, enivrées de consolations sensibles ou emportées par leur imagination se figureront être très contemplatives et n'auront rien encore de la contemplation infuse. Ce n'est pas d'avoir beaucoup de pensées et de consolations à l'oraison qui peut faire conclure qu'on est dans l'état mystique. Ces jouissances peuvent très bien n'être que le résultat du travail de notre esprit, et le fruit de notre tendresse naturelle excitée par la grâce; si excellentes soient-elles, elles restent du travail humain. La contemplation mystique débute ordinairement par une grande aridité, par

une impossibilité de produire des actes distincts. Cette impossibilité, ou, tout au moins, cette difficulté de discourir est un des trois signes qu'exige Saint Jean de la Croix, ce grand maître de la Mystique, pour abandonner l'oraison ordinaire. Cf. *Montée* L. II, *ch.* XI. XII et *Nuit obscure* L. II ch. IX). « Quand le divin rayon de la contemplation envahit l'âme..., il la pacifie et la remplit de sa douce lumière spirituelle *sans qu'elle s'en doute* et lorsqu'elle se trouve dans les ténèbres ». (*Montée,* L. II ch. IX). Et un peu plus loin, Saint Jean de la Croix dit de cette lumière: « Elle est parfois si délicate, si subtile, surtout quand elle est tout à fait pure, simple et parfaite que l'âme tout en la possédant ne la remarque et ne l'expérimente pas. » (*Montée,* ch. XII). (1)

Et quand le divin soleil est arrivé à son plein

(1) Il est vrai, Ste Thérèse, au Chap. XII de sa vie nous dit: « Quand Dieu suspend et arrête l'entendement, il lui fournit de quoi admirer et de quoi contempler: dans l'espace d'un Credo il lui donne plus de lumières que nous ne pourrions en acquérir en bien des années par toutes nos industries terrestres. » Elle en fit maintes fois l'heureuse expérience; mais elle décrit là une phase du développement de sa vie mystique; la phase illuminative. Avant d'entrer dans ce stade de sa vie mystique, elle était restée une vingtaine d'années dans une douloureuse aridité.

midi dans une âme, il y produit ce que les mystique appellent « la grande ténèbre », ténèbre lumineuse certes, mais intraduisible en idées distinctes. « C'est ne pas comprendre tout en entendant », dira Sainte Thérèse. L'osbcurité plus ou moins translumineuse, pour me servir d'une expression de Saint Denys, est le fond de l'état de contemplation infuse.

Les extases et les ravissements ne sont pas non plus de l'essence de la contemplation; ce ne sont que des faits concomitants qui varient suivant les tempéraments des sujets et les dispositions de la Providence. Ils ne sont en réalité que le contre-coup, sur des organismes très différents, d'un état spirituel qu'ils ne caractérisent pas. Ils accusent autant la faiblesse de celui qui reçoit que l'excellence de la grâce reçue. L'extase n'est que la défaillance de la nature sous le poids des opérations divines. La Sainte Vierge n'a jamais eu d'extase, car tout en elle était harmonisé pour la plénitude de la grâce. Telle âme pourra avoir, sans extase, une illumination du don de Sagesse beaucoup plus sublime qu'une autre avec des ravissements qui la soulèveront bien haut de terre, et elle arrivera au sommet de la montagne de l'amour sans avoir passé par ce « chemin raccourci » dont parle Sainte Thérèse. (*Château V^e^ D.* ch. III). Pour d'autres, ces ravissements

et ces extases sont nécessaires à leur entière purification, et ne cesseront que lorsqu'elles seront arrivées à l'union transformante comme l'ont constaté Saint Jean de la Croix (1) et Sainte Thérèse (2). Par cela même que ces faits extraordinaires servent à l'avancement de l'âme, on ne saurait les rattacher aux grâces *gratis datœ,* mais ce ne sont cependant que des « accessoires » et des « conséquences » de l'état mystique.

3° *Où nous conduit la contemplation infuse.*

Il nous semble avoir suffisamment dégagé l'idée fondamentale de la contemplation mystique et insisté sur sa forme aride du début. Il nous reste à jeter un coup d'œil rapide sur les cîmes où elle nous conduit (3), sommets rare-

---

(1) *Nuit obscure,* liv. II, ch. I.

(2) Château VII Dem. ch. III. « L'âme est divine à proportion qu'elle soutient en soi les opérations du feu d'amour sans en recevoir lésion, faiblesse ou empêchement quant à sa nature corporelle ». (Vénérable Jean de St-Samson).

(3) L'étude des degrés intermédiaires nous conduirait trop loin, et la chose est d'ailleurs de peu d'importance pratique. Toutes les classifications sont plus ou moins arbitraires. Dieu seul est maître ici : il est libre de brûler les étapes. D'ailleurs la continuité de la voie est telle qu'il est difficile

ment atteints, mais où se trouve seulement le plein développement normal de la grâce sanctifiante. Nous nous bornerons à citer une page de l'admirable cantique de Saint Jean de la Croix, célébrant le mariage spirituel; elle suffira à nous montrer à quel point la contemplation, dès cette vie, peut nous faire entrer dans la vie intime de Dieu.

« Dans la transformation dont jouit l'âme en «cette vie, bien qu'elle n'arrive jusqu'à la me«sure de clarté et d'évidence qu'elle atteindra «dans l'éternité, cette aspiration de l'Esprit«Saint passe néanmoins très fréquemment de «Dieu à l'âme et de l'âme à Dieu, en lui faisant «savourer des délices d'amour inénarrables. «C'est là, si je ne me trompe, ce que l'Apôtre «saint Paul a voulu nous enseigner par ces pa«roles: *Parce que vous êtes les enfants de «Dieu, il a épanché dans vos cœurs l'Esprit de «son Fils qui crie en vous: Père, Père.* (Galat. «v. 6). C'est ce que ne cessent de dire les bien«heureux au Ciel, et les âmes parfaites sur la «terre.»

---

de poser des bornes milliaires. C'est Dieu qui trace à chaque contemplatif la voie où il veut se communiquer à lui; l'âme n'a même pas à chercher où elle en est, elle n'a qu'à fixer le but sans s'arrêter nulle part.

« Il n'est donc pas impossible, comme on «peut le voir par tout ce que nous venons d'in-«diquer, que l'âme devienne, par participation, «capable d'un acte aussi sublime que celui par «lequel elle aspire en Dieu, aussi bien que «Dieu aspire en elle. En admettant que Dieu «lui accorde la faveur de l'unir à l'auguste «Trinité, faveur qui la rend déiforme et Dieu «par participation, qu'y a-t-il d'incroyable à «ce qu'elle puisse accomplir en Dieu son œu-«vre de connaissance, d'intelligence et d'amour, «ou, pour mieux dire, à ce qu'elle la reçoive «toute faite dans la Très Sainte Trinité, en «union avec elle, et comme elle, non pas toute-«fois par ses propres industries, mais par com-«munication et participation, Dieu produisant «lui-même toutes ces merveilles dans l'âme?

« C'est là ce qui rend l'âme parfaitement «semblable à Dieu, et c'est précisément là ce «que l'on peut appeler transformation en cha-«cune des trois adorables Personnes, en leur «puissance, en leur sagesse et en leur amour. «C'est pour la faire parvenir jusqu'à cet abîme «de gloire qu'il l'a créée à son image et à sa «ressemblance.

« Mais comprendre ou exprimer comment «s'accomplit ce prodige de grâce, c'est chose «absolument impossible. Tout ce qu'on peut «faire, c'est de dire que le Fils de Dieu nous

«a obtenu cet incomparable honneur, d'être, «en réalité, les enfants de Dieu. C'est la prière «qu'Il adressa pour nous à Dieu son Père, «comme nous le voyons par ces paroles de «l'Evangile selon saint Jean: *Mon Père, je veux «que là où je suis, ceux que vous m'avez don-«nés y soient aussi, avec moi, afin qu'ils con-«templent la gloire que j'ai reçue de Vous* (XVII «24) et que par conséquent ils accomplissent «en nous par participation, la même œuvre «que j'accomplis par nature, c'est-à-dire, qu'ils «concourent à aspirer le Saint-Esprit.

«*Je ne prie pas seulement,* dit-il encore, «*pour mes disciples ici présents, mais aussi «pour ceux qui doivent croire en moi par leur «parole, afin que tous ensemble ils ne soient «qu'un, comme vous, mon Père, êtes en moi «et moi en Vous, que de même ils soient en «nous et que le monde croie que vous m'avez «envoyé. Je leur ai communiqué aussi la gloire «que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un «comme vous et moi pour qu'ils soient consom-«més dans l'unité, et que le monde connaisse «que vous m'avez envoyé, et que vous les avez «aimés comme vous m'avez aimé moi-même.»* (St Jean XVII, 20-24). (1)

---

(1) Cantique spirit. Str. XXXIX.

Seul, pénètre tout le sens de ces paroles du Christ Jésus, qui a atteint ce sommet de l'amour transformant; mais qui peut douter que l'Evangile est le bien commun de tous les fidèles et que tous peuvent espérer voir se réaliser en eux les paroles de leur Maître et Sauveur? Sur ces hauteurs de la contemplation, nous restons dans la vie de foi « *lumen fidei* » mais le développement parfait de la vie de la grâce est atteint, elle n'a plus qu'à donner son fruit d'éternité: « *lumen gloriæ* ».

II

Du désir de la Contemplation infuse

Si nous admettons avec le prince de la théologie, Saint Thomas (1) que la contemplation infuse est un fruit des dons du Saint-Esprit, nous répondons sans hésiter: *On peut, et même on doit désirer la contemplation.* En désirant cette contemplation infuse, nous ne désirons pas — répétons-le encore une fois, visions et révélations, ni même ravissements et extases, du moins dans ce qu'ils ont d'extérieur ; nous ne faisons que désirer le développement normal de la grâce sanctifiante, son plein épanouissement, en un mot la sainteté qui est la perfection de la charité.

Or, nous sommes tous tenus de tendre à la perfection de la charité (2): « *Vous aimerez*

---

(1) Cf. a, II æ, q. 69, a. 2, ad. 3. — II œ q. 24. a. 3. — II a II æ q. 180, a. 1, a. 3, a. 7.

(2) Cf. II a, II æ q. 184, a. 3.

le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. » (Dent. VI, 5). « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* » (Mat. V. 48). Cette charité doit donc croître sans cesse. Avec la charité, croissent dans les mêmes proportions les vertus infuses et les dons que nous avons reçus avec elle au baptême. Il arrivera donc un moment dans la vie du chrétien fidèle, où, normalement, les dons prendront une telle extension, qu'ils prédomineront habituellement sur le mode humain de nos facultés pour remédier de mieux en mieux à l'imperfection de celui-ci.

Qu'on se rappelle l'enseignement de la théologie sur les dons du Saint-Esprit: par les dons, l'âme ne se dirige plus elle-même avec le concours de la grâce — grâce coopérante; elle est dirigée et mue directement par l'inspiration divine — grâce opérante (3). Lorsqu'une âme soumise de cette façon au régime des dons fera oraison, les dons d'intelligence et de sagesse interviendront normalement et elle jouira de la contemplation infuse. La contemplation est donc l'oraison des parfaits ou du moins de ceux en qui le règne de la charité est déjà avancé. « S'il arrivait qu'une

(3) Cf. I a, II æ, q. 3. a. 2.

âme ayant fait tout ce qui est en son pouvoir n'obtint pas cet état mystique, ce serait par suite d'une *disposition exceptionnelle* de la Providence que Sainte Thérèse qualifie de jugement très secret de Dieu; il y aurait là comme une dérogation aux lois mystiques.» (1) (P. Garate S. J. Razon y Fé, juillet 1908).

Et on viendrait dire aux âmes avides de perfection et d'amour que c'est de la présomption d'aspirer à l'état mystique! N'est-ce pas pour tous que l'Evangéliste a consigné cette parole du Sauveur à la pauvre Samaritaine pécheresse: « *Si vous saviez le don de Dieu et qui est celui qui vous demande à boire, vous-même lui en auriez fait la demande et il vous eût donné de l'eau vive.* » (St Jean, IV, 9).

Sainte Thérèse parle constamment de la contemplation comme étant cette eau vive promise par Notre-Seigneur: « Considérez que

(4) Dans cet article on lit encore — pp. 303 et 304 — : « Tous ceux qui s'appliquent au saint exercice de l'entretien avec Dieu ont des grâces congrues pour arriver à la perfection de l'état mystique... la contemplation est moralement nécessaire pour acquérir la sainteté. C'est là d'ailleurs l'enseignement traditionnel: Cf. R. P. Garrigou-Lagrange. *Perfection et contemplation,* Chap. III, art. 4 et ch. VI, art. 5. L'accord des Maîtres sur le caractère normal quoiqu'éminent de la contemplation infuse.

Notre-Seigneur *nous convie tous;* puisqu'il est la vérité même, nous ne saurions en douter. Si ce banquet n'était pas général, il ne nous y appellerait pas tous, et quand même il nous y appellerait, il ne dirait pas: « Je vous donnerai à boire. » Il aurait pu dire: « Venez tous, vous ne perdrez rien à me servir; quant à cette eau céleste, j'en donnerai à qui il me plaira. Mais comme il ne met de restriction ni dans son appel, ni dans sa promesse, je tiens pour certain que *tous ceux qui ne s'arrêteront pas en route boiront enfin de cette eau vive.* Daigne Notre-Seigneur qui nous la promet nous faire la grâce de la chercher comme il convient. » (Ch. de perf., ch. XIX.)

Elle ne veut pas que les délais de la grâce nous découragent: « Notre Seigneur tarde « quelquefois beaucoup à visiter une âme, « mais il lui donne d'un seul coup et en une « visite ce qu'il a donné aux autres en plusieurs « années... (Ch. de Perf., ch. XVIII). « Com- « ment faut-il débuter? Je le répète, ce qui est « d'une importance majeure, d'une importan- « ce capitale, c'est d'avoir une résolution fer- « me, une détermination absolue, inébranla- « ble, de ne s'arrêter point qu'on ait *atteint la* « *source,* quoiqu'il arrive ou puisse survenir, « quoiqu'il en puisse coûter. » (Ch. de Perf., ch. XXI).

Qu'on ne dise pas que Sainte Thérèse est une grande sainte qui n'a écrit que pour une élite: la bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus n'enseigne pas autre chose dans sa « petite voie ». Si le bon Dieu a fait de cette humble contemplative la thaumaturge de notre siècle, ne serait-ce pas pour accréditer cette voie d'enfance spirituelle, de sainte audace dans la confiance? « O Jésus, que ne puis-je dire à toutes les âmes ta condescendance ineffable! Je sens que si par impossible tu en trouvais une plus faible que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore (1), pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance à ta miséricorde infinie! » Quelles sont ces faveurs? Elle n'eut pas d'autre extase que celle dans laquelle elle mourut, mais elle

---

(1) Rapprocher de ces paroles celles de Notre-Seigneur à la Bhse Angèle de Foligno: « François m'a beaucoup aimé, j'ai beaucoup fait en lui, mais si quelque autre personne m'aimait plus que François, je ferais plus en elle... Si je rencontrais dans une âme un amour parfait, je lui ferais de plus grandes grâces qu'aux saints des siècles passés par qui Dieu fit les prodiges qu'on raconte aujourd'hui. Or, personne n'a d'excuse car *tout le monde peut aimer*. Dieu ne demande à l'âme que l'amour, et lui-même est l'amour de l'âme. » (*Le livre des visions et instructions de la Bhse Angèle Foligno,* traduit par Ernest Hello).

connut toutes les ascensions de l'amour dans la foi nue jusqu'à l'union transformante (1). Qui en pourrait douter, puisque dans son simple langage, elle nous dit: « Je sens en mon cœur des *désirs immenses,* et c'est avec confiance que je vous demande de venir *prendre possession de mon âme...* Je sais que je ne serai jamais digne de ce que j'espère, je vous tends seulement la main comme une mendiante, *très sûre que vous m'exaucerez pleinement.* »

Pourvu que nous la demandions avec cette humilité, jamais nous ne saurions demander trop ardemment la grâce de l'union à Dieu par la contemplation jpsqu'à la transformation d'amour. *Humblement*[e] et *ardemment*: nous rapprochons à dessein ces deux mots; ils n'impliquent aucune contradiction, ils s'ap-

---

(1) La question a été très bien traitée par le R. P. Gabriel de Ste-Marie-Magdeleine dans son petit opuscule, *Message de la Petite Thérèse* (Couvent des Carmes Déchaussés, 11, Chaussée d'Aclbeke, Courtrai 0 fr. 75).

Cf. aussi *Les Ascensions mustiques* du R. P. Théodore de St-Joseph et le n° de la *Vie Spirituelle,* mai 1924, à l'article sur la Contemplation de la Bienheureuse.

Dans ces différentes études, il est prouvé que la Bienheureuse a atteint les sommets de la vie mystique, et que la petite voie ouverte à tous y mène avec rapidité et facilité.

pellent. L'ardeur du désir procède naturellement de la conviction de son impuissance, de sa pauvreté. C'est de la profondeur de la misère humblement reconnue que s'élèvent les supplications les plus ferventes vers la miséricorde. « Vous êtes l'Etre et moi je suis le néant. Faites, Seigneur, suivant nos deux natures. Dieu qui êtes, donnez comme vous êtes, sans réserve, afin que je vous reconnaisse. Je suis celui qui ne suis pas, et j'ai besoin de tout.... Exaucez-moi sans mérites comme vous m'avez créé de rien.» (E. Hello).

Demander humblement, c'est demander non pour notre satisfaction, notre glorification, mais pour la gloire de Dieu: « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à votre nom donnez la gloire ». (Ps. XIII).

Il est de sa gloire que *nous portions beaucoup de fruits* de sainteté. Or, sans les dons mystiques, écrivait saint Ignace à saint François de Borgia, toutes nos pensées, paroles, actions, sont imparfaites, froides et troubles. Nous devons donc désirer les dons du Saint-Esprit afin que par eux, elles deviennent justes, ardentes, et claires pour le service de Dieu. » Et un de ses fils, le Père Lallemant a dit après lui: « De deux personnes qui se «consacrent au service de Dieu, l'une se donne «toute aux bonnes œuvres et l'autre s'appli-

«que à purifier son cœur et à retrancher ce «qui s'oppose en elle à la grâce; cette der- «nière arrivera deux fois plus tôt à la per- «fection que la première.... Sans la contem- «plation, jamais on n'avancera beaucoup dans «la vertu et l'on ne sera bien propre à y «faire avancer les autres. Mais avec elle, «on fera plus, et pour soi et pour les autres, «en un mois, qu'on en ferait sans elle en dix «ans.» (P. Lallemant, S. J. *Doctrine Spiri- tuelle*).

A ce point de vue, la *Vie* de sainte Thérèse est tout-à-fait suggestive ; la sainte nous y montre comment l'oraison transforma sa vie; au fur et à mesure que son oraison s'élevait, ses vertus prenaient de merveilleux accrois- sements. « Ce qui est hors de doute, c'est que «les vertus tirent de cette oraison (d'union) «plus de vigueur que de la précédente qui est celle de quiétude. L'âme se trouve toute «changée, et grâce au parfum qu'exhalent les «fleurs, la voilà, sans savoir comment, qui «accomplit de grandes choses. Le Seigneur «veut que ces fleurs s'épanouissent et que «l'âme constate qu'elle a des vertus. Néan- «moins, elle voit très bien qu'elle était inca- «pable de les acquérir, et qu'en effet, elle «n'a pu y arriver durant de longues années. «tandis qu'en peu d'instants, le céleste jardi-

«nier lui en a fait don. Elle s'établit par là «dans une humilité bien supérieure et beau-«coup plus profonde, car elle reconnaît avec «plus d'évidence qu'elle n'a rien fait, absolu-«ment rien; elle a simplement consenti à re-«cevoir de Dieu ses grâces, et sa volonté les a «embrassées.» (Vie, ch. XVII). «Dans l'oraison «surnaturelle, le Seigneur s'approche de l'âme, «et en un moment lui enseigne plus de véri-«tés, lui donne sur le néant de toutes choses plus «de lumière qu'elle n'aurait pu en acquérir en «bien des années par la voie ordinaire où notre «vue n'est pas libre, aveuglés que nous sommes «par la poussière du chemin. Ici, sans que nous «sachions comment, Dieu nous transporte lui-«même au terme du voyage.» (Ch. de perf, ch. «XIX). Le Seigneur peut agir de telle sorte en «un seul ravissement qu'il reste peu à tra-«vailler pour acquérir la perfection. Nul, en «effet, s'il n'en a l'expérience, ne peut se for-«mer une idée des trésors dont Dieu enrichit «alors une âme. Selon moi, aucune industrie «de notre part ne peut atteindre jusque-là. Je «ne nie pas qu'avec l'aide de Dieu par des ef-«forts soutenus pendant des années et en sui-«vant la voie tracée par ceux qui ont composé «sur l'oraison des traités méthodiques, on ne «puisse parvenir, au prix de bien des peines, à «la perfection et à un véritable détachement.

«Mais ce ne sera jamais avec cette rapidité. Ici, «le Seigneur accomplit son œuvre sans aucun «travail de notre part. Il détache entièrement «une âme de la terre, et lui donne l'empire sur «tout ce qui s'y trouve.» (Vie, ch. XXI). (1)

Ce ne sont pas seulement les grâces de force et de lumière de la contemplation infuse que nous devons désirer, ce sont aussi ses purifications passives qui purifient l'âme de telle sorte qu'elles lui tiennent lieu de purgatoire au dire de Saint Jean de la Croix (2) et de Sainte Thérèse (3). Ces âmes méritent d'entrer droit au ciel en quittant la terre (4). Voilà bien l'or-

---

(1) D'où certains auteurs ont conclu que l'on pouvait avec une parfaite pureté d'intention désirer la grâce du ravissement, comme moyen plus rapide de perfection; il est si facile de prendre le change sur ses intentions, qu'il vaut mieux s'en tenir à cette règle générale: ne désirer la contemplation que dans sa nudité, et laisser ce « chemin raccourci » à qui Dieu le réserve. Il sait ce qu'il nous faut.

(2) *Nuit obscure,* liv. II, ch. 20.

(3) Château VI^e^ Demeure, ch. 5.

(4) Ici encore la doctrine de la Bhse Thérèse de l'Enfant Jésus se rencontre avec celle des grands mystiques de son Ordre: Elle veut que ceux qui suivent sa « petite voie » aient la sainte ambition d'aller droit au ciel. Voyez son acte d'offrande à l'amour miséricordieux. Et encore cette parole à son « frère » missionaire: « Comment purifierait-Il dans le purgatoire les âmes consumées par l'amour divin? »

dre de la divine Bonté qui ne nous a créés que pour nous faire part de son bonheur. Aussi est-il normal, le temps de l'épreuve étant fini, de recevoir immédiatement la récompense. Si les cas en sont rares *en fait,* ils n'ont rien d'*extraordinaire en droit;* et, ainsi nous arrivons à cette conclusion que l'union transformante, ultime degré de la contemplation infuse, est le sommet du développement normal de la grâce sanctifiante (1).

---

(1) Voici les conclusions votées par le Congrès thérésien de Madrid, mars 1923:

1° La contemplation est comme l'arrosage qui fait croître les vertus et les fortifie; elles y obtiennent leur perfection dernière.

2° Dans ces vertus perfectionnées par le moyen de la contemplation, la grâce n'est plus seulement le principe surnaturel de nos bonnes actions, mais, totalement triomphante, elle imprime à ces mêmes actions sa propre modalité surhumaine.

3° C'est dans cet état de contemplation que disparaît complètement toute trace d'amour propre ou de vaine gloire.

4° C'est par la contemplation qu'on arrive à ce que, étant morts complètement à nous-mêmes, Jésus-Christ seul vive en nous.

III

Des dispositions à la Contemplation infuse

Mais, dira-t-on, si la contemplation infuse entre dans le développement normal de la charité, pourquoi si peu en sont-ils gratifiés, pourquoi moins encore encore parviennent-ils aux états les plus élevés de cette contemplation?

D'abord, il faut répondre que la contemplation infuse est le partage de beaucoup plus de chrétiens qu'on ne le pense ordinairement, et qu'une âme peut en atteindre les sommets sans que rien d'extraordinaire ne paraisse au dehors. Il faut bien cependant le reconnaître avec Sainte Thérèse et Saint Jean de la Croix, le nombre de ceux qui arrivent au mariage spirituel est très restreint, même dans les cloîtres où l'on se voue à la contemplation. En parlant de l'oraison de quiétude, la sainte Réformatrice dit: «Sur le grand nombre d'âmes qui arrivent jus-«que-là, *il y en a si peu qui passent outre com-«me elles le devraient*, qu'en vérité j'ai honte «de le dire. (*Vie*, ch. xv).

Et Saint Jean de la Croix, dans la *Nuit obscure*, L I, ch. IX, s'exprime ainsi: «Tous ceux qui «s'adonnent expressément à la vie spirituelle «ne sont pas conduits par Dieu jusqu'à la con-«templation parfaite, *pas même la moitié d'en-«tre eux n'y arrive;* le pourquoi? Dieu le sait «bien.» (1)

Notre-Seigneur ne l'avait-il pas dit déjà: «Combien la porte de la vie est étroite, combien «la voie qui y mène est resserrée et *qu'il y en «a peu* qui la trouvent!» (St Math. VII, 14).

La grande sainteté est rare. Pourquoi ?

En face de ce douloureux problème, inclinons-nous d'abord devant les décrets adorables de la prédestination en répétant la parole de Saint Paul: «Ce n'est au pouvoir ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de celui à qui Dieu fait miséricorde.» (*Rom.* IX, 16). Confessant avec Bossuet deux grâces,l'une (suffisante) qui laisse la volonté sans excuse devant Dieu, l'autre (efficace) qui ne lui permet pas de se glorifier elle-même», laissons à la sagesse devine les raisons de ses miséricordieuses

---

(1) Pour donner une traduction exacte de cette expression espagnole: « el se lo sabe » avec sa nuance, il faudrait paraphraser et dire: Dieu le sait bien, mais c'est son secret.

préférences — l'amour pur l'exige ainsi — et cherchons ce qui, du côté de l'homme, peut mettre obstacle au don de Dieu. S'il nous est impossible de l'acquérir, nous pouvons du moins nous y disposer.

Cette grâce de la contemplation infuse s'obtient, comme les autres grâces, par la prière: prière *humble, persévérante* et *confiante;* persévérante, parce que humble; elle ne croit jamais avoir assez supplié pour obtenir un bien d'une telle valeur; confiante parce qu'elle a les promesses de la vérité même: «Quelque chose que vous demander, croyez qu'il vous sera accordé, et il en sera ainsi.» (Joan. xv, 7).

Mais comment priera avec cette confiance et cette persévérance celui qui doute de la bonne volonté de Dieu à son endroit et s'imagine que c'est présomption que d'aspirer à cette contemplation? (1)

---

(1) Quelques-uns ont vu dans ce problème de la vie spirituelle si controversé de nos jours: Peut-on ou non aspirer à la contemplation infuse, une question oiseuse qui intéressait peu l'avancement des âmes. Mais selon nous, c'est une question capitale. Combien d'âmes n'avons-nous pas vues tristement arrêtées dans leur élan vers la perfection tel qu'un oiseau à qui on a coupé les ailes parce qu'on leur avait fait entendre que la contemplation infuse était un privilège auquel elles ne

Beaucoup d'âmes se privent des grâces de choix de Dieu parce qu'elles ne croient pas assez au « trop grand amour » dont parle Saint Paul. « *Si vous croyiez, il s'échapperait de votre sein des sources d'eau vive* », clamait Notre-Seigneur dans le temple à la fête des Tabernacles et l'Evangéliste d'ajouter: « *Il disait cela de l'Esprit qui devait leur être donné* ». (Jean VII, 37-39). L'Esprit avec ses dons: cette promesse se rapporte donc bien à notre contemplation infuse, fruit des dons. Il faut croire pour que ce don nous soit départi. «*Dilata os tuum et implebo illud.*» (Ps LXXX, 11). C'est notre manque de confiance en la bonté diffusive du bien suprême qui fait obstacle à son rayonnement sur nous. «On obtient de Dieu autant qu'on en espère », disait Saint Jean de la Croix.

On ne peut excéder en confiance. La pré-

---

pouvaient aspirer sans manquer d'humilité. Sans doute, l'amour désintéressé garderait toute sa générosité, alors même qu'il n'attendrait aucune récompense de son labeur; mais, n'exigeons pas au début de la carrière la pureté d'amour qui est le partage des parfaits. La magnanime Thérèse d'Avila, qui, certes, n'avait pas l'habitude de calculer avec le bon Dieu, s'exprime ainsi: « Etant donné notre nature, il nous est impossible, je crois, d'avoir le courage des grandes choses, si nous ne nous sentons pas en possession de la faveur de Dieu ». (*Vie,* c. x).

somption n'est pas un excès de confiance, c'est uniquement une confiance mal fondée, basée sur nos mérites au lieu d'être basée sur la miséricorde et les promesses du Dieu qui secourt: «*Deus auxilians.*»

La présomption serait aussi de demander sans remplir les conditions auxquelles Dieu veut nous accorder la grâce de la contemplation infuse. Examinons brièvement quelles sont ces conditions.

⁂

Les saints de tous les siècles, depuis les Pères du désert jusqu'à la suave petite sainte de Lisieux sont unanimes pour enseigner que «s'il y a si peu de contemplatifs, c'est qu'il y en a peu qui savent renoncer à toutes choses périssables» (*Imit.*, liv. III, ch. 31, v. 1). Cassien dit que la contemplation est donnée à l'homme *comme* en récompense «*quasi in præmio*» de ses longs efforts et de ses bonnes actions. (*Coll.* XIV, 9.)

Remarquons en passant qu'en ces quelques mots sont indiqués tout ensemble et la part de l'homme, et la gratuité du don de Dieu. « On l'acquiert du fruit de ses œuvres ». Il le répète dans ses Conférences sur tous les tons: «Le vrai, l'unique procédé pour parvenir à la contemplation, c'est la sainteté de la vie, c'est la

pureté du cœur (1). Vouloir tout de suite se lancer dans la contemplation avant de s'être corrigé de ses vices et de s'être fortifié dans les vertus, c'est faire fausse route.» (2)

Plus explicitement que l'auteur des *Conférences,* Saint Jean de la Croix développe cette doctrine du dépouillement universel nécessaire pour arriver à l'union divine. Voici le programme qu'il trace au début de la *Montée du Carmel à l'âme* désireuse d'en atteindre les sommets:

« Que l'âme se porte toujours (3): Non au plus facile, mais au plus difficile.

Non au plus savoureux, mais au plus insipide;

Non à ce qui plaît, mais à ce qui déplaît;

Non à ce qui est un sujet de consolation, mais plutôt de désolation;

---

(1) Cf. *La Doctrine spirituelle de Cassien,* par Dom Ménage (*Vie Spir.,* mai 1923).

(2) Il ne faudrait pourtant pas outrer cette doctrine: ascétique et mystique ne sont pas deux lignes mises bout à bout, elles se pénètrent et se fortifient mutuellement et continuellement jusqu'à la fin de la vie. Seulement, au commencement du voyage, c'est l'effort du rameur qui domine, vers la fin, c'est le souffle de l'Esprit-Saint qui gonfle la voile.

(3) Pour éviter toute la confusion qu'on remarque de suite cette expression: Que l'âme *se porte* toujours: Saint Jean de la Croix ne dit pas que

Non au repos, mais au travail;

Non à désirer le plus, mais le moins;

Non pas à ambitionner ce qu'il y a de plus élevé et de plus précieux, mais ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable;

---

l'âme doive *choisir* toujours ce qui est le plus difficile. Il faut bien se garder d'entendre matériellement la haute doctrine du Saint. Il s'agit dans cet austère programme d'une *disposition habituelle* à suivre, non la pente de la nature et de la concupiscence, mais l'attrait de la grâce. Saint Jean de la Croix était trop bon théologien pour mettre la perfection ailleurs que dans la charité. Le plus parfait n'est pas toujours, tant s'en faut, le plus pénible, le plus coûteux, mais bien ce qui est le plus conforme à la volonté de notre Père céleste, ce qui est accompli avec le plus d'amour. Telle âme s'approchera davantage de Dieu en jouissant en pur amour des biens créés qu'une autre en s'en privant par crainte servile, en mettant sa confiance dans ses œuvres et ses efforts. Il faudrait lire ce programme austère dans son cadre pour en comprendre la rigoureuse nécessité, la portée, et en même temps toute la suavité. Le saint que l'Eglise nous fait invoquer pour obtenir la perfection du renoncement et l'amour de la Croix. (Cf. : Oraison de S. Jean de la Croix au Missel, 24 novembre) est aussi celui que dans certaines régions de la France on honore comme le saint de la joie. Les deux choses s'allient parfaitement. Seule, l'âme qui, par une généreuse mortification est arrivée au parfait détachement, jouira de l'indifférence dominatrice sur tous les biens créés et entrera dans la liberté et la joie des enfants de Dieu, ou pour mieux dire, de Dieu même.

Non à vouloir quelque chose, mais à ne rien vouloir;

Non à rechercher le meilleur en toutes choses, mais le pire, désirant d'entrer pour l'amour de Jésus-Christ dans un total dénûment, une parfaite pauvreté d'esprit, et un renoncement absolu par rapport à tous ce qu'il y a dans le monde.» (Liv. I, ch. 13).

Et ce dépouillement ne doit pas seulement se pratiquer dans les choses sensibles et temporelles, il doit s'étendre encore aux choses spirituelles. «L'homme vraiment spirituel recherche en Dieu l'amertume et non les délices, il préfère la souffrance à la consolation, la privation de tout bien à la jouissance, les sècheresses et les afflictions aux douces communications du ciel, bien persuadé que c'est là suivre le Christ, et se renoncer soi-même. Agir différemment, c'est se rechercher soi-même en Dieu, c'est s'attacher aux présents et aux faveurs de Dieu, ce qui est diamétralement opposé à l'amour vrai. Chercher Dieu purement, c'est, non seulement se priver de tout plaisir, mais c'est encore se porter à choisir, pour l'amour du Christ, tout ce qu'il y a de moins attrayant, soit dans le service de Dieu, soit dans les communications avec le monde. Tel est vraiment l'amour divin.

«...Quel n'est pas mon désir de persuader aux

âmes spirituelles que cette voie divine ne consiste pas dans la multiplicité des considérations, des moyens ou des consolations, utiles cependant aux commençants. L'unique nécessaire est de savoir se renoncer sincèrement, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur et de se vouer pour le Christ à la souffrance et à l'anéantissement le plus complet. C'est là l'exercice par excellence, où tous les autres sont éminemment compris et dont on retire d'incalculables profits. Comme c'est la racine et le résumé des vertus, si on le néglige pour s'appliquer à d'autres pratiques, on prend l'accessoire pour le principal, et l'âme reste à peu près stationnaire, eût-elle d'ailleurs de très sublimes considérations et des communications fréquentes avec Dieu.» (*Montée*, liv. II, ch. 7).

Qu'on ne s'étonne pas d'un renoncement si rigoureux, d'une mortification si universelle; il s'agit de disposer l'âme à l'union transformante; or, c'est un principe de philosophie qu'une forme ne peut s'appliquer à un sujet sans en avoir auparavant expulsé la forme contraire, et tant que celle-ci demeure, elle est un obstacle à l'autre, précisément à cause de leur mutuelle incompatibilité.» (*Montée*, liv. II, ch. 7).

Il faut de toute nécessité faire le vide dans toutes nos facultés pour qu'elles puissent s'unir immédiatement à Dieu par la foi, l'espérance et

la charité : c'est là tout le fond de la doctrine de St Jean de la Croix, ce grand maître de la contemplation.

Il y a des âmes que cette doctrine rebute : Dieu n'est pas un tyran, c'est un Père. Oui, le plus tendre des Pères, infiniment miséricordieux et infiniment puissant. Mais, comme il ne peut dépendre de Dieu qu'un polygone devienne un cercle, il ne dépend pas davantage de lui de se communiquer pleinement à une âme qui n'est pas parfaitement purifiée. Il est vrai que Dieu peut la purifier en un instant par pure miséricorde, mais tant que cette purification n'est pas accomplie — et Dieu ne la fait pas ordinairement d'un seul coup, et jamais sans notre consentement libre — il est aussi impossible à cette âme de devenir déiforme qu'au polygone de devenir un cercle.

D'ailleurs, qu'on ne s'effraie pas de la difficulté de l'entreprise. « Appuyée sur la croix comme sur un bâton de voyage, l'âme monte aisément, et trouve de merveilleuses douceurs à l'ombre, même de la croix. *Mon joug*, est-il rapporté en saint Mathieu, *est doux, et mon fardeau est léger* (XI, 30). En effet, si l'homme s'assujettit généreusement à porter cette croix, et si sa volonté se détermine à choisir en toute rencontre, et à supporter avec une virile énergie tous les travaux pour Dieu, il y trou-

vera un véritable allégement et une suavité ineffable. Ainsi libre de tout désir frivole, il gravira rapidement les pentes escarpées de la montagne. Mais s'il prétend posséder et s'approprier les biens spirituels ou temporels, il n'atteindra jamais ses merveilleuses cîmes. (*Montée*, liv. II, ch. 6).

Chez Sainte Thérèse, même doctrine: Sa vie contemplative est à base de vie ascétique. Voici ce qu'elle écrit à ses filles dans *Le Chemin de la Perfection:* «C'est sur l'oraison que vous m'avez priée de vous dire quelque chose. Mais en retour de ce que je vous dirai, je vous demande de relire souvent avec une bonne volonté entière ce que je vous ai dit jusqu'ici et de le mettre en pratique. Cependant, avant de vous parler de ce qui est intérieur, c'est-à-dire de l'oraison, je vous indiquerai certaines choses bien nécessaires aux âmes qui prétendent marcher par ce chemin de l'oraison. Nécessaires, elles le sont à tel point, qu'en les observant, les âmes pourront, sans être grandes contemplatives déjà, se trouver très avancées dans le service du Seigneur, tandis que sans elles, il leur sera impossible d'être grandes contemplatives, et même, elles se tromperont singulièrement si elles croient l'être.» (Ch. IV). « Malgré une vocation si sainte, *il en est peu*

parmi nous qui se disposent comme elles le devraient pour mériter que le Seigneur leur découvre cette perle d'un si grand prix. A l'extérieur, j'en conviens, il n'y a rien à reprendre en notre conduite, mais nous sommes bien loin encore de ce degré de vertu que Dieu demande de nous pour nous accorder une si haute faveur. C'est pourquoi, mes filles, redoublons de soins pour avancer de plus en plus dans la perfection; et puisque nous pouvons en quelque manière jouir du Ciel sur la terre, conjurons instamment notre Epoux de nous assister de sa grâce, et de fortifier notre âme de telle sorte, que nous ne nous lassions point de travailler jusqu'à ce qu'enfin nous ayons trouvé ce trésor caché.» (*Chât.*, v^e^ D. ch. 1).

«...Nous sommes si avares, si peu empressées à faire à Dieu le don total de nous-mêmes que nous n'en finissons pas de nous mettre dans les dispositions voulues. Et cependant, Notre-Seigneur ne veut pas que nous entrions en jouissance d'un bien si précieux sans le payer un prix élevé. Je vois bien qu'il n'y a rien sur terre qui puisse l'acheter. Cependant, si nous faisions ce qui dépend de nous pour ne nous attacher à rien de terrestre, si notre conversation et nos pensées étaient dans le ciel, un tel trésor, j'en suis convaincue, nous serait très vite accordé. En un mot, *il faudrait nous dis-*

poser promptement et sans réserve comme l'ont fait plusieurs saints...

«...Plaisante manière de chercher l'amour de Dieu! Il nous le faut sur le champ et à pleines mains , comme l'on dit, mais à condition de garder nos affections... A mon avis, ce sont deux choses incompatibles... *Ainsi c'est parce que notre don n'est pas entier, que nous ne recevons pas d'un seul coup le trésor de l'amour divin.* Plaise au Seigneur de nous l'accorder du moins goutte à goutte, fut-ce au prix de toutes les tribulations du monde. » (*Vie,* c. XI).

Même la petite voie de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus toute parsemée de roses, n'est pas autre chose que cette voie du renoncement total. Pour elle, *jeter des fleurs,* c'est ne laisser échapper *aucun* petit sacrifice, *aucun* regard, *aucune parole...* » Elle avoue n'avoir rien refusé au bon Dieu depuis l'âge de trois ans. Le sourire qui voile son abnégation en fait l'héroïcité. Comme l'a si justement fait remarquer l'auteur de la brochure: *Un message de la petite Thérèse* (1), «*Jeter des fleurs* nous effraie moins que l'austère maxime: Pour arriver à aimer le tout, ne cherchez de satisfaction en rien », (*Montée,* liv. I, ch. 3). En

(1) P. Gabriel de Ste-Madeleine o. c. d. Courtrai.

pratique, les formules se recouvrent ». L'ange de Lisieux enseigne bien la même doctrine que son Père Jean de la Croix. La parole du Christ restera toujours vraie: «Celui qui veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.» (Marc, VIII, 34).

Mais encore une fois, nous ne saurions trop le redire: qu'on ne s'effraie pas. Il n'y a que les premiers pas qui coûtent. « J'ai toujours été frappée — dit la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus — de la louange adressée à Judith: Vous avez agi avec un courage viril et votre cœur s'est fortifié. D'abord, il faut agir avec courage, puis le cœur se fortifie et l'on marche de victoire en victoire.» Qu'on n'oublie pas, d'ailleurs, qu'avec cette contemplation, nous sommes sous le régime des dons et que celui de force nous soutiendra dans cette vie contre nature.

Aussi Sainte Thérèse veut-elle qu'on entre courageusement dans ce chemin spirituel. Elle nous assure que « notre Père céleste ne nous y laissera pas mourir de soif, et qu'il récompense dans la suite magnifiquement les efforts de notre persévérance. Tous les honneurs du monde ne sauraient payer, dit-elle, une seule de ces faveurs inestimables qui nous sont départies dans les dernières demeures du château. Mais,

ajoute-t-elle, aucune de ces âmes avides de consolations n'y aura accès.»

⁂

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'effort ascétique personnel réclamé à l'âme qui aspire à la Contemplation mystique ou qui marche déjà vers ses sommets. Il nous reste à parler de la passivité qu'elle doit avoir pour ne pas entraver l'œuvre de Dieu.

La sanctification d'une âme est avant tout l'œuvre de Dieu et tout spécialement — nous l'avons assez répété — la contemplation infuse est un pur don de Dieu. Tout ce que l'âme peut faire c'est de s'ouvrir par la foi et l'espérance, de faire en elle le vide par l'abnégation totale.

La part de l'âme dans la contemplation infuse est, à le bien entendre, une part négative: enlever ce qui peut faire obstacle au don de Dieu. C'est à l'Esprit-Saint, avec ses dons d'intelligence et de sagesse à fournir la part active. A cette partie essentielle, correspond la passivité du côté de l'âme.

Saint Jean de la Croix qui a traîté dans la *Montée du Carmel* surtout de la perfection «active» de l'âme, a traité dans la *Nuit Obscure*, comme personne avant lui ne l'avait encore fait et ne l'a fait depuis, de la purification «pas-

sive». Il enseigne à l'âme à se laisser purifier par Dieu et dans sa partie sensible — purification des sens — et dans sa partie intellectuelle — purification de l'Esprit. Et c'est ici que la plupart des âmes reculent et qu'il faut trouver l'explication du petit nombre de ceux qui arrivent à l'union transformante.

Quand il ne s'agit que de l'ascèse, de la pufication active de l'âme, on trouve d'ordinaire les âmes de bonne volonté pleines de générosité; mais quand il s'agit de pénétrer dans les purifications passives, l'âme qui ne comprend plus s'arrête et ordinairement refuse d'avancer.

Et pourtant, si Dieu n'intervient pas, la purification ne sera jamais entière et l'union ne pourra par conséquent se faire pleinement (1).

«C'est ici, nous dit Saint Jean de la Croix, le lieu d'indiquer *pourquoi si peu parviennent à cet état élevé*. Sachons-le bien, *la cause n'est pas que Dieu réserve seulement à quelques âmes pareille grandeur, il voudrait, au contraire que tous l'obtiennent. Mais il trouve peu de vases qui lui permettent une œuvre si digne et si sublime*. Les éprouve-t-il un peu? Il sent les

---

(1) Cf. *Nuit obscure, Liv. I, ch. II.*
La nuit du sens prépare l'entrée dans la voie illumi-
La nuit de l'esprit, dans la voie unitive. [*native.*

vases fragiles au point de fuir la peine, de se refuser à porter tant soit peu sècheresse et mortification, au lieu d'agir avec une pleine patience. Pour ce motif, Dieu, les trouvant sans force au temps de la première faveur faite pour les dégrossir, s'arrête et ne purifie pas, ne tire pas des poussières de la terre ces âmes qui auraient à présent besoin de plus de force et de constance encore.» (*Vive Flamme*, str. II, vers 5) (1).

Sainte Thérèse n'a pas parlé « ex professo » de ces purifications passives, mais, inlassablement elle dit à ses filles: « *Livrez-vous... Laissez faire Dieu...* J'ai la conviction qu'il y a bien des âmes que Notre-Seigneur éprouve de cette manière, et il en est peu je crois qui se disposent à jouir d'une telle faveur. Quand Notre-Seigneur l'accorde, et que l'âme de son côté fait ce qui est en son pouvoir, je suis persuadée *qu'Il ne cesse plus de l'enrichir qu'elle n'ait atteint un très haut degré de perfection.*

---

(1) Ce passage de la *Vive Flamme* vient préciser et expliciter le texte mystérieux de la *Nuit obscure* cité plus haut: « el por qui, *el se lo sabe* ». Dieu a révélé son secret à son humble serviteur. C'est parce que les âmes défaillent devant la Croix, qui les aurait conduites jusqu'au sommet de l'union, qu'il y en a si peu qui arrivent à ces bienheureuses âmes.

Mais si nous ne nous donnons pas à lui aussi pleinement qu'il se donne à nous, c'est déjà une grande indulgence de sa part de nous laisser dans l'oraison mentale. » (*Ch. de perf.*, ch. XVI). Notre-Seigneur ne se donne entièrement que lorsque nous nous donnons entièrement nous-mêmes. La chose est certaine et si je vous le répète si souvent c'est qu'elle est importante. Jusques là, *il n'opère pas en notre âme comme il y opèrerait si elle était à lui sans nulle réserve.* (Ch. XXVIII)... O mes sœurs, quel pouvoir a ce don s'il est accompli généreusement comme il doit l'être, il amène le Très-Haut *à ne faire qu'un* avec notre bassesse, et à *nous transformer en Lui.* En un mot, il unit la créature avec le Créateur! (Ch XXXII). Que votre volonté, ô Seigneur, s'accomplisse en moi. Et cela par toutes les voies et toutes les manières que vous voudrez; ô mon tendre Maître. Si vous trouvez bon que ce soit par des peines, fortifiez-moi et qu'elles arrivent!» (Ch. de perf., ch. XXXIII).

Elle savait bien, la grande sainte, que l'infiniment riche ne demande jamais que pour rendre au centuple, qu'il ne dépouille jamais que pour libérer, elle avait compris la parole de Jésus à la Samaritaine: « *Si vous saviez quel est Celui qui vous demande à boire, peut-être lui en auriez-vous demandé vous-même, et*

il vous aurait donné de l'eau vive. » (Joan. IV, 10).

A le bien entendre, rien n'est plus simple — je ne dis pas aisé — que de se disposer à la Contemplation mystique, que d'y progresser jusqu'au sommet. Se livrer à Celui qui nous aime et qui peut tout, s'abandonner.

Cependant, si l'ascension nous paraît trop rude, si les purifications passives nous épouvantent, faisons comme l'ange de Lisieux: « Je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection... Alors, j'ai demandé aux Livres Saints l'indication de « l'ascenseur », objet de mes désirs et j'ai lu ces paroles sorties de la bouche même de la Sagesse éternelle: « *Si quelqu'un est tout petit qu'il vienne à moi.* » (Prov. IX, 4). Je me suis donc approchée de Dieu, devinant que j'avais découvert ce que je cherchais. Voulant savoir ce qu'il ferait au tout petit, j'ai continué mes recherches, et voici ce que j'ai trouvé: *Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein et je vous balancerai sur mes genoux.* (Is. LXVI, 13).

Oh! jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses ne sont venues réjouir mon âme. L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'à vous, ce sont vos bras, ô Jésus! Pour cela, je n'ai pas be-

soin de grandir, il faut au contraire que je reste petite, que je le devienne de plus en plus.»

Et blottie dans les bras de Jésus, la timide enfant a traversé toutes les nuits sans angoisse, et elle est arrivée rapidement à l'union transformante. Dans les pages qu'elle nous a laissées, il n'est question ni de Contemplation acquise, ni de Contemplation infuse, pas même de contemplation tout court, mais elle dit **l'équivalent.**

Ecoutons — il vaut bien la peine d'écouter cette enfant que Dieu exalte par tant de prodiges: « La sainteté n'est pas dans telle ou telle pratique, elle consiste dans une *disposition qui nous rend humbles et petits entre les mains de Dieu, conscients de notre faiblesse et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père.* »

Ecoutons encore: « Mais *qu'il y en a peu* qui savent faire cela!... Il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force et voilà le difficile, car, le véritable pauvre d'esprit, où le trouvera-t-on? Il faut le chercher bien loin dit l'auteur de l'*Imitation*. Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais bien loin, c'est-à-dire dans la bassesse, dans le néant... Ah! restons bien loin de ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir, et Jésus viendra nous chercher, si loin

que nous soyons, il nous transformera en flammes d'amour. » (17 sept. 1896, lettre à sa sœur Marie).

Donc: humilité, confiance, générosité, abandon, pureté de cœur, voilà les dispositions requises pour recevoir le don de la Contemplation infuse. Qui ne peut les donner en quelque état de vie qu'il soit? Mais quand elles seront en nous par nos efforts soutenus de la grâce, nous devrons encore nous estimer des serviteurs inutiles, et attendre la contemplation mystique comme un don gratuit. (1). Le seul droit que nous puissions faire valoir pour réclamer ce don unique, c'est celui de notre pauvreté. « *Abyssus abyssum invocat* ». (Ps. XLI, 8).

---

(1) Conclusions sur les *dispositions* à la Contemplation, votées par le Congrès Thérésien de Madrid: 1° La contemplation est un don de Dieu, et c'est seulement à ce titre qu'on peut, par miséricorde y arriver.

2° Les dispositions à la Contemplation ne sont pas efficaces par elles-mêmes, mais en tant qu'elles écartent les obstacles et attirent la miséricorde de Dieu.

3° Les principales dispositions à la contemplation sont: le détachement de tout le créé ou pureté de l'âme, l'humilité, la vraie charité et la persévérance dans l'oraison.

4° Ces dispositions étant accessibles à tous les états de vie, dans tous il peut y avoir des âmes contemplatives.

IV

Des principes nécessaires à la direction des âmes contemplatives

Nous avons vu que l'âme peut par le détachement et l'abnégation, se disposer à recevoir le don de la contemplation. Mais la générosité dans le don complet de soi — *condition indispensable* — n'est pas toujours suffisante pour avancer et arriver au terme de ce chemin spirituel. Bien des âmes s'attardent et se découragent, faute d'une direction appropriée à leur état. « Trois sortes d'aveugles peuvent écarter l'âme du droit chemin », nous dit saint Jean de la Croix: «le directeur spirituel, le malin esprit et l'âme elle-même» (1). Si le directeur est homme de doctrine et d'expérience, il ne permettra pas à l'esprit de ténèbres, transfiguré en ange de lumière, de séduire la

(1) *Vive flamme*, 3e str.

pauvre âme, et il apprendra à celle-ci la grande science de la contemplation infuse: soutenir Dieu (*divina patiens*).

Peu de prêtres, peut-être, comprennent leur devoir vis-à-vis des âmes qui tendent à la perfection: leur zèle va de préférence aux brebis égarées et se désintéresse facilement de l'avancement des autres dans la charité. Cependant « le plus petit mouvement de pur amour a plus de prix aux yeux de Dieu et est plus profitable à l'Eglise que toutes les autres œuvres réunies ensemble (2). » Contribuer à faire un saint, c'est assurer par là même le salut de milliers d'âmes. N'a-t-on pas dit qu'une sainte Thérèse a converti, par ses oraisons, plus d'infidèles qu'un saint FrançoisXavier par ses prédications? « Celui, dit cette grande sainte, qui fait de généreux efforts pour atteindre, avec l'aide de Dieu, la cîme de la perfection, j'en suis persuadée, ne va jamais seul au ciel: il y mène à sa suite une troupe nombreuse (1). » La vie de l'admirable Réformatrice du Carmel fait ressortir d'une manière frappante la part de responsabilité qui incombe aux prêtres dans la sanctification des âmes. Si elle se débattit

---

(2) S. Jean de la Croix, *Cant.*, str. XXIX.
(1) *Vie*, chap. XI.

longtemps dans les sentiers de la médiocrité. c'est qu'elle ne trouva pas un guide qui lui fit prendre son essor vers la perfection (2); si elle souffrit de peines si cruelles dans la voie illuminative, c'est que des « demi-savants » incapables de reconnaître l'action du divin Esprit qui la poussait vers les sommets, « la tenaient au collier (3) »; si enfin elle répondit si magnifiquement aux avances du Seigneur, c'est qu'elle rencontra un saint François de Borgia, un saint Pierre d'Alcantara, un Père Bânes surtout. Elle aimait tant les savants, la grande contemplative! « Les grands théologiens, même dépourvus de l'expérience personnelle de ces faveurs, ont un je ne sais quoi qui leur est propre. Dieu les destinant à éclairer son Eglise, il suffit qu'on leur propose une vérité pour qu'ils reçoivent une lumière qui les porte à l'admettre... J'ai de ceci une très grande expérience. Je connais aussi ces demi-docteurs toujours ombrageux, ils m'ont coûté assez cher (4). » Un peu plus loin elle dit encore: « Il sera bon dans les commencements d'en parler sous le secret de la confession à un homme éminent en doctrine, car c'est des

(2) Cf. *Vie*, ch. IV, V, VII, XXIII.
(3) *Vie*, ch. XXIX; *Chât.* V^e^ D., VI^e^ D.
(4) *Château*, V^e^ D., ch. I.

docteurs que doit nous venir la lumière, ou bien à un homme très avancé en spiritualité, si l'on peut le rencontrer. A supposer que la spiritualité ne soit que médiocre, choisissons de préférence un grand théologien... Je vous conseille de vous adresser à un grand théologien qui soit en même temps, s'il est possible, versé dans la spiritualité... » (6e D., ch. III).

Cette divine science ne s'acquiert pas en une leçon. Demandons du moins à saint Jean de la Croix — grand saint et grand théologien — un fil conducteur qui empêche le maître spirituel de s'égarer dans les mille sentiers des voies mystiques où il devra suivre son disciple.

Tout l'enseignement de ce saint se rapporte à ces deux chefs:

1° libérer l'âme de tout désir, de toute attache, de toute préoccupation pour ce qui est extraordinaire dans la contemplation, même pour tout ce qui est lumières distinctes dans l'illumination des dons d'intelligence et de sagesse;

2° concentrer toute son estime, tout son désir, tous ses soins pour ce qui est de l'essence de cette contemplation, je veux dire cette connaissance générale, confuse et amoureuse, en laquelle doit se consommer l'union de l'âme avec Dieu.

Pour cela, le directeur devra avoir toujours

présente à l'esprit cette distance incommensurable, je dirais volontiers infinie, qui sépare le surnaturel essentiel (*quoad substantiam*) du préternaturel (*supernaturale quoad modum tantum*), et ne jamais perdre de vue ce grand principe: seules les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité peuvent être moyens immédiats d'union, car, seules, elles ont pour objet premier Dieu dans sa vie intime. Mais il nous faut entrer dans quelques développements.

Saint Jean de la Croix insiste beaucoup sur les dommages qu'apporte à l'âme un directeur qui a de l'attrait pour les visions, les révélations et autres charismes: « C'est chose difficile de faire comprendre à quel point l'esprit « du maître influe en secret sur celui du disciple, tellement qu'on ne peut parler de l'un « sans faire connaître l'autre. Si le père spirituel a du faible pour les révélations, s'y « complaît et y attache une grande importance, « il ne manquera pas d'imprimer involontairement ce même attrait dans l'esprit de son « fils spirituel, si toutefois celui-ci n'est pas « plus avancé que son maître. Dans ce cas même, la persévérance sous une semblable direction apporterait de graves préjudices à son « avancement. En effet, de cette forte inclination du père spirituel pour les visions, résul-

« tera une certaine complaisance dont il don-
« nera des signes manifestes s'il n'a pas assez
« de circonspection pour dissimuler ses senti-
« ments... Il entrera donc en conférence sur ce
« point avec son disciple, et le principal sujet
« de leurs discours portera sur ces visions; il
« lui tracera des règles pour discerner en elles
« le vrai du faux. A la vérité, il est important
« au directeur de posséder cette science, mais
« il n'est pas à propos d'imposer au disciple cet-
« te recherche et ce soin, ni de l'exposer au
« péril qui en résulte, si ce n'est en quelque
« nécessité urgente. En les laissant passer sans
« affecter d'y prendre garde, tout danger cesse
« et le devoir est accompli.

« Signalons un autre abus. Lorsque ces di-
« recteurs voient une âme enrichie des faveurs
« divines, ils font instance auprès d'elle pour
« obtenir par son entremise la révélation de
« telle ou telle chose, qui les concerne eux ou
« d'autres; et ces bonnes âmes leur obéissent,
« pensant qu'il est permis de chercher ainsi à
« connaître ces choses. Parce que Dieu dai-
« gne parfois, quand bon lui semble, et pour
« des motifs qui lui sont connus, révéler des
« connaissances surnaturelles, ils se croient
« autorisés à désirer cette révélation et même à
« la solliciter. Si Dieu, acquiesçant à leur sup-
« plique, répond à leur question, ils devien-

« nent plus audacieux à l'avenir; ils s'illusion-
« nent et jugent que Dieu a pour agréable ce
« mode de communication; mais en vérité cet-
« te manière d'agir déplaît souverainement à
« la divine Majesté ». (*Montée*, l. II, ch. XVII). Plus explicitement il dit ailleurs: « L'âme qui
« veut avoir des révélations, pèche au moins
« véniellement; celui qui la pousse à ce désir
« ou qui y consent, pèche de même, quelque
« parfait que soit le but qu'il se propose ». (*Avis* 109).

Et voici la raison qu'il en donne: « L'âme
« assez téméraire pour prétendre de nos jours
« interroger Dieu, et en obtenir des visions ou
« des révélations, lui ferait, ce me semble, une
« grave injure, parce qu'en le faisant elle
« montrerait qu'elle ne se contente pas exclu-
« sivement du Christ. Dieu pourrait lui ré-
« pondre: *Celui-ci est mon Fils bien-aimé dans*
« *lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-*
« *le* (Matth., XVII, 5), c'est-à-dire: Je vous ai
« envoyé tous les biens par le Verbe, mon
« Fils; fixez les yeux sur lui seul, en lui je
« vous ai révélé toutes choses, vous trouverez
« en lui plus que vous ne sauriez désirer ni
« demander. Vous souhaitez des paroles, des
« révélations ou des visions qui ne sont que
« des fragments de la vérité, et vous en trou-
« verez la manifestation totale en Jésus. Il est

« toute ma parole, toute ma réponse, il est « toute ma vision, toute ma révélation. En « vous le donnant pour frère, pour maître, « pour compagnon, j'ai répondu à vos deman- « des et je vous ai tout révélé. Au Thabor, mon « Esprit s'est reposé sur lui et j'ai dit: *Celui « ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis « toutes mes complaisances, écoutez-le.* Gar- « dez-vous donc de chercher de nouvelles doc- « trines, ou de solliciter d'autres réponses. Si « je parlais autrefois, c'était pour promettre le « Christ; si mes serviteurs m'interrogeaient, « leurs demandes se rattachaient à l'attente et « à l'espérance du Christ. C'est ce que démon- « tre l'enseignement des Evangélistes et des « Apôtres.

« Vouloir actuellement m'interroger et re- « cevoir mes réponses, ce serait se déclarer peu « satisfait du Christ, et offenser gravement « mon Fils bien-aimé. Cette source féconde de « tous biens comblera tous vos désirs; venez « vous y désaltérer, en elle vous puiserez tou- « tes les grâces des révélations et de plus nom- « breuses encore. En effet, désirez-vous une « parole de consolation? Regardez mon fils « obéissant et triste jusqu'à la mort, par amour « pour moi, et vous verrez combien de réponses « consolantes il vous adressera. Voulez-vous « connaître l'explication des choses cachées et

« les mystères des événements futurs? Jetez « les yeux sur lui, vous y découvrirez les se- « crets mystérieux de la sagesse divine, selon « le témoignage de l'Apôtre: *En lui sont ren- « fermés tous les trésors de la sagesse et de « science de Dieu* (Coloss., II, 3). Ces trésors « de sagesse seront pour vous beaucoup plus « admirables, plus savoureux et plus profita- « bles que tous les objets de vos propres dé- « sirs. Le même Apôtre se glorifie de posséder « cette unique science: *Je n'ai point fait pro- « fession de savoir parmi vous autre chose que « Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié* (I Cor., « II,2). Enfin si vous voulez avoir des visions « ou des révélations divines et même corporel- « relles, contemplez son Humanité sainte, et « vous serez ravis des merveilles qui vous sont « manifestées. Saint Paul n'a-t-il pas dit: *C'est « en lui que la plénitude de la Divinité habite « corporellement?* » (Coloss., II, 9) (1).

Cette fermeté de foi dans le maître spirituel rendra circonspect le disciple. Cependant il ne faudrait pas tomber dans l'écueil opposé et rendre difficile aux âmes humbles et timides l'ouverture d'âme, à laquelle elles sont obligées en semblables matières. Saint Jean de la

---

(1) *Montée du Carmel*, I. II, ch. 22.

Croix a bien soin d'ajouter un peu plus loin: « Si nous avons tant appuyé sur la nécessité « de rejeter ces visions et ces révélations, si « nous avons insisté pour recommander aux « confesseurs de ne pas encourager les âmes « à ces sortes d'entretiens, ce n'est cependant « pas que les maîtres spirituels soient obli- « gés de leur témoigner du dégoût et du mé- « pris, au point de leur donner occasion de « se tenir trop sur la réserve, et de leur en- « lever le courage de les manifester. En fer- « mant la porte à leurs libres aveux, ils les « « exposent à une foule de dangers. D'ail- « leurs, ces grâces sont un moyen; or, puis- « que c'est un moyen et une voie par où Dieu « conduit ces âmes, il ne convient pas de les « mépriser, et il n'y a pas lieu de s'en effrayer, « encore moins de s'en scandaliser. Mais il « faut procéder avec beaucoup de douceur, « de bonté, de paix et encourager les âmes « en leur donnant la facilité de s'exprimer ou- « vertement, au besoin même on devra le « leur enjoindre. En effet, les âmes éprouvent « parfois une difficulté si grande à faire ces « déclarations, que pour les y amener, il ne « faut rien négliger. On doit ensuite les diri- « ger dans la voie sûre de la foi, leur ensei- « gner à détourner les yeux de tous ces dons « surnaturels, et les exhorter à s'en dégager

« d'esprit et de cœur, afin de prendre un libre « essor vers les sommets de la perfection. On « devra enfin les convaincre qu'une seule ac- « tion, ou un seul acte de volonté fait par amour, « a plus de valeur devant Dieu que toutes les « visions et les révélations célestes, et que « beaucoup d'âmes, sans être enrichies de « semblables faveurs, sont, sans contredit, in- « finiment plus avancées que d'autres qui les « ont reçues à profusion. » (*Montée*, l. II, ch. XXII.). Quand même nous verrions ces âmes accomplir des miracles, nous ne devrions pas encore nous départir de notre sage réserve, nous rappelant la parole de saint Paul : «*Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et que je possèderais toute science; quand j'aurais même toute la foi, jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien* » (I Cor., XIII, 1-2).

Parmi les sages conseils que vient de donner saint Jean de la Croix, il en est un qui a besoin d'être souligné et un peu expliqué. Il n'est pas à propos, dit-il, de faire faire à l'âme qui marche par des voies extraordinaires, le discernement des faveurs qu'elle croit recevoir. Il y aurait là pour elle un danger et une

perte de temps. Alors, devra-t-elle se conduire de la même façon pour toutes indistinctement, quelle qu'en soit l'origine? Oui. Ne rien désirer, recevoir tout simplement ce qui se présente, sans s'y arrêter aucunement — et tout est fait, tout danger est écarté. Désirer des visions célestes pour le bien qu'elles produisent serait infailliblement ouvrir son imagination à l'influence du démon. Si Dieu veut en gratifier une âme, il les lui donnera sans qu'elle les ait désirées, et elles produiront leur plein effet sans son concours actif. Voici comment s'exprime à ce sujet saint Jean de la Croix: « Règle générale: il faut toujours re-« jeter ces représentations et ces sentiments; « supposé même qu'ils viennent de Dieu, l'â-« me ne l'offensera pas en agissant de la sorte, « et ne laissera pas de recevoir l'effet et les « fruits dont Dieu veut la gratifier par ces se-« cours. En voici la raison: dans les visions « corporelles et dans les impressions sensibles, « ou même dans des communications plus inté-« rieures, si elles sont l'œuvre du Très-Haut, « elles produisent instantanément leur effet « dans l'esprit, sans donner à l'âme le temps « de délibérer pour savoir si elle doit les ac-« cepter ou les rejeter. Comme Dieu opère ces « choses surnaturellement, sans le consours et « les efforts de l'âme, ainsi, *sans sa coopération*,

« il produit l'effet qu'il veut dans l'esprit; il « n'est pas loisible à la volonté d'accepter ou « de refuser cette opération, ni même de l'en- « traver. En vain, un homme dépouillé de ses « vêtements voudrait-il se soustraire à la dou- « leur d'une brûlure, si on jetait du feu sur « sur son corps, cet élément produirait forcé- « ment son action. Ainsi en est-il des visions « et des représentations véritables. »

Puis il énumère six dommages qui se produiraient si l'âme ne recevait pas ces faveurs extraordinaires avec un parfait dégagement. Il conclut: « C'est pourquoi il est sage de fer- « mer l'entrée de notre âme à toutes ces vi- « sions par une crainte salutaire. En repous- « sant les mauvaises, on évite les tromperies « infernales; et à l'égard des bonnes, on sur- « monte l'obstacle à la vie de la foi dont l'esprit recueille alors tous les fruits. Dieu en- « lève ces grâces aux âmes qui s'y attachent « avec un sentiment de propriété et n'en tirent « pas de profit; en même temps, le démon ex- « ploite cette disposition et multiplie les sien- « nes, l'âme lui en donnant l'occasion et la « facilité. Au contraire, l'âme pratique-t-elle « sous ce rapport l'abnégation et le véritable « dépouillement, le démon cesse d'agir à la « vue de l'inutilité de ses efforts, et Dieu aug- « mente ses faveurs dans ce cœur humble et dé-

« gagé; il l'élève et l'initie à de grandes cho-
« ses, comme le serviteur qui fut trouvé fidèle
« dans les petites (*Matth.*, XXV, 21). Si la fidé-
« lité de l'âme est soutenue, le Seigneur ne
« laissera pas tarir la source de ses grâces, il
« conduira ainsi peu à peu jusqu'à l'union et la
« transformation divine. » (*Montée*, l. II, ch. I.).

⁂

Toutes ces précautions étant prises, occupons-nous maintenant de cette perle précieuse qui est l'assence de la contemplation; elle est si cachée, si mystérieuse que seul l'Esprit qui la produit en peut aussi donner l'intelligence. Il appartient au directeur de la découvrir au plus profond de la mer. Car, bien souvent, c'est sous les flots amers de la tribulation qu'elle se cache. Quelquefois pourtant, dès qu'elle apparaît, elle jette un vif éclat et l'âme ne peut douter qu'elle ne se trouve en face d'un trésor d'un grand prix. Sainte Thérèse, qui nous a surtout décrit les formes savoureuses et lumineuses de la contemplation, s'exprime ainsi:

« Le Seigneur veut alors, dans sa munificen-
« ce, faire comprendre à cette âme qu'il est tout
« près d'elle, si près qu'elle n'a plus besoin de
« lui envoyer de messagers. Elle peut lui par-
« ler elle-même et sans élever la voix, car, à

« cause de sa proximité, il la comprend au seul « mouvement des lèvres.

« Ce que je dis ici semblera peut-être étran- « ge puisque, nous le savons très bien, Dieu est « toujours avec nous, nous entend toujours. Sur « ce point, aucun doute n'est possible. Mais ici « ce divin Monarque, notre Maître, veut que « nous nous rendions compte qu'il nous entend, « que nous éprouvions les effets de sa présen- « ce. Il lui plaît d'agir dans notre âme d'une « manière spéciale, en la remplissant d'une très « vive jouissance intérieure et extérieure, et en lui faisant comprendre, ainsi que je l'ai dit « déjà, toute la différence qui existe entre les « contentements d'ici-bas et cette satisfaction, « ce plaisir, qui semble combler en elle le vide « creusé par le péché. C'est au plus intime d'elle- « même que réside cette jouissance. D'où et « comment l'a-t-elle reçue? C'est ce qu'elle « ignore. Souvent même, elle ne sait ce qu'elle « doit faire, désirer et demander. Il lui sem- « ble avoir trouvé tous les biens à la fois, mais « elle ignore ce qu'elle a trouvé, et moi-mê- « me je ne sais comment en donner l'idée... » (*Vie*, ch. XIV).

« Dans les temps où elle est favorisée de « cette quiétude, l'âme n'a qu'une chose à « faire: se comporter doucement et sans bruit. « J'appelle bruit, produire avec l'entendement

« quantité de paroles et de considérations... « Quelques menues pailles jetées avec humi- « lité — si même on peut donner le nom de « paille à ce qui vient de nous — feront ici bien « mieux l'affaire qu'une grande quantité de « bûches et contribueront davantage à faire « prendre le feu. Par bûches, j'entends ces rai- « sonnements qui nous paraissent si doctes, et « qui, dans l'espace d'un *Credo*, auront étouffé « l'étincelle... Il faut laisser l'âme se reposer « auprès de celui qui est son véritable re- « pos... Souvent, tandis qu'elle sera dans ce « repos et cette union de la volonté, l'entende- « ment se trouvera dans un égarement com- « plet. La volonté voudra peut-être lui faire « partager sa jouissance et s'efforcera de le « ramener; elle fera bien mieux de l'abandonner « que de se mettre à sa poursuite. Qu'elle reste « à jouir de la faveur qui lui est accordée, « comme une sage abeille au fond de sa re- « traite. Si, au lieu d'entrer dans la ruche, les « abeilles s'en allaient toutes à la recherche « les unes des autres, comment se ferait le « miel? » (*Vie*, ch. xv.)

Le témoignage de sainte Thérèse est clair; dans l'oraison de quiétude la passivité des facultés n'est pas complète, la volonté seule est captive; il peut y avoir encore bien des dis-

tractions et il ne faut pas s'en mettre en peine, si l'on ne veut pas tout perdre.

C'est d'une contemplation déjà plus profonde que saint Jean de la Croix nous parle dans ce passage de la *Montée du Carmel:* « Cette divine lumière investit l'âme avec tant « de force, que celle-ci ne fait attention ni aux « ténèbres, ni à la lumière; elle demeure ainsi « dans un profond oubli de toutes choses, ne « sachant pas où elle est, ni ce qui s'est passé « dans cette opération. De longues heures « s'écoulent en cet état, et ne paraissent qu'un « instant à l'âme lorsqu'elle revient à elle-même. Le temps suit son cours, sans que l'âme « captivée dans l'oraison s'en aperçoive. La « cause de cet oubli du temps est la pureté « et la simplicité de cette connaissance qui « envahit l'âme et la simplifie en la dégageant « de toutes les conceptions sensibles et des « formes imaginaires dont elle se servait autrefois pour agir. Il est dit de cette courte « oraison qu'*elle pénètre les cieux.* Elle est « courte, parce que la notion du temps y « échappe; elle pénètre les cieux, parce qu'elle « unit à Dieu par une connaissance sublime, « dont les effets intérieurs restent gravés dans « l'âme à son insu » (l. II, ch. XIV).

Mais la quiétude n'a pas toujours cette forme savoureuse et absorbante. Peu d'âmes sont

assez pures pour entrer d'emblée dans cette oraison si simple qui participe déjà en quelque sorte au *nunc stans* de l'éternelle vision. La contemplation infuse débute ordinairement dans l'aridité. Il ne faut pas s'en étonner. La lumière infuse de contemplation est béatifiante en elle-même, évidemment; mais en tombant sur des yeux encore faibles et malades, il est tout naturel qu'elle les blesse. L'amour infus de cette contemplation est une manne délicieuse qui a le goût de la vie éternelle, mais ceux-là seuls peuvent en savourer la délicatesse qui ont perdu tout à fait le goût des viandes et des oignons d'Egypte. C'est un feu dévorant, celui-là même qui brûle au sein de la Trinité Sainte; mais avant d'embraser l'âme, il devra la purifier: telle la flamme, sur une bûche de bois vert, avant de l'embraser doit la dessécher au milieu des crépitements et d'une aveuglante fumée. Il est donc normal qu'au début, avant qu'elle ait produit son œuvre de purification, la contemplation infuse n'apporte que souffrances aux sens et à l'esprit. Mais si l'âme savait le prix de ces souffrances et l'excellence des biens qu'elles apportent, si elle savait reconnaître la main qui la façonne, elle préférerait mille fois cette sécheresse et cette obscurité non seulement à toutes les consolations de la terre, mais à toutes les consola-

tions sensibles de la méditation ordinaire et à toutes les grâces *gratis datae*.

Pour mieux apprécier l'excellence de cette connaissance générale et amoureuse qui est alors départie à l'âme comme à son insu et en laquelle doit se consommer l'union de l'âme avec Dieu, revenons un peu sur nos pas.

Si nous avons interdit aux âmes favorisées de charismes de désirer ces faveurs célestes, ce n'est pas — j'espère qu'on l'a compris, autrement on n'aurait rien compris à la ligne de conduite que nous avons proposée aux directeurs de ces âmes — ce n'est pas pour limiter notre espérance et les munificences de Dieu à notre endroit; tout au contraire, c'est pour ne pas restreindre le don de Dieu à la mesure de nos facultés bornées. Quand saint Jean de la Croix étudie dans la *Montée du Carmel* les différentes espèces de visions, il réprouve impitoyablement le désir de celles qui nous viennent par les sens ou qui s'impriment surnaturellement dans notre imagination: avec une rigoureuse logique, il trouve qu'elles ne sauraient nous donner qu'une notion très indigne de Dieu. Quand il arrive aux visions intellectuelles — les plus nobles et les plus délicates, où l'action du démon ne saurait s'immiscer, — il veut encore que nous dépassions celles qui ont pour objet les créatures, comme

seraient celles des anges, car elles n'ont aucune proportion essentielle avec Dieu; elles ne peuvent donc, tout excellentes et sublimes soient-elles, servir de moyen immédiat à l'union divine (cf. *Montée*, l. II, ch. XXIV). Une seule vision, celle de l'essence divine, serait digne de fixer notre attention et d'arrêter notre amour. Mais nul ne peut voir Dieu sans mourir. Cette vision est réservée aux bienheureux du ciel et, par miracle, à quelques très rares privilégiés: un Moïse, un saint Paul, et encore d'une manière transitoire. Ce serait présomption insupportable d'y aspirer. Notre intelligence devra-t-elle donc se résigner à ne pas atteindre Dieu en lui-même ici-bas? Rassurons-nous, Dieu ne se montrera pas *sicuti est*, mais dans la nuée de la foi. Il touchera l'âme aux profondeurs de son être, là où les facultés ont leur racine, dans ce que Tauler appelle le *mens*. Sans nul intermédiaire de figures et d'images, par la seule effusion des dons d'intelligence et de sagesse, il se rendra quasi expérimentalement présent à l'âme: *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui* (Joan., XIV, 21). «Ces mystérieuses touches sont propres à l'état d'union, dit saint Jean de la Croix, c'est déjà l'union. » A leur égard, il ne conseille plus à l'âme de se conduire « néga-

tivement »; qu'elle les accepte, au contraire, avec toute l'énergie de son amour. « C'est Dieu lui-même que l'âme reçoit et qu'elle goûte, mais non sans doute avec la plénitude et l'évidence de la claire vision béatifique. » (*Monté*, l. II, ch. xxvi).

« Quelques-unes de ces connaissances et de « ces touches, par lesquelles Dieu atteint la « substance de l'âme, l'enrichissent merveilleu- « sement. Il suffit d'une seule d'entre elles « pour enlever tout d'un coup à l'âme cer- « taines imperfections, dont elle n'avait pas su « se défaire durant le cours de sa vie, et, de « plus, pour la laisser ornée de vertus et com- « blée de dons naturels. Une de ces consola- « tions si enivrantes pourra à elle seule récom- « penser surabomdamment l'âme de tous les « travaux soufferts pendant sa vie, fussent-ils « sans nombre. Alors, investie d'un courage in- « vincible et d'un désir passionné de pâtir pour « son Dieu, l'âme est en proie à un tourment « étrange: celui de ne pas souffrir davantage. « Aucune comparaison, aucune conception na- « turelle ne sauraient atteindre à ces notions « lumineuses, supérieures à tout, et que Dieu « seul produit en l'âme en dehors de sa coo- « pération...

« Elles n'ont pas toutes cependant la même « efficacité, et n'engendrent pas les mêmes

« sentiments, car bien souvent ces touches « sont très faibles. Mais, si faibles qu'elles « soient, une seule est plus précieuse que la « multiplicité des considérations sur les créatures et sur les œuvres du Tout-Puissant. Ces « connaissances sont données à l'âme à l'improviste et sans sa délibération, elle n'a que « faire d'y aspirer; qu'elle se borne à se tenir « humble et résignée à leur égard, et Dieu fera « son œuvre quand et comme il le voudra. » (*Montée*, l. II, ch. XXVI).

O âmes qui cherchez Dieu avec un amour plein d'anxiété et qui vous désolez parce que vous ne pouvez plus faire usage comme autrefois du raisonnement et de l'imagination dans votre oraison, voilà ce que Dieu veut vous donner si vous vous résignez à le laisser faire. Cette contemplation, si sublime qu'elle dépasse toute vision et révélation, n'est pas d'autre nature que celle où Dieu vous a fait entrer en vous ôtant la faculté de discourir avec l'entendement. Quoique vous ne ressentiez que sècheresse et obscurité, vous marchez certainement vers la lumière de vie. Au lieu de vous désoler de vos impuissances, remettez toutes vos facultés à celui qui veut les gouverner désormais. Ne savez-vous pas que vous possédez l'auteur des sept dons, et que ce divin Esprit, veut vous mouvoir en tout, être la

prière de votre âme, sa connaissance et son amour?

« Combien y en a-t-il qui commencent à « marcher dans le chemin de la vertu, et qui, « au moment où Notre-Seigneur veut les faire « entrer dans la nuit obscure pour les élever « jusqu'à l'union divine, s'arrêtent court, soit « qu'elles redoutent de se laisser introduire « dans cette voie, soit qu'elles manquent d'un « guide assez éclairé et assez habile pour les « faire arriver au sommet de la perfection! « Quels regrets de voir un si grand nombre « d'âmes, douées par le Seigneur des talents « et des grâces nécessaires pour avancer dans « sa lumière, et qui, si elles voulaient rani- « mer leur courage, parviendraient à cet état « sublime, de les voir, dis-je, se traîner dans « leurs rapports avec Dieu par des sentiers « vulgaires! » (*Montée,* Prologue).

Quand nous, prêtres, nous rencontrons une de ces âmes détachées du monde, avides de perfection, qui n'éprouvent plus que dégoût et impossibilité à méditer, poussons-la hardiment dans cette voie de contemplation où Dieu l'appelle (1). Interdisons-lui de faire effort

(1) Lire attentivement dans la *Montée du Carmel,* l. III, ch. XIII et XIV, et dans la *Nuit obscure,* l. II, ch. IX, les pages où saint Jean de la Croix

pour revenir à son ancienne méthode et même pour produire des actes distincts autres que ceux qui se présenteront tout naturellement sous l'influx des dons du Saint-Esprit. Prenons sans crainte la responsabilité de ce qu'elle estime une perte de temps et de la paresse.

« Cette âme avance beaucoup plus vite que « si elle marchait elle-même, encore qu'elle ne « le sente pas, parce que Dieu la porte entre « ses bras, si bien qu'elle gagne du terrain « sans éprouver la fatigue de la route. Bien « qu'elle soit tentée de se croire inactive, elle « agit néanmoins beaucoup plus réellement que « si elle travaillait par elle-même, parce que « c'est Dieu même qui agit alors en elle.

---

traite des trois signes qu'il exige pour permettre aux âmes de quitter la méditation. De même qu'il est expédient de laisser le travail de la méditation en temps opportun, au risque d'entraver la voie de l'union, autant il est également indispensable de ne pas la quitter avant le temps voulu par l'Esprit de Dieu et d'y revenir à propos sous peine de tomber dans un semi-quiétisme et de perdre du temps. Ces signes sont au nombre de trois :

Le premier consiste à ne plus éprouver de goût ni de consolation dans la méditation ;

Le deuxième à n'en pas trouver davantage dans les créatures ;

Le troisième est un souvenir habituel de Dieu accompagné d'anxiété et d'une douloureuse sollicitude.

« Qu'elle ne s'en aperçoive pas, rien de plus « simple, puisque les sens ne peuvent s'élever « jusqu'à la hauteur des opérations divines « dans l'âme. Dieu agit, en effet, dans ce si- « lence mystérieux, où, comme l'a dit l'Esprit- « Saint, l'on entend les paroles de la Sagesse « éternelle (Ecclés., IX, 17). L'âme n'a donc « qu'une chose à faire, c'est de se remettre « entre les mains de Dieu et de s'abandonner « à sa conduite paternelle avec une entière « confiance.

« La moindre des merveilles de grâce que « Dieu opère dans l'âme par cette solitude sur- « naturelle et ce repos tout divin est un bien « d'un prix inestimable, infiniment plus pré- « cieux que l'âme et son directeur ne le peu- « vent comprendre; et toutefois, bien qu'ils ne « puissent alors s'en faire une idée exacte, le « temps viendra où les effets, se montrant au « grand jour, leur révéleront la vérité tout en- « tière. Mais qui pourrait dire avec quelle dé- « plorable facilité ce monde de merveilles « peut être ou étrangement bouleversé ou mê- « me complètement paralysé? Il suffit pour « cela de la moindre opération de l'âme qui « s'avisera d'appliquer ses sens ou ses appé- « tits à la poursuite de quelque connaissance « distincte ou de quelque consolation sensible.

« Que l'on se figure ce qui arriverait si une

« main complètement étrangère aux lois de la
« la peinture s'avisait de retoucher un portrait
« de grand maître, chef-d'œuvre de l'art, avec
« les plus grossières couleurs, à tort et à tra-
« vers, sans goût et sans harmonie. Mieux
« vaudrait assurément détruire plusieurs toi-
« les de mince valeur; le mal ne serait ni si
« grand, ni si regrettable,, ni si irréparable.
« Ainsi en est-il des âmes. Bien que ce préju-
« dice soit pour elles si grand qu'il est impos-
« sible, en le signalant, de dépasser les limites
« du vrai, il est cependant si commun que c'est
« à peine si l'on trouve un directeur qui n'y
« jette pas les âmes dont Dieu s'empare par
« cette sorte de recueillement pour les élever
« à la contemplation surnaturelle.

« Toutes les fois, en effet, que Dieu com-
« mence à répandre sur l'âme cette onction in-
« time qui résulte d'une connaissance amou-
« reuse, sérieuse, paisible, solitaire et très
« éloignée de tout ce qui tombe sous les sens
« et des pensées naturelles à l'esprit humain,
« il la tient dans cet état sans qu'elle puisse ni
« goûter ni méditer aucune vérité du ciel ou
« de la terre, parce qu'il l'absorbe uniquement
« dans cette onction précieuse qui l'entraîne
« à la solitude et à ce saint repos.

« Alors viendra un de ces malencontreux qui
« ne savent que frapper à grands coups de

« marteau comme le forgeron sur l'enclume ; « et parce qu'il ne connaît pas d'autre doctrine « que celle-là, il lui tiendra ce langage : Allez, « marchez donc ; quittez cette voie, vous per- « dez votre temps, tout cela n'est que de l'oi- « siveté ; prenez un sujet d'oraison et méditez- « le, faites des actes, car il faut que vous en « fassiez de votre côté et que vous vous met- « tiez en mouvement ; tout le reste n'est qu'il- « lusion et amusement frivole. Comme ces « directeurs ne connaissent ni les degrés « d'oraison ni les voies de l'esprit, ils ne « s'aperçoivent pas que ces actes qu'ils pré- « tendent imposer à l'âme, il y a longtemps dé- « jà qu'elle les a faits, et que cette voie où « l'on marche à l'aide du raisonnement, elle « l'a parcourue tout entière, puisqu'elle est ar- « rivée au sacrifice de tout le sensible. Ils ne « songent pas que lorsqu'un voyageur, après « avoir franchi la route, est parvenu au ter- « me, il ne lui est plus nécessaire de continuer « à marcher, puisque, en marchant toujours, « il ne ferait que s'éloigner du but. Et comme « ils ne comprennent pas que cette âme est « entrée dans la vie de l'esprit, où il n'y a plus « ni raisonnement, ni sentiment, où Dieu agit « sur elle d'une manière très intime en lui par- « lant au cœur dans la solitude, ils superpo- « sent à l'onction divine des onctions humai-

« nes et misérables, qui proviennent de con-
« naissances communes et de consolations vul-
« gaires dont ils la forcent à se nourrir. C'est
« ainsi qu'ils lui font perdre, avec la solitude
« et le recueillement, l'admirable et divine
« peinture que Dieu travaillait à perfectionner
« en elle. De là il résulte que l'âme d'abord
« ne fait pas ce qu'ils lui demandent parce
« qu'elle ne le peut plus, et qu'ensuite elle ne
« profite pas de ce que Dieu voulait faire en
« elle, parce qu'ils l'en empêchent.

« Ce que doivent se rappeler avant tout les
« directeurs auxquels je m'adresse, c'est que
« le Saint-Esprit est, dans cette grande affai-
« re, l'agent principal, le moteur essentiel des
« âmes. Il ne cesse donc jamais de veiller sur
« elles, il prend un soin continuel de tout ce
« qui peut contribuer, en les faisant avancer en
« perfection, à les conduire à Dieu plus promp-
« tement et de la manière la plus avantageuse.
« Le directeur, il est donc à propos qu'ils en
« soient profondément convaincus, ne doit
« point agir dans une chose d'une si haute im-
« portance; il n'est qu'un instrument et rien
« de plus, dont l'office est simplement d'aider
« les âmes à marcher d'après les règles de la
« foi et les prescriptions de la loi divine, sui-
« vant ce que Dieu demande de chacune d'elles.
« Leur unique préoccupation doit donc être, non

« pas assurément de plier les âmes à la mé-
« thode qu'ils préfèrent et à la voie qu'ils sui-
« vent eux-mêmes, mais bien d'étudier atten-
« tivement la voie par laquelle Dieu les con-
« duit; et s'ils ne peuvent la saisir, de les
« laisser aller sans leur causer aucun trouble.
« Lorsque le soleil, en se levant, visite votre
« maison de ses rayons, il pénètre aussitôt
« dans l'intérieur si vous lui en ouvrez les
« issues; et Dieu, *qui ne dort jamais en gar-*
« *dant Israël* (Ps. CXX, 4), entrera aussi dans
« l'âme qu'il trouve vide de tout pour la rem-
« plir de ses trésors. Dieu environne donc les
« âmes de ses sollicitudes, et se tient prêt à y
« entrer comme le soleil dans la maison dont
« nous parlions tout à l'heure. Ceux qui les
« gardent n'ont, par conséquent, rien autre
« chose à faire qu'à les disposer conformément
« aux lois de la perfection évangélique qui
« consiste dans le dépouillement et le vide du
« sens et de l'esprit. Il ne leur appartient pas
« d'aller plus loin et de chercher à construire
« eux-mêmes l'édifice; c'est une œuvre réser-
« vée à *Celui de qui descend toute grâce et*
« *tout don parfait* (Jacob, I, 17). *Si le Seigneur*
« *ne construit lui-même la maison, c'est en*
« *vain que travaillent ceux qui la bâtissent*
« (Ps. CXXXVI, 1). Et, puisqu'il est l'architecte
« surnaturel, lui seul a le droit d'élever dans

« chaque âme l'édifice surnaturel selon son « bon plaisir. Pour vous, préparez la nature à « cette grande œuvre, en travaillant à l'anéan- « tir dans tout ce qui lui appartient en propre. « Voilà votre office; celui de Dieu est, selon « la parole du Sage, de diriger la marche de « l'âme (*Prov.*, XVI, 9), c'est-à-dire de la con- « duire à la possession des biens surnaturels. « par des voies et des moyens que ni vous ni « l'âme elle-même ne pouvez connaître.

« Gardez-vous donc bien de dire qu'elle « n'avance pas et qu'elle ne fait rien. Si l'âme, « alors, ne goûte pas plus qu'auparavant les « connaissances particulières, elle poursuit « toujours, soyez-en sûr, sa marche vers le « surnaturel. — Mais, direz-vous, elle n'a point « de connaissance distincte. — Et moi, je vous « dis que si elle en avait, elle n'avancerait pas, « parce que Dieu est incompréhensible et qu'il « surpasse infiniment la portée de l'entende- « ment humain. C'est pourquoi, plus l'âme « avance, et plus elle doit s'éloigner d'elle- « même, en marchant à la seule clarté de la « foi et en croyant sans voir. On s'approche « donc plus près de Dieu par la privation que « par la possession de ces connaissances. Pour- « quoi donc vous affliger de la voir dans ce « dénûment? Si l'entendement ne revient pas « en arrière, en voulant s'occuper de connais-

« sances distinctes et en recourant à d'autres « manières humaines de saisir les choses, il « avance réellement, parce qu'il marche en « s'appuyant toujours davantage sur la foi. Et « comme l'entendement ne sait pas et ne peut « pas savoir ce qu'est Dieu, il avance vers lui « d'autant plus qu'il comprend moins. Par con- « séquent ce que vous condamnez dans cette « âme est précisément ce qu'il y a de plus « heureux en elle puisque sa grande affaire « est de ne pas s'arrêter à des connaissances « distinctes et de faire chaque jour de nou- « veaux progrès dans la perfection de la foi.

« Peut-être objectera-t-on que si l'entende- « ment n'a aucune connaissance distincte, la « volonté condamnée à rester oisive sera im- « puissante à aimer, puisqu'il est impossible « d'aimer ce que l'on ne connaît pas (1).

« Sans doute, lorsqu'il s'agit des opérations « et des actes de l'âme dans l'ordre de la na- « ture, rien n'est plus vrai que ce principe en- « seigné par les philosophes, qu'on ne peut « aimer que ce que l'entendement connaît « d'une manière distincte. Mais s'il s'agit de « la contemplation infuse, qui est un don sur- « surnaturel de Dieu, et c'est de celle-là que

(1) C'est l'axiome philosophique : « *Nihil volitum, nisi præcognitum.* »

« nous parlons, il n'est nullement nécessaire « que l'âme ait aucune connaissance distincte ni « qu'elle fasse grands efforts de raisonnements. « Dieu, alors, lui communique une connais- « sance amoureuse, qui est une sorte de lumière « dont la clarté et la chaleur sont inséparables, « sans qu'on puisse les discerner l'une de l'au- « tre. Aussi l'amour de la volonté a-t-il préci- « sément les mêmes qualités que la connais- « sance de l'entendement. Et, en effet, la con- « templation ne donne qu'une connaissance « générale et obscure, au moyen de laquelle « l'entendement ne parvient pas à compren- « dre distinctement ce qui lui est présenté; et « l'amour de la volonté placé dans les mêmes « conditions demeure, lui aussi, sans aucun « objet spécial et distinct.

« Il n'est donc nullement à craindre que la « volonté demeure dans l'oisiveté, puisque, si « elle cesse de faire des actes qui, étant son « œuvre à elle, s'appuient sur des connaissan- « ces particulières, Dieu par la connaissan- « ce que lui donne la contemplation, l'enivre, « ainsi que nous venons de le dire, d'une grâ- « ce infuse d'amour. Les actes d'amour qui dé- « coulent de cette contemplation infuse ont une « perfection, un mérite, une douceur d'autant « plus admirables, que le principe divin qui,

« en répandant cet amour dans l'âme, l'em-
« brase de ses feux, a une plus sublime excel-
« lence. Comme la volonté entièrement déta-
« chée de tous les goûts sensibles est tout près
« de Dieu, cet amour unit étroitement et, pour
« ainsi parler, identifie l'âme avec lui. » (*Vive flamme,* strophe III.)

Si nous n'avons pas reculé devant une si longue citation, c'est parce qu'elle éclaire parfaitement la notion de la connaissance générale et amoureuse propre à la contemplation — notion assez obscure en elle-même, il faut bien l'avouer, pour qui n'en a pas une grande expérience, — et qui ne la saisit pas bien, ne sait encore rien de l'essence de la contemplation infuse. Cette « obscurité translumineuse » est son fond. Sur ce fond peuvent se greffer des lumières distinctes sur tel ou tel attribut de Dieu, tel ou tel mystère. Qui de nous n'a rencontré de ces âmes ignorantes de toute théologie et divinement éclairées sur notre dogme, sur l'Ecriture sainte?

Saint Jean de la Croix a parlé longuement de ces lumières sublimes dans son *Cantique spirituel* quand il traite des fiançailles de l'âme avec son Dieu. Cependant il a bien soin de nous faire remarquer que « toute vue, toute connaissance des choses surnaturelles ne saurait nous aider autant pour grandir dans l'amour

de Dieu que le plus petit acte de foi vive et d'espérance, accompli dans un dénûment complet de toute lumière » (*Avis*, 100). L'âme doit se nourrir bien plus de ce qu'elle ne comprend pas de Dieu que de ce qu'elle en comprend. Aussi le saint Docteur a-t-il pu dire: « Une des grâces et des faveurs les plus insi-« gnes que Dieu accorde à une âme en cette « vie, bien que ce ne soit pas d'une manière « durable, mais passagère, consiste à lui don-« ner une connaissance si vraie et un senti-« ment si relevé de lui-même, qu'elle com-« prend clairement l'impossibilité où elle est « d'en avoir pleinement ici-bas la connaissan-« ce et le sentiment » (*Avis*, 103).

Remarquons toutefois que ces lumières ne sont pas des lumières se rattachant à l'esprit de prophétie — grâces *gratis datae* —; elles restent du domaine de la foi: dans l'oraison ordinaire, la foi est discursive; dans l'oraison infuse, sous l'influx du don de sagesse, elle devient intuitive, si l'on peut s'exprimer ainsi; elle entre dans le cœur même du mystère et en découvre toutes les harmonies, toutes les convenances. Sous ce reflet de la lumière d'en haut, les apparentes contradictions s'évanouissent et l'évidence se fait, si bien que vous entendrez ces âmes s'écrier: Je ne crois plus, je vois. Ce n'est qu'une façon de parler. Ces âmes res-

tent en plein mystère, en pleine foi. Qu'elles essaient — revenant en arrière — avec leur raison raisonnante, avec le vocabulaire de la terre, de rendre compte de ce qu'elles ont vu, elles ne pourront encore qu'épeler la vérité qu'elles ont embrassée d'un regard si simple et si lumineux.

La contemplation infuse a ses lumières et ses douceurs, qui n'ôtent rien au mérite de sa foi. Elle a aussi ses ténèbres et ses angoisses, qui y ajoutent encore. Ces alternatives sont très fréquentes, et elles se retrouvent dans tous les stades du chemin spirituel. Cependant ordinairement ces épreuves se font sentir davantage au début et vers la fin. Au début — nous l'avons déjà constaté et nous ne nous y attarderons plus — quand Dieu retire l'âme de la voie des sens et de la méditation pour la faire entrer dans celle de l'esprit ou de la contemplation, il y a comme du désarroi dans cette âme: ne comprenant pas encore la nature des biens qu'elle reçoit, devant son inaction forcée, elle s'imagine que la source des biens spirituels est tarie pour elle et que Dieu l'a abandonnée puisqu'elle ne trouve plus ni soutien, ni consolation dans les exercices de la vie intérieure. C'est ce que saint Jean de la Croix appelle « *la nuit des sens* ». — Si cette âme a un directeur averti et qu'elle soit, par ail-

leurs, docile à sa conduite et à celle du Saint-Esprit, elle s'habituera vite au régime des dons et ne tardera pas à trouver une grande force et une grande douceur dans ce nouveau mode d'oraison, tout de silence et de paix. L'esprit s'est considérablement fortifié aux dépens de la partie sensible. Mais à son tour, il aura besoin d'être purifié pour entrer plus avant dans les profondeurs de la Sagesse divine et recevoir les touches sublimes dont nous avons parlé plus haut. Alors se produisent les grandes purifications passives. C'est ce que saint Jean de la Croix appelle « *la nuit de l'esprit* ».

Par le seul fait que la lumière va toujours croissant dans une âme fidèle, il pourra en résulter une impression d'aveuglement très douloureuse. « Lorsque la céleste lumière de « contemplation envahit une âme encore im- « puissante à la supporter, elle la jette dans « les ténèbres spirituelles; car la clarté de « l'une surpasse les forces intellectives de l'au- « tre et paralyse son mode naturel de compren- « dre. C'est pourquoi saint Denys et les autres « théologiens mystiques appellent cette con- « templation infuse un rayon de ténèbres, « ainsi nommé par rapport à l'âme qui n'est « pas encore purifiée et éclairée. David dit à « ce sujet: *Une nuée est autour de Dieu, et « l'obscurité l'environne* (Ps. XCVI, 2). Ce n'est

« pas qu'il en soit ainsi en réalité, mais seule-
« ment eu égard à notre faible entendement,
« qui est ébloui et aveuglé dans cette immense
« splendeur et ne peut s'élever à une hau-
« teur si sublime. *Les nuées se sont fendues*
« *par l'éclat de sa présence* (Ps. XVII, 13), ajou-
« te le Roi-Prophète. C'est ce qui a lieu pour
« notre entendement par rapport à Dieu. Lors-
« que le souverain Maître envoie sur l'âme, qui
« n'est pas encore transformée, les splendides
« rayons de sa plus secrète sagesse, il jette son
« intelligence dans d'épaisses ténèbres. » (*Nuit*,
l. II, ch. V).

Autre cause de souffrance: les imperfections de cette âme frappée par ce rayon de la pureté essentielle. « A la lueur de cette lumière
« si pure qui l'envahit pour en chasser les
« impuretés, l'âme se voit toute misérable et
« toute souillée; il lui semble que Dieu s'élè-
« ve contre elle et qu'elle s'élève contre Dieu.
« C'est là un sentiment on ne peut plus péni-
« ble. Se croire rejeté de Dieu, c'est une des
« tribulations dont Job se plaignait le plus,
« lorsque, soumis par Dieu à une semblable
« épreuve, il s'écriait: *Pourquoi m'avez-vous*
« *mis en hostilité avec vous, et m'avez-vous*
« *rendu à charge à moi-même?* (Job, VII, 20).
« Cette divine et obscure clarté révèle mani-
« festement à l'âme toute son impureté: elle

« comprend, grâce aux rayons lumineux qui « l'éclairent, qu'elle est indigne du regard de « Dieu et des créatures. Ce qui augmente enco- « re son tourment, c'est la crainte de ne ja- « mais trouver grâce devant le Seigneur et de « n'avoir plus aucun bien à espérer. Tout son « esprit est plongé dans la connaissance appro- « fondie de ses misères et de ses maux, elle « touche du doigt et reconnaît que de son pro- « pre fonds elle ne saurait attendre autre « chose (ch. v)...

« Au milieu des étreintes de cette contem- « plation qui la purifie, l'âme se voit à l'om- « bre de la mort, elle semble participer aux « angoisses et aux tortures de l'enfer, c'est-à- « dire elle se sent privée de Dieu, châtiée, re- « poussée par lui, et elle porte tout le poids « de son indignation. » (l. II, ch. VI).

Que le directeur ne se trouble pas de cette phase tragique, j'oserais dire, de la contemplation infuse, même si l'état morbide du pauvre patient contribuait à entretenir ces souffrances intimes, car, même dans ce cas, elles ne seraient pas privées de leur action purgative. Qu'il cherche à lui faire aimer un état si douloureux puisqu'il est impuissant à l'en faire sortir; qu'il lui redise les encouragements que saint Jean de la Croix prodigue avec tant de compassion à l'âme qu'il dirige vers les

sommets. Le saint estime tant ces ultimes purifications qu'il les montre comme la récompense de toute une vie d'abnégation et le prix des souffrances extérieures supportées jusque-là. « O âmes qui voulez marcher dans la consolation et la sécurité, si vous saviez combien il vous est bon d'être affligées pour parvenir à cet état, combien la souffrance et la mortification sont avantageuses quand il s'agit d'acquérir des biens si élevés, vous ne chercheriez nulle part aucune consolation; vous ne voudriez pas autre chose que la croix avec son fiel et son vinaigre, et vous vous estimeriez souverainement heureuse de l'avoir en partage, parce que vous verriez que, mourant ainsi au monde et à vous-mêmes, il vous serait donné de vivre en Dieu au milieu de délices purement spirituelles. En souffrant avec patience les épreuves extérieures, vous méritez que le Seigneur arrête sur vous ses regards divins afin de vous purifier et de vous délivrer de toutes vos imperfections par des peines spirituelles très intérieures. Car il faut avoir rendu de grands services à Dieu, avoir montré une patience à toute épreuve et une longue persévérance, il faut, en un mot, se rendre extrêmement agréable à ses yeux *pour obtenir une grâce aussi grande que celle de cette parfaite purification.*

« C'est pourquoi l'Ange disait au saint hom-
« me Tobie qu'il fallait, parce qu'il était agréa-
« ble à Dieu, qu'il fût visité par la tribulation,
« afin d'être éprouvé plus parfaitement et dis-
« posé de la sorte à recevoir de plus grandes
« faveurs. (Tob., XIII, 13)...

« C'est ainsi que Dieu agit à l'égard des
« âmes qu'il veut faire arriver à une perfec-
« tion éminente. Il permet qu'elles soient ten-
« tées, affligées, tourmentées, purifiées inté-
« rieurement et extérieurement par la souf-
« france parvenue jusqu'à ses dernières limi-
« tes, afin de les déifier ensuite par l'union
« avec sa divine sagesse; et c'est là le plus
« haut degré d'élévation qu'elles puissent at-
« teindre en ce monde. Mais il les purifie
« d'abord par cette même sagesse, dont le roi
« David nous dit: *La sagesse du Seigneur est*
« *semblable à l'argent éprouvé au feu, purifié*
« *dans le creuset et raffiné jusqu'à sept fois*
« (Psalm. XI, 7), c'est-à-dire parfaitement pur. »
(*Vive flamme*, strophe II).

Que le directeur ne se lasse pas si la pauvre âme ne s'ouvre pas à la consolation qu'il lui apporte. Ces souffrances-là ne peuvent être adoucies que par Celui qui les cause. Qu'il s'estime heureux s'il n'ajoute pas à ses peines, et s'il obtient qu'elle multiplie ses actes de foi, d'espérance et de charité; c'est pour lui faire

pratiquer ces vertus théologales à un degré héroïque que Dieu permet toutes ces tentations et toutes ces angoisses. Saint Jean de la Croix avait bien l'expérience de ces états quand il écrivait: « En vain le directeur fait-« il valoir toutes les raisons qui peuvent la « consoler, en l'assurant qu'il résultera un bien « de toutes ces peines, elle n'y veut pas ajou-« ter foi. Elle est tellement abreuvée d'amer-« tume et submergée dans un océan de maux, « où elle voit distinctement ses misères, qu'elle « s'imagine être incomprise de son directeur, « et n'attribue le langage de celui-ci qu'à l'igno-« rance de ce qu'elle éprouve au fond du cœur. « Ces entretiens, loin de la consoler, accrois-« sent sa douleur; elle n'y trouve pas le remè-« de à son état de souffrance, et en effet il « n'y est pas. Car tant que la purification n'au-« ra pas atteint le degré voulu par le Seigneur, « aucun moyen, aucun adoucissement ne sera « capable de calmer les angoisses de ce cœur. « Le prisonnier enfermé pieds et poings liés « dans un obscur cachot, étendu sans mouve-« ment, ne voit venir et n'attend plus aucun « secours, ni d'en haut ni d'en bas. De même, « l'âme incapable par elle-même de hâter sa « délivrance, demeurera dans l'angoisse et « dans les ténèbres jusqu'à ce que son esprit « soumis, humilié et purifié ait acquis, par son

« dégagement absolu de tout, l'immatérialité, la « la simplicité et la délicatesse au moyen des- « quelles il ne fera plus qu'un avec l'Esprit « de Dieu, selon la mesure où sa miséricorde « lui accordera l'union d'amour. En raison de « cette mesure, l'épreuve sera plus ou moins « forte et aura une durée plus ou moins lon- « gue.

« Mais si l'union doit être sérieuse et dura- « ble, la purification, si rigoureuse qu'elle soit, « se prolongera des années, toutefois, avec des « intervalles que Dieu dispensera à l'âme, en « interrompant la forme et le mode de cette « contemplation purifiante, pour la rendre illu- « minative et amoureuse. » (*Nuit*, l. II, ch. VII).

Nous avons été certainement frappés, dans cette rapide étude des voies mystiques, de la diversité de ces voies et de constater comment les souffrances s'y succédaient aux délices, les ténèbres à la lumière. Parmi ces alternatives, souvent déconcertantes pour un directeur peu expérimenté, sa ligne de conduite cependant est bien simple: il n'a qu'à donner la vérité aux âmes pour les maintenir en toute occurence dans l'humilité et la magnanimité. Il ne leur permettra pas de se replier sur elles-mêmes, mais il leur montrera Dieu. Dieu immuable, Dieu, bien infini, transcendant tout bien, bien

diffusif de soi, Dieu pureté et amour infini ne demandant qu'à se donner aux âmes, et, en se donnant, purifiant toujours davantage, pour pouvoir toujours donner plus.

Que l'âme comblée de charismes et de faveurs sensibles s'humilie et espère. Qu'elle ne s'y arrête en aucune façon. Dieu par là ne fait que la disposer à des grâces plus élevées. Car, comme très judicieusement le fait remarquer saint Jean de la Croix, « Dieu ne se refuserait pas à lui communiquer dès le commencement la pureté de l'esprit, si ces deux extrêmes, les sens et l'esprit, l'humain et le divin, pouvaient immédiatement s'adapter et s'unir par un seul acte sans l'intervention préalable d'actes multipliés qui servent de préparation à l'âme ». (*Montée*, l. II, ch. 7). Si Dieu l'en prive pour la mettre dans l'obscurité et l'aridité, qu'elle espère encore plus. Que la mesure de sa souffrance soit celle de son espérance, car elle lui donne la mesure de la purification qui s'opère et des biens qui l'attendent.

Aux unes et aux autres, le directeur rappellera ce grand principe de saint Thomas : « L'amour en Dieu ne suppose pas l'amabilité, mais au contraire, il la pose : « *Amor Dei est infundens et creans bonitatem in rebus* » (I^a^, q. 20, a. 2). Tout orgueil et tout découragement fuient devant cette vérité : « *Qu'as-tu*

que tu n'aies reçu? » (I Cor., IV). «...*Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort* » (II Cor., XII, 10). Si je me reconnais pauvre et misérable, le regard créateur tombera sur moi, et je serai comblé.

C'est la vérité qui délivre. Donnons-la abondamment aux âmes qui viennent à nous; et pour cela, nourrissons-nous-en nous-mêmes dans les Livres Saints et le cœur à cœur avec la divine Sagesse.

TABLE DES MATIÈRES

La Contemplation

I De sa nature..... 5
II Du désir de la Contemplation infuse.. 20
III Des dispositions à la Contemplation infuse 31
IV Des principes nécessaires à la direction des âmes contemplatives..... 52

De l'Union avec Dieu

Cum permissu Superiorum.

die XIII Decembris 1922.

† Fr. JOANNES DE PUNIET,
abbas S. Pauli de Wiciaco.

NIHIL OBSTAT.

Pictavii, die 14ª Aprilis 1923.

A. CHAPERON.

Imprimatur.

Pictavii, die 1ª Maii 1923.

J. BRAUD, *v. g.*

Jean de Castel

De l'Union avec Dieu

Première traduction complète

par LES BÉNÉDICTINS
DE SAINT-PAUL DE WISQUES

ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
SAINT-MAXIMIN
(Var)

PRÉFACE

Sur la foi d'une tradition qui paraissait vénérable on a souvent considéré le Bienheureux Albert le Grand comme l'auteur incontesté du *De adhaerendo Deo* ou *Traité de l'union avec Dieu*. Toutes les éditions du pieux opuscule, depuis les premiers incunables jusqu'aux publications les plus récentes, portent le nom de l'illustre dominicain. Les manuscrits eux-mêmes sont pour la plupart favorables à cette attribution, et à partir du XV^e^ siècle les biographes du Bienheureux s'accordent généralement à lui faire honneur de la paternité de l'ouvrage.

L'ensemble de ces témoignages ne laisse pas que d'être imposant. Remarquons toutefois qu'ils sont tous postérieurs de plus d'un siècle à la mort d'Albert le Grand, survenue en l'an 1284. La plus ancienne mention qui soit faite de notre traité ne remonte pas au-delà de l'année 1414. Avant cette date on ne trouve aucune trace de l'existence du livre.

Il y a là un indice déjà fort grave. Mais ce qui tranche définitivement la question à nos yeux, c'est qu'on découvre dans le *De adhaerendo Deo* des extraits textuels et indéniables d'ouvrages composés en plein XIV^e^ siècle : telle la traduction latine de l'*Échelle du Paradis* de saint Jean Climaque par Ange Clareno († 1337), le *Livre de la Sagesse éternelle* du Bienheureux Henri Suso (1333-1337), la *Grande Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* par Ludolphe le Chartreux,

le *De septem itineribus aeternitatis* de Rodolphe de Biberach (vers 1360), la traduction latine du traité *De la pierre brillante* de Ruysbroeck par Guillaume Jordaens (1352-1372), enfin une lettre de Gérard Groot écrite vers 1383-1384 (1).

Ces emprunts ne permettent pas de soutenir plus longtemps l'attribution de l'opuscule au Bienheureux Albert le Grand et nous invitent à chercher l'auteur dans les dernières années du XIV^e^ ou les premières du XV^e^ siècle.

C'est à Mgr Grabmann que revient le mérite d'avoir fait connaître le nom du véritable auteur du *De adhaerendo Deo* (2). A en croire trois manuscrits mis au jour par le docte prélat, notre traité aurait été composé par un moine bénédictin, « le frère Jean, bachelier en théologie, profès du monastère de Castel » (Kastl, dans le Haut-Palatinat, en Bavière). La même découverte permit de retrouver sept chapitres inédits qui n'avaient pas encore trouvé place dans les éditions antérieures, ainsi que plusieurs traités ascétiques du même écrivain, dont les principaux portent les titres suivants :

1. *Spiritualis philosophia de suiipsius vera et humili cognitione.*
2. *De natura, gratia ac gloria.*
3. *De lumine increato* (composé en 1410).
4. Un commentaire sur le psautier.

(1) On trouvera le détail des preuves dans *La Vie Spirituelle*, nov. 1922, pp. [22] et ss., et janv. 1923, pp. [80] ss.

(2) Cf. Mgr M. Grabmann, *Der Benediktinermystiker Johannes von Kastl, der Verfasser des Büchleins « De adhaerendo Deo »*. (Tübinger Theol. Quartalschrift, 1920, 186-235).

5. Un commentaire sur la Règle de saint Benoît.
6. Un recueil de Sermons et de Lettres.

Ces opuscules de Jean de Castel présentent un tel air de famille avec le *De adhaerendo Deo*, qu'on ne saurait douter que ce dernier ouvrage ne soit du même auteur.

On sait peu de chose de la vie de Jean de Castel ; les historiens n'ont guère parlé de l'humble moine. Nous avons vu plus haut qu'un de ses opuscules fut écrit en 1410 ; c'est la seule date précise qui nous ait été conservée.

A cette époque le monastère de Castel prenait résolument la tête du mouvement de réforme monastique qui commençait à se dessiner dans le Sud de l'Allemagne, et qui, secondé par les conciles de Constance et de Bâle, devait quelques années plus tard produire de si heureux résultats. Subiaco exerçait alors une véritable attraction sur le monde religieux par le renom de sainteté dont jouissaient les habitants du *Sacro Speco*. Dès l'année 1400 l'abbé Othon de Castel résolut d'y envoyer un de ses moines pour s'y initier aux vrais principes de la perfection religieuse. A peine établie à Castel, la réforme se propagea en d'autres monastères, à l'abbaye de Reichenbach et chez les moniales de Lilienthal. Mais c'est surtout sous le gouvernement de l'Abbé Georges († 1434) que ce mouvement devait s'étendre et prendre de l'importance (1). En même temps que renait

(1) L'histoire de la réforme de Castel n'a pas encore été écrite. On trouvera des renseignements intéressants dans les manuscrits suivants : St-Gall, cod. 928, fol. 113-258 ; Münich, clm. 26628, fol. 121-129 et 27085, fol. 227-239.

l'esprit religieux, l'activité littéraire des moines prend un nouvel essor. En 1401 Pierre de Castel traduit en langue vulgaire le *De consolatione philosophiae* de Boèce, tandis qu'un de ses confrères, François, rédige son *Libellus quaestionum regularium de vita sanctimonialium virginum*, suivi bientôt du *De monacho ad exemplum Christi crucifixo*.

C'est dans ce milieu plein de ferveur et de zèle que naquit le traité dont nous présentons aujourd'hui une nouvelle traduction. C'est un livre d'une doctrine substantielle et profondément traditionnelle : on y trouvera condensée toute la moelle de la spiritualité antique, comme on pourra aisément s'en convaincre en jetant un regard sur le *tableau*, ajouté en appendice à la fin du volume, où nous avons essayé d'indiquer aussi exactement que possible toutes les sources auxquelles l'auteur a puisé dans la composition de son ouvrage. Là où la chose nous paraissait convenable, nous avons corrigé le texte, à l'aide des vieilles éditions et d'après le manuscrit 358 de la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht. Quant aux chapitres additionnels, dont le texte n'a pas encore été publié et qui paraissent ici pour la première fois, nous les avons empruntés au manuscrit latin 18195 de la Bibliothèque de l'État à Münich. Nous sommes heureux de pouvoir exprimer, en terminant, notre vive et sincère reconnaissance à Mgr Grabmann, qui a bien voulu nous permettre de profiter de sa découverte et nous autoriser à traduire ces pages, dont la publication lui revenait de droit.

De l'Union avec Dieu

CHAPITRE I

De l'union avec Dieu par le dépouillement de l'intelligence et de la volonté, ou de la souveraine et dernière perfection possible à l'homme en cette vie.

La pensée m'étant venue de traiter de la perfection la plus haute qui soit possible à l'homme en cette terre d'exil et de pèlerinage, j'ai entrepris d'écrire sur le dépouillement le plus complet des créatures, et sur l'union aisée, tranquille, toute pure et constante de l'âme avec Dieu. Au reste, la perfection chrétienne n'a-t-elle pas pour fin la charité, et de celle-ci le propre effet n'est-il pas l'union avec Dieu?

A cette union que fait la charité tous les hommes sont tenus, sous peine de manquer leur salut. L'accomplissement des préceptes et la conformité à la divine volonté la procurent déjà : et l'on exclut ainsi tout ce qui s'opposerait essentiellement à la vertu elle-même de charité, c'est-

à-dire le péché mortel. Mais, en outre, les religieux se sont assujettis à la perfection évangélique, et à ce qui est seulement de surérogation et de conseil, pour conduire plus sûrement à la fin dernière qui est Dieu. Ils écartent par là ce qui peut amoindrir l'acte de la charité, ou sa ferveur, et rendre plus pesante la marche vers Dieu. Leurs vœux de profession leur ont fait renoncer à toutes choses absolument, à tout bien du corps et de l'âme.

Dieu est esprit : ceux qui l'adorent le doivent adorer en esprit et en réalité (1), autrement dit, leur connaissance et leur amour, leur intelligence et leur volonté doivent être totalement dégagés du sensible. Et c'est pourquoi il est encore écrit : *Quand vous voudrez prier, retirez-vous dans votre chambre*, au plus intime de vous-même, *fermez la porte* de vos sens, et *dans le secret d'un cœur pur, d'une conscience sans reproche et d'une foi sincère, priez votre Père* (2) en esprit et en vérité.

Cet idéal se réalise, lorsque l'homme, affranchi et dépouillé de tout le reste, s'est enfin recueilli tout entier en lui-même. Dans l'éloignement, l'oubli complet des créatures, en présence de

(1) Joan. IV, 24. — (2) Matth. VI, 6 ; I Tim. I, 5.

Jésus-Christ, nulle parole ne sort de sa bouche, mais son âme, paisible et confiante, expose au Seigneur ses désirs; de tout l'élan de son cœur et de son amour, il s'écoule en son Dieu par le plus profond de son être, dans une pureté et une plénitude souveraines, se répand et s'abîme en Lui, s'y enflamme, enfin s'y consume.

CHAPITRE II

Comment on doit mépriser toutes choses pour s'attacher au Christ et ne s'occuper que de lui.

Quiconque a le désir de parvenir à cet état, et se propose d'y atteindre, doit nécessairement observer ce qui suit.

Il faut d'abord qu'il tienne comme fermés et ses yeux et ses sens, pour ne se livrer plus à aucune chose de l'extérieur, et demeurer exempt de préoccupation, d'inquiétude et de trouble : que de toutes, au contraire, il se dégage absolument, les regardant comme inutiles, nuisibles et pernicieuses. Qu'ensuite il se recueille entièrement en soi, et ne laisse jamais son esprit se porter sur nul autre objet que Jésus et ses plaies : qu'avec résolution et persévérance il s'efforce d'aller par Lui jusques en Lui, par l'homme jusqu'à Dieu, par les blessures de son humanité jusqu'aux intimes profondeurs de sa divinité. Enfin, n'hésitant plus, qu'il abandonne,

avec simplicité et assurance, lui-même et tous ses intérêts à l'infaillible Providence selon cette parole de saint Pierre : *Jetez toute sollicitude en celui qui peut tout* (1); ou, comme il est écrit ailleurs : *N'ayez pas d'inquiétude* (2); et encore : *Remettez au Seigneur vos préoccupations : Lui-même vous comblera* (3). Qu'il redise avec le Psalmiste : *Le bien, pour moi, c'est d'appartenir à mon Dieu* (4); et avec l'Épouse du Cantique : *J'ai trouvé celui qu'aime mon âme* (5); enfin : *Tous les biens me sont advenus en même temps que la sagesse* (6).

Il s'agit, en effet, de ce trésor céleste et caché, de cette perle précieuse préférable à tout, et que, de toute l'énergie de son âme, l'on s'en va chercher, avec une humble confiance et les plus généreux efforts, silencieux et recueilli, sacrifiant pour elle le bien-être du corps, les louanges et l'estime des hommes.

Autrement *quel profit* pour le religieux *de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme*? (7) A quoi bon vivre en pareil état, faire profession de sainteté, porter une tonsure et les livrées de la perfection, afficher les dehors d'une

(1) I Pet. v, 7. — (2) Phil. iv, 6. — (3) Ps. liv, 23. — (4) Ps. lxxii, 28. — (5) Cant. iii, 4. — (6) Sap. vii, 11. — (7) Matth. xvi, 26.

observance régulière; à quoi bon, sans l'esprit d'humilité et de vérité, fruit de l'habitation du Christ en l'âme dont la foi atteint, grâce à la charité, toute sa perfection? (1) Il est dit en saint Luc, au chapitre 17 : *Le royaume de Dieu est au-dedans de vous* (2), c'est-à-dire Jésus-Christ lui-même.

(1) Cf. Eph. III, 17. — (2) Luc. XVII, 21.

CHAPITRE III

De l'idéal de perfection pour l'homme en cette vie.

Plus l'âme se laisse envahir par la pensée et la sollicitude des choses d'ici-bas et des affaires humaines, plus elle perd la dévotion et s'éloigne des réalités supérieures et célestes. Plus, au contraire, elle met du courage à débarrasser du terrestre son souvenir, son affection, sa connaissance, pour ne les plus livrer qu'à ce qui est d'en haut, plus sa prière devient parfaite, et pure sa contemplation. Elle ne saurait, en effet, se donner tout entière et simultanément à deux objets qui s'opposent entre eux comme la lumière et les ténèbres. Or s'attacher à Dieu, c'est habiter dans la lumière ; appartenir au monde, c'est demeurer dans les ténèbres (1).

La souveraine perfection de l'homme en cette

(1) Cf. I Joan. I, 5.

vie se reconnaît dès lors. Elle consiste dans une union si intime avec Dieu, que l'âme avec toutes ses puissances et toutes ses énergies est entièrement passée en lui : *Ne faisant qu'un esprit avec lui* (1), elle n'a de souvenir que pour son Dieu; son amour, son intelligence n'appartiennent qu'à Lui; et toutes ses facultés, unifiées dans la joie née de la charité, trouvent en l'unique jouissance du Créateur un repos savoureux.

C'est selon les trois facultés qui viennent d'être mentionnées, à savoir la raison, la mémoire et la volonté, que l'image de Dieu est imprimée dans l'âme; et, tant que ces puissances ne sont pas pénétrées, jusqu'en leur fond le plus intime, de l'empreinte divine, l'âme n'est pas déiforme, comme elle l'était au premier jour.

Ainsi, Dieu même est la forme de l'âme ; il doit s'y reproduire comme le cachet sur la cire, et le sceau sur l'empreinte. Mais cela n'est jamais parfaitement accompli que lorsque la raison est pleinement illuminée, selon toute sa capacité, de la science de Dieu, suprême vérité ; la volonté, inébranlablement fixée dans l'amour de la souveraine bonté; et la mémoire entièrement absorbée dans la contemplation et dans la

(1) I Cor. VI, 17.

jouissance de l'éternelle félicité, y goûtant un repos suave et délicieux. La réalisation plénière de ces conditions appartient à la gloire de la béatitude céleste; il est donc clair qu'en cette vie, la perfection ne peut être autre chose qu'un parfait commencement de cette réalisation.

CHAPITRE IV

Comment l'homme se doit d'agir par son intelligence, et non d'après ses sens.

Heureux celui qui s'est avec constance dépouillé des images et espèces sensibles, pour se recueillir en lui-même et porter vers Dieu son esprit, ayant enfin perdu jusqu'au souvenir, pour ainsi dire, des représentations imaginaires. Il peut alors agir tout intérieurement, et fixer, sur l'objet infiniment simple qu'est Dieu, une intelligence et un cœur affranchis, simplifiés et purs.

Rejetez donc de votre esprit les représentations, les espèces sensibles, les images, les formes de toutes choses, hormis Dieu, pour vous occuper de lui seul au-dedans de vous-même, dans le complet dépouillement de l'intelligence et du cœur et de la volonté.

C'est, en effet, le but auquel doivent tendre tous vos efforts : vaquer au-dedans de vous-même à la contemplation du Seigneur Dieu, et, libre

des images comme de la moindre attache, vous reposer en lui, l'intelligence toute purifiée et le cœur donné sans réserve.

Pareille opération ne saurait émaner d'organes corporels, ni des sens extérieurs, mais seulement des facultés qui constituent proprement l'homme, intelligence et volonté. Dès lors, aussi longtemps que l'homme reste le jouet de l'imagination et de la sensibilité, et consent à le demeurer, on peut dire qu'il ne dépasse pas les instincts et les bornes de l'animalité, autrement dit, ce qu'il a de commun avec les animaux. C'est, en effet, par le moyen de formes imaginaires et d'espèces sensibles que l'animal acquiert sa connaissance et reçoit toutes ses impressions; jamais d'autre manière, car son âme n'a pas de plus haute capacité. Mais que l'homme en diffère! Dieu l'a créé à son image et à sa ressemblance, lui donnant une intelligence, une volonté, un libre arbitre; et c'est par ces facultés élevées que, sans intermédiaire, en toute pauvreté et pureté spirituelles, il doit se laisser pénétrer par Dieu, s'unir à lui et lui rester fidèlement attaché.

Prélude en quelque sorte, avant-goût de l'éternité, cet exercice est chez l'homme l'objet d'une haine particulière de la part du diable; aussi,

pour l'empêcher, fait-il grande diligence et dépense-t-il le plus d'efforts. Il s'applique sans cesse à éloigner de Dieu notre âme par toutes sortes de tentations ou de mouvements passionnels : ce sont d'excessives préoccupations, une sollicitude indiscrète, l'agitation, la dissipation de la vie, la vaine curiosité; il nous pousse à l'étude d'ouvrages futiles ou à des entretiens frivoles; il nous trompe par de faux bruits, de prétendues nouvelles : ce sont encore les difficultés, contrariétés, etc... Autant d'obstacles redoutables à ce pieux exercice et à toute l'œuvre sainte dont nous parlons, n'y eût-il que faute légère, ou même aucun péché. Vous écarterez donc sans délai ni réserve, et vous bannirez de vos sens, comme dangereuses et nuisibles, ces distractions, grandes ou petites, si utiles ou nécessaires qu'elles puissent paraître.

Encore une recommandation d'importance capitale : Il faut que ce qui a pu être vu ou entendu, ou encore dit ou fait, et le reste du même genre, vous laisse entièrement libre d'imaginations, de représentations, ou de formes sensibles. Ni après, ni avant, pas plus qu'au moment même, rien de tout cela ne doit créer ni développer en vous d'impressions propres à distraire. C'est ainsi que dans la prière, la médi-

tation et la psalmodie, et en tous autres exercices spirituels, l'on n'est pas retenu par la présence en la mémoire ou à l'esprit d'une image sensible, ni plus tard inquiété par un retour inopiné.

Enfin remettez-vous vous-même et tout ce qui est vôtre, spontanément et tranquillement, en silence et en paix, à la divine providence, toujours infaillible et fidèle. Dieu même combattra pour vous : il vous délivrera et vous consolera bien mieux, avec plus de délicatesse et de suavité, que si vous ne cessiez de suivre jour et nuit votre imagination, l'esprit captif, désemparé, haletant, courant follement çà et là, parfois ainsi, parfois tout autrement : fatigue du corps et de l'âme, vaine perte de temps, ruine déraisonnable, insensée, de vos forces !... Alors vous recevrez tous les événements, d'où qu'ils arrivent et de quelque manière que ce soit, avec calme et tranquillité, l'âme toujours égale, les regardant comme venant de la main de la divine et paternelle providence.

Ainsi dépouillez-vous de toutes les images des choses corporelles : votre état, votre profession, le réclament. L'esprit parfaitement libre, vous vous attacherez fidèlement à celui à qui tant de fois vous vous êtes donné. Il n'y aura plus, pour

ainsi dire, d'intermédiaire possible entre votre âme et lui, et, des blessures de son humanité, vous vous écoulerez saintement et sans fin dans la lumière de sa divinité.

CHAPITRE V

De la pureté du cœur qu'il faut ambitionner par-dessus toutes choses

Avez-vous un ardent désir d'une voie droite et sûre pour vous mener rapidement au bonheur qui est votre fin en cet état de voie comme dans la patrie, dans la grâce comme dans la gloire? Aspirez de toute votre âme et inlassablement à la pureté du cœur inaltérable, la pleine liberté de l'esprit, l'entier apaisement de la sensibilité; recueillez les affections de votre cœur, et portez-les sans cesse en haut, vers le Seigneur. Demeurez éloigné le plus que vous pouvez de vos proches et des autres hommes, et de toutes affaires qui seraient de nature à contrarier votre dessein. Ne perdez pas une occasion de trouver le lieu, le temps et le moyen de vous livrer au saint repos et à la contemplation. Aimez la solitude silencieuse, où vous éviterez les écueils de ce siècle, où vous fuirez l'agitation de ce monde tourmenté.

Recherchez en tout temps, comme votre affaire principale, la pureté, la simplicité et la tranquillité du cœur. Gardez comme en clôture vos sens corporels, et tenez-vous habituellement recueilli en vous-même, fermant aussi soigneusement et dans la mesure du possible l'accès de votre cœur aux formes et images sensibles, aux représentations des choses d'ici-bas.

Parmi les exercices spirituels, la pureté du cœur revendique d'une certaine façon le premier rang : elle est de tous la fin dernière, et en même temps la récompense que l'homme spirituel et vraiment religieux voit, d'ordinaire, en cette vie couronner ses travaux.

Mettez donc toute votre diligence, votre industrie et votre peine à garder votre cœur, vos sens, vos affections de tout ce qui pourrait les priver de leur liberté, bien plus de toute chose au monde capable de vous enchaîner et de vous retenir captif. N'épargnez rien pour ressaisir dans leur intégrité les forces éparses de votre cœur et les affections de votre âme, les recueillir au-dedans de vous-même, et les concentrer toutes sur le souverain bien, uniquement véritable et simple. Tâchez alors de garder votre esprit toujours uni à Dieu et aux choses divines ; laissez enfin les frivolités de la terre : vous appuyant

sur le Seigneur Jésus, efforcez-vous sans cesse d'élever votre cœur jusqu'aux réalités célestes, et de l'y transformer.

Si vous entreprenez de vous dépouiller de la sorte, et de vous libérer des représentations et images sensibles, si vous vous appliquez à simplifier et pacifier par la confiance en Dieu votre cœur et votre esprit, pour vous abreuver à la source du bon plaisir divin, en goûter la douceur en tout votre être intérieur, et vous unir à Dieu de la manière la plus haute par votre bonne volonté : vous n'aurez plus besoin, pour apprendre l'amour de Dieu et du prochain, de recourir à la lecture et méditation de la sainte Écriture : l'Esprit d'onction lui-même vous en instruira (1).

Avec grand zèle et énergie vous travaillerez, dès lors, à conquérir la simplicité du cœur, jusqu'à ce que, pleinement libre à l'endroit du sensible, vous puissiez demeurer fixé dans le Seigneur au centre de vous-même, immobile et tranquille, l'âme établie, pour ainsi dire, dans l'éternel présent de la divinité. Porté par cet amour de Jésus-Christ qui jaillit *d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère* (2),

(1) Cf. I Joan. II, 27. — (2) I Tim. I, 5.

vous vous quitterez vous-même pour vous confier à Dieu sans restriction, en toute circonstance ou tribulation, toujours et patiemment empressé d'obéir à sa volonté sainte et à son bon plaisir.

Mais pour y parvenir, il est indispensable que vous reveniez fréquemment au plus profond de votre cœur et vous y mainteniez, faisant abstraction le plus possible des créatures. Gardez pur et limpide le regard de votre âme ; préservez votre intelligence de tout envahissement des images sensibles, ou représentations des choses d'ici-bas : affranchissez définitivement votre volonté des préoccupations terrestres, pour l'attacher foncièrement au bien véritable et suprême ; tenez votre mémoire toujours en haut, résolument fixée dans ce bien souverain, le seul essentiel et incréé. Ainsi votre âme entière, recueillie en Dieu avec toutes ses puissances et toutes ses énergies, ne sera plus vraiment qu'*un esprit avec lui* (1) : et c'est, nous le savons, la perfection dernière dans l'état présent. C'est là encore l'unité de l'intelligence et du cœur, par laquelle, en tous ses désirs, l'homme est rendu conforme à l'éternelle et souveraine volonté de Dieu, et devient par la grâce ce qu'est Dieu par nature.

(1) I Cor. VI, 17.

Enfin, notez-le bien. A l'instant même où l'homme, grâce au secours divin, arrive à triompher de sa volonté, c'est-à-dire à bannir de soi ce qui est affection ou souci déréglés, pour oser s'en remettre pleinement au Seigneur de toute sollicitude : il se rend de ce fait si agréable à Dieu qu'il obtient aussitôt sa grâce en abondance, et par elle il expérimente cette charité, cet amour véritable *qui chassent la crainte et l'inquiétude* (1) et donnent une espérance inébranlable en Dieu. Et c'est bien le secret du plus parfait bonheur, que de confier toutes choses à Celui qui est immuable. Au reste, prétendez-vous trouver en vous votre soutien? Vous êtes par là même sans aucun appui. Jetez-vous donc en Dieu sans hésitation, ni réserve : il vous accueillera, vous guérira et vous sauvera.

Fréquemment méditées, ces vérités seront plus efficaces pour le bonheur de votre vie que toutes les richesses, les délices et les honneurs, plus aussi que toute la sagesse et la science de ce siècle trompeur, de ce monde et de cette vie corruptibles : dussiez-vous surpasser en ces avantages tous ceux qui furent jamais.

(1) I Joan. IV, 18.

CHAPITRE VI

Que l'homme spirituel doit, pour s'unir à Dieu, purifier son intelligence et ses affections.

C'est une vérité certaine, plus vous vous serez détaché du souvenir et de la préoccupation des choses extérieures et sensibles, plus votre âme retrouvera de force et d'intime affection pour goûter les choses d'en haut. Vous devez donc vous appliquer à vous libérer des images et représentations des objets corporels. L'esprit qui s'en est affranchi se rend souverainement agréable à Dieu. Si *les délices du Seigneur sont d'être avec les fils des hommes* (1), cela s'entend de ceux qui, pleinement délivrés de ces sortes d'entraves, distractions et passions, l'âme paisible, pure et simple, sont tout orientés vers lui, n'appartiennent qu'à lui, enfin lui sont unis.

Mais si votre mémoire, votre imagination,

(1) Prov. VIII, 31.

votre pensée, restent le plus souvent occupées du terrestre, elle seront forcément à la merci de la moindre nouveauté, ou d'un rappel subit de quelque impression passée, et les divers objets qui les pourront solliciter les modifieront en tous sens. Or l'*Esprit-Saint s'éloigne de l'agitation qui est en nous purement sensible* (1).

Quiconque aime vraiment le Seigneur Jésus-Christ doit donc, par sa bonne volonté, être uni spirituellement d'une manière si parfaite à la divine volonté et bonté, et tellement affranchi de toutes imaginations et émotions sensibles, qu'il soit indifférent au mépris ou à l'affection, et à tout ce qu'on peut lui faire. La bonne volonté tient lieu de tout, elle domine tout.

Dès lors, s'il y a bonne volonté, spirituellement unie à Dieu dans une entière conformité, il n'importe que la chair, les sens, l'homme extérieur, demeurent enclins au mal et languissants au bien, ou même que l'homme intérieur trouve sa dévotion frappée d'engourdissement. Que dans son dénûment il se maintienne seulement attaché au Seigneur, par la foi et la bonne volonté. Il y parvient lorsque, tout pénétré de son

(1) Sap. I, 5.

imperfection et de son néant, il reconnaît que son bonheur n'est qu'en son Créateur. Il met alors tout son pouvoir et toute son énergie à se quitter lui-même et toutes les créatures pour se perdre entièrement en Dieu ; il ordonne à Dieu seul, sans aucune réserve, son activité, et ne recherche rien que celui en qui il est convaincu de rencontrer tout bien, toute perfection et toute félicité. Il est alors en quelque sorte transformé en Dieu, et ne peut plus avoir de pensée ni de réflexion, d'amour ni de souvenir, que pour Dieu et les choses de Dieu. Les créatures et lui-même, il ne les voit qu'en Dieu, il n'y aime que Dieu, et d'elles comme de lui-même il ne se souvient plus qu'en Dieu.

Acquise de la sorte, la connaissance de la vérité donne toujours à l'âme une profonde humilité, qui la retient de juger le prochain ; elle ne juge qu'elle-même. La sagesse mondaine, au contraire, la rend tout orgueilleuse et vaine, infatuée de soi et gonflée d'arrogance.

Que ceci vous soit donc un principe fondamental de vie spirituelle, à vous qui aspirez à la connaissance, au service, à l'intimité du Seigneur : Si vous voulez vraiment posséder Dieu, il est indispensable que vous détachiez votre cœur de toute affection sensible non seulement

pour aucune personne, mais même pour la moindre créature ; afin de vous porter de toutes vos forces, le cœur entier et simple, vers votre Dieu et créateur, dans une parfaite liberté et sans aucun partage, sans préoccupation ni sollicitude, vous remettant de tout avec une absolue confiance à sa seule Providence.

CHAPITRE VII

Comment le cœur doit se recueillir en lui-même.

« Monter vers Dieu, c'est entrer en soi-même, « est-il écrit au livre *De Spiritu et Anima*, chapi- « tre 21. Et en effet, celui qui rentre en soi et « pénètre en son intérieur, se dépasse lui-même « et monte véritablement vers Dieu. Retirons « donc notre cœur des distractions de ce monde « et le rappelons aux joies intérieures, afin de « pouvoir le fixer un jour dans la lumière de la « contemplation divine. Il ne saurait d'ailleurs « trouver la vie et le repos qu'une fois établi, au « moins par le désir, dans le divin amour, et « refaisant ses forces dans la suavité de sa con- « solation (1). »

Mais de nombreux obstacles nous empêchent de profiter de cette expérience si douce, et même seulement d'y parvenir. La raison en est claire :

(1) Dans l'édition de Migne ces paroles se trouvent au ch. XIV. P. L. 40, 791.

l'esprit humain, livré à toutes sortes de préoccupations, ne peut rentrer en soi à l'aide de la mémoire ; enténébré par les images, il ne peut, par l'intelligence, pénétrer en lui-même ; esclave de ses convoitises, le recueillement habituel par le désir des joies intérieures et des délices spirituelles lui est chose impossible ; et, tout perdu qu'il est dans le sensible et le présent, il ne peut découvrir au centre de son âme l'image de Dieu.

Il est dès lors indispensable qu'avec humilité et modestie, mais aussi une confiance extrême, l'âme s'élève au-dessus d'elle-même et de tout créé, par le moyen d'un renoncement complet, pour dire intérieurement : Celui qu'en toutes choses, avant tout et par-dessus tout, je cherche et aime, désire et poursuis, ne tombe pas sous les sens ni l'imagination ; il dépasse le sensible et même l'intelligible. Inaccessible pour jamais à la perception d'aucun sens, il est pourtant tout désirable du plus ardent désir ; l'imagination ne peut le représenter, mais il s'offre à la perfection de l'intérieure affection ; et s'il échappe à l'estimation, il est pour le cœur pur souverainement attirant, parce qu'aimable et délicieux par-dessus toutes choses, bonté, perfection infinies.

L'âme est alors portée dans la ténèbre de l'es-

prit; dans l'intime d'elle-même elle s'élève à la fois plus haut, et elle pénètre plus avant. Et cette manière de monter, par le Christ Jésus, jusqu'à la mystérieuse contemplation de la Trinité sainte dans l'unité et de l'unité dans la Trinité, met en elle d'autant plus d'ardeur que la force d'ascension lui est plus intérieure; les fruits qui naissent sont d'autant plus nombreux que l'affection du cœur rend cette force plus intime. Car dans l'ordre spirituel, et en ce qui a trait aux expériences de l'âme, rien n'est plus élevé que ce qui est le plus intime.

Ainsi n'ayez repos ni cesse que vous n'ayez obtenu quelque avance, je veux dire quelque expérience de la plénitude de la vie future, et que vous n'ayez reçu quelque prémice de la suave possession de la douceur divine; *charmé par son parfum, ne vous lassez pas de courir après elle* (1), jusqu'à ce que vous puissiez *voir en Sion le Dieu des dieux* (2).

Au reste, pendant le cours entier de la marche spirituelle et dans la voie de l'intime union avec Dieu, vous ne devez songer à prendre aucun repos ni à revenir en arrière, mais seulement à parvenir au but. Sachez prendre modèle

(1) Cant. I, 3. — (2) Ps. LXXXIII, 8.

sur ceux qui, dans l'ordre physique, font l'ascension d'une montagne. Que notre esprit, victime de la convoitise, se laisse gagner à l'attrait des choses inférieures et passagères, aussitôt il s'égare dans une infinité de distractions ou de voies détournées ; il se divise, pour ainsi dire, d'avec lui-même, se perd et se dissipe sur autant d'objets que ses désirs mauvais en peuvent rechercher. Et ce n'est plus qu'agitation sans fin, efforts stériles, fatigue sans relâche.

Si, au contraire, notre cœur et notre esprit s'arrachent, par le désir et l'amour surnaturels, aux sollicitations multiples des choses de la terre ; s'ils abandonnent peu à peu tout ce qui est d'en-bas et se recueillent intérieurement pour concentrer leurs forces sur l'unique bien immuable et plénier : ils apprennent alors à habiter avec eux-mêmes, et s'attachent, par l'affection, à ce bien souverain d'une manière indissoluble. Plus ils se portent en haut par la connaissance et par le désir, et plus ils se recueillent et s'affermissent dans l'unité. Plus aussi ils demeurent unis intérieurement à ce bien véritable et suprême, jusqu'à ce qu'ils aient acquis une entière stabilité et qu'ils soient parvenus définitivement à la vraie vie qui est Dieu même. Désormais à l'abri des vicissitudes du changement et

du temps, ils se reposeront pour toujours dans la demeure intime, tranquille et mystérieuse, de la Divinité, parfaitement unis au Christ Jésus, *voie, vérité et vie* (1) pour ceux qui viennent à lui.

(1) Joan. XIV, 6.

CHAPITRE VIII

Comment l'homme spirituel doit s'en remettre à Dieu en toute circonstance.

Après ce qui a été dit, vous devez, je suppose et je suis même convaincu, vous devez bien comprendre que plus vous apporterez de zèle à vous débarrasser des images sensibles et de tout le terrestre et le créé, pour vous unir spirituellement à Dieu par votre bonne volonté, plus aussi vous vous rapprocherez de l'état d'innocence et de perfection. Quoi de meilleur, de plus heureux et de plus doux!

Il vous importe donc par-dessus tout de tenir votre esprit pleinement affranchi des représentations et des images, libre de toute entrave. Ne vous inquiétez plus, ni pour vous-même, ni pour autrui, du monde ou des amis, de la prospérité ou de l'adversité, ni du présent, ni du passé ou du futur; n'ayez même pas trop d'attention pour vos propres péchés. Pensez plutôt que dans la pauvreté et la simplicité d'un cœur

pur, vous êtes avec Dieu loin du monde, comme si déjà votre âme séparée du corps jouissait de l'éternité. Elle n'aurait certes aucun souci des choses de ce siècle, et ne s'occuperait guère de l'état du monde, fût-il en paix, fût-il en guerre, qu'il y fît beau ou qu'il y plût : rien de terrestre absolument ne pourrait la distraire. Tout orientée vers son Dieu, dans une parfaite conformité, elle ne s'occuperait que de lui, ne serait qu'à lui seul.

Pour vous, dès à présent agissez de la sorte : laissez là votre corps et toutes choses créées, présentes et futures, et de toutes vos forces, dans le dépouillement, la liberté intérieure, tenez le regard de votre âme inébranlablement fixé sur cette lumière incréée. Que par là votre esprit se voie débarrassé de toutes les images qui captivent et font ombre, et qu'il devienne comme un ange attaché à un corps, nullement entravé par des opérations charnelles, totalement exempt de pensées vaines et volages.

Rendez-vous fort contre les tentations, persécutions et injustices, quelles qu'elles puissent être : ainsi vous resterez solidement établi en Dieu, l'âme toujours égale, en la mauvaise comme en la bonne fortune. Et quand survient le trouble, le dégoût ou l'accablement, ne vous

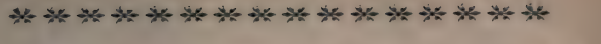
raidissez pas ; ne soyez pas non plus pusillanime : sans recourir fiévreusement aux prières vocales ou à d'autres moyens de consolation, tâchez uniquement de vous replacer, par votre bonne volonté, en la partie supérieure de vous-même, tout uni à Dieu par l'esprit, le veuille oũ non la sensibilité.

L'âme fidèle doit être si fermement attachée à son Dieu, elle doit rendre et conserver sa propre volonté si conforme à la sienne, que pour aucune créature elle n'ait plus d'attention ou de sollicitude que si jamais elle n'eût été créée, et que rien n'existât que Dieu seul et cette âme. Dès lors elle recevra, comme venant de la main même de la divine Providence, tous et chacun des événements avec une grande égalité, une sérénité parfaite ; en tout elle soutiendra avec une même constance l'opération divine, demeurant en patience, tranquillité, silence.

Telle est la loi fondamentale de la vie spirituelle : libérer son esprit de toutes les images sensibles, pour s'attacher à Dieu, dans la partie haute de l'âme, par la bonne volonté, et lui être entièrement conforme. En un mot, plus d'intermédiaire entre Dieu et vous. Au reste, de l'extérieur il n'en subsiste aucun : le vœu de pauvreté vous a soustrait jusque dans sa racine toute pro-

priété ; celui de chasteté, votre corps ; l'obéissance, votre volonté et votre âme elle-même : rien ne demeure, par conséquent, qui puisse s'interposer entre Dieu et vous.

Vous êtes religieux : votre profession, votre habit et votre tonsure, d'autres signes encore l'indiquent au dehors. Mais l'êtes-vous vraiment ou seulement d'apparence? à vous de voir. Songez pourtant, quelle déchéance, quelle offense envers Dieu et sa toute-justice, que de mentir à votre état, et, par le cœur et par la volonté, d'être plus attaché à la créature qu'au Créateur, préférant le créé à l'Auteur de toutes choses!



CHAPITRE IX

De la contemplation divine, que l'on doit préférer à tout autre exercice.

Toutes choses en dehors de Dieu sont effet et ouvrage de sa puissance créatrice, et quels que soient leur être et leur pouvoir, ce pouvoir et cet être sont toujours limités. Produites du néant, mélangées de néant, et d'elles-mêmes tendant au néant, les créatures, à tout moment, tiennent uniquement de Dieu leur existence et leur conservation dans l'être, leur activité et tout ce qui est en elles. Sans cesse elles reçoivent du suprême et divin Artiste, n'étant de soi qu'insuffisance pour elles-mêmes et pour autrui, et vis-à-vis de l'opération divine, dans le rapport du rien à l'être, du fini à l'infini.

Que ce Dieu seul, dès lors, soit immédiatement et le centre et l'objet, le mobile et la fin dernière de toute notre contemplation, de toute notre vie, de toutes nos actions : lui qui, d'un simple signe de sa volonté, pourrait et saurait à

l'instant produire, en nombre indéfini, des créatures bien plus parfaites que celles qui existent. Nulle contemplation, nulle délectation d'amour plus utiles, élevées et suaves, pour l'intelligence et pour la volonté, qu'en ce Dieu créateur, bien suprême et seul véritable, de qui, en qui, par qui et pour qui toutes choses subsistent. Il est, pour lui-même et pour tout, plénitude infinie, lui qui contient dans sa simplicité les perfections de tous les êtres, sans qu'il y ait en lui rien qui ne soit lui-même. En lui et par lui, les choses instables d'ici-bas ont leurs causes certaines, et les changeantes, leurs principes immuables ; en lui vivent éternellement les formes de tous les êtres, doués ou non d'intelligence, comme de tout ce qui paraît dans le temps. Il remplit tout, il est par son essence tout entier en toutes choses, tout entier en chacune, d'une présence substantielle, plus réelle et plus intime que celle de la chose à elle-même. En lui tout se trouve recueilli dans l'unité et vit éternellement.

Si, par faiblesse et inaccoutumance de l'esprit, l'on ne peut aisément faire abstraction des créatures, il est encore une manière de contempler très bonne, véritable et fructueuse, bien à la portée, semble-t-il, de l'homme en cette vie : c'est qu'au moins dans toutes les contempla-

tions et méditations, qu'elles portent sur les créatures ou sur le Créateur, l'on n'arrête sa complaisance qu'en ce Créateur même, en ce Dieu un et trine, goûté dans l'intime de l'âme, *pour aviver* en soi et dans les autres *la flamme du divin amour* (1) et de la véritable vie, et mériter le bonheur de la vie éternelle.

Notons ici une différence entre la contemplation des fidèles chrétiens et celle des philosophes païens. Celle-ci vise à la perfection du sujet qui contemple, elle s'achève en l'intelligence et n'a pas d'autre fin que de connaître davantage. Au contraire, la contemplation des saints et des fidèles se propose comme but dernier l'amour de son objet, qui est Dieu même : elle ne s'en tient donc pas à la connaissance de l'intelligence, mais va jusqu'à l'amour qui jaillit de la volonté. Aussi les saints, dans leur contemplation, ont-ils en vue principalement cet amour du Seigneur : nous savons, en effet, que le bonheur est bien plus grand de connaître le Christ et de le posséder spirituellement par la grâce que de le posséder avec son corps, ou même dans son essence, mais sans la grâce.

A mesure que l'âme se détache des créatures

(1) Cf. Ps. xxxviii, 4.

et rentre en soi, son œil intérieur se dilate, et elle se dresse à elle-même comme une échelle, pour s'élever graduellement à la contemplation de Dieu. Elle s'y enflamme d'un ardent amour des biens célestes et divins, et des choses de l'éternité, et elle laisse bien loin, comme néant, les choses temporelles.

Lorsque nous essayons de monter jusqu'à Dieu par voie de négation, nous écartons de lui d'abord ce qui est corporel, du domaine des sens et de l'imagination ; ensuite, même ce qui est de l'ordre intelligible ; finalement, l'être lui-même, selon toutes les modalités qu'il revêt dans les créatures. C'est là, d'après Denys, la connaissance la plus haute que nous puissions avoir de Dieu en cet état de voie. C'est là aussi l'obscurité où Dieu est dit habiter (1), celle où Moïse entra (2) et qui conduit à l'inaccessible lumière (3). Mais, dit l'Apôtre, *ce qui est animal vient d'abord, ensuite le spirituel* (4) : il faut donc suivre l'ordre accoutumé, aller progressivement du labeur de l'action au repos de la contemplation, et des vertus morales, aux vertus théoriques et spéculatives.

(1) Cf. I Par. VI, 1. — (2) Exod. XX, 21. — (3) I Tim. VI, 16 — (4) I Cor. XV, 46.

Pourquoi donc, ô mon âme, te préoccuper vainement de tant de choses, et qui te laissent toujours vide? Recherche enfin, poursuis de ton amour ce bien unique et excellent, qui renferme toute bonté : lui seul suffit. Misérable est celui qui connaît et possède tout, hormis ce bien. Et pour qui, possédant le reste, en a aussi la connaissance, le surcroît de bonheur ne tient pas à ces autres choses, mais encore à ce bien lui-même. D'où cette parole de saint Jean, au chapitre 17 : *La vie éternelle est de vous connaître*, (1) et celle-ci du Prophète : *Je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra* (2).

(1) Joan. XVII, 3. — (2) Ps. XVI, 15.

CHAPITRE X

Qu'il ne faut pas tant se préoccuper de la dévotion actuelle et sensible que de rester uni à Dieu par la volonté.

N'ayez pas grand souci de la dévotion actuelle, de la douceur sensible, ni des larmes : tenez-vous seulement uni intérieurement et spirituellement avec Dieu par la bonne volonté, songeant que l'âme dépouillée des images, des représentations, espèces ou formes des créatures, est souverainement agréable au Seigneur.

Il convient que le moine soit tout affranchi du créé, et dans la liberté, la pauvreté spirituelles, s'applique uniquement au-dedans de lui-même à rechercher son Dieu, à travailler pour lui et à lui être uni. Ainsi renoncez-vous, détachez-vous de tout, pour suivre Jésus-Christ, votre Seigneur et votre Dieu, qui a été vrai pauvre, obéissant et chaste, s'est humilié et a souffert : à tel point que sa vie et sa mort furent pour un grand nombre un sujet de scandale, comme il ressort de l'Évangile.

Qu'importe à l'âme séparée le traitement

infligé au corps qu'elle a laissé? qu'on le brûle ou le pende, qu'on le charge de malédictions, elle ne ressent de ces outrages aucune tristesse ; mais sa pensée est toute au présent immuable de l'éternité, à l'unique nécessaire dont parle le Seigneur dans l'Évangile. Soyez de même vis-à-vis de votre corps, comme si déjà vous ne l'habitiez plus : pensez sans cesse à la vie éternelle de votre âme à Dieu, et concentrez toute votre attention sur cet unique bien dont Jésus-Christ a dit : *Une seule chose est nécessaire* (1). Vous obtiendrez alors une grâce puissante pour vous faire acquérir le dépouillement de l'esprit et la simplicité du cœur.

Or cet « unique bien » est tout ce qu'il y a de plus présent à vous-même, et pourvu que vous soyez pleinement délivré des représentations imaginaires et de tous autres embarras, vous le reconnaîtrez. Vous sentirez bientôt que, dans ce dépouillement et cette pauvreté d'esprit, vous êtes tout à Dieu et lui êtes uni. Quoi qu'on puisse vous faire, vous serez invincible à l'égal des martyrs, des Pères, des saints et de tous les élus. Négligeant tout le reste, ils songeaient uniquement à la sécurité, à la vie éternelle de leur

(1) Luc. x, 42.

âme en Dieu ; ainsi armés intérieurement, unis à Dieu par leur bonne volonté, ils n'avaient que mépris pour les choses du monde, comme si déjà leur âme avait abandonné leur corps.

Jugez par là de ce que peut la bonne volonté unie à Dieu. Toute passée en Dieu, l'âme se sépare, pour ainsi dire, virtuellement et spirituellement de la chair ; elle ne regarde plus que de loin, et comme n'étant plus à elle, l'homme extérieur, et tout ce qu'on peut faire au corps ou à elle-même lui importe aussi peu que s'il s'agissait de quelque autre, ou même pas d'un homme.

Celui qui est uni à Dieu est un même esprit avec lui (1).

Ainsi n'ayez jamais l'audace, en la présence du Seigneur Dieu qui demeure en votre âme, et pour l'honneur suprême qui lui est dû, de vous permettre des pensées ou imaginations que vous rougiriez de voir connues des hommes. De même, c'est justice que de rapporter à Dieu seul toutes les pensées et conceptions de votre esprit, et, comme si rien n'existait en dehors de lui, de fixer sur lui seul le regard de votre âme, de vous unir à lui et de jouir de lui : parfait commencement de votre vie future.

(1) I Cor. VI, 17.

CHAPITRE XI

Comment il faut résister aux tentations et supporter les épreuves.

Personne ne cherche à s'approcher de Dieu d'un cœur sincère et sans partage, sans se voir éprouvé par la souffrance et la tentation. Voici, dès lors, la conduite à tenir en toutes tentations : quoi qu'on puisse ressentir, ne jamais consentir; puis supporter avec patience et calme, humilité et résignation.

S'il s'agit de blasphèmes, ou de choses les plus honteuses, soyez fermement convaincu que vous ne pouvez rien faire de mieux ni de plus efficace que de tenir absolument pour rien ces fantasmagories. Fussiez-vous assailli de blasphèmes les plus impies, de sollicitations les plus basses et les plus horribles, non seulement vous ne devez pas en avoir d'inquiétude, mais vous devez les négliger complètement, les mépriser, sans vous les imputer et sans même chercher à vous former la conscience à leur

sujet. Si vous savez ainsi le mépriser, lui et ses suggestions, l'ennemi ne manquera pas de prendre la fuite : car il est tout orgueil et ne supporte pas d'être méprisé et dédaigné. Tel est donc le remède par excellence à ces tentations : ne point s'en occuper, comme l'on fait de mouches qui, malgré nous, voltigent devant nos yeux.

Par suite, le serviteur de Jésus-Christ doit prendre garde de ne pas s'éloigner si facilement, et sans motif, de la face du Seigneur pour s'indigner de-ci, de-là, murmurer et gémir du tourment d'une mouche, je veux dire de la moindre tentation, d'un soupçon, d'une tristesse, d'une privation, d'une impuissance, d'une contrariété quelconque : alors qu'un simple élan vers Dieu de la bonne volonté suffit à tout bannir. La bonne volonté fait de l'homme le bien de Dieu ; elle lui donne les saints Anges pour gardiens et pour protecteurs ; et par elle il écarte toute tentation aussi facilement que d'un front dénudé la main chasse une mouche. *Paix donc aux hommes de bonne volonté* (1).

Aux yeux de Dieu, nulle offrande n'a le prix de cette bonne volonté ; et dans notre âme elle

(1) Luc. II, 14.

est le principe de tout bien, la mère de toutes les vertus. Si l'on commence donc à l'acquérir, on peut être assuré d'avoir tout ce qui est requis pour vivre comme il faut. — Vous voudriez le bien, mais impossible de l'accomplir? Dieu se comporte comme si vous l'aviez fait. C'est une loi éternelle et absolument immuable que la volonté constitue le mérite, elle aussi la récompense et le supplice dans la béatitude ou la réprobation. Et pour la charité, elle n'est pas autre chose qu'une volonté généreuse de servir Dieu, une suave résolution de lui plaire, un ardent désir de jouir de lui.

Enfin, la tentation n'est pas péché, mais matière à l'exercice de la vertu, et l'homme peut en profiter pour acquérir une foule de biens, d'autant que *toute la vie de l'homme n'est ici-bas que tentation* (1).

(1) Job, VII, 1.

CHAPITRE XII

De l'amour divin et de son efficacité.

Pour accomplir en perfection ce qui a été dit, et, d'une manière générale, tout ce qui est nécessaire au salut, rien de meilleur, de plus facile et de plus efficace que l'amour : seul, il peut tenir lieu de tout ce nécessaire, et il renferme en lui la plénitude de tout bien, sans qu'il lui manque même la présence du souverain objet de nos désirs.

C'est par l'amour que nous nous retournons vers Dieu, nous transformons en lui, nous attachons à lui, lui demeurons unis, de manière à ne faire qu'un esprit avec lui, et recevoir de lui et par lui le bonheur, ici-bas dans la grâce et là-haut dans la gloire. Car l'amour ne trouve de repos que dans l'objet aimé ; il lui en faut la possession entière et assurée.

L'amour, qui est aussi la charité, est le chemin par où Dieu vient aux hommes et celui qui conduit les hommes jusqu'à Dieu ; et Dieu ne

peut établir sa demeure là où n'est pas la charité. Si donc nous possédons la charité, nous possédons Dieu, car *Dieu est charité* (1).

Rien de plus affilé que l'amour, rien de plus subtil et de plus pénétrant : sa nature ne lui permet aucun repos qu'il n'ait pu reconnaître toutes les propriétés et ne soit arrivé au fond le plus secret, à la substance elle-même de l'objet aimé ; il veut ne faire qu'un avec lui, et, s'il était possible, n'être avec lui qu'une même chose. Aussi l'amour ne souffre-t-il aucun intermédiaire entre lui et l'objet aimé, qui est Dieu ; il s'élance ardemment vers lui, et ne peut s'arrêter que lorsqu'ayant tout dépassé, il parvient à lui et en lui.

Il y a, en effet, dans l'amour une vertu d'union et de transformation : il transforme l'aimant en l'aimé et l'aimé en l'aimant, il les fait exister l'un dans l'autre autant que faire se peut.

La chose est manifeste pour ce qui est, en premier lieu, des facultés d'appréhension. L'aimé est dans l'aimant par la douceur et le plaisir que laisse sa connaissance ; l'aimant, de son côté, travaille sans relâche à relever tout ce qui concerne l'aimé, et non pas seulement d'une manière

(1) I Joan. IV, 8.

superficielle, mais en allant pour ainsi dire jusqu'aux derniers confins de son essence.

De même pour les puissances appétitives et affectives. L'aimé est dit se trouver dans l'aimant par l'amoureuse complaisance et la suave jouissance dont il est l'objet en l'intime de son cœur ; l'aimant est dans l'aimé comme dans un autre lui-même, par la totalité de son désir, et une entière conformité de vouloir et de non-vouloir, de joie et de tristesse.

L'amour, fort comme la mort (1) emporte l'aimant hors de soi, il le fixe en l'aimé et le garde attaché à lui dans la plus étroite des unions. L'âme, en effet, est plus présente au lieu de son amour qu'au corps qu'elle vivifie : elle est en ce qu'elle aime, selon sa nature propre, raison et volonté ; tandis que dans le corps elle n'est que par manière de forme, ce qui appartient également aux créatures sans raison.

Il n'y a rien qui nous ramène du sensible extérieur au-dedans de nous-mêmes, pour nous conduire ensuite à la divine intimité de Jésus-Christ, comme l'amour du Christ, le désir de goûter sa douceur ; rien qui nous fasse mieux sentir et percevoir et enfin savourer la présence

(1) Cant. VIII, 6.

de sa divinité. Seule la force de l'amour peut, de la terre, élever l'âme aux sublimes hauteurs des cieux.

Nul ne saurait non plus atteindre au suprême bonheur, s'il n'est porté par le désir et par l'amour. L'amour est la vie de l'âme, sa robe nuptiale, sa perfection. L'amour résume toute la Loi et les Prophètes, et la doctrine du Seigneur (1). De là cette parole de l'Apôtre aux Romains : *L'amour est la plénitude de la Loi* (2), et cette autre de la première à Timothée : *La fin de tout précepte, c'est la charité* (3).

(1) Cf. Matth. xxii, 40. — (2) Rom. xiii, 10. — (3) 1 Tim. i 5.

CHAPITRE XIII

Des qualités et de l'utilité de la prière, et du recueillement intérieur.

Pour ces choses comme pour toute autre bonne action, nous ne sommes par nous-mêmes qu'insuffisance. De Dieu seul procède tout bien, et nous ne saurions lui présenter quoi que ce soit, qui déjà ne lui appartienne. Une seule chose nous reste, et le Seigneur lui-même a bien voulu nous en instruire de sa bouche bénie et par son propre exemple : c'est, en toute circonstance et en toute occasion, de recourir à la prière.

Présentons-nous comme des coupables, des malheureux, des pauvres, des mendiants, des infirmes, des indigents, comme des sujets, des serviteurs, des fils. Abîmés dans notre désolation, l'âme humiliée jusqu'à l'extrême, offrons à Dieu nos supplications, avec crainte et amour, recueillement et modestie, et dans les sentiments d'une réelle et sainte confusion. Pleins

de confiance, exposons-lui avec de grands et très ardents désirs, de profonds gémissements du cœur, et une entière simplicité et loyauté d'esprit, les dangers qui nous pressent de toute part. Remettons-nous tranquillement, dépouillés et pauvres, entre ses mains; donnons-nous complètement, jusqu'à la dernière fibre. Aucune réserve : ne sommes-nous pas réellement et totalement son absolue propriété ? Alors s'accomplira en nous ce que disait d'une telle prière le bienheureux Père Isaac : « Nous serons « un, nous, avec Dieu, et Dieu même, à lui seul, « nous sera tout en toutes choses, quand cet « amour parfait dont il nous aima le premier « aura passé dans notre cœur. Il en sera ainsi « lorsque tout notre amour, notre désir et notre « étude, lorsque tout notre effort et toute notre « recherche, lorsque tout ce que nous voyons, « disons ou espérons ne s'arrêtera qu'à Dieu ; « et lorsque l'unité qui subsiste éternellement « entre le Père et le Fils, et entre le Fils et le Père, « régira notre cœur et notre intelligence. Dieu « nous aime d'une charité sincère, pure et inal- « térable ; attachons-nous à lui par un amour « constant, indissoluble : soyons-lui tellement « unis que notre espoir, notre pensée, notre dis- « cours, enfin notre prière, ne soient plus que « Dieu.

« Voici donc quelle doit être la fin de l'homme « spirituel, quel doit être son but et l'objet de « tout son labeur : mériter de posséder dans ce « corps corruptible une certaine image de la « béatitude future, et percevant, pour ainsi « dire quelques arrhes du bonheur céleste, jouir « sur terre d'un avant-goût de la vie glorieuse. « Voilà, dis-je, la fin de toute la perfection : l'âme « doit être si pleinement affranchie de la chair, « s'élevant chaque jour davantage vers les cimes « spirituelles, que toute son activité et tous ses « sentiments intimes deviennent une prière « jamais interrompue (1). »

Lorsque, ainsi retirée de la fange terrestre, elle ne respirera plus que pour Dieu, pour Dieu dont jamais l'homme spirituel ne devrait consentir à détourner le regard — le moindre éloignement de ce bien souverain devant lui paraître une mort véritable et la plus funeste —; lorsque, débarrassée de toutes les entraves des passions charnelles, elle se sera solidement établie dans la paix, inébranlablement unie à cet unique bien souverain, alors se réalisera

(1) 2e conférence de l'abbé Isaac sur la prière, ch. VII (P. L. 49, 827-828). L'alinéa suivant est emprunté à la 1re conférence, ch. VI (P. L. Ibid., 778).

cette parole de l'Apôtre : *Priez sans cesse* (1), et cette autre : *En tout lieu, élevez des mains pures sans colère, ni contestation* (2). En cette pureté, la partie sensible de l'âme est, pour ainsi dire, absorbée et, de terrestre, se transforme jusqu'à devenir comme spirituelle et angélique ; dès lors toutes les impressions, les pensées, les démarches ne sont plus que prière très pure et sans alliage.

Persévérez fidèlement dans la pratique de ces règles telles que nous les avons exposées depuis le commencement : contempler et jouir dans le recueillement intérieur, vous sera chose aussi facile et aussi simple que de vivre dans votre nature humaine.

(1) I Thess. v, 17. — (2) I Tim. II, 8.

CHAPITRE XIV

Qu'il faut en tout jugement chercher le témoignage de la conscience.

Pour acquérir la perfection spirituelle, la pureté et la tranquillité en Dieu de l'âme, voici qui semble encore de grande utilité.

Quoi qui se puisse dire, penser ou faire à notre endroit, rentrons silencieusement au plus intime de notre âme ; laissons le reste, demeurons là tout recueillis, aspirant seulement à voir la vérité se révéler à nous. Nous trouverons alors, nous verrons clairement qu'il ne nous est d'aucun profit, mais au contraire très pernicieux, d'être loués et honorés à l'extérieur, si, confrontés au-dedans de nous-mêmes avec la vérité, nous sommes jugés coupables et dignes de châtiment.

Et de même qu'il ne sert de rien d'être loué des hommes extérieurement, si la conscience accuse à l'intérieur ; de même il n'y a pas le moindre préjudice à être méprisé, outragé et

persécuté au dehors, pourvu qu'intérieurement on soit sans faute et sans reproche. Bien plus, il y a lieu de s'en féliciter en présence du Seigneur, et de tout supporter avec patience, silence et paix. Aussi bien nulle adversité ne sera funeste, où ne règne pas l'iniquité (1), et pas plus qu'aucun mal ne demeure impuni, nul acte bon n'est frustré de sa récompense. N'allons pas toutefois avec les hypocrites solliciter et agréer des hommes notre salaire et notre prix : ne les attendons que de Dieu, et non pour le présent, mais pour l'avenir, non pour ce temps qui passe, mais pour l'éternité.

Par conséquent rien n'est plus grand, rien n'est meilleur que de revenir constamment, en toute tribulation, en toute conjoncture, au sanctuaire intime de l'âme : d'y invoquer le Seigneur Jésus-Christ, le secours dans les tentations et les afflictions ; de s'y humilier en confessant ses fautes, et d'y rendre louange à Dieu Seigneur et Père, qui châtie et console ; enfin d'y accepter avec égalité, détachement et confiance, pour soi et le prochain, tous événements sans exception, heureux ou malheureux, voyant en chacun d'eux la main de la Providence infaillible et

(1) *Or. super pop.* du vendredi après les Cendres.

l'harmonie de sa sagesse. Alors les péchés sont remis ; l'amertume disparaît de l'âme, la douceur et la paix y pénètrent ; la grâce se répand, et la miséricorde ; c'est l'attrait, le fortifiant de l'intimité avec Dieu, la consolation surabondante en lui, l'attachement profond, l'union.

Mais prenons garde d'imiter les hypocrites qui dépensent mille efforts, à la manière des Pharisiens, pour paraître meilleurs à l'extérieur, aux yeux des hommes, pour se faire croire et estimer tout autres qu'ils se savent en réalité, au témoignage de leur conscience. N'est-ce point de la dernière folie que de souhaiter et de chercher ou de solliciter, soi-même ou par autrui, la louange et la gloire humaine, alors qu'intérieurement on demeure l'esclave de passions honteuses et des pires péchés ? Qui s'obstine à poursuivre pareilles vanités, s'exclut assurément des biens qui viennent d'être indiqués : il n'aura en partage que la confusion.

Par suite, ayez toujours devant les yeux vos misères et vos impuissances : connaissez-vous pour vous en humilier. Songeant à vos péchés si graves, à tout le mal qui est en vous, souffrez d'être considéré par tous comme un rebut indigne, très vil et très abject. Regardez-vous parmi les autres comme la scorie dans l'or pur,

l'ivraie au milieu du froment, la paille mêlée au grain, le loup au milieu des brebis, Satan parmi les fils de Dieu.

Ne cherchez pas non plus à être honoré de quiconque ou à lui être préféré. Fuyez plutôt de tout votre cœur et de tout votre esprit le virus de cette peste, le poison de cette louange, fuyez une réputation fondée sur la jactance et sur l'ostentation. N'allez pas, comme dit le Prophète, *faire louer un pécheur selon les désirs de son âme* (1). Souvenez-vous de ces paroles du chapitre 3 d'Isaïe : *Ils te trompent ceux qui te flattent, et ils défoncent le chemin sous tes pas* (2); et de celles du Seigneur en saint Luc, au chapitre 6 : *Malheur à vous, lorsque les hommes vous loueront* (3).

(1) Ps. IX, 3. — (2) Is. III, 12. — (3) Luc. VI, 26.

CHAPITRE XV

Du mépris de soi, de la façon d'y parvenir et de sa grande utilité.

Plus l'homme connaît sa misère, plus son regard est pur et capable de contempler la majesté divine. Plus aussi il se considère par rapport à Dieu, la vérité et la justice, comme vil à ses propres yeux, et plus aux yeux de Dieu il se rend estimable.

Efforçons-nous, en conséquence, avec toute l'ardeur d'un grand désir, de nous juger extrêmement vils et de nous croire indignes du moindre bienfait; de ne chercher en rien à nous plaire à nous-mêmes, mais seulement à Dieu, et de passer aux yeux d'autrui pour les plus méprisables et les plus indignes des créatures. Dans les tribulations, les afflictions et les injures, ne nous laissons pas émouvoir : nul emportement contre leurs auteurs, nulle pensée méchante, nulle irritation : mais conservons notre âme en paix, et persuadons-nous que réellement nous

méritons toutes les injures, tous les mépris, tous les mauvais traitements, tous les dédains.

Et de vrai, celui qui porte en son cœur le repentir, la componction que Dieu inspire, a en horreur d'être estimé et honoré des hommes. Il n'appréhende, ni ne refuse d'être honni de toutes manières, d'être foulé aux pieds et méprisé à l'infini, voyant en cela le moyen de pratiquer la véritable humilité et de s'attacher à Dieu seul avec un cœur pur et fidèle.

Pour parvenir à cet unique amour de Dieu, à cette horreur souveraine de soi, à ce désir de l'humiliation, il n'est besoin ni d'œuvres extérieures, ni d'efforts corporels ; il faut plutôt la maîtrise des sens, la vaillance du cœur et la tranquillité de l'âme. C'est par la générosité du cœur et l'intime affection de l'âme que l'on doit s'élever au-dessus de soi-même, et, s'arrachant aux misères d'ici-bas, monter vers les réalités célestes et divines.

En agissant ainsi, nous nous transformons en Dieu, surtout lorsque, renonçant à juger, à condamner, ou mépriser personne, nous choisissons du fond du cœur d'être estimés de tous poussière et rebut, ou même d'être pour eux un objet de répulsion, telle une boue fétide : au lieu de rechercher l'abondance de toutes les

délices, les louanges ou les honneurs des hommes, enfin tout avantage et tout bonheur en ce monde matériel et fugitif. Ne souhaitons d'autre consolation, en cette vie présente et périssable, que celle de regretter, désavouer, pleurer sans cesse nos fautes et nos offenses ; d'acquérir pour nous-mêmes le mépris le plus complet ; de paraître chaque jour plus méprisable aux yeux d'autrui, et chaque jour aussi, dans l'excès de notre misère, de devenir à nos propres yeux plus indignes de tout. Et ce, pour plaire uniquement à Dieu, pour l'aimer seul et pour lui être unis ; pour n'être plus touchés de rien, si ce n'est du Seigneur Jésus, maître de notre cœur ; pour n'avoir plus de préoccupation et d'attention que pour Celui dont la puissance et la providence divines assurent à toutes choses le mouvement et la subsistance.

A présent l'heure n'est point à la jouissance, mais aux profonds gémissements du cœur. Si vous ne pleurez pas, pleurez de cela même. Si déjà vous pleurez, affligez-vous encore d'avoir été vous-même, par vos graves offenses et vos péchés sans nombre, la cause de votre douleur.

La sentence portée, le coupable ne s'inquiète guère des représentations qui se donnent au théâtre ; ainsi l'âme livrée aux larmes et à la

véritable componction doit rester insensible au plaisir et à la colère, à l'ambition et à l'indignation, en un mot à toute passion. Autres encore se présentent les demeures des gens de bien, et celles des condamnés ; de même l'attitude et la vie de ceux qui, en raison de leurs péchés, ont l'obligation de pleurer et de faire pénitence, ne doivent ressembler en rien à l'attitude et à la vie de ceux qui ont gardé leur innocence et qui n'ont rien à expier. Le châtiment et la satisfaction ne doivent-ils pas distinguer le coupable de l'innocent, alors que la prévarication l'en a rendu si différent ? L'iniquité pourrait-elle être plus favorisée que la justice ?

Il faut donc renoncer à tout, tout mépriser, tout rejeter et tout laisser, pour établir en nous, avec parfaite sincérité, le fondement solide de la vie pénitente. Celui qui aime vraiment Jésus-Christ et qui marche après lui dans le chemin des larmes ; celui qui porte son image dans son cœur et dans son corps, et ressent une vraie douleur de ses péchés et de ses fautes ; celui qui aspire vraiment à la possession du royaume futur, qui garde avec une foi vive le souvenir du jugement et des supplices éternels, qui entretient en soi fidèlement et courageusement la pensée et la crainte de ses fins dernières ; celui-

là n'aura plus de labeur, ni de sollicitude, ni d'attention pour aucune autre chose. Si donc l'on a grande hâte de parvenir à l'heureuse impassibilité et à Dieu même, on devra regarder comme jour de grand dommage celui où l'on n'aura pas enduré de malédiction ou de mépris. Affranchissement des vices et des passions, pureté du cœur, possession des vertus : voilà qui constitue l'impassibilité dont nous parlons.

Regardez-vous comme déjà mort, vous qui savez, à n'en pouvoir douter, que vous mourrez nécessairement.

Enfin, pour reconnaître si toutes vos pensées, vos paroles et vos œuvres sont vraiment selon Dieu, considérez si elles vous rendent plus humble, plus recueilli et affermi en Dieu et en vous-même. Si vous remarquez le contraire, tenez-vous sur vos gardes et craignez que tout cela ne soit point selon Dieu, ni agréé de Lui, ni pour vous profitable.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

CHAPITRE XVI

De la Providence divine, comment elle s'étend à tout.

Pour nous porter vers Dieu comme il a été dit, sûrement, librement et tranquillement, sans redouter d'obstacle ni de difficulté; pour parvenir à lui, nous unir avec lui, et lui demeurer attachés d'une manière inébranlable, l'âme toujours égale dans la prospérité et l'adversité, à la vie et à la mort, une condition s'impose : c'est de s'en remettre de tout, avec une absolue confiance et sans réserve aucune, à l'immuable et infaillible Providence.

Au reste, quoi de plus naturel? N'est-ce pas Dieu qui, seul, donne à toute créature l'être, le pouvoir et l'agir, c'est-à-dire la substance, la puissance et l'opération, et encore l'espèce, le mode et l'ordre, dans le nombre, le poids et la mesure? L'œuvre de l'art suppose l'œuvre de la nature; à son tour, l'œuvre de la nature suppose l'œuvre de Dieu créateur et conservateur, ordon-

nateur et administrateur. A Dieu seul appartiennent la puissance, la sagesse, la bonté infinies, l'essentielle miséricorde, la justice, la vérité, la charité inaltérables, l'éternité, l'immensité.

Nul être ne peut donc subsister par sa propre vertu, et nul ne peut agir que par la vertu de Dieu même, premier moteur, premier principe, cause de toute action, et qui opère en tout agent.

Pour ce qui est de l'ordre universel, Dieu encore pourvoit immédiatement à toutes choses, jusqu'aux moindres détails. De l'infiniment grand à l'infiniment petit, rien n'est soustrait à son éternelle providence, rien n'y peut échapper : qu'il s'agisse d'actes volontaires, ou d'événements en apparence accidentels ou fortuits, que nous penserions imprévus. Il est même impossible que Dieu fasse une chose sans qu'elle tombe sous l'ordre de sa providence, comme il ne peut rien faire qui ne dépende de son action.

La providence divine s'étend donc à toutes choses sans exception, et même jusqu'aux pensées des hommes. Et c'est pourquoi l'Écriture nous dit en la première Épître de saint Pierre, au chapitre 5 : *Jetez en Dieu toutes vos sollicitudes, lui-même prend soin de vous* (1) ; le Prophète ;

(1) I Pet. v, 7.

Remettez au Seigneur vos préoccupations, et il vous comblera (1) ; au chapitre 2 de l'Ecclésiastique : *Regardez, fils des hommes, et sachez que personne n'a espéré dans le Seigneur et n'a été confondu, personne n'est demeuré fidèle à ses préceptes et n'a été abandonné* (2) ; enfin le Seigneur même : *Ne vous inquiétez pas, disant : Que mangerons-nous ?* (3)

Ainsi, tout ce que nous pouvons espérer de Dieu, quelle qu'en soit la grandeur, nous sommes certains de l'obtenir, selon cette parole du Deutéronome : *Toute terre que votre pied aura foulée sera à vous* (4). Autant chacun sera capable de désirer, autant il recevra ; plus loin, par la confiance, il aura pu porter ses pas, et plus il acquerra. « Quelle que soit la grâce, dit saint « Bernard, que notre confiance ose solliciter, « Dieu est si riche en trésors de bénignité que « nous sommes sûrs de l'obtenir. » Et il est écrit en saint Marc, au chapitre 11 : *Tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous le recevrez, et vous le verrez s'accomplir* (5).

Plus donc cette confiance en Dieu sera forte et pressante, s'élançant ardemment vers lui, en

(1) Ps. LIV, 23. — (2) Eccli. II, 11, 12. — (3) Matth. VI, 31. — (4) Deut. XI, 24. — (5) Marc. XI, 24.

toute humilité et révérence, et plus elle sera efficace, et méritera sûrement, magnifiquement, et promptement ce qu'elle espère. Mais si, à cause de la multitude et de la gravité des péchés, la confiance a fléchi et ne trouve plus de ressort pour s'élever vers Dieu, qu'on se rappelle alors qu'à Dieu tout est possible, que ce qu'il veut s'accomplit infailliblement, que ce qu'il ne veut pas ne peut aucunement se produire, qu'enfin ce lui est chose aussi facile de pardonner et d'effacer un nombre infini de péchés, si énormes soient-ils, que d'en remettre un seul. Par contre, le pécheur laissé à ses seules forces ne peut pas plus se relever d'une multitude de péchés, s'en libérer et s'en absoudre, que d'un péché unique. Car *de nous-mêmes nous sommes incapables*, non seulement d'accomplir quoi que ce soit de bon, mais *même de le concevoir : tout doit venir de Dieu* (1). Pourtant, toutes choses égales d'ailleurs, il est certainement plus dangereux d'être engagé dans de nombreux péchés que dans un seul : car nulle œuvre mauvaise ne demeure impunie, et à chaque faute mortelle est due une peine infinie ; et ce, en rigueur de justice, puisque toute offense de ce genre s'exerce contre Dieu, grandeur, majesté, dignité infinies.

(1) II Cor. III, 5.

Enfin, l'Apôtre nous le dit : *le Seigneur sait quels sont les siens* (1). En dépit de la perfidie et de la violence des erreurs, scandales et schismes, des persécutions, discordes et hérésies, des tribulations, adversités et tentations de toute sorte, aucun ne périra; la chose est impossible. Le nombre des élus et la mesure de leurs mérites sont éternellement et immuablement prévus, et tous les biens et tous les maux qui peuvent arriver soit à eux-mêmes, soit aux autres, toutes les prospérités et toutes les adversités *concourent à leur bien* (2) ; et même les adversités ne servent qu'à manifester davantage leur excellence et leur constance.

Ne craignons plus, n'hésitons plus, remettons-nous de toutes choses, avec pleine confiance, à la divine Providence. Le mal, quel qu'il puisse être, arrive avec sa permission, et il est bon et bien qu'il soit permis par elle. Il ne peut se produire que si la Providence le permet, et il n'est jamais autrement, ni plus considérable qu'elle ne le permet, elle qui sait et peut et veut l'ordonner et le faire tourner au plus grand bien.

De même que tout ce qui est bien se fait par son opération, de même tout ce qui est mal se

(1) II Tim. II, 19. — (2) Rom. VIII, 28.

fait avec sa permission pour donner lieu au bien. Ainsi se manifestent à l'évidence sa puissance, sa sagesse et sa clémence (par Jésus-Christ, notre Sauveur), sa miséricorde et sa justice, la force de la grâce et l'infirmité de la nature, la beauté de l'univers dans l'opposition des contrastes, la gloire des bons, la malice et le châtiment des méchants. Pareillement nous admirons, dans la conversion du pécheur, la contrition, la confession et la pénitence, la mansuétude de Dieu, sa miséricorde et sa charité, sa gloire et sa bonté.

Pourtant le mal ne tourne pas toujours au bien de ceux qui le commettent. Bien souvent il expose à un grave danger et conduit au plus grand malheur : la perte de la grâce et de la gloire, la souillure du péché, le devoir d'acquitter sa peine en ce monde et parfois jusqu'en l'éternité (1). Et ce sont, avec d'autres semblables, les raisons qui peuvent être reconnues comme ayant motivé l'Incarnation et la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(1) Ici s'arrête le texte des éditions latines. Pour les chapitres additionnels nous avons suivi le manuscrit latin 18195 de Munich.

CHAPITRE XVII

De Dieu partout présent.

Le Seigneur notre Dieu nous est souverainement proche. Il est en nous par sa puissance, sa présence et son essence, et il y scrute nos pensées les plus intimes, les intentions les plus cachées de notre cœur et les dernières profondeurs de notre conscience. D'ailleurs, c'est en lui seul que nous possédons l'existence, et, de même, s'il n'était en nous, nous cesserions de subsister. Selon cette parole des Actes : *C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être* (1). Il nous a faits, nous a créés de rien, et sans sortir de lui, puisqu'en dehors de lui ne se trouve ni lieu ni aucune autre chose. Son tout divin nous contient à la fois et nous remplit tout entiers, sans en être altéré, et dans cet infini présent de son éternité et de son immutabilité qui exclut passé et futur, toute succession

(1) Act. xvii, 28.

et tout changement. Dans ce même présent il voit et il connaît, il apprécie et il juge infailliblement, de son unique et éternel regard, tous nos actes et chacun en particulier.

Dès lors, quelle ne doit pas être notre confusion, de nous être montrés si audacieux et téméraires, si impudents et effrontés, que d'agir, devant lui et en lui, contre lui! Quelle ne doit pas être aussi notre résolution d'élever désormais le regard de notre intelligence au-dessus de tout le sensible et de l'imaginable, de l'intelligible et de tout le créé, pour le fixer uniquement sur Dieu, au-dedans de nous-mêmes dans une entière pureté et pauvreté! Oui, voilà bien à quoi doivent tendre tous nos efforts : ordonner, diriger conformément à lui et en lui et vers lui les mouvements intimes de notre cœur et de notre âme, et toutes les choses extérieures : « De « toute l'énergie dont vous êtes capable, disait « l'abbé Arsène, faites en sorte que notre acti- « vité intérieure s'exerce selon Dieu, et vous « triompherez des passions de l'homme exté- « rieur. » Et un autre saint Père : « Que vous « dormiez ou que vous vous leviez, quelque « chose que vous fassiez, ayez toujours Dieu pré- « sent à vos yeux et d'aucune manière l'ennemi « ne pourra vous molester ; en l'homme qui con-

« serve cette pensée du Seigneur, réside égale-
« ment la vertu de Dieu même. » Un autre
encore sur le même sujet : « Personne ne peut
« faire de mal à celui qui est près du prince ; de
« même Satan ne peut en rien nous nuire lors-
« que notre âme reste unie à Dieu. L'Écriture ne
« dit-elle pas : Approchez-vous de moi, je m'ap-
« procherai de vous ? Mais souvent nous man-
« quons de fidélité, et c'est alors un jeu pour
« l'ennemi que d'entraîner notre âme aux pires
« désordres. »

De là cette parole de l'abbé Théonas : « Sitôt
« que notre esprit se laisse distraire et détour-
« ner de la contemplation divine, nous devenons
« la proie des passions charnelles et honteuses. »
Agissons donc comme le disait un autre Père :
« Livrons-nous au silence, à la méditation, à la
« contemplation surtout, et prenons garde de
« disperser notre âme sur les choses de l'exté-
« rieur ; n'ayons même pas trop d'attention pour
« nos propres pensées. Que nous prenions notre
« repos sur notre couche ou que nous nous
« levions, gardons la crainte du Seigneur, sou-
« venons-nous de sa présence ; nous n'aurons
« pas à redouter les assauts des méchants. »
Paroles dont s'inspire la maxime suivante de
l'abbé Sérapion : « En la présence de leur chef,

« les soldats demeurent immobiles, n'osant jeter « les yeux ni à droite ni à gauche. Ainsi le « moine doit-il rester sous le regard de Dieu, « fidèle à tout instant à pratiquer sa crainte ; il « n'est rien par quoi l'ennemi puisse alors le « troubler. »

N'ayez donc de pensée que pour le royaume des cieux ; vite il sera votre héritage. Autrement, écoutez ces paroles des plus saints d'entre les Pères : « De même qu'il est impossible de se « mirer dans une eau trouble ; de même l'âme « qui n'est pas affranchie de ses passions et dis- « tractions ne peut vaquer à Dieu par la contem- « plation, ni le prier. » Par suite : « Tant que « l'homme n'a point dit en son cœur : Il n'est « au monde que Dieu seul et moi, il ne saurait « rencontrer de repos », ni jouir d'une union véritable et solide avec Dieu. Aussi vous répéterez sans cesse en votre cœur comme l'abbé Nestéros : « Moi et un âne c'est tout un » ; et avec l'abbé Pyamon : « Ici-bas je ne suis plus ; je suis « mort ; je suis à cette vie comme un homme « enterré. »

CHAPITRE XVIII

Sur le danger de trop parler.

Selon la doctrine des Pères, il est impossible à l'homme, s'il ne garde sa langue, de faire le moindre progrès, fût-ce en une seule vertu, ni d'acquérir la paix du cœur. « Comment garder « le cœur, dit l'abbé Sisoès, lorsque la langue « conserve porte ouverte ? Un vase sans couver- « cle, ni fermeture aucune, peut-il demeurer « net ? » Et encore : « C'est une nécessité abso- « lue que de retenir la langue à l'endroit des fré- « quents discours. »

D'ailleurs il est écrit : *L'abondance des paroles ne va pas sans péché* (1) ; et : *Celui qui parle beaucoup fait tort à son âme* (2).

Au chapitre 5e de l'Ecclésiaste : *Où les discours abondent, on trouve la sottise* (3). Et dans le livre des Proverbes, au chapitre 29 : *L'insensé dit tout ce qu'il pense, le sage attend et réserve à plus tard* ; au même endroit : *Voit-on*

(1) Prov. x, 19. — (2) Eccl. xx, 8. — (3) Eccle. v, 2.

un homme empressé à parler?, il faut plutôt s'attendre à des sottises qu'à son amendement (1); et au chapitre 13 : *Celui qui veille sur sa bouche garde son âme de bien des maux; au contraire, celui qui parle sans mesure connaîtra la souffrance* (2).

Les lèvres de l'insensé, dit l'Ecclésiaste au chapitre 10, *l'entraînent aveuglément; le commencement de son discours n'est que sottise, et ses paroles s'achèvent dans la pire démence;* et aussitôt : *L'insensé multiplie ses paroles* (3). Le livre des Proverbes : *Celui qui répond avant d'avoir écouté, montre qu'il est un sot, et ne mérite que confusion* (4).

Entendons l'Ecclésiastique : *L'homme qui multiplie les paroles méchantes ne parviendra jamais à la sagesse* (5) ; et aussi : *N'accoutumez pas votre bouche à un langage sans retenue* (6). Encore : *Redoutez le scandale de vos paroles* (7). *Mettez la main sur votre bouche; prenez garde d'être surpris à quelque parole indiscrète, et d'avoir à rougir* (8) ; et au chapitre 4 : *La bouche de l'insensé le conduit à sa ruine, ses lèvres cau-*

(1) Prov. XXIX, 11 ; 20. — (2) Ibid. XIII, 3. — (3) Eccle. X, 12, 13 ; 14. — (4) Prov. XVIII, 13. — (5) Eccli. XXIII, 20. — 6) Ibid. 13. — (7) Ibid. I, 37. — (8) Ibid. V, 14.

sent la perte de son âme (1). Et de nouveau : *Où les discours abondent, on trouve la sottise* (2).

Lisons dans le livre de Job : *Jamais celui qui parle beaucoup, jamais l'homme bavard n'atteindra la justice* (3); et dans l'épître de saint Jacques : *Si quelqu'un s'imagine être religieux sans réfréner sa langue, sa religion est vaine, etc.* (4). Dans les Proverbes, au chapitre 25 : *Comme une ville grande ouverte, que ne protège aucune enceinte, ainsi, etc...* (5), et au chapitre 28 de l'Ecclésiastique : *Beaucoup d'hommes sont tombés sous le tranchant du glaive, mais par la langue combien plus ont péri!* (6) Encore : *La misère est fréquente où les paroles affluent* (7).

Saint Jean Climaque disait : « Le débordement des paroles est preuve de sottise et signe « de vaine gloire » ; et encore : « Celui qui a conscience de ses fautes réfrène sa langue; lors « donc qu'un homme parle à profusion, il ne se « connaît pas encore comme il devrait (8). » Et l'abbé Isaac : « Si vous vous laissez vaincre par « la langue, croyez-en ma parole, jamais vous « ne pourrez sortir de vos ténèbres. » L'abbé

(1) Prov. XVIII, 7. — (2) Eccle. V, 2. Cf. ci-dessus. — (3) Job, XI, 2. — (4) Jac. I, 26. — (5) Prov. XXV, 28. — (6) Eccli. XXVIII, 22. — (7) Prov. XIV, 23. — (8) *Échelle du Paradis*, XI^e^ degré.

Sisoès : « Toute la perfection du solitaire est « de tenir sa langue »; saint Antoine : « Gardez « la langue et, par le fait, la sensualité; l'homme « qui ne retient pas sa langue dans un moment « d'irritation, ne pourra plus tard maîtriser ses « autres passions corporelles »; et saint Arsène : « J'ai regretté souvent d'avoir parlé, jamais de « m'être tu. Fuyez et taisez-vous : ce sont les « deux premières conditions pour ne pas « pécher. » Encore un coup, *La misère est fréquente où les paroles affluent* (1).

Nous fournissons la preuve qu'en nous réside véritablement la vertu du silence, lorsqu'ayant à subir, à raison ou à tort, le blâme de nos supérieurs, ou le mépris de nos égaux, ou l'insolence de nos inférieurs, à tout nous opposons le bouclier d'une patience invincible et gardons à la fois le silence du cœur et des lèvres, selon cette parole de Job : *Ne me suis-je pas tu? n'ai-je point fait semblant de rien? Ne suis-je point demeuré calme, lorsque sur moi la colère se déchaînait?* (2)

Enfin, le silence recueille et réconforte et le cœur et l'esprit victime de la distraction, il affine la conscience, il dispose l'homme intérieur à

(1) Prov. XIV, 23. — (2) Job, III, 26.

recevoir la grâce de l'Esprit-Saint, et il ramène l'homme extérieur sous l'empire de la raison.

« L'unique moyen de vaincre l'ennemi, affirmait saint Antoine, c'est la joie spirituelle et, dans notre âme, la constante pensée de Dieu (1). »

(1) *Vita S. Antonii*, c. xx. P. L. 73, 146.

CHAPITRE XIX

Des avantages du silence

Puissiez-vous garder le silence, afin d'être tenus pour sages! est-il écrit en Job, au chapitre 13 (1); au chapitre 17 des Proverbes : *L'insensé lui-même, quand il se tait, passe pour sage* (2), et au chapitre 1 : *Le sage qui écoute deviendra plus sage encore* (3).

Dans l'Ecclésiastique, au chapitre 21 : *L'homme sensé qui se tait sera honoré* (4); au chapitre 32 : *En bien des cas, faites comme si vous ignoriez ; écoutez en silence, et votre réserve vous conciliera la faveur* (5); et au chapitre 37 : *Celui qui retient ses paroles gagne d'autant pour sa prière* (6), car ici-bas la prière est fille du silence. Dans l'Ecclésiastique encore, au chapitre 4 : *Ne soyez pas empressé à parler* (7); et aussi : *Celui qui hait le bavardage se*

(1) Job, XIII, 5. — (2) Prov. XVII, 28. — (3) Ibid. I, 5. — (4) Eccli. XXI, 31. — (5) Ibid. XXXII, 12, 9. — (6) Cf. Ibid. XXXV, 1. — (7) Ibid. IV, 34.

préserve du mal (1) ; de nouveau : *Tel homme, en se taisant, se voit réputé sage ; tel autre se rend odieux par son intempérance de langage* (2) ; et au même chapitre 20 : *Le sage se tait jusqu'au moment favorable ; le pétulant et l'inconsidéré n'y ont aucun égard* (3).

Écoutons saint Bernard, et aussi saint Ambroise au *De Officiis* (4) : « Il est plus sûr « d'apprendre que d'enseigner, de se taire que « de parler. Quel besoin, en effet, de se mettre, « par la parole, aussitôt en danger, alors qu'on « peut, en se taisant, être plus en sécurité ? J'en « ai vu beaucoup qui parlaient tomber dans le « péché ; un seul à peine y succomber, qui gar- « dait le silence. D'ailleurs savoir se taire est « chose plus difficile que de parler, et bon nom- « bre que je connais discourent aisément, qui « ne sont pas capables de rester silencieux. Il est « rare que l'on se taise, alors même que parler « ne doit être d'aucun profit. C'est donc sagesse « que de savoir se taire.

« Soyez, en conséquence, prudent dans votre « jugement, réfléchi dans votre langage et mesuré

(1) Eccli. XIX, 5. — (2) Ibid. XX, 5. — (3) Ibid., 7. — (4) Tr. *De ordine vitae*, attribué à S. Bernard, ch. IV, n. 12-13 (P. L., 184, 569). S. Ambroise, *De Officiis*, l. I, ch. II-IV, X (P. L. 16, 15-28, 33).

« dans vos paroles; en agissant ainsi vous serez « doux, affable, modeste. Gardez encore votre « cœur et retenez votre langue. Si vous voulez « garder votre cœur comme il faut, observez « d'abord le silence et écoutez ; ainsi vous ne « pécherez point par la langue, selon cette parole « du Prophète : J'ai mis une garde à ma bou- « che, etc..., et cette autre : J'étais, pour ma « part, comme un sourd et je n'entendais pas.

« C'est dans le même esprit que Pythagore fit « une loi à ses disciples de passer tout d'abord « cinq années à se taire, pour apprendre à par- « ler ; et vous refuseriez de garder le silence, vous « dont l'état requiert essentiellement cette « vertu ? »

Ayez donc à cœur de vous taire et d'obéir, et de ne point juger l'avis de votre supérieur. Pénétrez-vous de l'exemple de silence que donna le philosophe Secundus sous l'empereur Adrien. Souvenez-vous de ce saint Père qui conserva pendant trois ans une pierre sur la bouche, pour apprendre à se taire (1).

A l'heure de sa mort, l'abbé Zacharie dit à l'abbé Moïse : « Père, il n'est rien de mieux que

(1) Selon les *Verba Seniorum*, l. V, c. IV, n. 7 (P. L., 73, 865), la chose se disait de l'abbé Agathon.

« de se taire. C'est d'abord ce qu'exige notre vie « de pèlerin ; par ailleurs, au prochain nous ne « pouvons donner meilleur exemple ; en même « temps le silence nous préserve nous-mêmes « du péché : il n'est donc rien de mieux que de « se taire. » « Au reste, disait un autre Père, « celui qui ne sait pas profiter de votre silence « pour s'en édifier, ne peut que perdre à vos dis- « cours, et même s'en scandaliser. »

Quant à l'abbé Macaire : « Fuyez ceci, mes frères », disait-il en posant le doigt sur sa bouche. Un autre serviteur de Dieu : « Ne pro- « longez point vos discours. Dites rapidement le « nécessaire, puis taisez-vous ; nul progrès n'est « possible à qui ne cherche qu'à parler. » Enfin un poète a écrit : « J'estime la première des ver- « tus, de réfréner la langue. »

On reconnaît qu'un homme possède réellement cette qualité du silence, lorsque pouvant parler en toute liberté et convenance, sans avoir rien à craindre, bien plus, sachant que ses paroles sont avidement attendues, il ne se laisse pourtant entraîner à parler qu'à contre-cœur et rarement, ou même à aucun prix, et cela par amour de l'humilité et de la sûreté, de la sagesse et de tout le profit qu'apporte le silence. Au contraire, c'est une marque certaine de vaine et sotte

intempérance que de parler avec éclat, sans nul souci de l'opportunité, de la mesure et de l'usage, n'affichant au dehors qu'impudence et grossièreté, inconsidération et effronterie, et ne réussissant qu'à causer du scandale.

CHAPITRE XX

Du jugement téméraire.

Le jugement téméraire apporte encore un grand obstacle à la connaissance de soi et à la contemplation divine. De là ces avertissements du Seigneur dans l'Évangile : *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés,* en saint Luc, au chapitre 6 (1) ; et aussi : *Selon que vous aurez jugé on vous jugera vous-mêmes* (2). Et en effet, c'est là pécher contre soi-même, s'imaginant à faux dire la vérité ; puis contre le prochain, en agissant contrairement à la réalité ; et enfin contre Dieu, de qui l'on prétend usurper le pouvoir judiciaire, odieux attentat contre la majesté divine.

L'Apôtre parle de même au chapitre 4 de la Ire aux Corinthiens : *Gardez-vous de juger avant le temps voulu. Le Seigneur doit venir ; il mettra en lumière ce que recèlent les ténèbres et il mani-*

(1) Luc. VI, 37. — (2) Matth. VII, 2.

festera les intentions des cœurs. Alors chacun se verra décerner par Dieu la louange qui lui est due (1). *Qui êtes-vous*, dit-il encore, *pour juger le serviteur d'autrui* (2)? et dans la même Épître : *Vous qui jugez les autres, vous portez par le fait votre propre condamnation* (3) ; et de nouveau en la Ire aux Corinthiens, au chapitre 11 : *Si nous ne jugions que nous-mêmes, nous ne serions certainement pas jugés* (4).

Et c'est pourquoi l'abbé Pastor conseillait à l'abbé Joseph : « Si vous voulez obtenir le repos « en ce monde et dans l'autre, dites en toute « conjoncture : Qui suis-je donc, moi? et ne « portez pas de jugement. » « Ne méprisez, ne « rebutez personne, disait-il encore, abstenez-« vous de contredire, et Dieu vous donnera la « paix. » Et un autre des Pères : « C'est du moine « la vertu par excellence, que de s'en prendre « toujours à lui-même et de n'avoir de reproches « que pour soi. »

A l'abbé Isaac un ange recommanda : « Gar-« dez-vous désormais de vous prononcer sur « quiconque, avant que Dieu n'en ait jugé. » Et l'abbé Jean disait : « Nous nous sommes déro-

(1) I Cor. IV, 5. — (2) Rom. XIV, 4. — (3) Ibid. II, 1. — (4) I Cor. XI, 31.

« bés à un léger fardeau, j'entends notre propre « correction, et nous nous sommes chargés d'un « autre bien pesant, en nous regardant comme « justes et condamnant les autres. » De là encore ces maximes : « Si constamment je me reprends « moi-même, je m'enlève l'occasion de dénigrer « autrui » ; « Qui s'ignore soi-même méprise « tout homme, si grand qu'il soit. Aussi consi- « dérez sans cesse vos propres péchés et ne jugez « personne. » Mais « Nous, nous rejetons les « divins commandements, nous laissons le che- « min de la justice et de la lumière et nous nous « engageons dans une voie de ténèbres ; autre- « ment dit, nous négligeons de nous examiner, « de nous juger et de nous réprouver nous- « mêmes : nous n'avons d'yeux que pour les « misères des autres. »

L'abbé Moïse : « Celui qui examine ses pro- « pres péchés ne voit pas ceux de son prochain. » Et en effet, serait-il raisonnable, « quand la mort « a frappé chez nous, d'aller nous lamenter sur « le deuil du voisin » ? De là cette sentence de l'abbé Agathon : « Sans une garde vigilante et « attentive de lui-même, l'homme ne peut s'éle- « ver à aucune vertu » ; cette autre, de saint Antoine : « La grande affaire pour les hommes « est que chacun déplore ses propres fautes

« devant Dieu, et s'attende à la tentation jusqu'à « la dernière heure de sa vie » ; et celle-ci d'un autre Père : « Nous devons nous accuser sans « cesse en toute sincérité, dans la crainte de « perdre notre récompense. »

Et l'abbé Pyménion : « Le seul moyen pour « l'homme de réaliser la justice est de s'incrimi- « ner perpétuellement lui-même : en condam- « nant ses fautes, il se voit justifier » ; encore : « Celui qui n'aperçoit pas ses péchés se trouve « toujours bon ; mais celui qui les voit est con- « vaincu de ce qu'il voit, savoir qu'il est plein de « malice. » Nous pouvons lire de même : « L'homme qui s'examine et se corrige sans « relâche peut réussir partout ; l'orgueilleux, au « contraire, n'a pas le moindre avenir » ; et : « L'âme qui ne regarde que ses propres défauts « peut, moyennant cet exercice, parvenir à l'hu- « milité. »

Encore cette parole, de l'abbé Évagre : « Le « commencement du salut est de se gourmander « et de se condamner en toute circonstance. » Et Cassien : « Une âme montre à l'évidence qu'elle « n'est pas encore purifiée de la lie du péché, « lorsque, fermant l'oreille à tout sentiment de « compassion, de bienveillance et de patience, « elle ne témoigne aucune douleur des vices et

« des actions mauvaises du prochain, mais ne « trouve à leur opposer que la censure rigoureuse « d'un juge irrité. La chose est hors de doute : « on est soi-même esclave des vices que l'on « condamne chez les autres avec une sévérité « impitoyable et inhumaine (1). » Car la justice vraie est aussi miséricordieuse que la fausse est exigeante, et le cœur doux et humble ne conçoit plus d'irritation des vices d'aucun pécheur.

Terminons par ce mot de l'abbé Motues : « Plus l'homme s'approche de Dieu, plus il se découvre pécheur. » Le moine, en conséquence, doit être si avide de s'acheter le repos qu'il fasse fi même du dommage qu'il en peut coûter à son corps.

(1) Confér. XI^e^, ch. x. P. L., 49, 861.

CHAPITRE XXI

Des conditions de l'union avec Dieu.

Pour qui souhaite ardemment d'atteindre à l'union avec Dieu que fait la charité, et d'en savourer les délices en l'intime de son âme, il est indispensable de rechercher la pureté, la parfaite netteté et la tranquillité du cœur. Comme il est dit en saint Matthieu au chapitre XI : *Heureux les purs de cœur, car ceux-là verront Dieu* (1). Ils le verront dès ici-bas, par l'effet de la grâce de la contemplation, mais toujours dans la foi, unique mode possible en cet état de voie. Puis, dans la céleste patrie, ils auront de ce Dieu la claire vue face à face.

Et l'on comprend cette parole du Psalmiste : *Mon bonheur est d'être uni à Dieu, et de placer dans le Seigneur mon espérance* (2). Mais un tel idéal réclame immédiatement de l'homme une attention perpétuelle à réfréner la langue,

(1) Le texte est de S. Matth. v, 8, mais on trouve semblable doctrine : XI, 25-27. — (2) Ps. LXXII, 28.

la sensualité, l'esprit lui-même. Ce n'est qu'au prix de ce labeur, qu'une fois en présence de la lumière divine et dans cette lumière, il pourra s'occuper intérieurement et diligemment, tranquillement aussi et fructueusement, de lui-même et de Dieu.

De la langue il vient d'être question ci-dessus, aux chapitres XVIII et XIX. Citons encore Job, au chapitre 11 : *Celui qui parle beaucoup..., l'homme bavard parviendra-t-il à la justice ?* (1). Et les Proverbes, au chapitre 6 : *L'homme pervers, incapable de bien, marche la perversité dans la bouche..., et constamment il sème la discorde* (2) ; au chapitre 17 : *Celui qui élève la voix cherche sa perte* (3) ; et au chapitre 18 : *La bouche de l'insensé cause sa perte, ses lèvres entraînent son âme à la ruine* (4). Enfin le livre de la Sagesse, au chapitre 1 : *L'esprit de sagesse est clément, mais il n'excusera pas l'impie de ses discours* (5).

L'Apôtre parle de la sensualité dans son Épître aux Philippiens, au chapitre 3 : *Ceux*, dit-il, *qui se font leur Dieu de leur ventre, etc...* (6) ; et au chapitre 5 de l'Épître aux Galates : *Ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié*

(1) Job, XI, 2. — (2) Prov. VI, 12, 14. — (3) Ibid. XVII, 19. Notre auteur lit *exaltat os suum* pour *ostium*. — (4) Ibid. XVIII, 7. — (5) Sap. I, 6. — (6) Philip. III, 19.

leur chair (1). Dans la Ire aux Corinthiens : *Je châtie mon corps* (2) ; dans l'Épître aux Romains, au chapitre 8 : *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez* (3), et au chapitre 13 : *N'ayez garde à la chair et à ses convoitises* (4). De même, il est dit en saint Luc, au chapitre 21 : *Veillez pour que vos cœurs ne s'appesantissent pas dans les excès du manger et du boire* (5) ; et au chapitre 31 de l'Ecclésiastique : *Les insomnies, les indispositions et les douleurs d'entrailles attendent l'homme immodéré* (6), c'est-à-dire le gourmand.

Traitons maintenant de l'esprit et de l'affermissement du cœur, du recueillement intérieur et de l'attention à Dieu.

On ne saurait douter que l'origine de tous les maux ne soit dans l'éparpillement de l'esprit sur les divers objets de l'extérieur. Il ne s'appartient plus et ne peut plus concentrer au-dedans toutes ses énergies pour se porter, sous l'influence de la lumière de vérité, vers cette lumière même. De là cette parole de l'ange à saint Arsène : « Fuyez, et taisez-vous, et demeu-« rez en paix : ce sont les conditions primor-

(1) Gal. v, 24. — (2) I Cor. ix, 27. — (3) Rom. viii, 13. — (4) Rom. xiii, 14. — (5) Luc. xxi, 34. — (6) Eccli. xxxi, 23.

« diales d'une vie sans péché. » Fuyez, vous dis-je aussi, fuyez par le recueillement intérieur tout contact avec le dehors, faites silence sur toutes choses, et, dans la paix, soyez entièrement à vous-même au plus intime de votre être : *C'est chose très parfaite que d'affermir le cœur, etc...*, est-il dit au dernier chapitre de l'Épître aux Hébreux (1).

Un excellent moyen pour l'homme d'arriver à ce résultat est de se comporter extérieurement selon la règle des bonnes mœurs, en d'autres termes d'exercer sur les démarches de ses sens et l'activité de ses membres une sévère discipline. Qu'intérieurement aussi il se façonne et se transforme par la pureté et la sainteté des affections et des pensées. Si, d'avoir transpercé le corps de Jésus-Christ, les clous et la lance de la Passion ont été sanctifiés, qu'en sera-t-il des affections et des pensées d'un cœur pur et aimant toutes dirigées vers lui, consacrées à lui seul ? Souvenons-nous encore de cette maxime de Hugues de Saint-Victor : « Comme l'incons-« tance spirituelle s'accompagne d'incohérence « dans l'allure extérieure, lorsque le corps est, « au contraire, tenu en discipline, l'âme pro-

(1) Hebr. XIII, 9.

« gresse dans la constance et l'esprit s'achemine « vers la paix intérieure ; la négligence ayant « fait place à une étroite surveillance, il n'a plus « le loisir de s'épandre au dehors au gré de « ses caprices (1). »

Enfin, pour obtenir la pureté du cœur, la charité parfaite, l'union savoureuse avec Dieu, voici qui est encore de souveraine utilité et efficacité. C'est qu'à l'aide de la raison et des vertus antagonistes, l'homme bannisse de soi les vices et les passions désordonnées ; qu'il en extirpe les racines et qu'à leur place il jette et entretienne les semences des vertus ; puis, que son ambition soit bien plus de mener une vie bonne et vertueuse que de briller par le savoir.

Que sert-il, en effet, de se perdre en méditations sur les saintes Écritures, d'en faire même souvent une lecture vouée d'avance à la stérilité, si la pratique des vertus ne suit et accompagne? La voie qui conduit au salut, c'est le zèle pour la vertu, et non la science. La vertu sert beaucoup à la science ; au contraire, la science contribue peu à la vertu, et cependant sans la vertu, la science n'est pas digne du nom de science. La science mène parfois jusqu'à l'irréligion, la

(1) *De institut. novitior.* c. x. P. L. 176, 935.

vertu nous rend angéliques ; elle nous fait même imitateurs de Jésus-Christ, ce que ne peut la science. Le labeur de la science provoque le regret, celui de la vertu ne laisse que la joie. La vertu donne la vraie noblesse, la science réduit à rien.

La passion de la science est encore blâmable en ce qu'elle nous entraîne vers des objets par trop élevés ou trop subtils, qui dépassent nos forces, ou qui ont seulement l'attrait de la curiosité ou de la nouveauté. On lit beaucoup, fiévreusement, sans rien approfondir, sans profit pour le cœur ; ou encore on s'attache à l'étude pour elle-même, sans l'ordonner à la fin qu'il faudrait, ni même à aucune autre.

Les saints, pour eux, préféraient à la science une vie vertueuse, celle qui chasse le péché, fait éviter le mal, et procure le règne de Dieu, la grâce et la gloire future, non pas la science.

Notons encore que la vertu est toujours infusée par Dieu, et qu'elle réside uniquement dans les enfants de Dieu. Mais pour la science, il n'en va pas toujours ainsi : beaucoup tiennent des discours remplis de sagesse et de science, à qui la sagesse elle-même n'a pas été donnée ; et sans même posséder la grâce sanctifiante, plusieurs jouissent de dons gratuitement conférés.

De là cet enseignement de l'abbé Isaac : « Un « homme, par la science, a rendu son intelli- « gence tellement pénétrante qu'il sonde les « secrets de toutes les essences, et qu'en toutes « ses études il ne cesse de s'enrichir par de nou- « velles découvertes et spéculations. Son âme « cependant est encore flétrie de la souillure « du péché ; il ne possède pas ce témoignage « d'une bonne conscience qui légitime l'espé- « rance, et néanmoins il s'imagine de parvenir « ainsi au port de la persévérance et du salut : « le monde n'en a pas de plus déraisonnable (1). » La doctrine spirituelle ne nourrit pas la curio- sité, mais elle attise la charité ; elle n'apporte point aux oreilles de savants raisonnements, mais elle dépose en l'âme le goût de la vraie science et le condiment de la grâce.

De même la vérité ne se montre pas aux impurs, ni la sagesse ne se livre ; ils peuvent en parler, jamais ils n'en auront la connaissance salutaire : « Il est impossible, en effet, à une « âme souillée, quels que soient son labeur et « son assiduité à l'étude, de jamais acquérir la « science spirituelle et salutaire, celle qui intro- « duit aux secrètes profondeurs des sens spiri-

(1) *De contemptu mundi*, c. XVIII. P. G. 86, 838.

« tuels de l'Écriture (1). Si pourtant, se confiant « dans un savoir plein d'ignorance, elle a la pré- « somption d'enseigner le prochain, nul doute « que son discours ne reste inefficace et vain. « Ses paroles frapperont les oreilles des audi- « teurs, mais elles seront impuissantes à péné- « trer jusqu'à leur cœur : la pauvreté des œuvres « et la stérilité de tant de vanité trahiront l'ora- « teur, et montreront à l'évidence que pareille « science n'est pas puisée aux sources authenti- « ques (2), mais s'inspire uniquement de la vaine « présomption de la jactance. » C'est pourquoi *Dieu dit au pécheur* : *Quoi! tu annonces mes commandements, tu as mon alliance à la bouche!* (3)

(1) Cette maxime est empruntée au ch. XIV de la Conférence de l'abbé Nestéros sur la science spirituelle, où elle revient plusieurs fois (ch. IX, X...). Les paroles qui suivent sont tirées du même chapitre. P. L. 71, 981 (966, 969...).

(2) L'auteur transcrit : « non de thesauris bonis promitur scientiae verae », au lieu de : « non de thesauro bonae promitur conscientiae », ce qui change le sens de Cassien.

(3) Ps. XLIX, 16.

CHAPITRE XXII

De la présomption d'enseigner.

Entre les divers maux il en est trois, savoir : l'orgueil, l'ingratitude, la négligence, qui empêchent la pureté et la sérénité du cœur, et provoquent la colère céleste. A cause d'eux, Dieu permet même que l'homme décline de mal en pis, *qu'impur, il soit souillé encore, injuste, qu'il s'enfonce davantage dans l'iniquité* (1).

C'est là qu'on en arrive lorsque, ne possédant ni la vertu ni l'innocence, se targuant d'une science remplie d'ignorance, on a la présomption d'enseigner le prochain et de le corriger : *Hypocrite*, dit l'Écriture, *enlevez la poutre de votre œil, etc.* (2). Et saint Bernard : « Vous, de « qui le propre salut est loin d'être assuré ; vous « dont la charité est nulle ou encore si neuve et « frêle qu'elle fléchit à tout souffle, donne créance « à tout esprit et se laisse emporter à tout vent

(1) Apoc. xxii, 11. — (2) Matth. vii, 5.

« de doctrine ; vous en qui cette charité est si « peu ordonnée que, d'une part, excédant le « précepte, elle vous fait aimer le prochain plus « que vous, et d'autre part, elle se met, dans sa « faiblesse, en opposition de toute sorte avec ce « même précepte : elle se laisse énerver par la « faveur et déconcerter par la crainte ou déprimer « par la tristesse, l'avarice la resserre, l'ambition « la dissipe, elle prend ombrage des soupçons, « s'aigrit sous les reproches, s'exaspère de ses « soucis ; gonflée par les honneurs, elle se mor- « fond devant l'envie — vous, dis-je, qui vous « sentez tel en ce qui vous regarde, par quelle « folie, je le demande, pouvez-vous rechercher « ou seulement accepter de gérer les affaires « d'autrui ? (1) »

De même : « L'office d'un moine est de « pleurer, non d'enseigner » ; et encore : « Il y a « tout profit à entendre humblement prêcher la « vérité, mais l'annoncer soi-même ne va pas « sans danger. » Et l'abbé Ypericius : « Est vrai- « ment sage, disait-il, celui qui enseigne les « autres par son exemple, et non celui qui se « contente de paroles. » Les discours, en effet, demeurent dans la généralité ; au contraire, les

(1) Sermon 18 in Cantica, n. 4. P. L. 183, 860.

œuvres de l'homme relèvent du particulier. Aussi les infidèles et les méchants peuvent avoir de la science et de l'intelligence ou rectitude de jugement pour discourir en général; mais le particulier, l'œuvre bonne ou l'application leur est inaccessible.

Selon ce qui précède, il ne peut y avoir que grave inconvénient à chercher curieusement, vainement et audacieusement, à scruter les secrets et jugements de Dieu. Comme il est dit au 25e chapitre des Proverbes : *Celui qui veut sonder la majesté divine, etc.* (1), et au chapitre 3 de l'Ecclésiastique : *Ne cherchez pas ce qui est trop élevé pour vous, ne scrutez pas ce qui dépasse vos forces. Mais ce que Dieu vous a prescrit, méditez-le toujours, sans curiosité de connaître un trop grand nombre de ses œuvres. Il ne vous est nullement nécessaire de voir de vos yeux les choses cachées* (2). De même : *Gardez-vous de scruter les mystères, mais craignez* (3); et l'Apôtre : *Ne cherchez pas à être plus sage qu'il ne le faut, mais soyez-le avec modération* (4); car *celui qui va simplement marche en sécurité* (5).

Que dit saint Augustin ? « Si pour tel fait par-

(1) Prov. xxv, 27. — (2) Eccli. iii, 22-23. — (3) Ce texte est déjà de S. Paul : Rom. xi, 20. — (4) Ibid. xii, 3. — (5) Prov. x, 9.

« ticulier nous sommes impuissants à pénétrer « la profondeur des jugements de Dieu, nous « savons néanmoins de la façon la plus certaine « qu'il n'a dit que la vérité et n'a accompli que « justice. » *Les jugements de Dieu sont un immense abîme* (1).

Il faut cependant remarquer — et nous avons déjà effleuré ce sujet ci-dessus, chapitre XVI —, que prédestination et prescience sont deux parties ou deux espèces de la providence divine, dont la première concerne les élus, et la seconde, les réprouvés.

La prédestination est la connaissance des bonnes œuvres, avec causalité par rapport à ces œuvres : elle est cause de la grâce pour le présent et, par suite, du salut pour l'avenir. La prédestination, en effet, prépare la gloire, selon cette définition : La prédestination est la préparation d'une donation gratuite.

La prescience, de son côté, emporte la connaissance des œuvres mauvaises, mais sans causalité, celle-ci étant bien plus le fait du libre arbitre. La réprobation n'est donc pas cause de la coulpe : c'est notre volonté, la misère et l'infirmité de la nature corrompue. Pourtant la

(1) Ps. XXXV, 7.

réprobation est cause de la damnation en ce qu'elle prépare la peine proportionnellement aux mérites.

Pour ce qui est de l'élection et de la réprobation, elles ne dépendent pas de mérites futurs, mais seulement de la libre volonté de Dieu, qui, pour cachée qu'elle soit, ne laisse pas d'être toujours juste en toutes et en chacune de ses manifestations. Elle l'est envers les hommes qu'elle attire au salut, et pour eux la justice appelle à son service une légitime bienveillance ; elle ne l'est pas moins pour ceux qu'elle abandonne à leur perdition, ne le faisant aussi qu'avec équité et convenance. Là Dieu se montre débiteur, ici s'affirme notre démérite. Là Dieu opère par miséricorde et par grâce, ici en rigueur de justice. Dieu cependant ne nous a pas choisis parce que nous sommes bons, ou que nous le serons un jour ; au contraire, nous sommes précisément bons et fidèles parce que Dieu, de toute éternité, nous a aimés et qu'il nous a choisis pour être tels. Il reste néanmoins que tel, objet de la prescience ou de la réprobation, mais actuellement bon et juste, soit alors plus aimé que tel autre, prédestiné, mais pécheur dans le même instant. Toutefois, c'est seulement une préférence accidentelle, non un plus grand amour à proprement parler.

De plus, la prédestination, considérée au sens actif, c'est-à-dire comme acte de Dieu prédestinant, ne suppose rien dans le prédestiné. Elle n'est pas non plus influencée par les mérite des saints. Du reste le mérite de n'importe qui ne saurait être cause de la prédestination, le temporel ne pouvant causer l'éternel : c'est uniquement la pure volonté libre de Dieu, à laquelle aucune cause ne peut être assignée du côté de l'acte de vouloir ou de préordonner.

Mais regardée au sens passif, la prédestination pose dans le prédestiné une certaine réalité, qui est l'exécution de l'ordination antérieure, savoir : la vocation, la glorification, etc., selon le mot de saint Paul aux Romains, au chapitre 8 : *Ceux qu'il a connus d'avance et préordonnés, il les a appelés, etc...* (1). Dans ce même sens, et aussi bien pour la grâce que pour la gloire, la prédestination admet la collaboration des prières des saints et des bonnes œuvres soit personnellement, soit du prochain. De même que l'effet de la prédestination tombe sous l'ordre de la providence; de même les causes secondes, le mode selon lequel doit se faire le salut, et tout ce qui est de nature à mener l'homme à ce salut, tombent sous l'ordre de la prédestination.

(1) Rom. VIII, 29-30.

Pour terminer, l'on relève trois choses dans la prédestination comme dans la réprobation. Ce sont, pour la première, la prévision d'une vie bonne, la dispensation de la grâce et la glorification future ; pour la réprobation, l'éternelle prescience de l'iniquité, l'endurcissement ou la soustraction de la grâce, enfin pour le futur, la préparation d'une peine éternelle.

Il faut, en effet, observer qu'une fois la grâce retirée, la nature demeure en sa propre indigence et infirmité. Or cette infirmité apparaît aussitôt et dans l'intelligence, et dans l'appétit intellectif, c'est-à-dire la volonté, par laquelle sont régis tous les actes moraux de l'homme.

C'est pour l'intelligence l'aveuglement spirituel : elle ne voit ni ne connaît le bien surnaturel qui est la lumière de l'âme et sa béatitude, non plus que les moyens nécessaires au salut ou les façons de triompher des empêchements. Pour l'appétit ou volonté, c'est l'endurcissement : rongé par l'amertume, il se renferme en soi pour ne plus en sortir ; il gît, privé de grâce et ne recevant plus les inspirations et impulsions divines ; il persévère en cet isolement, gardant une attitude de résistance aux commandements divins et d'opposition à la divine volonté.

Citons encore cette parole de saint Bernard :

« Comme les mérites de personne ne peuvent « même suffire, si la miséricorde est absente du « jugement ; par contre, cette miséricorde une « fois assurée, les péchés d'aucun homme ne « constituent d'obstacle. » Observons cependant que toute œuvre mauvaise reçoit sa punition, comme toute bonne sa récompense. Et de même que personne ne parvient au salut avec une âme chargée de fautes et de péchés, personne non plus ne sera condamné s'il a pour lui vertus et œuvres méritoires, une vie bonne et honorable.

CHAPITRE XXIII

De l'instante recherche de Dieu.

Si vous cherchez, cherchez, est-il écrit en Isaïe, chapitre 21, *convertissez-vous et venez* (1).

Et saint Bernard : « Si nous ne voulons pas « en vain rechercher le Seigneur, cherchons-le « sincèrement, fidèlement, avec persévérance, « sans consentir à rechercher autre chose que « lui, et sans nous détourner de lui vers autre « chose. Le ciel et la terre passeront plus facile- « ment qu'on ne verra ne pas trouver celui qui « cherche ainsi, rester sans recevoir celui qui « demande de la sorte, et la porte demeurer close « à qui frappe en cette manière (2). » Or, nous cherchons dans la lecture et nous trouvons dans la méditation ; par la prière nous frappons à la porte, et celle-ci nous est ouverte dans la contemplation.

Mais le moyen par excellence de recevoir et

(1) Is. xxi, 12. — (2) Sermon 37, *de diversis*, n. 9. P. L. 183, 643.

d'acquérir, de conserver et posséder réellement, c'est une vie féconde en œuvres surnaturelles et méritoires. De fait, la connaissance de la vérité n'assure la perfection qu'à la condition d'entraîner dans les œuvres l'exercice de la vertu, et il sert peu de contempler la sublime majesté de Dieu, s'il n'en découle aucun effet pour la pratique. C'est par son opération que toute chose atteint sa fin dernière, et il serait contraire à la raison elle-même de la béatitude — laquelle dit fin dernière et est la récompense des œuvres de vertu — que l'homme pût l'obtenir sans l'exercice de son opération propre et le mérite qui rend digne de cette béatitude. La conséquence s'impose : c'est par de certains actes à elle propres, accomplis moyennant la grâce, que la créature raisonnable doit atteindre sa fin dernière et éternelle.

Voici que j'arrive bientôt, je viens en rémunérateur rendre à chacun selon ses œuvres, lisons-nous dans l'Apocalypse, au chapitre 22 (1), et là encore, au chapitre 14 : *Leurs œuvres les suivent* (2) ; en saint Matthieu, chapitre 16 : *Et alors il rendra à chacun selon ses œuvres* (3), et au chapitre 20 : *Appelle les travailleurs*, non les oisifs.

(1) Apoc. XXII, 12. — (2) Ibid. XIV, 13. — (3) Matth. XVI, 27.

les inutiles, *et distribue leur paie* (1). Ce n'est donc pas la seule présence des vertus qui nous fait mériter, mais bien d'en accomplir les actes. De l'arbre évangélique le maître attend les fruits des œuvres et non les feuilles des paroles : insuffisante elle-même, la foi sans œuvres qui est morte, ou que la charité ne fait agir.

Efforçons-nous, dès lors, d'acquérir pour nous-mêmes des mœurs pures et bien réglées : ceci demande grand travail et de nombreux combats. « Au reste, dit l'abbé Isaac, toute « vertu qui vous paraît acquise sans que le corps « en ait pâti, ne l'estimez pas plus qu'un chétif « avorton » ; et Serenus : « Sans labeur nulle « vertu ne s'achève et à personne il n'est possible « de s'élever à la stabilité et pureté de l'esprit « en Dieu, sans une immense contrition et mor- « tification du cœur jointe à une surveillance « attentive des pensées (2). » De même Cassien, au 12e livre des Institutions : « Dieu est prêt à « nous accorder, dès là que notre bonne volonté « lui en présente l'occasion, tout ce qui est « nécessaire à notre salut ; plus que nous, en « effet, il désire et attend ce salut et notre per- « fection. Mais si nous déclarons les seuls efforts

(1) Matth. xx, 8. — (2) Cassien, *Confér.* VII, ch. VI. P. L. 49, 676.

« humains, sans le secours et la grâce de Dieu, « totalement impuissants à conquérir la per- « fection, nous affirmons, de même, que la mi- « séricorde et la grâce divines sont pour ceux-là « seulement qui travaillent et qui peinent (1). » Et encore dans la conférence de Sérapion : « Impossible de remporter le triomphe sur une « passion ou un vice quelconque, avant d'avoir « compris que notre industrie personnelle et « notre labeur ne peuvent par eux-mêmes, sans « l'aide de la grâce, nous gagner la victoire (2). »

En conséquence, prenant modèle sur les esprits angéliques, les véritables et parfaits viateurs ne doivent rien tant chercher, en la diversité de leurs opérations, que la conformité de toutes et de de chacune à la divine volonté. *Ma nourriture*, est-il écrit, *est de faire la volonté de mon Père qui est dans les cieux* (3) : nourriture, sans doute, des esprits bienheureux, mais aussi des âmes fidèles dans l'état présent, lorsqu'elles mettent tout leur bonheur à réaliser en elles-mêmes et dans la création entière la volonté de leur Seigneur, selon cette parole : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel!* (4)

(1) *Instit.*, l. XII, ch. XIV. P. L., 49, 448. 444-446. — (2) *Confér.* V, ch. XIV. P. L. 49, 630. — (3) Joan. IV. 33. — (4) Matth. VI, 10.

Enfin si vous voulez reproduire vraiment au plus intime de vous-même l'idéal que nous avons dit et y recevoir les rayons de la lumière de vérité, il faut absolument que vous vous libériez des convoitises de la chair et du monde, de toutes inquiétudes, quelles qu'elles soient, et de toute sollicitude à l'endroit des affaires mondaines et des choses présentes. Nul regard de curiosité sur les passions du dehors; nul jugement téméraire; nulle distraction consentie, de pensée, parole ou action. Vous pourrez alors vous porter d'autant plus aisément à la contemplation intérieure que vous serez plus dégagé et affranchi de l'extérieur. Car plus l'âme se laisse envahir par la pensée et la préoccupation des choses passagères d'ici-bas et des affaires humaines, plus elle laisse tomber la flamme de sa dévotion et s'éloigne des réalités supérieures et célestes. Plus, au contraire, elle met de courage à débarrasser du terrestre son souvenir, son affection, sa connaissance, pour ne les plus livrer qu'à ce qui est d'en haut, plus sa contemplation devient parfaite, ardente et pure. Elle ne saurait, en effet, se donner tout entière et simultanément à deux objets qui s'opposent entre eux comme la lumière et les ténèbres. Or, s'attacher à Dieu, c'est habiter dans la lumière; être

esclave du monde, ou des choses du monde et de la chair, c'est demeurer dans les ténèbres (1).

Citons encore une parole de l'abbé Isaac : « Tant que l'homme n'aura pas délivré sa sensi- « bilité de l'embarras et de la distraction des « imaginations et des rêveries, pour vivre à l'in- « térieur dans un parfait recueillement, il ne « pourra se rendre compte de ses défauts et des « périls qui le menacent. Mais lorsqu'à force de « persévérance, il se sera complètement affran- « chi du monde extérieur et se sera fixé au plus « intime de son être, jouissant enfin de la paix ; « alors son âme pourra sonder ses passions et « ses vices, ses faiblesses et ses misères, et en « même temps reconnaître toute la pureté et la « vertu et la perfection qui lui manquent. Cette « vue même, du reste, la conduira à cette pro- « fondeur d'humilité qui appelle la grâce de Dieu « et qui est l'indice infaillible d'une perfection « et d'une pureté consommées. »

Pour résumer brièvement et conclure d'un mot : Détachez-vous de toutes les créatures, sans la moindre réserve et, pour autant qu'il est en vous, réputez-les néant. Au silence du dehors joignez la tranquillité intérieure et, désormais

(1) Cf. I Joan. I, 5.

libre d'entraves, n'ayez plus d'attention, et le jour et la nuit, que pour votre Seigneur, cause unique de votre vie et de votre salut. Soyez entièrement à lui dans le secret de votre cœur et selon toutes vos forces, recueilli devant la lumière de la vérité et dans cette lumière même, jaillie de ses divines plaies. Prenez pour vous cette parole du chapitre 30 de l'Ecclésiastique : *Ayez pitié de votre âme; rendez-vous agréable à Dieu* (1). Que nulle raison ne vous détourne de cet exercice. Voyez : celui qui gravit une montagne ne s'arrête ni ne redescend qu'il n'ait atteint le faîte désiré. Soyez de même fidèle aux saintes réflexions de la nuit; ordonnez-y vos œuvres de la journée et surtout ne vous laissez plus attirer et distraire par les sollicitations du dehors. Vous verrez alors s'accomplir ce que souhaite votre âme et vous garderez ce trésor en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soient pour jamais, dans l'unité du Père et de l'Esprit-Saint, louange et action de grâces. Amen.

Ci-finit le traité « Sur la fin de la perfection « religieuse, ou du moyen de jouir de Dieu en « cette vie présente », composé par Frère Jean, bachelier en théologie, moine profès du monastère de Castel.

(1) Eccli. xxx, 24.

APPENDICE

Tableau des sources

Chapitre I

P. 7, l. 12-14 : S. Thomas, IIª IIæ, q. 184, a. 1.
P. 7, l. 15-p. 8, l. 10 : cf. S. Thomas, *De perfectione vitae spiritualis*, c. 5, 6, 7 ; cf. IIª IIæ, q. 24, a. 8 ; q. 44, a. 4, ad 2 et 3 ; q. 184, a. 1, 2, 3.
P. 8, l. 11-21 : Joan. IV, 24 ; Matth. VI, 6 ; I Tim. I, 5.
P. 8, l. 22-p. 9, l. 7 : cf. David d'Augsbourg, *De profectu religiosorum*, l. II, c. 65 (Opera S. Bonaventurae, ed. Vatic. 1596, t. VII, p. 641).

Chapitre II

P. 10, l. 18 : S. Augustin, *In Joan.*, tr. 42, n. 8 ; tr. 69, n. 2 (P. L. t. 35, col. 1702 et 1816) ; *Sermo* 261, c. VI, n. 7 (P. L., t. 38, col. 1206).
P. 11, l. 3-12 : I Petr. V, 7 ; Phil. IV, 6 ; Ps. LIV, 23 ; Ps. LXXII, 28 ; Cant. III, 4 ; Sap. VII, 11.
P. 11, l. 13-15 : Matth. XVI, 26.
P. 12, l. 5-6 : Luc. XVII, 21.

Chapitre III

P. 13, l. 4-p. 15, l. 6 : David d'Augsbourg, *De profectu religiosorum*, l. II, c. 72 (Opera S. Bonaventurae, ed. Vatic. 1596, t. VII, pp. 645-646).

Chapitre V

P. 21, l. 5-p. 24, l. 20 : B[x] Henri Suso, *Horologium aeternae Sapientiae* (texte allemand, ch. XXII, éd. K. Bihlmeyer, Stuttgart, 1907, pp. 288-290). Suso s'inspire de Cassien, *Coll.* I, c. 4, 7, 8, 12, 13, et d'Eckart (ed. Pfeiffer, 1857, pp. 492-493). Plusieurs passages se retrouvent dans les *Octo puncta perfectionis assequendae* (P. L. t. 184, col. 1181-1183).

P. 24, l. 21-26 : Guillaume de Saint-Thierry, *Epistola ad fratres de Monte Dei*, l. II, c. III, n. 16 (P. L., t. 184, col. 349).

P. 25, l. 1-13 : B[x] Jean Ruysbroeck, *De perfectione filiorum Dei*, c. VI (cité par l'auteur d'après la traduction latine de Guillaume Jordaens : manuscrit 4935-43, fol. 46[r] de la Bibl. roy. à Bruxelles) ; le texte flamand se trouve dans l'édition de David, t. VI, p. 209.

Chapitre VII

P. 30, l. 4-63 : Alcher de Clairvaux, *De spiritu et*

anima, c. XIV (P. L., t. 40, col. 790). Alcher a emprunté ce texte à Hugues de Saint-Victor, *De vanitate mundi*, l. II (P. L., t. 176, col. 715), *De arca Noe morali*, l. IV, c. V (*ibid.*, col. 671), *Miscellanea*, l. I, tit. 120 (P. L., t. 177, col. 546), *De substantia dilectionis*, c. VI (P. L., t. 40, col. 847).

P. 30, l. 16-p. 31, l. 10 : S. Bonaventure, *Itinerarium mentis in Deum*, c. IV, n. 1 (Opera S. Bonav., ed. Quaracchi, t. V, p. 306).

P. 31, l. 11-p. 32, l. 10 : S. Bonaventure, *De triplici via*, c. III, § 7, n. 13 (ed. Quaracchi, t. VIII, p. 17).

P. 32, l. 10-12 : David d'Augsbourg, *De profectu religiosorum*, l. II, c. 56 (Opera S. Bonaventurae, ed. Vatic. 1596, t. VII, p. 637).

P. 32, l. 21-p. 33, l. 2 : Jacques de Milan, *Stimulus amoris*, l. III, c. IV (Opera S. Bonaventurae, ed. Vatic. 1596, t. VII, p. 236).

P. 33, l. 2-p. 34, l. 5 : Rodolphe de Biberach, *De septem itineribus aeternitatis*, Prol., dist. VII (Opera S. Bonaventurae, ed. Vatic. 1596, t. VII, p. 150). Rodolphe a emprunté ce passage à Alcher de Clairvaux, *De spiritu et anima*, c. XLVII (P. L., t. 40, col. 814, — texte qui dérive originairement de Hugues de Saint-Victor, *De vanitate mundi*, l. II, P. L., t. 176, col. 713)—, et à ce même Hugues de Saint-Victor, *De arca Noe morali*, prol. (P. L., t. 176, col. 619).

CHAPITRE IX

P. 40, l. 11-16 : S. Augustin, *Confessiones*, l. I, c. VI, n. 9 (P. L., t. 32, col. 664).

P. 41, l. 8-24 : Cf. S. Thomas, III *Sent.*, d. 35, q. 1, a. 2, q. 1 et 3.

P. 41, l. 25-p. 42, l. 7 : Ludolphe le Chartreux, *Vita D. N. J. C.*, p. 1, c. XVI, n. 12.

P. 42, l. 8-19 : S. Thomas, I *Sent.*, d. 8, q. 1, a. 1, ad 4.

P. 43, l. 1-5 : S. Anselme, *Proslogion*, c. 24 (P. L., t. 158, col. 240).

P. 43, l. 5-10 : S. Augustin, *Confessiones*, l. V, c. V (P. L., t. 32, col. 708).

P. 43. l. 10-13 : Joan. XVII, 3 ; Ps. XVI, 15.

Chapitre XI

P. 47, l. 11-p. 48, l. 8 : Gérard Groot, *Epistola ad unum Carthusiensem* (de Ram, Bulletin de la Commission royale d'histoire, 3e série, t. II, p. 74).

P. 48, l. 6-8 : S. Anselme, *Epist.* 162 (lettre d'Hildebert du Mans à S. Anselme : P. L., t. 159, col. 197).

Chapitre XII

P. 50, l. 5-10 : S. Bonaventure, *De triplici via*, c. 1, § 3, n. 16 (Opera, ed. Quaracchi, t. VIII, p. 7).

P. 50, l. 19-p. 51, l. 15 : Rodolphe de Biberach, *De septem itineribus aeternitatis*, itin. IV, dist. V, art. III (Opera S. Bonav., ed. Vatic. 1596, t. VII, pp. 180-181). Le passage se compose des textes suivants : Hugues de Saint-Victor, *Super VII Hierarch. cael.* (P. L., t. 175, col. 1037-1039) ;

Robert Grossetête, *Commentaire inédit sur la Hiérarchie céleste* ; Alcher de Clairvaux, *De spiritu et anima*, c. XVI (P. L., t. 40, col. 792 ; ce dernier texte est emprunté originairement à Hugues de Saint-Victor, *De laude charitatis*, P. L., t. 176, col. 974-975).

P. 51, l. 16-p. 52, l. 10 : S. Thomas, I[a] II[ae], q. 28, a. 2.

P. 52, l. 14-15 : S. Bernard, *De praecepto et dispensatione*, c. XX (P. L., t. 182, col. 892).

Chapitre XIII

P. 55, l. 11-p. 56, l. 13 : Cassien, *Collatio* X, c. 6 et 7 (P. L., t. 49, col. 827-828).

P. 56, l. 14-p. 57, l. 9 : Cassien, *Collatio* IX, c. 6 (P. L., t. 49, col. 778).

P. 57, l. 10-15 : B[x] Jean Rusbroeck, *De perfectione filiorum Dei*, c. XIII (cité d'après la traduction de Guillaume Jordaens, manuscrit 4935-43, fol. 58[r] de la Bibl. roy. à Bruxelles).

Chapitre XV

P. 62, l. 4-p. 64, l. 18 : cf. Jacques de Milan, *Stimulus amoris*, l. II, c. VI, I, VI ; l. III, c. II, X, II (Opera S. Bonav., ed. Vatic. 1596, t. VII, pp. 228, 224, 228, 235, 240, 235).

P. 64, l. 19-p. 66, l. 9 : S. Jean Climaque, *Scala Paradisi*, gr. VII, XXVI, I, II, IV, cité d'après la traduction latine d'Ange Clareno (Opera omnia Doct.

Ecstatici D. Dionysii Cartusiani, éd. Tournai, 1905, t. XXVIII, pp. 167, 425, 21, 46-47, 93).

P. 66, l. 10-12 : S. Grégoire le Grand, *Moral.*, l. XIII, c. XXIX, n. 33 (P. L., t. 75, col. 1032).

Chapitre XVI

P. 67, l. 19-p. 68, l. 1 : S. Thomas, *Summa contra Gentes*, l. III, c. 65.

P. 68, l. 5-9 : S. Thomas, I[a], q. 105, a. 5.

P. 68, l. 10-23 : S. Thomas, I[a], q. 22, a. 2 et 3 ; q. 103, a. 5.

P. 68, l. 24-p. 69, l. 8 : I Pet. v, 7 ; Ps. LIV, 23 ; Eccli. II, 11, 12 ; Matth. VI, 31.

P. 69, l. 9-16 : S. Bernard, *In Cantica*, sermo XXXII, n. 8 (P. L., t. 183, col. 950). La phrase suivante serait également de S. Bernard d'après notre auteur, mais nous n'avons pu retrouver la référence.

Chapitre XVII

P. 74, l. 18-p. 76, l. 23 : Pères du Désert, *Verba Seniorum* (P. L., t. 73, col. 933 ; t. 74, col. 388 ; t. 73, col. 939, 934, 939, 937, 938, 942, 934, 960 ; t. 74, col. 385).

Chapitre XVIII

P. 77, l. 3-10 : Pères du Désert, *Verba Seniorum* (P. L., t. 74, col. 392 ; t. 73, col. 937).

P. 77, l. 11-p. 79, l. 14 : Prov. x, 19 ; Eccle. xx, 8 ; Eccli. v, 2 ; Prov. xxix, 11, 20 ; xiii, 3 ; Eccle. x 12, 13, 14 ; Prov. xviii, 13 ; Eccli. xxiii, 20, 13 ; i, 37 ; v, 14 ; Prov. xviii, 7 ; Eccle. v, 2 ; Job. xi, 2 ; Jac. i, 26 ; Prov. xxv, 28 ; Eccli. xxviii, 22 ; Prov. xiv, 23.

P. 79, l. 15-20 : S. Jean Climaque, *Scala Paradisi*, gr. xi, cité d'après la traduction latine d'Ange Clareno (Opera omnia Doct. Ecstatici D. Dionysii Cartusiani, éd. Tournai, 1905, t. XXVIII, p. 212-213).

P. 79, l. 21-33 : Isaac de Ninive, *De contemptu mundi*, c. 52 (P. G., t. 86, col. 883).

P. 80, l. 1-10 : Pères du Désert, *Verba seniorum* (P. L., t. 73, col. 870 ; t. 74, col. 390 ; t. 73, col. 870, 955, 858).

P. 80, l. 11-p. 81, l. 2 : Pseudo-Albert le Grand, *Paradisus animae*, c. xxxi (Opera Alberti Magni, ed. Lugdun. 1651, t. XXI).

P. 81, l. 3-6 : S. Athanase, *Vita S. Antonii*, c. xx (P. L., t. 73, col. 146).

Chapitre XIX

P. 82, l. 2-p. 83, l. 6 : Job. xiii, 5 ; Prov. xvii, 28 ; i, 5 ; Eccli. xxi, 31 ; xxxii, 12, 9 ; xxxv, 1 ; iv, 34 ; xix, 5 ; xx, 5, 7.

P. 83, l. 7-p. 84, l. 15 : Pseudo-Bernard, *De ordine vitae*, c. iv, n. 12, 13 (P. L., t. 184, col. 569). Le texte est emprunté originairement à S. Ambroise, *De officiis*, l. I, c. ii-iv, x (P. L., t. 16, col. 15-28, 33).

P. 84, l. 17-19 : Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, XI, 70.

P. 84, l. 19-p. 85, l. 15 : Pères du Désert, *Verba seniorum* (P. L., t. 73, col. 865, 957, 1051, 1050, 961, 868).

P. 85, l. 18-p. 86, l. 5 : Pseudo-Albert le Grand, *Paradisus animae*, c. XXXI (Opera Alberti Magni, ed. Lugdun. 1651, t. XXI).

Chapitre XX

P. 87, l. 5-9, 16-p. 88, l. 9 : Luc. VI, 37 ; Matth. VII, 2 ; I Cor. IV, 5 ; Rom. XIV, 4 ; II, 1 ; I Cor. XI, 31.

P. 88, l. 10-p. 90, l. 22 : Pères du Désert, *Verba seniorum* (P. L., t. 73, col. 910, 911 ; t. 74, col. 390 ; t. 73, col. 910, 768, 1039, 913 ; t. 74, col. 391 ; t. 73, col. 1015, 933, 953, 785, 1038 (bis), 958).

P. 90, l. 23-p. 91, l. 6 : Cassien, *Collat.* XI, c. X (P. L., t. 49, col. 861).

P. 91, l. 11-16 : Pères du Désert, *Verba Seniorum* (P. L., t. 73, col. 959, 860).

Chapitre XXI

P. 93, l. 8-p. 94, 12 : Job, XI, 2 ; Prov. VI, 12, 14 ; XVII, 19 ; XVIII, 7 ; Sap. I, 6 ; Phil. III, 19 ; Gal. V, 24 ; I Cor. IX, 27 ; Rom. VIII, 13 ; XIII, 14 ; Luc. XXI, 34 ; Eccli. XXXI, 23.

P. 94, l. 22-p. 95, l. 1 : Pères du Désert, *Verba Seniorum* (P. L., t. 73, col. 858).

P. 95, l. 22-p. 96, l. 5 : Hugues de Saint-Victor, *De*

institutione novitiorum, c. x (P. L., t. 176, col. 935).

P. 98, l. 1-12 : Isaac de Ninive, *De contemptu mundi*, c. XVIII (P. G. t. 86, col. 838).

P. 98, l. 18-21 : S. Bernard, *In Cantica*, sermo 62, n. 8 (P. L., t. 183, col. 1079, 1080).

P. 98, l. 21-p. 99, l. 12 : Cassien, *Collat.* XIV, c. XIV et XVI (P. L., t. 71, col. 981, 966).

Chapitre XXII

P. 100, l. 15-p. 101, l. 16 : S. Bernard, *In Cantica*, sermo 18, n. 4 (P. L., t. 183, col. 860).

P. 102, l. 11-23 : Prov. XXV, 27 ; Eccli. III, 22-23 ; Rom. XI, 20 ; XII, 3 ; Prov. X, 9.

P. 103, l. 7-12 : S. Thomas, I^a, q. 23, a. 1.

P. 103, l. 13-p. 104, l. 3 : Hugues de Strasbourg, *Compendium theologicae veritatis*, l. I, c. XXX (Opera S. Bonav., ed. Vatic. 1596, t. VII, p. 745).

P. 104, l. 4-9 : S. Thomas, I^a, q. 23, a. 3 et 5.

P. 104, l. 17-p. 105, l. 26 : S. Thomas, I^a, q. 20, a. 4, ad 5 ; q. 23, a. 2, corp. et ad 1 ; a. 8.

P. 106, l. 1-8 : Hugues de Strasbourg, *Compendium theologicae veritatis*, l. I, c. XXXI (Opera S. Bonav., ed. Vatic. 1596, t. VII, p. 745).

P. 107, l. 1-5 : S. Bernard (nous n'avons pu trouver la référence).

Chapitre XXIII

P. 108, l. 5-14 : S. Bernard, *Sermo XXXVII de diversis*, n. 9 (P. L., t. 183, col. 643).

P. 108, l. 14-18 : Guigues le Chartreux, *Scala claustralium*, c. II, n. 2 (P. L., t. 184, col. 476).

P. 108, l. 19-p. 109, l. 18 : Rodolphe de Biberach, *De septem itineribus aeternitatis*, itin. VII, dist. I (Opera S. Bonaventurae, ed. Vatic. 1596, t. VII, p. 192) ; une partie du texte est empruntée originairement à Hugues de Saint-Victor, *Super VII Hierarch. ang.* (P. L., t. 175, col. 1061).

P. 109, l. 19-p. 110, l. 1 : Apoc. XXII, 12 ; XIV, 13 ; Matth. XVI, 27 ; XX, 8.

P. 110, l. 10-11 : S. Jean Climaque, *Scala Paradisi*, gr. III, cité d'après la traduction latine d'Ange Clareno (Opera omnia Doct. Ecstatici D. Dionysii Cartusiani, éd. Tournai, 1905, t. XXVIII, p. 58).

P. 110, l. 11-14 : Isaac de Ninive, *De contemptu mundi*, c. XVII (P. G., t. 86, col. 835).

P. 110, l. 14-19 : Cassien, *Collat.* VII, c. VI (P. L., t. 49, col. 676).

P. 110, l. 20-p. 111, l. 5 : Cassien, *Institut.*, l. XII, c. XVI (P. L., t. 49, col. 448, 444-446).

P. 111, l. 6-11 : Cassien, *Collat.* V, c. XIV (P. L., t. 49, col. 630).

P. 112, l. 1-14 : David d'Augsbourg, *De profectu religiosorum*, l. II, c. 56 (Opera S. Bonaventurae, ed. Vatic. 1596, t. VII, p. 637).

P. 112, l. 14-p. 113, l. 2 : David d'Augsbourg, *De profectu religiosorum*, l. II, c. 72 (*l. c.*, pp. 645-646).

P. 113, l. 3-20 : Isaac de Ninive, *De contemptu mundi*, c. XVIII (P. G., t. 86, col. 843).

P. 114, l. 11-13 : Jacques de Milan, *Stimulus amoris*, l. III, c. IV (Opera S. Bonaventurae, ed. Vatic. 1596, t. VII, p. 236).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 3

CHAPITRE I. De l'union avec Dieu par le dépouillement de l'intelligence et de la volonté, ou de la souveraine et dernière perfection possible à l'homme en cette vie 7

» II. Comment on doit mépriser toutes choses pour s'attacher au Christ et ne s'occuper que de lui 10

» III. De l'idéal de perfection pour l'homme en cette vie 13

» IV. Comment l'homme se doit d'agir par son intelligence, et non d'après ses sens. 16

» V. De la pureté du cœur qu'il faut ambitionner par-dessus toutes choses. . 21

» VI. Que l'homme spirituel doit, pour s'unir à Dieu, purifier son intelligence et ses affections 26

» VII. Comment le cœur doit se recueillir en lui-même. 30

» VIII. Comment l'homme spirituel doit s'en remettre à Dieu en toute circonstance 35

CHAPITRE IX. De la contemplation divine, que l'on doit préférer à tout autre exercice . 39

» X. Qu'il ne faut pas tant se préoccuper de la dévotion actuelle et sensible que de rester uni à Dieu par la volonté 44

» XI. Comment il faut résister aux tentations et supporter les épreuves . . 47

» XII. De l'amour divin et de son efficacité . 50

» XIII. Des qualités et de l'utilité de la prière, et du recueillement intérieur. . . 54

» XIV. Qu'il faut en tout jugement chercher le témoignage de la conscience . . 58

» XV. Du mépris de soi, de la façon d'y parvenir et de sa grande utilité . . . 62

» XVI. De la Providence divine, comment elle s'étend à tout 67

» XVII. De Dieu partout présent 73

» XVIII. Sur le danger de trop parler . . . 77

» XIX. Des avantages du silence. 82

» XX. Du jugement téméraire 87

» XXI. Des conditions de l'union avec Dieu. 92

» XXII. De la présomption d'enseigner. . . 100

» XXIII. De l'instante recherche de Dieu . . 108

APPENDICE : Tableau des sources. 115

Imprimerie E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).

CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES

L'Échelle du Paradis

PAR

DOM GUIGUES LE CHARTREUX

ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE
SAINT-MAXIMIN
(Var)

NIHIL OBSTAT

Fr. A. Gigon
Lecteur en théologie.

Fr. M. R. Cathala
Lecteur en théologie.

Fr. R. Bonhomme
Pr. Prov.

Saint-Maximin
2 mars 1922.

IMPRIMATUR

Forojulii, die 18ª martii 1922
† Félix, *Epus Forojul.*

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

L'opuscule sur l'oraison dont nous offrons une traduction nouvelle a été longtemps attribué à saint Augustin et publié parmi ses œuvres sous le titre : *Echelle du Paradis.* Puis on l'attribua à saint Bernard et on le publia en lui donnant le titre : *Echelle des cloistriers*, Scala Claustralium. Il n'est ni de saint Augustin ni de saint Bernard. On s'accorde aujourd'hui à l'attribuer à Dom Guigues, premier du nom, prieur de la Grande Chartreuse.

Dom Guigues I appartenait à la noble famille de Saint-Romain en Vivarais. Il naquit vers 1083 dans le château paternel, non loin de Tournon. A l'âge de 24 ans, il entra à la Grande Chartreuse où se trouvaient encore quelques compagnons de saint Bruno. Trois ans à peine après son entrée en religion, ses frères le mirent à leur tête en l'élisant prieur. La sagesse de son gouvernement prouva qu'ils avaient été bien inspirés.

Dom Guigues fut un grand ami de saint Bernard et de Pierre le Vénérable. Il exerça une sérieuse influence sur les personnages les plus considérables de son temps. L'Ordre des Chartreux se dilata sous son gouvernement. C'est lui qui rédigea les fameuses *Coutumes* de la Chartreuse, pour établir l'uniformité de l'observance régulière. Il est incontestablement l'un des plus grands parmi les généraux de l'Ordre des Chartreux.

Les dernières années de sa vie, il édifia grandement en supportant avec une joyeuse patience de longues et dures infirmités. Il mourut le 18 juillet 1137.

Voici la liste des ouvrages de Dom Guigues Ier :

1. *Les Coutumes de la Chartreuse*, imprimé à Bâle en 1510 ; plusieurs fois réimprimé depuis, et en dernier lieu en 1894 à l'imprimerie de la Chartreuse de Montreuil-sur-Mer.

2. *Méditations*, insérées dans les grandes collections des Pères publiées soit à Paris, soit à Cologne, soit à Lyon. Leur mérite les a fait souvent réimprimer.

3. *L'échelle du Paradis* ou *Echelle des Cloistriers* que nous publions. Cet opuscule a été traduit en allemand, en italien et en français.

L'une des dernières versions est celle de F. Fuzet : *L'Echelle du ciel ou traité de l'oraison*, texte latin avec traduction et commentaire tirés de Suaren, in-18, Lille, 1880.

4. *Vie de saint Hugues, évêque de Grenoble*, écrite par ordre d'Innocent II en 1134 et insérée dans les Bollandistes.

L'opuscule que nous publions est remarquable par une doctrine sûre, une piété simple et communicative. On y trouvera, clairement résumée, la doctrine traditionnelle des Pères et des Docteurs sur la contemplation et l'appel à la vie mystique. A ce point de vue, ce petit traité est un témoin précieux. Nous souhaitons qu'il guide dans la voie qui mène à Dieu un grand nombre d'âmes ferventes.

DÉDICACE
A SON BIEN-AIMÉ FRÈRE GERVAIS, FRÈRE GUIGUES

Le Seigneur soit notre délectation.

Ma tendresse pour toi est une dette puisque tu m'as aimé le premier, et je suis bien forcé de t'écrire, puisque en m'écrivant tu m'as provoqué : voici donc mes pensées sur les exercices spirituels des cloistriers. Toi que l'expérience fait plus savant que moi la science, tu en seras correcteur et juge. A toi donc l'hommage des prémices de mon labeur : ces premiers fruits d'une plante jeune te sont dus, toi qui, t'arrachant, par un louable larcin, à la servitude de Pharaon, as pris rang dans une solitude délicieuse, parmi ceux qui combattent. Le sauvageon habilement coupé, tu l'as enté, ô prudent, dans l'olivier fécond.

L'ÉCHELLE DU PARADIS

I

Les quatre degrés des exercices spirituels.

Un jour, durant le travail des mains, tandis que je songeais aux exercices de l'homme spirituel, voilà que tout à coup j'aperçois quatre degrés : lecture, méditation, prière, contemplation.

C'est l'échelle des cloistriers, qui les fait monter de la terre au ciel.

Elle a peu d'échelons : elle est très haute cependant, d'incroyable longueur. La base repose sur la terre ; le sommet dépasse les nuées et pénètre les profondeurs des cieux. De ces échelons les nom, nombre, ordre et usage sont distincts. Si avec soin on étudie leurs propriétés, fonctions et hiérarchie, bientôt cette étude attentive paraîtra courte et facile, tant elle recèle d'utilité et de douceur.

La *lecture* est l'étude attentive, faite par un esprit appliqué, des Saintes Écritures.

La *méditation* est l'investigation soigneuse, à l'aide de la raison, d'une vérité cachée.

La *prière* est l'élévation du cœur vers Dieu pour éloigner le mal et obtenir le bien.

La *contemplation* est l'élévation en Dieu de l'âme ravie dans le savourement des joies éternelles.

***

Ayant défini les quatre échelons, voyons l'office propre à chacun d'eux.

L'ineffable douceur de la vie bienheureuse, la lecture la recherche, la méditation la trouve, la prière la demande, la contemplation la savoure. C'est la parole même du Seigneur. *Cherchez et vous trouverez. Frappez et l'on vous ouvrira.* Cherchez en lisant, vous trouverez en méditant. Frappez en priant, vous entrerez en contemplant.

J'aimerais dire que la lecture porte la nourriture substantielle à la bouche, la méditation la triture et la mâche, la prière la goûte, et que la contemplation est la douceur même qui réjouit et refait. La lecture s'arrête à l'écorce, la méditation dans la moelle, la prière exprime le désir, mais la contemplation se délecte dans le savourement de la douceur obtenue.

Pour le mieux saisir, voici un exemple entre bien d'autres. Je lis dans l'Évangile : *Bienheu-*

reux les cœurs purs, car ils verront Dieu. Courte maxime, mais pleine de sens, douce infiniment. A l'âme altérée elle s'offre comme une grappe de raisin. L'âme la considère et se prend à dire : cette parole me sera bienfaisante. Recueille-toi, mon cœur, tâche de comprendre et surtout de trouver cette pureté. Oh ! que précieuse et désirable elle doit être, puisqu'elle purifie ceux qu'elle habite et qu'elle a la promesse de la vision divine, la vie éternelle, puisque les Saintes Écritures ne cessent de la louer !

Alors le désir de mieux comprendre envahit l'âme : et elle saisit la grappe mystique, elle la dépèce, elle l'écrase, elle la met au pressoir, et elle dit à la raison : regarde et cherche ce qu'elle est, dis-moi comment on acquiert cette si précieuse et tant désirable pureté de cœur.

II

La méditation.

L'âme s'approche donc pour méditer le texte. Que fait alors la méditation attentive ? Il ne lui suffit pas de s'approcher : elle pénètre le texte, elle va au fond, elle en scrute les recoins cachés. Et d'abord elle remarque que le Seigneur n'a pas dit : Bienheureux ceux qui ont le corps, mais le *cœur* pur, car ce serait peu d'avoir les mains libres d'œuvres mauvaises si l'esprit était souillé de pensées perverses. Le Prophète déjà l'avait dit : *Qui gravira la montagne du Seigneur ? Qui se tiendra dans son sanctuaire ? Celui qui aura les mains innocentes et le cœur pur.* (Ps. XXIII, 3.)

La méditation note encore de quel puissant désir le Prophète appelait cette pureté de cœur, puisqu'il disait dans sa prière : *Seigneur, créez en moi un cœur pur, car si l'iniquité est dans mon cœur, le Seigneur ne pourra m'exaucer.* Avec quel soin Job veillait sur cette intime pureté, lui qui disait : *Avec mes yeux j'ai fait un pacte pour ne penser même à une vierge.* (Job, XXXI, 1.) Ce saint homme s'imposait de fermer ses yeux sur les choses inutiles pour ne pas voir malgré soi ce qu'ensuite il désirerait inconsciemment.

Ayant ainsi scruté la pureté de cœur, l'on poursuit sa méditation en examinant la récompense qui lui est promise. O glorieuse et délectable récompense ! Contempler la Face si désirée du Seigneur, beau d'une beauté au-dessus de toute la beauté des enfants des hommes ! Le Seigneur, non plus abject et vil en cette apparence dont le revêtit sa mère la Synagogue, mais paré de l'immortalité, couronné du diadème que lui imposa son Père au jour de sa résurrection et de sa gloire, « le jour que le Seigneur a fait ». Et dans sa méditation, l'âme songe combien sera pleine cette vision, combien débordante sa joie... *Je serai rassasié en contemplant votre gloire*, dit le Prophète. (Ps. XVI, 15.)

Ah ! quel vin généreux, abondant coule du petit raisin ! Quel incendie s'est allumé à l'étincelle ! Comme elle s'est allongée, sur l'enclume de la méditation, la petite masse de métal, ce texte si court : *Bienheureux ceux qui ont la pureté de cœur, parce qu'ils verront Dieu.* Et de combien ne s'allongerait-elle pas encore si elle était travaillée par un serviteur de Dieu expérimenté ! Oui, le puits est profond, mais, pauvre novice, je n'ai su y puiser que quelques gouttelettes.

***

Alors les désirs ardents enflamment l'âme

Elle a brisé l'albâtre, le parfum du baume commence à se répandre ; elle ne le goûte pas encore, mais c'est comme un pressentiment ; émue par le parfum encore lointain, elle en rêve : ô vivre cette pureté dont si suave est la seule image ! Que fera-t-elle, la pauvre âme, brûlante du désir de cette pureté qu'elle ne peut atteindre ? Plus elle la cherche, plus elle en a soif ; plus elle y pense, plus elle souffre de ne la posséder point, car la méditation excite le désir de cette innocence sans l'en abreuver. Non, ce n'est ni la lecture, ni la méditation qui font savourer sa douceur : il faut qu'elle soit donnée d'en haut. Les méchants ainsi que les bons lisent et méditent ; les philosophes païens eux-mêmes guidés par la raison, ont entrevu le souverain Bien, mais parce que *connaissant Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu* (Rom., I, 21), et que fiers de leur force, ils disaient : *Nous exalterons notre langue, nos biens sont à nous, qui est notre maître* ? (Ps. XI, 5), ils ne méritèrent pas de trouver ce qu'ils avaient entrevu. *Ils se sont évanouis dans leurs pensées* (Rom. I, 21) *et toute leur sagesse a été dévorée* (Ps. CVI, 27), car elle venait de source humaine, et non de cet Esprit qui seul donne la vraie sagesse, laquelle est cette science savoureuse qui, s'unissant à l'âme, lui verse une inestimable douceur, joie et réconfort et dont il est écrit : *La Sagesse n'entre pas dans l'âme qui veut le mal.* Elle procède de Dieu seul. Le Sei-

gneur a confié à beaucoup l'office de baptiser, à peu le pouvoir de remettre les péchés, il s'est réservé cette puissance. Comme saint Jean, par antonomase, dit de lui : *Voilà celui qui baptise*, on peut dire : Voici celui qui seul donne la savoureuse sagesse, qui rend l'âme capable de la goûter Le texte est offert à beaucoup, mais peu reçoivent la sagesse. Le Seigneur l'infuse à qui il veut et comme il veut.

III

La prière.

L'âme a compris. Cette connaissance tant désirée, cette si douce expérience, elle ne les atteindra jamais par ses seules forces ; plus son cœur s'élance et plus Dieu lui paraît élevé. Alors elle s'humilie et se réfugie dans la prière.

Seigneur, que seuls les cœurs purs peuvent voir, j'ai cherché, par lecture et méditation, la pureté véritable afin que je devienne capable de vous connaître un tout petit peu. *J'ai cherché votre visage, Seigneur, j'ai désiré voir votre face adorable* (Ps. XXVI, 8). *Longtemps j'ai médité en mon cœur et dans ma méditation s'est allumé un feu, le désir de vous connaître toujours plus* (Ps. XXXVIII, 4). Quand vous me rompez le pain de l'Écriture, je vous connais déjà, mais plus je vous connais, ô mon Seigneur et plus je vous veux connaître, non plus seulement dans l'écorce de la lettre, mais dans la réalité de l'union. Et ce don, Seigneur, je l'implore, non point par mes mérites, mais par votre miséricorde. C'est vrai, je suis une indigne pécheresse, mais *les petits chiens eux-mêmes ne mangent-ils pas les miettes tombées de la table du maître* ? A mon

âme angoissée, ô Dieu, donnez des arrhes sur l'héritage promis, au moins une goutte de céleste rosée pour étancher ma soif, car je brûle d'amour, Seigneur.

IV

La contemplation

Par telles ardentes paroles, l'âme enflamme son désir et appelle l'Époux par incantation de tendresse. Et l'Époux dont le regard se repose sur les justes et dont les oreilles sont si attentives à leurs prières qu'il n'attend même pas qu'elles soient tout à fait exprimées, l'Époux tout à coup interrompt cette prière : il vient à l'âme avide, il s'écoule en elle, humide de la céleste rosée, oint de parfums précieux ; il refait l'âme fatiguée ; il la repaît, défaillante ; il l'arrose, desséchée ; il lui fait oublier la terre, et de sa présence la détachant de tout, merveilleusement il la fortifie, la vivifie et l'enivre.

Dans certains actes grossiers, l'âme est si fortement enchaînée par la concupiscence qu'elle en perd la raison et que tout l'homme devient charnel : dans cette contemplation sublime, au contraire, les instincts du corps sont tellement consumés et absorbés par l'âme que la chair ne combat plus en rien l'esprit et que l'homme devient tout spirituel.

V

A quels signes on reconnaît la venue de l'Esprit-Saint.

Seigneur, comment saurai-je l'heure de cette visite? A quel signe reconnaîtrai-je votre venue? Les soupirs et les larmes sont-ils les messagers et les témoins de cette joie consolante ? Nouvelle antiphrase, signification inouïe ! Quel rapport, en effet, entre la consolation et les soupirs, la joie et les larmes ? Mais peut-on dire que ce sont des pleurs ? N'est-ce pas plutôt l'intime rosée versée d'en-haut, surabondante, pour purifier l'homme intérieur et qui déborde ? Au baptême l'ablution extérieure signifie et opère la purification intérieure de l'enfant : ici, au contraire, la purification intime précède l'ablution extérieure et par elle se manifeste. O heureuses larmes, nouveau baptême de l'âme par lequel s'éteint l'incendie des péchés ! *Bienheureux vous qui pleurez ainsi, vous rirez.* (Matt., V, 5.)

En ces pleurs, ô mon âme, reconnais ton Époux, unis-toi à ton désiré. A son torrent de délices enivre-toi, allaitée du lait et du miel de sa consolation. Ces soupirs et ces larmes, ce sont les cadeaux admirables de l'Époux, la boisson qu'il

te mesure jour et nuit, le pain fortifiant ton cœur, plus doux en son amertume que le rayon de miel.

O Seigneur Jésus si elles sont si douces, les larmes qui coulent d'un cœur qui vous désire, que sera donc la joie d'une âme à laquelle vous vous montrerez dans la claire vision éternelle ! S'il est si doux de pleurer en vous désirant, quelles délices de jouir de vous !

Mais pourquoi profaner devant tous ces intimes secrets ? Pourquoi en banales paroles essayer de traduire d'inexprimables tendresses ? Qui ne les a expérimentés, ne comprendra pas. On ne lit ces colloques mystérieux qu'au livre de l'expérience, ou n'en est instruit que par l'onction divine. La page est fermée, insipide le livre à celui dont le cœur ne sait pas éclairer la lettre extérieure avec le sens de l'expérience intime.

VI

L'Époux se retire pour un temps.

Tais-toi, mon âme, c'est trop parler.

Il faisait bon là-haut, avec Pierre et Jean, contempler la gloire de l'Époux. Oh ! longtemps demeurer avec lui, et, s'il l'avait voulu, élever non deux ou trois tentes, mais une seule où demeurer ensemble, dans sa joie !

Mais déjà l'Époux s'écrie : *Laisse-moi partir, voici que monte l'aurore* : tu as reçu la lumineuse grâce et la visite tant désirée. Et il te bénit, et comme autrefois l'ange à Jacob, il mortifie le nerf de ta cuisse (Gen., XXXII, 25, 31), il change ton nom de Jacob en Israël, et voici qu'il paraît se retirer. L'Époux si longtemps désiré se cache bien vite, la vision de la contemplation pâlit, sa douceur s'évanouit.

Mais Lui, l'Époux, demeure présent dans ton cœur qu'il gouverne, toujours.

***

Ne crains rien, ô épouse, ne désespère pas et ne te crois pas méprisée si parfois ton Époux voile son visage. Tout cela est pour ton bien ;

son départ comme sa venue sont un gain. C'est pour toi qu'il vient et pour toi qu'il se retire. Il vient pour te consoler, il se retire pour te garder, de peur que, enivrée de sa douce présence, tu t'enorgueillisses. Si l'Époux était toujours sensiblement présent, ne serais-tu point tentée de mépriser tes compagnes et de croire que cette présence t'est due, alors qu'elle est un pur don accordé par l'Époux à qui il veut et quand il veut, sur lequel tu n'as aucun droit ? Le proverbe le dit : « La familiarité engendre le mépris ». Pour éviter cette irrespectueuse familiarité il se dérobe à ta vue. Absent, tu le désires plus fort ; ton désir te le fait plus ardemment chercher, et ton attente plus tendrement trouver.

Et puis, si la consolation était ici-bas sans arrêt, — bien que à côté de la gloire éternelle elle soit énigme et ombre — nous croirions peut-être que nous avons ici la cité permanente et nous chercherions moins la cité future. Oh ! non, ne prenons point l'exil pour la patrie, et les arrhes pour l'héritage.

L'Époux vient, il s'en va, consolant, désolant ; il nous laisse goûter un peu son ineffable douceur ; mais avant qu'elle vous pénètre, il se dérobe, il est parti. Or c'est pour nous enseigner à voler vers le Seigneur. Comme l'aigle, il étend largement les ailes sur nous et nous provoque à nous élever. Et il dit : Vous avez un peu goûté la suavité de ma douceur.

Voulez-vous vous en rassasier ? Courez, volez à mes parfums, haussez vos cœurs jusqu'en haut, là où je suis à la droite du Père, où vous me verrez, non plus en figure ou énigme, mais face à face, dans la joie pleine, totale que nul ne pourra vous ravir jamais.

***

Épouse du Christ, comprends-bien ceci : lorsque l'Époux se retire, il n'est pas loin de toi. Tu ne le vois plus, mais lui ne cesse de te regarder. Tu ne peux échapper à sa vue, jamais. Ses messagers, les anges, épient ta vie quand il s'est caché et ils auraient tôt fait de t'accuser s'ils te voyaient légère et impure. Il est jaloux, l'Époux, et si ton âme admettait un autre amour et cherchait à plaire à quelqu'un, il te délaisserait aussitôt pour s'unir aux vierges plus fidèles. Il est délicat, noble, riche, *le plus beau des enfants des hommes* : aussi veut-il en son épouse toute beauté, et s'il voit en toi tache ou ride, il détournera ses regards, car il ne peut souffrir aucune impureté. Reste donc devant lui chaste, respectueuse et humble, et tu recevras sa visite, souvent.

***

Emporté par mon discours, j'ai été trop long. Mais comment résister à l'entraînement d'un

sujet si fertile et si doux ? Ces belles choses m'ont captivé. Mais résumons pour la clarté :

Tous les degrés de notre échelle se tiennent ensemble et ils dépendent l'un de l'autre.

La lecture est le fondement ; elle fournit la matière et vous engage à méditer.

La méditation recherche avec soin ce qu'il faut désirer, elle creuse et met au jour le trésor souhaité ; mais incapable de le saisir, elle nous excite à prier.

La prière, se dressant de toutes ses forces vers le Seigneur, demande le désirable trésor de la contemplation.

Enfin, la contemplation vient récompenser le travail de ses trois sœurs et enivrer de la douce rosée céleste l'âme altérée de Dieu.

La lecture est donc un exercice externe. C'est l'échelon des commençants.

La méditation, un acte intérieur de l'intelligence. C'est l'échelon de ceux qui progressent.

La prière, l'action d'une âme pleine de désir. C'est l'échelon de ceux qui sont à Dieu.

La contemplation dépasse tout le sentir et le savoir. C'est l'échelon des bienheureux.

VII

Lecture, méditation, prière et contemplation se soutiennent l'une l'autre.

Lecture, méditation, prière et contemplation sont si fortement enchaînées l'une à l'autre et se prêtent mutuellement un secours si nécessaire que les premières ne servent à rien sans les dernières et qu'on n'arrive jamais, ou par grande exception, à celles-ci qu'en passant par celles-là. A quoi bon employer son temps à lire la vie et les écrits des saints si, en les méditant et ruminant, nous n'en puisons pas le suc et si, ce suc, nous ne le faisons pas nôtre et descendre au tréfonds du cœur ? Vaines seront nos lectures, si nous ne prenons soin de comparer notre vie à celle des saints et si nous nous laissons entraîner par la curiosité de la lecture plutôt que par le désir d'imiter leurs exemples.

D'autre part, comment garder le bon chemin et éviter les erreurs ou les puérilités, comment demeurer dans les justes limites posées par nos pères sans lecture sérieuse ou docte enseignement ? Car dans le terme de lecture nous comprenons l'enseignement ; ne dit-on pas commu-

nément : le livre que j'ai lu, bien que parfois on l'ait reçu par l'enseignement d'un maître ?

De même, vaine sera la méditation sur un de nos devoirs, si elle n'est achevée et fortifiée par la prière qui obtient la grâce de remplir ce devoir, car *tout don exquis, tout don parfait descend du Père des lumières* (Jac., I, 17), sans qui nous ne pouvons rien faire. Lui opère en nous, mais pas entièrement sans nous, car, dit l'Apôtre (I Cor., III, 9) *nous sommes les coopérateurs de Dieu.* Il daigne nous prendre comme aides de ses œuvres et, quand il frappe à la porte, il nous demande de lui ouvrir le secret de notre vouloir et de notre consentement.

A la Samaritaine le Sauveur demandait ce vouloir quand il lui disait : *Appelle ton époux* ; c'est-à-dire, voici ma grâce ; toi, applique ton libre arbitre. Il l'excitait à la prière en lui disant : *Si tu savais le don de Dieu et celui qui te dit : donne-moi à boire, certes tu lui demanderais l'eau vive.* En effet, cette femme, comme instruite par méditation, se dit dans son cœur : cette eau me serait salutaire ; et enflammée d'un désir ardent, elle se met à prier : *Seigneur, donnez-moi cette eau pour que jamais plus je n'aie soif et ne vienne à ce puits.* La parole divine entendue a invité son cœur à méditer, puis à prier. Comment aurait-elle été portée à prier si la méditation n'eût allumé son désir ? Et, d'autre part, de quoi lui eût servi de voir dans la méditation des biens

spirituels si elle ne les eût obtenus par la prière ?

Quelle est donc la méditation fructueuse ? Celle qui s'épanouit dans la prière fervente laquelle obtient presque ordinairement la très suave contemplation.

***

Ainsi donc, sans méditation, aride sera la lecture ; sans lecture, pleine d'erreurs la méditation ; sans méditation, tiède la prière ; sans prière, infructueuse et vaine la méditation. Prière et dévotion unies obtiennent la contemplation ; au contraire, ce serait exception rare et même miracle d'obtenir la contemplation sans prière.

Le Seigneur dont la puissance est infinie et dont la miséricorde marque toutes ses œuvres, peut bien changer les pierres en enfants d'Abraham en forçant les cœurs durs et rebelles à vouloir le bien ; prodigue de sa grâce, il tire le taureau par les cornes, comme on dit vulgairement, quand, inattendu, il fond d'un coup rapide dans l'âme ; il est maître souverain ; et ainsi fit-il en Paul et en quelques autres rares élus. Mais il ne faut point attendre de tels prodiges et tenter Dieu. Faisons ce qui nous est demandé : lisons, méditons la loi divine, prions le Seigneur d'aider tant de faiblesse, de regarder tant de misère. *Demandez et vous recevrez*, nous a-t-il dit lui-

même, *cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira.* Ici-bas, en effet, *le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui l'emportent* (Matth., VII, 7 ; XI, 12).

***

Heureux celui qui, détaché des créatures, s'exerce sans cesse à gravir ces quatre degrés ! Heureux qui vend tout ce qu'il possède pour acquérir le champ où gît le trésor si désirable de la contemplation et goûter combien le Seigneur est doux ! Appliqué au premier degré, prudent au second, fervent au troisième, ravi au dernier, de vertu en vertu il gravit en son cœur des échelons qui le mènent jusqu'à la vision du Seigneur en Sion. Heureux enfin celui qui peut s'arrêter au sommet, ne fût-ce qu'un moment, et dire : je goûte la grâce du Seigneur ; voici qu'avec Pierre et Jean sur la montagne je contemple sa gloire ; j'ai part avec Jacob aux caresses de Rachel.

Mais qu'il prenne garde, cet heureux, de ne pas choir tristement de la céleste contemplation dans les ténèbres de l'abîme, de la vision divine dans les mondaines vanités et les impures fantaisies de la chair.

La pauvre âme humaine est faible, elle ne peut soutenir longtemps la splendeur éclatante de la Vérité : il lui faudra donc prudemment descendre d'un ou deux degrés et se reposer tran-

quillement en l'un ou l'autre, selon qu'elle voudra ou qu'elle aura la grâce, toujours le plus près de Dieu possible.

O triste condition de l'humaine faiblesse ! Voici que la raison et l'Écriture s'accordent pour nous dire qu'en ces quatre degrés est ramassée la perfection et que c'est à les gravir que doit s'exercer l'homme spirituel : et cependant qui suit ce chemin ? Quel est celui-là, pour qu'il soit loué ? Beaucoup ont des velléités, peu vont jusqu'au bout. Plaise à Dieu que nous soyons de ce petit nombre !

VIII

De l'âme qui perd la grâce de la contemplation.

Quatre obstacles nous peuvent empêcher de gravir ces degrés : la nécessité inévitable, l'utilité d'une bonne œuvre, l'humaine faiblesse, la vanité mondaine.

La première est excusable ; la deuxième, acceptable ; la troisième, pitoyable ; la quatrième, coupable. Oui, pour celui qui s'éloigne de sa sainte résolution par vanité mondaine, mieux vaudrait avoir toujours ignoré la gloire de Dieu que de la refuser après l'avoir connue. Comment excuser faute pareille ? A cette âme infidèle le Seigneur fait de justes reproches : *Qu'aurais-je pu faire que je n'aie fait pour toi*? (Is., V, 4). Néant tu étais, et je t'ai donné l'être ; pécheresse et esclave du diable, je t'ai rachetée ; avec les impies tu errais à travers le monde, je t'ai reprise par choix d'amour, je t'ai donné ma grâce et t'ai établie en ma présence ; en ton cœur j'avais élu ma demeure : et toi, tu m'as méprisé ; mes invitations, mon amour, moi enfin, tu as tout projeté au loin pour courir à tes convoitises.

O Dieu bon, suave et doux, ami tendre et pru-

dent conseiller, aide fort : qu'il est fol et téméraire, celui qui vous repousse et chasse de son cœur un hôte si humble et si compatissant ! Malheureux et damnable échange : chasser son Créateur pour hospitaliser des pensées impures et perverses ; livrer la chère retraite close de l'Esprit-Saint, encore embaumée des récentes joies célestes, aux pensées basses et au péché ; profaner par des désirs adultères les vestiges encore chauds de l'Époux. O choquante impiété ! Ces oreilles qui tout à l'heure écoutaient les colloques que l'homme ne peut redire, s'emplissent maintenant de mensonges et de calomnies ; ces yeux purifiés par de saintes larmes se plaisent aux vanités ; ces lèvres à peine cessent de chanter le divin épithalame et les brûlants cantiques d'amour qui faisaient s'unir l'époux et l'épouse introduite au cellier mystique, et les voilà qui disent vanités, fourberies et médisances. O Seigneur, préservez-nous de telles chutes !

Toutefois, si l'humaine faiblesse en ce malheur te fit choir, ne désespère point, âme fragile ; non, ne désespère jamais, mais cours au Médecin débonnaire qui *relève du sol l'indigent et le pauvre de son fumier*. (Ps. CXII, 7). Il ne veut point que le pécheur meure. Il te soignera et te guérira.

CONCLUSION

Je dois clore ma lettre. Je prie le Seigneur d'affaiblir aujourd'hui, d'enlever demain de notre âme tout obstacle à la contemplation. Qu'il nous mène de vertu en vertu au sommet de l'échelle mystérieuse jusqu'à la vision de la Divinité en Sion. Là, ce n'est plus goutte à goutte et par intermittences que ses élus goûteront la douceur de cette contemplation divine ; mais toujours inondés par ce torrent d'allégresse, ils possèderont à jamais la joie que nul ne peut ravir, la paix immuable, la paix en Lui !

O Gervais, mon frère, quand par la grâce du Seigneur tu seras parvenu au faîte de l'échelle mystérieuse, souviens-toi de moi et, dans ton bonheur, prie pour moi. Qu'ainsi « la courtine tire à soi la courtine », et que celui qui entend, dise : Viens.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DU TRADUCTEUR..... 3
DÉDICACE AU FRÈRE GERVAIS..... 6
I. Les quatre degrés des exercices spirituels. 7
II. La méditation..... 10
III. La prière..... 14
IV. La contemplation..... 16
V. A quels signes on reconnaît la venue de l'Esprit-Saint..... 17
VI. L'Époux se retire pour un temps..... 19
VII. Lecture, méditation, prière, contemplation se soutiennent l'une l'autre..... 23
VIII. De l'âme qui perd la grâce de la contemplation..... 28
CONCLUSION..... 30

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

BV 5032 .C46 1923
SMC

Chefs-d'oeuvre
asc*b*etiques et
AYY-0846 (mcih)